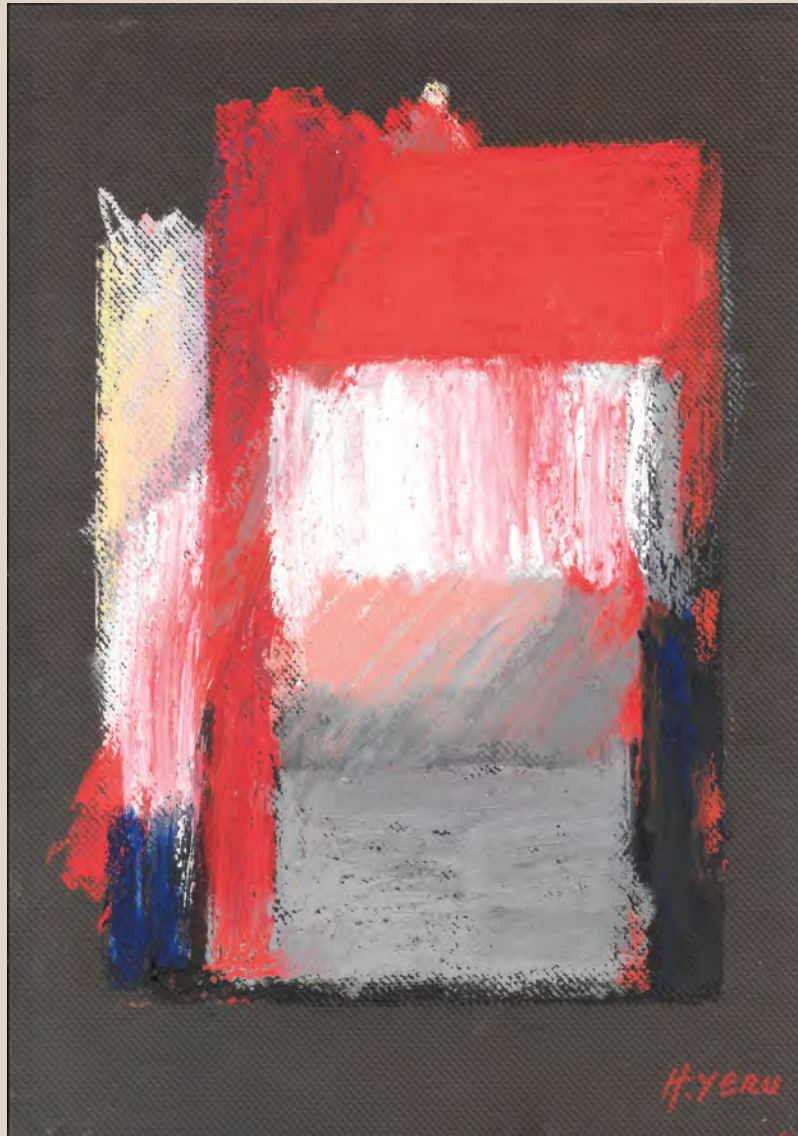


REVUE
de
L'ACADÉMIE DU VAR



2020

Revue de l'académie du Var

Année 2020

Nouvelle série

Tome XXI

La Revue de l'académie du Var paraît depuis 1833
grâce à une importante participation financière
du Conseil départemental du Var

Toulon, académie du Var, 2020

ACADÉMIE DU VAR
(association loi 1901 reconnue d'intérêt public)

416 passage de la Corderie
83000 Toulon - France
Téléphone 04 94 92 62 67
Site Internet : <http://www.academieduvar.fr>
Mél. : acadvar@free.fr
Permanence le lundi de 14 h 30 à 16 h 30
Gilbert BUTI, président
André FOURÈS, secrétaire général
Patrick BUFFE, secrétaire des séances
Jean-Pierre AUBRY, trésorier

Directeur de la publication : Gilbert BUTI
Rédacteur en chef : Gérard DELAFORGE

Comité de rédaction : Yves STALLONI (commission de littérature), Bernard SASSO (commission d'histoire et d'archéologie), Anne SOHIER-MEYRUEIS (commission des sciences), Monique BOURGUET (commission des beaux-arts), Michel HEGER (conservateur des beaux-arts), Ellen AYOUN, Bernard BRISOU, Jean-Paul MEYRUEIS, Jacques KERIGUY.

Imprimeur : Imprimerie SIRA - 960 route de Bandol - 83110 Sanary-sur-Mer

Parution : avril 2021
Dépôt légal : 2^e trimestre 2021
ISSN : 1148-7852

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

La loi n° 57-298 du 11 mars 1957 sur la propriété littéraire et artistique, article 41 alinéas 2 et 3, n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » ainsi que « les analyses et courtes citations ». L'article 40 alinéa 1^{er} de la même loi prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause est illicite ».

En une de couverture :
Champ sensoriel. Toulon, 2003. Henri YÉRU.

© Académie du Var, 2021.

ISSN : 1148-7852

BILLET DU PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DU VAR ET DU RESPONSABLE DE LA REVUE

Les circonstances nous contraignent à vous présenter une *Revue de l'académie du Var 2020* revêtant une forme et un contenu inhabituels. Cette revue, qui est plus mince que les années précédentes, diffère également par rapport à celles auxquelles vous êtes accoutumés.

Cela est dû aux conséquences de la pandémie de coronavirus SARS-CoV2 sur le fonctionnement de notre compagnie, l'an dernier. À cause du confinement et de la suspension des activités associatives imposés par les autorités en raison de la situation sanitaire de notre pays, le fonctionnement de l'académie du Var a été normal seulement au cours du premier trimestre, jusqu'à la séance mensuelle du 12 mars. Ensuite, le premier confinement, la trêve estivale, le deuxième confinement, la suspension des activités associatives ont fait en sorte qu'il n'a pas été possible de tenir nos réunions mensuelles des deuxième et quatrième trimestres 2020. Il en a été de même pour les réunions des commissions spécialisées, des Heures, des discours de réception, des espaces de créativité, de la journée du patrimoine et du Salon d'art.

Cette édition 2020 de notre *Revue* comprend donc seulement les Heures présentées en janvier et février, et celle de M. Robert Giannoni (datant de 2019, mais qui n'avait pu être insérée dans la *Revue* correspondante), ainsi que les communications et espaces de créativité présentés lors des séances mensuelles de janvier, février et mars 2020. On y trouvera aussi les communications des deux seules commissions spécialisées qui se sont déroulées en 2020 : une d'histoire, l'autre de littérature.

Afin d'assurer la continuité des travaux de notre académie, il a été demandé à nos membres, à partir de septembre-octobre 2020, de transmettre à notre secrétaire général des propositions de communications. Celles qui ont été sélectionnées par le comité de lecture de la revue ont paru sur le site Internet de l'académie du Var dans la rubrique « Activités publiques ». Si une mise sur le site ne donne pas automatiquement accès à la revue, la plupart ont toutefois été retenues pour y paraître. Les lectrices et les lecteurs peuvent contacter les auteurs de ces textes pour obtenir des précisions ou fournir des compléments. Cet espace de dialogue ne peut pas remplacer les échanges directs qu'autoriserait une présentation orale, mais il permet de maintenir un lien entre les membres de notre compagnie.

Dans tous les cas, rappelons l'impérieuse nécessité de respecter les consignes aux auteurs. Trop de textes transmis les ignorent encore, ce qui tend à les pénaliser et exige un important travail de mise en conformité des règles de publication. Il en est de même des illustrations qui les accompagnent.

Il est à craindre que la *Revue 2021* soit de même nature... Mais nous espérons que les sacrifices que nous avons consentis et que nous consentons encore (confinements, port de masque, distanciation sociale, couvre-feux, etc.) et les progrès de la science médicale (vaccins anti-coronavirus efficaces et en nombre suffisant) feront passer cette pandémie de SARS-CoV2 de douloureux sujet d'actualité à sujet d'histoire. Dans cette attente, notre *Revue 2020*, que vous avez sous les yeux, est là pour vous assurer que la vie et les activités de notre académie du Var continuent, avec votre concours et notre dévouement.

Gilbert BUTI et Gérard DELAFORGE

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE

DISCOURS DE RÉCEPTION

(Néant)

LES HEURES DE L'ACADÉMIE DU VAR

<i>Wallis et Futuna, une exception française</i> , Robert GIANNONI.....	9
<i>La Théorie de l'effondrement</i> , Jean DUFER.....	21
<i>Art de vivre et spectaculaire Second Empire</i> , Monique BOURGUET	31

SÉANCES MENSUELLES

COMMUNICATIONS

<i>L'Amérique de D.S.K. chapitre II : S... comme Stevenson</i> , Gérard GARCIA	43
<i>Sur la détermination du périmètre du Colisée</i> , Jean-Marc GINOUX*	
https://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S1631073X18302784	
<i>Jamais sans elles</i> , Aurore BOYARD*	
<i>Le Couple masculin en littérature</i> , Yves STALLONI.....	48
<i>Maria Bassi, une femme savante en Italie au siècle des Lumières</i> , Geneviève NIHOUL	53
<i>L'Architecture au service de la religion, quelques formes spécifiques pharaoniques</i> , Gwenaëlle LE BORGNE *	
<i>Henriette d'Angeville, l'audacieuse « fiancée du maudit »</i> , Monique BROUSSAIS.....	57
<i>Sainte Douceline</i> , Christian PHILIPPON.....	62
<i>Claude Debussy, l'enchanteur des mots</i> , Michèle-Ann PILLET.....	66

ESPACE CRÉATIVITÉ

« Bâti-bâti », Yves STALLONI	71
------------------------------------	----

DEUXIÈME PARTIE

TRAVAUX DES COMMISSIONS SPÉCIALISÉES

COMMISSION DE LITTÉRATURE

« VIS COMICA : LA FORCE DU RIRE »

<i>Introduction</i> , Yves STALLONI.....	75
<i>Le Rire de Rabelais</i> , Yves STALLONI.....	77
<i>Rire ou sourire ? That is the question</i> , Gérard GARCIA.....	82
<i>Proust peut-il faire rire ?</i> Jean-Louis HAUTCŒUR.....	87
<i>Le Rire des philosophes</i> , Philippe GRANAROLO*	
<i>Conclusion générale</i> , Yves STALLONI	92

COMMISSION D'HISTOIRE

CARTHAGE, REINE DE LA MÉDITERRANÉE

<i>Introduction</i> , Bernard SASSO	93
<i>L'Empire carthaginois en Espagne</i> , Geneviève NIHOUL	97
<i>Monnaies et échanges dans l'empire carthaginois</i> , Jacques de LUSTRAC.....	102
<i>Carthage et Kerkouane au Patrimoine mondial de l'UNESCO</i> , Claire JONCHERAY	105

COMMISSION DES SCIENCES

(Néant)

COMMISSION DES BEAUX-ARTS

(Néant)

JOURNÉE DU PATRIMOINE À L'OPÉRA DE TOULON

(Néant)

COMPTE-RENDU DE LA CONFÉRENCE NATIONALE DES ACADÉMIES

(Néant)

TROISIÈME PARTIE

HOMMAGES

<i>Roland Billault</i> , par André BÉRUTTI et Yves STALLONI.....	111
<i>Lucien Provençal</i> , par Gabriel JAUFFRET.....	115

COMMUNICATIONS PRÉSENTÉES DIRECTEMENT SUR LE SITE INTERNET DE L'ACADÉMIE EN RAISON DU CONFINEMENT LIÉ À L'ÉPIDÉMIE DE Covid-19

<i>Français, pourquoi vous plaindre ?</i> Philippe DEVERRE.....	117
<i>Les Yachts de Caligula</i> , Gérard GACHOT	125
<i>Paule Minck en tournée de conférences dans le centre Var en 1886</i> , Albert GIRAUD	130
« Tu connais Nouveau ? Qui est celui-là ? », Yves STALLONI.....	134
<i>L'Amérique de D.S.K. chapitre III : K... comme Kipling</i> , Gérard GARCIA.....	136
<i>La Pêche à la baboué</i> , Christian PHILIPPON.....	140
<i>Promenades dans Toulon avec Henri Pertus</i> , André BÉRUTTI.....	146
<i>Le Confinement : un nouveau mode de vie ?</i> Philippe GRANAROLO.....	155
<i>Regards sur la recherche biomédicale en oncologie</i> , Jacques LE VOT.....	161
<i>La Fin de l'histoire : trente ans après</i> , Christian GIRARD.....	168
<i>Nicolas de Staël, un séjour sur la côte varoise</i> , Claire JONCHERAY.....	172
<i>L'Odyssée de l'Erebus et du Terror</i> , Gérard GACHOT.....	177
<i>Mots, expressions scientifiques et personnages de la Covid-19</i> , Jacques LE VOT.....	184

ESPACE CRÉATIVITÉ PRÉSENTÉ DIRECTEMENT SUR LE SITE INTERNET DE L'ACADÉMIE EN RAISON DU CONFINEMENT LIÉ À L'ÉPIDÉMIE DE Covid-19

<i>Trois Voyageurs bien étranges</i> , Michel HEGER.....	194
<i>La Semaine de Noémie</i> , Yves STALLONI	199

Les présentations orales faites lors de conférences (Heures), colloque, ou au cours des séances mensuelles et des séances de communications spécialisées sont publiées dans la *Revue* à l'exception des titres suivis d'un astérisque.

PREMIÈRE PARTIE

Discours de réception

Heures de l'académie du Var

Séances mensuelles

- Communications
- Espace créativité

WALLIS ET FUTUNA, UNE EXCEPTION FRANÇAISE

Robert GIANNONI

Au temps du protectorat français, les îles de Wallis et de Futuna n'étaient guère connues dans le monde sinon par les philatélistes. En France même on commença à en parler quand elles devinrent en 1959 un Territoire d'outre-mer. Depuis quelques années, grâce aux satellites, elles ont trouvé une place sur nos écrans dans le créneau réservé au bulletin météorologique. Cela dit, hormis certains de nos marins qui y firent une brève escale, rares sont les personnes qui sauraient les situer sur une carte. Elles sont si petites qu'à elles deux leur superficie est encore inférieure à celle de l'île d'Oléron. Sur les atlas elles sont désignées par deux points noirs quasiment illisibles.

L'ancien président de la République avait promis qu'avant la fin de son mandat il irait rendre visite à ces frères lointains qui sont français depuis soixante ans et qui sont fiers de l'être. Ce déplacement allait enfin permettre à nos concitoyens de la métropole de mieux connaître ces deux parcelles de la France proches de l'équateur. C'était là un événement qui allait attirer les journalistes et les commentateurs des chaînes de télévision. Malheureusement la date du voyage tombait dans la période des fortes pluies. Les organisateurs auraient-ils ignoré que depuis son élection François Hollande avait été poursuivi par les intempéries ? Toujours-est-il, son arrivée à Wallis le 21 février 2016 fut une fois encore arrosée généreusement.



À cette occasion, les comptes rendus dans les médias furent (hélas !) entachés d'erreurs et d'interprétations maladroites des coutumes locales. Mais le plus décevant est que ces professionnels de l'information aient occulté l'œuvre accomplie depuis 1837 par les pères maristes en faveur des habitants de Wallis et de Futuna. Rappelons qu'en accordant le protectorat à ces indigènes en 1888, la France n'avait fait que conforter la tâche des missionnaires. En soutenant leur action évangélisatrice mais aussi humanitaire, notre république laïque donna à ces deux microsociétés un statut d'exception qui reconnaissait le pouvoir des chefferies locales et la place importante occupée par l'Église catholique. Dès lors, pourquoi quelques esprits forts ont-ils voulu quand même escamoter tout un siècle où ces peuplades, qui vivaient depuis toujours dans la violence et le désordre, se sont transformées en une société pacifique et organisée ? Or ces pages capitales de leur histoire méritaient d'être rappelées à l'ensemble des Français.

Quelques rectifications

Dire et redire pendant trois jours que ces îles forment un archipel est commettre une erreur car elles n'ont entre elles aucun lien naturel qui puisse justifier cette appellation. En effet Uvéa, l'ancien nom de Wallis, est née de l'éruption d'un volcan sous-marin qui émergea au début du Tertiaire. Sa surrection lente et régulière permit la formation d'un récif corallien. Sa surface plate est boursouflée de collines dont la plus haute n'atteint que 151 mètres. Elle est protégée de la houle océanique par un lagon parsemé d'îlots. Au contraire, Futuna et sa voisine Alofi, séparées par un chenal, sont des îles montagneuses recouvertes d'une forêt primaire et qui culminent à 524 mètres. D'aucuns les ont surnommées « les îles vertes ». Leur surrection plus rapide explique l'absence d'un lagon et d'une barrière récifale. Une étroite frange corallienne les borde et c'est aussitôt le profond océan. Il faut donc corriger cette erreur en disant qu'il y a dans cette zone non pas un archipel mais deux, celui de Wallis et celui de Futuna, distants l'un de l'autre de 230 kilomètres.



Par ailleurs, les commentateurs eurent la maladresse de répéter à plaisir les mots « roi » et « royaume » devenus selon eux obsolètes. Pensaient-ils amuser par-là les gens de la métropole dont le dernier monarque avait été Louis-Philippe ? Laissaient-ils entendre que ces insulaires avaient un grand retard par rapport aux nations dites civilisées ? Il aurait mieux valu qu'ils expliquent aux auditeurs ce qu'est réellement un roi « coutumier ». Il n'a ni palais, ni sceptre ni couronne mais il exerce une autorité morale incontestée. C'est par facilité que les premiers visiteurs européens utilisèrent le mot « roi » qui ne traduit pas vraiment le rôle de ce chef au sein de la communauté. Les Wallisiens l'appellent *Lavelua*, terme emprunté au langage d'Uvéa. Sous les régimes successifs qu'ont connus ces deux îles, il est resté le gardien de la « coutume », c'est-à-dire l'ensemble des rites, des traditions et des cérémonies qui sont le socle de leur vie sociale. Quant au *kava*, breuvage ancestral offert aux invités de marque à l'occasion des fêtes solennelles, il a conservé à travers le temps son caractère sacré. Cela a échappé à une envoyée spéciale qui l'a présenté à son auditoire comme une simple « boisson locale ».

Le temps des découvertes

Situées loin des routes maritimes, ces îles ont tardé à entrer dans l'Histoire. Futuna ne fut découverte qu'en 1616 par les Néerlandais, William Schouten et Jacob Lemaire, tandis qu'Uvéa sera visitée pour la première fois par des Européens en 1767. On ne sait presque rien du passé de ces populations qui s'y installèrent treize siècles avant J.-C. sinon qu'elles avaient subi pendant un millénaire les incursions d'Austronésiens qui firent souche aux Fidji, aux Samoa et aux Tonga mais qui, à Uvéa et à Futuna, se heurtèrent à une résistance farouche. Malgré une série d'échecs, les envahisseurs marquèrent de leur empreinte ces terres qu'ils avaient souvent foulées mais jamais réellement conquises.

Le 21 mai 1616, les Futuniens virent arriver dans l'anse de Sigave, le seul abri accessible de la côte, deux énormes navires. Stupéfaits dans un premier temps, les « naturels » s'en approchèrent avec prudence. De leur côté ces étrangers à la peau claire laissèrent monter à bord le roi et ses gardes pour leur proposer un échange : « des porcs contre des clous ». Le lendemain, pour saluer ses hôtes, le commandant fit tirer un coup de canon. Le bruit de l'explosion produisit une panique telle que le roi fila jusqu'à sa case où il resta prostré pendant deux jours. En revanche ses guerriers se reprirent très vite et se montrèrent agressifs. Croyant depuis toujours que le pillage était pour eux un droit, ils tentèrent de prendre tout ce qui était à portée de la main. Pour rétablir l'ordre, les Hollandais firent parler la poudre. Quand, au septième jour de leur escale, les deux monstres flottants prirent le large, le calme revint à Futuna et Alofi que Jacob Lemaire baptisa « *les îles Hoorn* » en l'honneur de sa ville natale, comme il l'avait fait quatre mois plus tôt en découvrant le promontoire où finit le continent sud-américain et qu'il avait appelé le *cap Hoorn*.

Après quoi, Futuna retomba dans l'oubli. En 1768, Bougainville, au cours de son périple, l'avait aperçue dans le lointain. Mais des vents contraires l'obligèrent à poursuivre sa route vers l'ouest. Il lui donna quand même un nom : *L'enfant perdu*. Il fallut attendre le 31 août 1801 pour que Futuna sorte une deuxième fois de son isolement. Un vaisseau commandé par William Wilson mouilla dans l'anse de Sigave mais le climat hostile que les Anglais trouvèrent en débarquant les incita à repartir au plus vite.

Uvéa, l'île la plus proche de Futuna, fut découverte le 17 août 1767, soit un siècle et demi plus tard, par l'Anglais Samuel Wallis. Aux commandes du *Dolphin*, il était parti lui aussi à la recherche du mythique continent austral. Il doubla le cap Horn, découvrit Tahiti puis, cinglant vers le nord, il entrevit au-delà d'une barrière de récif une île qu'aucune carte ne mentionnait. La chaloupe de reconnaissance trouva une passe et s'avança prudemment à travers un lagon parsemé d'obstacles. Ces éclaireurs furent accueillis par une escouade de colosses qui voulurent s'emparer de leur embarcation. Pour les en empêcher les Anglais eurent recours à leurs mousquets. À leur retour, le *Dolphin* reprit la haute mer et l'équipage donna à cette nouvelle île le nom de Wallis en honneur de leur chef qui, pourtant, ne s'était pas couvert de gloire ce jour-là. Quant aux autochtones qui ignoraient ce nouveau nom, ils continuèrent à l'appeler Uvéa. En 1781, une expédition espagnole y fit une agréable escale. Se comportant mieux que son prédécesseur, le capitaine obtint pour ses hommes épuisés la quantité d'eau et de vivres dont ils avaient besoin. Les Espagnols gardèrent de cette île un si bon souvenir qu'ils la rebaptisèrent *La Consolation*.

Au début du XIX^e siècle Uvéa commença à intéresser des étrangers qui sillonnaient alors les mers du sud : baleiniers, commerçants, trafiquants, presque tous anglophones. Parmi eux il y avait aussi des mutins, des rescapés, des déserteurs qui, n'ayant pas assez d'argent pour retourner chez eux, cherchaient de quoi vivre sur les îles du Pacifique. On les appelait des « écumeurs de plage »¹. Futuna, où il était difficile d'accéder, reçut forcément moins de visites et, de ce fait, ses habitants ne bénéficièrent pas de l'ouverture sur le monde dont les Wallisiens surent tirer profit. Ainsi tout séparait les deux îles, elles n'avaient pas le même cadre naturel ni la même histoire ni le même dialecte. L'une ignorait encore l'existence de l'autre, mais pas pour longtemps.

L'arrivée des pères maristes

Le 1^{er} novembre 1837, débarquent à Uvéa sept étrangers vêtus de noir. Le groupe est conduit par M^{gr} Pompallier, chargé par la Société de Marie de trouver en Océanie des espaces laissés libres par les missions protestantes. Après deux échecs à Tahiti et à Vava'u, où des pasteurs occupent le terrain depuis plus de trente ans, les religieux français sont plutôt bien accueillis. C'est une chance car, un an auparavant, les Uvéens avaient massacré vingt missionnaires méthodistes provenant de l'archipel des Tonga où demeurent leurs ennemis héréditaires. Curieux de connaître ces nouveaux étrangers, un nommé Tugahala, neveu du roi et chef du district de Mua, va à leur rencontre et apprend par le pilote de la goélette qui les a transportés qu'ils ne sont pas du tout des alliés des Tongiens. Rassuré sur ce point, il peut les présenter à son oncle comme d'inoffensifs linguistes français désireux d'apprendre les divers idiomes polynésiens. La réponse du roi est surprenante : « Vous venez donc de ce pays où règne un empereur si vaillant au combat ? ». Comment la renommée de Napoléon était-elle arrivée jusqu'à lui ? Quoi qu'il en soit, le madré Lavelua n'autorise que deux hommes à séjourner sur l'île et, pour sa part, l'évêque désigne le père Bataillon et le frère Luzy, menuisier de son état. Mais l'entourage du roi est d'un tout autre avis et les deux faux linguistes auraient subi le même sort que leurs prédécesseurs protestants sans l'intervention de ce Tugahala qui les arracha des mains de leurs agresseurs et

1 Traduction littérale du mot anglais *Beachcomber*. Il désignait à l'origine les vagues géantes déferlant sur les plages du Pacifique. Stevenson parle souvent de ces marginaux égarés dans les mers du Sud, corrigeant ainsi le cliché édénique de la Polynésie façonné par Bougainville.

les accueille dans sa chefferie au sud de l'île. Il n'avait rien du bon Samaritain mais plutôt la ruse du renard, cherchant par tous les moyens à affaiblir son oncle afin de prendre éventuellement sa place. Peu avant la fête de Noël, après avoir ôté son masque de linguiste, le père Bataillon put enfin commencer sa mission en disant sa première messe dans le fief de son habile protecteur. Sans le savoir, le chef Tugahala avait été « la main gauche de Dieu ».

Ignorant ce qui s'était passé à Wallis, M^{sr} Pompallier, vicaire apostolique pour l'Océanie centrale, était aussitôt reparti avec ses autres compagnons en direction de Rotuma où il comptait laisser Pierre Chanel et Marie-Nizier Delorme. Malgré le peu de vivres qu'il lui restait, il avait recueilli dans sa goélette quatorze survivants d'un baleinier anglais échoué sur un îlot de l'archipel des Fidji. Faisait aussi partie des voyageurs un certain Keletaona, fils d'une Futunienne et d'un ancien « écumeur de plage » qui était devenu l'ami de l'un des deux rois de Futuna. Ce jeune métis, ambitieux et cajoleur, avait déjà navigué dans les parages où il était connu sous le prénom de Sam. Une fois à bord, il avait su gagner la confiance de l'évêque qui lui demanda si ses amis insulaires accepteraient de recevoir deux membres de la mission. Il acquiesça sans hésiter. Et, le 9 novembre 1837, le père Chanel et le frère Delorme, au lieu de se rendre à Rotuma, s'arrêtèrent sur « l'île verte » où allait se jouer leur destin.

Keletaona se propose d'accompagner les deux hommes blancs chez Niuliki, le roi d'Alo, récent vainqueur d'un épisode de la guerre qui l'oppose depuis longtemps à son homologue du royaume de Sigave². Contre l'avis de son ministre, le roi leur offre l'hospitalité dans sa propre case où, sous prétexte de les protéger, il pourra mieux les contrôler. Malgré l'accueil royal, les deux étrangers ont du mal à s'adapter à de dures conditions de vie. En effet, l'été approche et il pleut déjà abondamment. Dans la journée la chaleur devient insupportable. Pour se nourrir ils n'ont que des ignames et du poisson cru qu'ils digèrent avec difficulté. Le manque d'hygiène dans les villages qu'ils visitent n'est pas étranger à leurs malaises digestifs. Afin de briser la barrière linguistique qui les sépare des autochtones, ils doivent absolument se rapprocher d'eux. Avec le peu d'outils dont ils disposent et que convoitent leurs voisins, ils construisent tant bien que mal une cabane. Pour les punir de leur départ prématuré qu'il juge irrespectueux, le roi ordonne à ses sujets de ne pas les aider. Heureusement dans le viatique que leur a laissé le vicaire apostolique, ils trouvent des graines de légumes qu'ils plantent autour de leur demeure mais en attendant qu'elles poussent, ils échangent des pacotilles et des images saintes contre de la nourriture. Et, le soir venu, ils s'éclairent à la bougie pour étudier l'idiome local car, pour convertir ces naturels, ils doivent d'abord apprendre leur langage.

Si les adultes restent encore sur leur garde, les enfants, attirés par tout ce qui est nouveau, ont envie de palper leurs habits et les objets inconnus qu'ils portent sur leur soutane noire. Ils sont surtout sensibles au regard affectueux de Pierre Chanel, à sa voix apaisante et au cérémonial de la messe qui les charme comme un spectacle. Le jour où une goélette en provenance de Sidney³ apporte aux missionnaires un harmonium et un lot de cierges, c'est pour les curieux rassemblés sur le débarcadère un émerveillement.

Depuis leur arrivée les deux confrères se déplacent sans relâche, chacun de son côté, afin de toucher plus de gens. Ne pouvant pas encore enseigner le catéchisme, ils soignent les malades et prêchent la paix à ces hommes qui vivent en continuel conflit avec ceux du royaume voisin. Faute de gagner des catéchumènes, ils se font des amis parmi les jeunes gens auxquels se joignent deux Anglais résidant sur l'île où ils ont fondé une famille : John Jones qui possède un brick et vit de cabotage entre les Fidji et les Samoa et John-Power Twynning, rescapé d'un naufrage. C'est sur le bateau de Jones que le père Chanel part le 25 mars 1838 pour Wallis où il doit rencontrer le père Bataillon afin d'uniformiser le texte des prières. Ainsi pourront-elles être comprises par les deux communautés dont les idiomes d'origine polynésienne se sont avec le temps diversifiés. En apprenant que son confrère a déjà baptisé une vingtaine d'adultes, il prend conscience de son retard à rattraper et, le 28 avril, il repart pour Futuna par le même navire.

Au début de l'année suivante, la tension entre les habitants de Sigave et d'Alo n'a fait que croître et, le 10 août 1839, a lieu dans la montagne une bataille d'une effroyable violence dont les vainqueurs sont une fois encore les guerriers de Niuliki. Le doux Pierre Chanel en a été marqué comme en témoigne cet extrait de la lettre qu'il adresse à son confrère d'Uvée : « Nous sommes à panser les blessés, les morts de Sigave sont horriblement massacrés, la terre est parsemée de bouts de lance et de casse-tête. » Dans ce combat épique Sam Keletaona voit son père tomber devant lui et, malgré une blessure à la jambe, il redouble de vaillance et reste

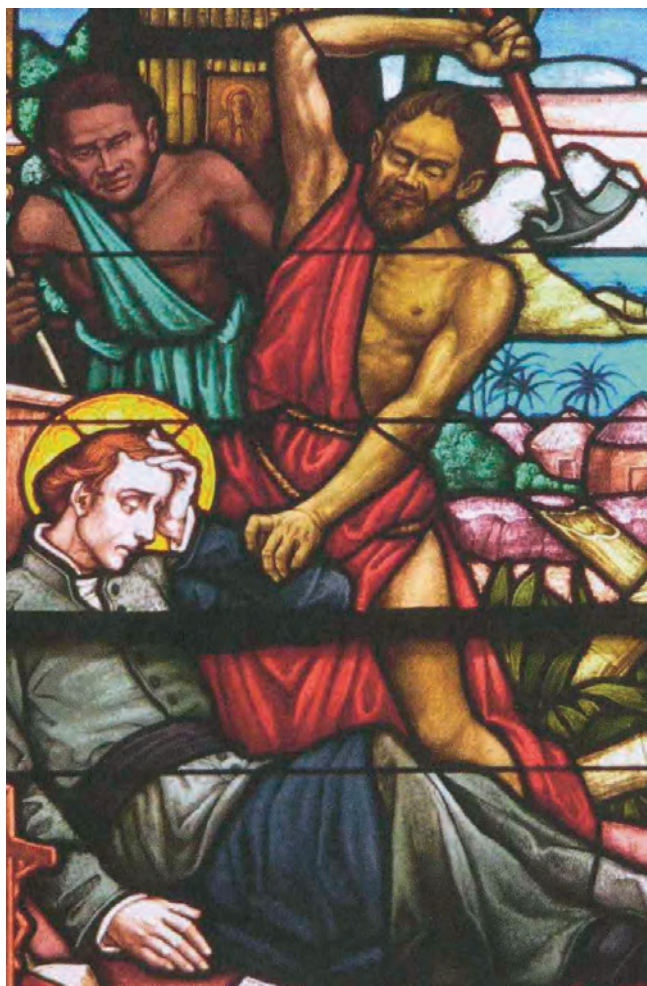
² Ces guerres sans fin que se livrent les microsociétés sont dues à l'insuffisance de l'espace vital qu'il leur faut pour survivre.

³ Où le Vicariat d'Océanie qui siège à Auckland a implanté une « procure », à savoir un magasin où sont entreposés, outre des objets du culte, des vêtements, de l'outillage et des provisions alimentaires afin d'aider les missionnaires dispersés dans un rayon de 2 500 kilomètres.

le dernier de son clan à quitter le champ de bataille. Sa bravoure fait de lui un héros pour les gens de Sigave qui le considèrent désormais comme le chef de l'opposition au roi d'Alo. Sur le conseil de Pierre Chanel qui le sent menacé, Sam prend le premier navire de passage qui l'amènera à Wallis où il sera accueilli par le père Bataillon. Tout comme M^{sr} Pompallier, le mariste est lui aussi sensible à la courtoisie du personnage et à son empressement envers la nouvelle religion. À leurs yeux il détient tous les atouts pour faire un bon catéchiste.

À Futuna où le calme est revenu, les soins que les deux missionnaires avaient donnés aux blessés lors de l'affreuse bataille leur ont valu la réputation de guérisseurs et l'amitié de nouveaux insulaires dont quelques-uns deviennent des adeptes. Voici ce que le père Chanel écrit à un confrère de Lyon : « L'île n'est pas encore chrétienne, outre mon peu de zèle, il y a mille craintes et préventions contre la nouvelle religion. Vingt baptêmes, dont quatre adultes, sont toute la moisson recueillie pendant dix-huit mois ». Dans le même temps, son voisin de Wallis en a baptisé cinq fois plus. Ses modestes succès qu'il doit à ses progrès dans le parler local commencent à inquiéter le roi Niuliki. Cet étranger qu'il avait protégé jusqu'ici ne risque-t-il pas de troubler les esprits de ses sujets, captivés par les histoires qu'ils entendent ? Pour l'instant les missionnaires et les rares convertis ne font rien de grave mais tout manquement de leur part aux règles de la coutume serait sévèrement puni. C'est hélas ! ce qui se passe quand son fils Meitala, baptisé depuis peu, transgresse volontairement un tabou. Fou de rage, le roi le fait bastonner par ses hommes de main et, craignant que l'influence croissante du prêtre ne porte atteinte à son autorité, il ordonne à son gendre, nommé Musumusu, de tuer sans tarder le vrai responsable de cette forfaiture.

Le premier martyr d'Océanie



Le 28 avril 1841, le frère Marie-Nizier venait de se rendre au chevet d'un malade quand le beau-fils du roi, accompagné de quatre guerriers, interpelle le père Chanel assis sur le pas de la porte et lui demande de le soigner. Dès que le prêtre entre dans la maison, ils se jettent sur lui, le battent avec des casse-têtes et le poussent dehors. L'un d'eux lui transperce l'épaule avec un javelot. Au lieu de hurler de douleur, la victime qui est en train de perdre son sang s'appuie contre la palissade de sa cabane et se met à prier. Sa sérénité est stupéfiante. Voyant que le dieu des hommes blancs a le pouvoir d'annuler la souffrance des siens, les guerriers s'arrêtent de frapper et vont piller tout ce qu'ils trouvent d'intéressant à l'intérieur. Leur chef les rappelle à l'ordre : « Qu'attendez-vous pour le tuer ? » Ils ne répondent pas et s'enfuient affolés avec leur maigre butin. C'est donc Musumusu qui va achever le mourant en lui fendant le crâne avec une herminette. Il eut juste le temps de l'entendre dire en expirant : « Malé fu ai », soit « C'est bien quand même ».⁴ Un voisin, témoin du meurtre, part avertir le frère Marie-Nizier qui va trouver refuge chez l'un de ses amis. Le 11 mai, accompagné de trois Anglais qui se sentent eux aussi en danger, il pourra s'échapper sur un navire marchand qui l'amènera à Uvéa. C'est lui qui annoncera la douloureuse nouvelle au père Bataillon dont la réaction est inattendue : « Si le vicaire général était venu plus tôt visiter la mission de Futuna, comme il l'avait promis, Pierre Chanel serait encore vivant ». Il se reprend aussitôt et ajoute : « Mais nous n'aurions pas un martyr ».

À Wallis, entre 1837 et 1841, la situation avait été très différente. La tournée des villages entreprise par l'inlassable missionnaire a commencé à porter ses fruits. De plus, une tragique circonstance a joué en sa

⁴ Il existe plusieurs récits de cet acte barbare. Nous avons retenu celui de l'historien Frédéric Angleviel qui ne verse jamais dans l'hagiographie.

faveur : le 2 février 1839, un cyclone s'était abattu sur Uvéa, ravageant la côte orientale et faisant de nombreuses victimes. Seule fut épargnée la petite île où habitent le chef Tugahala, sa famille et trois cents indigènes dont la plupart adhèrent immédiatement au catholicisme. Voyant dans cet événement la puissance de la divinité dont leur parlent les deux maristes, les autres chefs vont faire de même. Le seul qui hésite à franchir le pas est le Lavelua, non par scrupule envers le dieu de ses ancêtres mais parce qu'il ne veut pas renoncer à la polygamie qui est l'apanage des rois.

Après la mort de Pierre Chanel, l'île de Futuna est devenue muette. Les adultes, qu'ils soient prudents ou atterrés, se taisent. Les malades se demandent qui pourrait les soigner. Les enfants se disent entre eux et à voix basse que le roi avait mangé le missionnaire, comme il avait dévoré autrefois sa propre mère. Seul un ancien ministre a poussé des cris de rage en apprenant la mort du prêtre qui « aimait tous les Futuniens, ceux d'Alo comme ceux de Sigave ». Niuliki a pris cette réaction violente comme un reproche et a cherché à sauver la face en demandant à sa femme et à ses filles d'ensevelir le mort selon le rite coutumier. Cela ne suffit pas à rassurer les assassins qui, pensant avoir tué un proche de ce dieu plus fort que tous les autres, craignent la vindicte divine. Que faire si l'esprit de Pierre Chanel revenait soudain pour punir les coupables ? C'est la rumeur qui circule de case en case, de village en village, jusqu'au mois de décembre 1841 où la population apprend le décès brutal du roi Niuliki qui n'était pas éternel comme il le laissait croire. La crainte est donc fondée et atteint son plus haut degré lorsque, le 21 janvier 1842, arrive dans la baie de Sigave un navire de guerre battant pavillon tricolore. De la chaloupe qui accoste débarquent des marins guidés par Sam Keletaona, devenu entre-temps un ardent catéchiste et qui sert ce jour-là d'interprète au capitaine Eugène du Bouzet, commandant la corvette *Allier*. Cet officier est venu pour ramener en France la dépouille du martyr et non pour punir les responsables de sa mort. Soulagés d'un grand poids, les habitants expriment leur regret et leur honte pour ce crime commis par un des leurs. Quant à Musumus, l'auteur de cet assassinat et successeur du roi défunt, il s'était caché pour échapper au châtimement qui l'attendait. Le pardon des Français le bouleverse mais ne l'apaise pas. Il ne retrouvera la paix qu'après s'être rendu à la mission de Wallis pour se faire baptiser. À son retour, il sera transformé au point de s'incliner devant son rival, Sam Keletaona, qui entre-temps avait pris le pouvoir dans le royaume de Sigave. Une fois roi, le métis fera adopter la nouvelle religion et, comme à Uvéa, les baptêmes iront bon train. Trois ans plus tard, les habitants des deux îles seront presque tous convertis. Le martyre de Pierre Chanel en serait-il la cause ? En partie, oui. De son vivant, il est vrai, le missionnaire n'avait pas baptisé grand monde mais sa sérénité face à l'atrocité de ses tortionnaires marqua fortement les consciences plus que ses quatre années d'apostolat.

Voilà que deux peuples voisins qui s'ignoraient viennent de se rencontrer et qui, au lieu de s'opposer, se mettent à tisser des liens imprévisibles. Comment expliquer ce rapprochement qui va changer d'un coup le cours de leur destin ? Plus tard, chez les Européens, certains parleront de miracle, d'autres ne verront là qu'un « caprice de l'Histoire ». En réalité, après avoir désorienté des êtres humains dont la vision du monde différait de celle des chrétiens, la mort du père Chanel provoqua le même choc chez les Futuniens comme chez les Wallisiens qui allaient faire de ce martyr leur icône commune. Cette entente facilitera la mission des maristes et sera le socle sur lequel ils bâtiront leur église.

La juxtaposition des deux cultures

Le plus actif dans l'aventure humaine que d'aucuns ont appelée « l'épopée mariste » est le père Bataillon. Pour lui aussi les débuts furent difficiles. Mais, comme son nom l'indique, ce prêtre est aussi un battant dont les armes sont, à la fois, le sabre et le goupillon. Pour venir à bout des fortes réticences du Lavelua face au baptême, les deux armes ne suffiront pas. Pour convertir un peuple il devra éviter tout acte de violence et user d'un procédé plus efficace qui consiste à commencer « par le haut », c'est-à-dire par le roi qui, une fois baptisé, entraînera ses ouailles. En outre un missionnaire ne peut ignorer les *Instructions pontificales* de 1659 dont voici l'essentiel : « Gardez-vous de tout effort et de tout conseil à ces peuples pour leur faire changer leurs coutumes et leurs mœurs, pourvu qu'elles ne soient pas ouvertement contraires à la religion ». Cette feuille de route s'inspire de la méthode utilisée en Chine cinquante années plus tôt par le savant jésuite italien Matteo Ricci.

Cela dit, leur tâche reste rude parce que les conditions de vie ne sont guère enviables ni à Wallis ni à Futuna. Il faut supporter le climat équatorial, le manque d'hygiène, la vermine et les maladies que tout cela engendre. Le maigre viatique provenant du vicariat apostolique oblige les missionnaires à tout faire par eux-mêmes, se soigner, se nourrir et construire leur cabane ainsi que des chapelles en bois. Ils s'improvisent infirmiers, chasseurs, pêcheurs et éleveurs. Ils étonnent d'abord la population et finissent par s'imposer car ce ne sont pas seulement des hommes de prière mais aussi des hommes d'action. Les plus admirés sont les Frères coadjuteurs à cause de leurs outils efficaces et de leurs mains habiles. Quant à l'évangélisation, elle n'a pas encore porté tous

ses fruits. Le royaume d'Uvéa reste instable et les querelles entre les districts ne se sont pas encore éteintes. Certains chefs coutumiers utilisent la nouvelle religion pour justifier les conflits personnels qui les opposent. Tugahala, l'intrigant neveu du roi, est un expert en la matière. Par ailleurs, malgré les 2 778 autochtones⁵ qui reçurent le baptême durant le séjour à Wallis de M^{sr} Pompallier, le père Bataillon n'oublie pas que sa situation reste fragile à cause de la présence à Tonga de nombreux protestants qui ont encore des visées sur Uvéa. De son côté le Lavelua redoute lui aussi la menace des Tongiens, ennemis pluriséculaires de son peuple, ainsi que l'intrusion de quelques aventuriers de passage et dont l'exemple risque de corrompre la jeunesse. C'est pourquoi l'ordre moral à quoi veillent les maristes est pour le roi un rempart. Donc leur alliance est une nécessité et aboutira un jour à une réussite.



Que penser d'une conversion aussi rapide de ces néophytes ? Ils assistent assidûment aux offices qui sont avant tout un spectacle fascinant. Mais il en reste qui n'ont pas encore renoncé à d'anciennes croyances dont plusieurs ne sont pas incompatibles avec celles de la mission. Par exemple, les uns et les autres croient à l'existence d'une autre vie après la mort. Aussi les missionnaires devront-ils chercher tout ce que les deux religions peuvent avoir en commun pour qu'elles puissent coexister sans heurt. Ils ne doivent surtout pas détruire la culture indigène pour la remplacer par la leur. L'important est de garder les deux, l'ancienne et la nouvelle, et de les juxtaposer. Tôt ou tard, elles finiront par se rejoindre. Avec le temps, le dieu des chrétiens figurera à la meilleure place parmi les divinités ancestrales. En fait, la conversion au catholicisme n'a pas rencontré d'obstacles insurmontables. Le passage d'une interprétation du monde à une autre n'a troublé le sommeil d'aucun catéchumène, pas plus que de passer du polythéisme au monothéisme. Et si ce nouveau dieu est plus puissant que tous les autres, lui seul pourra suffire. En revanche,

les modifications apportées à la morale conjugale furent fortement contestées, mais le père Bataillon, promu évêque et appelé à succéder à M^{sr} Pompallier, eut la prudence de ne rien imposer dans un domaine aussi délicat. Ayant désormais à se déplacer d'une île à l'autre, il établira le siège du vicariat à Wallis tout près de l'évêché où il fera nommer M^{sr} Elloy qui assurera dignement la relève.

Il est des rites coutumiers que le clergé local a tolérés et dont celui du mariage à Futuna est un bon exemple de juxtaposition. La mission catholique n'a jamais tenté de le modifier, alors qu'elle aurait dû supprimer carrément la dérive orgiaque des repas où pendant plusieurs jours parents et amis se gavent de nourriture. Mais, un mois plus tard, elle procédera à la cérémonie chrétienne qui consacrera l'union charnelle que le couple a déjà consommée, d'abord sous le toit de la famille du garçon pendant deux semaines puis, pour la même durée, dans la case de l'autre famille. L'ouverture d'esprit, dont les prêtres successifs feront preuve en respectant les mœurs des autochtones, s'inscrivait dans les recommandations du Vatican.

La mission progresse, la société aussi

Pour consolider l'action des maristes qui ne se limite pas au domaine religieux mais qui touche aussi la santé et l'éducation, le père Bataillon a besoin du soutien moral et politique de la France. Au début du mois de janvier 1842, à l'occasion d'une halte à Wallis du capitaine de corvette Eugène du Bouzet qui, ensuite, devait se rendre à Futuna pour ramener la dépouille de Pierre Chanel, le roi organise une rencontre entre l'officier de marine et le missionnaire qui désormais connaît suffisamment la langue locale pour servir d'interprète. Pendant que le navire de guerre faisait une démonstration de sa puissance de feu, le Lavelua dit au père Bataillon : « Comme ces Anglais sont menteurs ! Ils me disent toujours que la France n'a pas de navires. » Et, sur sa lancée, il fait savoir au commandant de l'*Allier* son souhait d'avoir des relations plus suivies avec le roi de France. Allant plus loin que son rôle, l'officier rédige un pacte d'amitié entre les deux pays destiné au ministère de la Marine et que le père mariste s'empresse de traduire pour le roi. Était joint à ce texte un projet de règlement pour le port fixant les droits d'ancrage et de pilotage, mais on n'y trouve aucune allusion à un protectorat. Cet envoi, daté du 12 février 1842, contenait aussi quelques lignes intéressantes concernant la personnalité du roi de Wallis : « Doué d'une forte corpulence et d'un physique peu avantageux, dès qu'il prend la parole il montre un calme, une dignité qui est une sorte d'éloquence. »

⁵ La population de Wallis était alors d'environ 3 500 habitants et celle de Futuna n'en comptait qu'un millier.

Le 17 mai 1844, alors qu'à Wallis le roi n'attendait plus la réponse de Louis-Philippe, on vit arriver sur le lagon un navire français qui apportait des cadeaux destinés au Lavelua, soit un cheval et un fusil à deux coups. Après six mois en mer, ce pauvre canasson était devenu une haridelle en piteux état mais qui impressionna quand même les indigènes. Ils demandaient aux missionnaires si c'était un grand chien, s'il était méchant et s'il mangeait les hommes quand il était en colère. Malheureusement l'animal ne survécut guère à ce voyage très éprouvant. Quant au fusil, en mauvais état lui aussi, il s'enraya du premier coup. Que faut-il penser de ces présents ? Ce n'était pas pour un roi la meilleure façon de donner sa réponse, ni même de la faire espérer à long terme. La requête va donc rester en veilleuse pendant quarante-cinq ans, sans doute à cause des changements de régime qui, entre temps, se produiront en France.



1846. Dans l'œuvre méritoire des maristes il n'y a pas encore de place pour la gent féminine. Or, pour faire face à un nombre croissant de convertis, les quelques religieux dont dispose M^{gr} Elloy, le successeur de Pierre Bataillon, apprécieraient beaucoup d'être secondés par des femmes dévouées qui les libéreraient des travaux ménagers, voire des soins à donner aux malades. Ce souhait, pris en compte par la hiérarchie, apparaîtra un jour sous forme d'annonce dans la publication de la *Propaganda Fide*. Une Lyonnaise d'âge mûr, Marie-Françoise Perroton, découvre là une tâche exaltante qui répond pleinement à ses vœux et fait acte de candidature. Le Supérieur général des maristes, perplexe tout d'abord, se décide quand même à la proposer à M^{gr} Bataillon en termes mesurés : « Elle pourrait en effet rendre des services aux personnes de son sexe ». Et la voilà partie, bien que quadragénaire, pour l'aventure de sa vie. Le commandant du navire qui l'amena jusqu'à Wallis dira à l'évêque en débarquant : « Le seul homme parmi mes passagers a été mademoiselle Perroton. »

Dès son entrée en scène, le 28 octobre 1846, elle impressionne son entourage par sa forte personnalité et son ardeur au travail. Allant bien au-delà de ce que l'on attendait d'elle, soit la cuisine, l'entretien du linge et les soins infirmiers, la demoiselle de Lyon veut se consacrer aussi à la formation des jeunes filles auxquelles les missionnaires, il est vrai, n'ont pas eu le temps de s'intéresser. Comme c'est quand même une femme, Monseigneur lui a réservé une maisonnette en bois séparée des locaux de la mission pour écarter d'éventuels soupçons. Deux ans après son arrivée, elle compte déjà une centaine d'élèves. Puis, grâce à son savoir-faire et à son opiniâtreté, elle crée la première école de filles dont le Lavelua est ravi, d'autant que ses détestés voisins des Tonga n'en ont pas. Modeste de nature, elle attribue cette réussite au père Grezel dont la petite imprimerie lui rend de grands services : outre les catéchismes et les recueils de prières, sa machine fabrique aussi des abécédaires. Le succès de cette éducatrice va donner à M^{gr} Bataillon l'idée de la transférer à Futuna. Comme elle n'a pas le choix, elle repartira en 1854 pour une autre aventure au cours de laquelle, malgré une santé précaire⁶, elle accomplira sa tâche avec ferveur.

Le responsable de la mission locale, le père Dezest, écrit à son sujet : « Depuis qu'elles sont sous sa férule, les filles de Futuna ne nous donnent plus de mal. » Les deux rois, les chefs de district et les familles lui en seront toujours reconnaissants. Pour être en règle avec l'Église qu'elle sert depuis douze ans comme enseignante laïque, elle demande à entrer dans le Tiers Ordre de Marie où elle prendra le nom de Marie du Mont-Carmel. Voilà comment elle présente en 1859 son projet éducatif : « Nous n'essayons pas d'en faire des Européennes ou des Françaises, nous ne réussirions pas et cela ne leur est pas nécessaire. Tout ce que nous désirons, c'est qu'elles deviennent de bonnes Uvéennes, pieuses et tenant au devoir, aimant le travail et la propreté, sachant un peu mieux élever leurs enfants ».

Cette fille de bourgeois lyonnais, devenue sur le tard missionnaire laïque puis religieuse du Tiers Ordre, avait projeté de se rendre sur le lieu où le père Chanel avait été tué. Puis, sur place, elle apprit à connaître le peuple futunien et à l'aimer. Elle passa les dernières années de sa vie à soigner des femmes atteintes de l'éléphantiasis qu'elle contracta à son tour et dont elle mourut à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Selon ses dernières volontés, elle fut ensevelie près de la tombe où avait été déposée jadis la dépouille de Pierre Chanel. Son apport à la mission mariste fut immense : pendant plus de trente ans elle la servit fidèlement et, par ses initiatives et sa force de conviction, elle parvint à étendre son rayon d'action au-delà des deux îles. Dans le monde religieux, sœur Marie du Mont-Carmel est considérée comme l'initiatrice de l'apostolat féminin.

⁶ Elle souffrait d'une hernie étranglée dont elle guérit par miracle puis d'une filariose, fléau des Futuniens.

L'apogée de la mission

1853. Il y a quinze ans, sept missionnaires français arrivaient à Wallis. Que de changements en si peu de temps ! L'évangélisation s'est faite rapidement grâce au courage, à la ténacité et à l'humanité d'une poignée de religieux. Mais ce n'était que la première phase de la christianisation qui, pour être complète, demandera encore quelques années. Un premier bilan de la situation nous apprendrait que les conflits internes ont quasiment disparu depuis le départ définitif pour les Tonga des méthodistes dont le meneur n'est autre que le frère cadet du Lavelua. Face à un peuple soudé autour de la mission et de son roi, ce félon a dû renoncer à ses projets ambitieux, lever le camp et ramener ses complices dans leur pays. L'alliance solide entre le clergé et le roi a évité une guerre civile. Dorénavant, l'île connaîtra une paix relative.

Pendant ce temps, que s'est-il passé à Futuna ? Après la mort de Pierre Chanel, la « station » missionnaire a été confiée aux Pères Servant et Roulleaux, aidés par le frère Marie-Nizier, l'ancien compagnon de Pierre Chanel. Leur présence rassure la population des deux royaumes. Les nombreux convertis souhaitent avoir eux aussi leur église, comme leurs voisins d'Uvéa. Musumusu, qui a succédé à Niuliki, fait construire sur son territoire d'Alo et en bordure de la mer une grande case réservée au culte catholique. Plus tard, une chapelle sera érigée à l'endroit même où le père Chanel avait été martyrisé. Pour la mission, la tâche sera certainement plus facile qu'auparavant mais pas aussi simple que ne le pense M^{gr} Bataillon.

Certes, les deux royaumes ne se font plus la guerre mais ce n'est pas encore entre eux la *pax catolica* car un lourd malaise subsiste. Les gens d'Alo contestent depuis longtemps la légitimité du roi de Sigave, Sam Keletaona, qui n'est pas de noble origine et que M^{gr} Pompallier, alors vicaire apostolique, s'était arrogé le droit de nommer roi unique de Futuna sous le nom de Petrus I^{er}. Cette violation des règles coutumières était inacceptable mais aucun des chefs n'avait osé réagir à cet abus d'autorité. Et voilà que réapparaît en provenance de Wallis l'insubmersible Tugahala, grand pêcheur en eau trouble. N'ayant pas réussi à évincer son oncle à Uvéa, il entend profiter du désordre qui règne à Futuna pour s'y faire nommer roi. Volant comme un bourdon d'un camp à l'autre, tenant partout un double langage, flattant Musumusu et critiquant les missionnaires, il finira par se discréditer aux yeux de tous. Reparti pour Wallis, il se retirera dans son îlot où il donnera encore des soucis au Lavelua qui ne peut le punir parce qu'il est de sa famille.

La réussite de Sam Keletaona fut elle aussi de courte durée, heureusement pour les Futuniens et pour les membres de la mission qui ne pouvaient plus tolérer son comportement de moins en moins chrétien. Voici un raccourci sur cet homme à deux faces qui figure dans un livre consacré à Pierre Chanel : « Et Sam ? Hélas ! il vous avait tous mis dans sa poche : toi, le père Bataillon et M^{gr} Pompallier. Roi unique de l'île, il ne lui a pas fallu longtemps pour que la gloire lui monte à la tête et que se révèlent ses dons de dictateur insupportable et scandaleux. Le voilà destitué, obligé de fuir aux Fidji avec ses acolytes. Mal reçu là-bas, il s'embarque avec deux hommes blancs qui se disent ses associés et l'assassinent en pleine mer. Triste fin pour le garçon sympathique qui vous accueillait si bien à Sigave. »⁷

En novembre 1845, un baleinier américain jette l'ancre dans l'unique baie de Futuna. Des matelots s'étonnent que les Futuniens aient embrassé le christianisme qui, selon eux, est « une religion mauvaise ». « Pourquoi ? » demandent les indigènes. Leur réponse est d'une bassesse morale lamentable : « Parce que nous ne trouvons pas ici assez de femmes ». La réplique des autochtones leur arrive comme un revers de main : « Mais si nous étions restés païens, nous serions là à vous voler et à vous tuer. » Cette pointe d'humour montre l'évolution d'une société vers ce qu'il est convenu d'appeler la civilisation. Un autre exemple de cette avancée sociale est un début d'échanges épistolaires entre les élèves de Futuna et ceux de Wallis. Ce n'étaient que des billets maladroitement rédigés dans leur langue locale mais, sans le savoir, ces jeunes insulaires redonnaient vie au mot fraternité.

Les maristes avaient donc fait du bon travail, n'en déplaise à leurs détracteurs qui, dans le confort de leur bibliothèque, se complaisent à juger le passé à l'aune du présent. Les pédagogues d'aujourd'hui n'ont pas à se gausser des méthodes utilisées autrefois par des enseignants parfois improvisés. Plus irritant, un théologien de Lausanne se fait l'écho des critiques *a posteriori* d'anthropologues qui reprochent aux missionnaires « d'avoir perverti le mode de vie de ces peuplades et noyé leur joie de vivre sous un flot de sermons moralisateurs. »⁸ Or, il n'y a pas plus heureux au monde qu'un enfant de là-bas.

7 MAYERE Antoine. *Père Chanel, je vous écris*, Paris, Éditions du Cerf, 1994.

8 NICOLE Jacques. *Au Pied de l'écriture. La Traduction de la Bible tahitienne*. Lausanne, Faculté de théologie, 1988.

Dans les deux archipels le climat social s'est apaisé grâce à cette nouvelle religion dont le dieu ne punit plus mais pardonne. Au fil des ans, le cannibalisme et les pratiques barbares ont disparu, les pillages ont cessé, les actes de violence ont diminué, les personnes ont appris à se respecter, si bien que la vie s'humanise pour faire place à une société dont la christianisation s'accomplira par des actes plus que par des prières.

M^{gr} Bataillon constate que « la moisson est abondante mais les ouvriers peu nombreux ». Ne pouvant compter sur son modeste contingent de maristes, il envisage de former des prêtres indigènes. C'est ce que préconise le nouveau pape Grégoire XVI dans sa *Doctrine missionnaire*. Après avoir tenté d'ouvrir près de Sydney un centre de formation, le vicaire apostolique comprend que ces jeunes gens souffrent d'être loin de leur terre et va créer un séminaire à Lano, au nord d'Uvéa. Une vaste maison accueillera les premiers candidats au sacerdoce, soit l'élite des écoles catholiques. Elle en hébergera d'autres provenant des archipels voisins et deviendra bientôt un des rares lieux du Pacifique où soufflera l'esprit.

Amélie I^{re}, une reine de fer

Le 21 novembre 1858, le roi de Wallis meurt à la suite d'une pneumopathie. C'est une perte pour les Wallisiens et pour les gens de la mission avec qui il s'était allié. Qui va lui succéder ? Les Aliki, ces nobles chargés de nommer les rois, écartent son frère qui a eu le tort de rejoindre le camp de l'ennemi tongien. Ils ne veulent pas non plus de son neveu Tugahala qu'ils jugent peu fiable. Reste sa sœur, Seilala Falakika, qui va l'emporter mais dont l'unique qualité est d'appartenir à la famille royale. Dans une lettre à un confrère de Lyon, le père Mondon, récemment arrivé à Wallis, en parle avec une méchanceté qui choque de la part d'un chrétien : « L'état de l'île empire de jour en jour par la nullité absolue de cette pauvre vieille que l'on nous a donnée comme reine ». Consciente de ses insuffisances, la mission se devra de la soutenir, voire l'aider de ses conseils, afin de sauver les acquis et pour ne pas détruire un système social mis en place par le clergé et les autorités coutumières.

Cette situation ambiguë et qui risque d'affaiblir le pouvoir de la reine en accroissant celui de l'Église va durer dix ans. Ce n'est pas un hasard si, en 1869, paraît dans la *Revue des Deux Mondes* un article où le commandant Aube critique l'influence des missionnaires sur la population d'Uvéa⁹. Voici ce qu'il écrit : « À Mangareva et aux Wallis, sous les dehors d'une royauté sans pouvoir, le gouvernement n'est qu'une théocratie catholique. » Théocratie, un bien grand mot pour une minuscule chrétienté et inapproprié là où, justement, les pouvoirs ont toujours été partagés entre le roi et l'évêque. Il est vrai que depuis l'installation de la nouvelle reine l'Église intervient plus souvent qu'autrefois dans les affaires du royaume. Mais, en aucune façon, ni à Wallis ni à Futuna, M^{gr} Bataillon n'a tenté de tout accaparer. Au contraire, en continuant à respecter la légitimité des rois et des chefferies, son aide dans cette situation critique n'a fait que renforcer le pouvoir coutumier. S'il a tenu à être omniprésent, il n'a jamais cherché à être omnipotent.

Après le décès de Seilalala vint Amélia, la fille de l'ancien Lavelua dont elle avait hérité l'autorité et la dignité. Les missionnaires durent saluer son intronisation par un sonore *Habemus reginam*. Alors que sa tante avait souvent subi les événements, Amélia sut toujours les dominer. Elle avait été formée par M^{lle} Perroton qui ne fut pas surprise en apprenant le choix des Aliki. Comme pour les jeunes de sa génération, la seule religion était le catholicisme. En prenant le pouvoir à l'âge de trente-cinq ans, elle se montra plus stricte que ne l'était l'évêque pour les gens qui se conduisent mal. Malgré son physique ingrat, elle médusait ses interlocuteurs par son regard perçant. Estimant qu'il était temps de remplacer les chapelles-paillottes par des églises plus solides, Amélia I^{re} mobilisa les plus costauds des alentours pour extraire du sol, constitué de tuf et de basalte, des centaines de blocs de pierre qu'il fallut tailler et transporter jusqu'au chantier du père Padel qui révéla sa vocation de bâtisseur. Il mit quinze ans pour donner aux Wallisiens leur cathédrale en pierre et à la royauté une demeure digne de sa fonction sacrée. Cette femme dynamique fit construire d'autres églises et, pour écouter son cœur, un collège pour les filles.

Mais son plus grand exploit fut d'amener la France à accorder enfin à Wallis le statut de protectorat et, par ricochet, à Futuna dont les deux rois avaient présenté la même requête. Qu'est-ce qui avait décidé la reine à relancer en 1877 une demande qui stagnait dans un bureau parisien depuis plus de quarante ans ? C'est d'abord la pression du clergé qui la savait capable de convaincre les autorités françaises, mais aussi sa volonté d'échapper à la convoitise de ses puissants voisins des Tonga et des Fidji et enfin sa crainte de se faire annexer tôt ou tard par l'Angleterre ou l'Allemagne. Cette France qu'elle ne connaissait pas mais dont les missionnaires lui donnaient une image rassurante, n'avait jamais eu l'intention de coloniser ces deux îles d'Océanie centrale,

9 AUBE Hyacinthe. « L'Océanie en 1869 ». *Revue des Deux mondes*. 1869, p. 121.

pas plus que les commandants des navires de guerre qui patrouillaient dans les parages pour maintenir ces terres isolées dans une sorte de mouvance française. Mais rien de plus. Notre république accepta la condition essentielle que la reine avait quasiment imposée, à savoir « conserver toute son indépendance et toute son autorité sur ses sujets ». Par un décret présidentiel du 16 février 1888 les deux communautés, dont le catholicisme avait été jusqu'ici le ciment, seront réunies en un seul protectorat. Sous l'aile d'une grande puissance, elles pourront garder intactes leur culture et leur identité et ne risqueront plus d'être colonisées comme le fut Tahiti en 1860. Pour la première fois la France s'installait sur une terre étrangère sans violence et sans effusion de sang, ce fut une exception dans l'histoire de son expansion et c'était tout à son honneur.

Les étrangers de passage, marchands ou hommes d'affaires, qui reprochaient à la mission d'être trop présente laissèrent entendre que M^{gr} Bataillon avait écrit le texte de la requête et que la reine n'avait fait que signer. C'était méconnaître la fierté de cette « dame de fer » et ignorer que le prélat français était mort depuis dix ans. En revanche la *Loi du gouvernement uvéen* rédigée et remaniée entre 1885 et 1890 s'inspirait, il est vrai, du code de bonne conduite que feu le vicaire apostolique avait conçu pour les deux rois de Futuna afin qu'ils ajustent les peines à la gravité des transgressions commises par leurs sujets. Quant à la loi, elle pouvait se résumer en une seule phrase : « Il y a des choses qui ne se font pas. » Même si ses nombreux articles la rendaient inapplicable, c'est la première fois qu'une loi condamnait l'adultère, la prostitution et les maltraitances faites aux femmes. Cela reflétait les progrès d'une société influencée depuis trente ans par la présence et l'œuvre des Pères maristes.

Une belle fidélité à la France

L'instauration du protectorat marqua la fin de l'ère des pionniers de la *Société de Marie*. Le nouvel évêque aura à coopérer avec un troisième associé représentant l'État français avec le titre de « résident ». Ce système tripartite où coexisteront le pouvoir coutumier, le pouvoir religieux et le pouvoir administratif sera forcément plus fragile que le précédent. La réussite de cette seconde exception française dépendra de la qualité du fonctionnaire ayant rang de préfet et qui devra respecter le domaine d'action de ses deux partenaires. Ce qui ne sera pas toujours le cas.

À cause des maladies infectieuses qui font depuis toujours des ravages dans la population, les missionnaires souhaitent à présent que le résident soit un médecin du Corps de santé colonial. C'est ce qui se passa, sauf durant la Grande Guerre. Parmi ceux qui servirent à Wallis, il en est un dont le passage ne sera pas de sitôt oublié. Il s'appelait Joseph David. Ce médecin-commandant consacra cinq années de sa vie aux habitants des deux îles dont il gagna la confiance et l'estime pour sa compétence, sa pugnacité et son humanité. Entre 1933 et 1938, cet homme très actif et généreux fit construire à Wallis le premier hôpital, une maternité, une école d'infirmiers et dota Futuna d'un dispensaire. Afin d'équilibrer le régime alimentaire des indigènes, il introduisit de nouvelles cultures et un cheptel bovin. Face à une violente épidémie de typhoïde qui fit mourir une centaine d'enfants, il prit de sévères mesures d'hygiène dont il suivit lui-même l'application de foyer en foyer. S'intéressant aussi à l'économie, il relança la production de coprah qui venait d'être attaqué par un néfaste parasite, le scarabée du cocotier. Pour ses diverses initiatives couronnées de succès, le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie le surnomma *le roi David*. On murmurait aussi qu'il fut parfois tenté de détrôner le roi en place. Ce qu'on peut lui pardonner.

De 1837, date de l'arrivée des maristes, à 1938, date du départ du résident David, un siècle s'est écoulé. M^{gr} Bataillon, Marie-Françoise Perroton et la reine Amélia ont été les pierres d'angle d'une communauté qui a grandi au fil des ans pour le bien de tous. Ajoutons à leur œuvre les recherches linguistiques de quelques missionnaires qui réussirent à transcrire une langue qui, jusqu'à leurs travaux, n'avait été que parlée. Quel beau service rendu à une population qui ignorait ce qu'était l'écriture !

L'édifice que ces pionniers ont laissé à la postérité était assez solide pour résister au choc qui fit trembler toute l'île. Le 28 mai 1942, deux mille soldats américains débarquèrent avec tout un arsenal de guerre devant une foule de Wallisiens abasourdis. Ce fut d'abord un spectacle inimaginable pour ces autochtones qui n'avaient vu la première voiture à moteur qu'en 1925. Cet éden végétal devint tout à coup un champ de bataille où allaient et venaient d'étranges véhicules équipés d'un canon et dont le roulement était assourdissant. Les jours suivants, arrivèrent d'autres vagues humaines et d'autres engins bizarres. Wallis, dont la superficie est à peu près celle de l'île de Ré, accueillit jusqu'à six mille hommes dans la force de l'âge. En peu de temps, ils construisirent un réseau routier, deux pistes d'atterrissage et un appontement d'assez grande envergure afin de transformer cette île en une base avancée du réseau défensif américain face à la menace japonaise. Ils durent aussi recruter sur place une main d'œuvre qui découvrit les demi-lunes, les bulldozers, la viande en boîte et ces magiques billets verts qui firent tourner la tête à plus d'un. Vu le laxisme sexuel qui règne depuis toujours dans les îles

du Pacifique, on pouvait s'attendre à ce que les rencontres inévitables des GI's et de ces filles au teint cuivré fassent accroître le nombre des naissances illégitimes. Or, on n'en recensa qu'une centaine en quatre ans, ce qui était la norme. La seule Wallisienne qui s'envolera avec un officier américain était une novice de la mission.

Quant à Futuna au relief tourmenté et où les navires japonais n'auraient jamais pu accoster, elle ne présentait aucun intérêt pour le général Price et son état-major. Ainsi retrouva-t-elle son ancienne solitude sans subir tout ce remue-ménage qui avait chamboulé la vie des Wallisiens. En revanche, elle perdit contact avec sa sœur jumelle et avec la France qui, depuis l'armistice du 22 juin 1940, n'avait plus nommé de délégué administratif. Si « l'enfant perdu » de Bougainville a tenu bon pendant ces cinq années, c'est d'abord pour les trois visites de M^{gr} Poncet, facilitées par le général Price qui le tenait en belle estime. Mais c'est aussi grâce à la polyculture vivrière, au dévouement d'un missionnaire qui assuma gratuitement la fonction de délégué et à celui des religieuses autochtones qui assurèrent le fonctionnement du dispensaire et des écoles.

En 1946, un commissaire de la marine, le regretté Pierre de Saint-Stéban, membre actif de l'académie du Var, découvrait l'île de Wallis où il ne restait qu'un détachement de soldats américains chargés de liquider le matériel militaire. Dans sa communication du 4 décembre 1996, il relate un incident fâcheux provoqué par un groupuscule d'américanophiles qui avaient sommé le « résident » de remplacer le drapeau tricolore par celui des États-Unis. La venue d'un aviso français, sur lequel servait notre confrère, suffit à calmer les esprits et à remettre tout en ordre.

Lors du référendum de 1959, les Yankees étaient bel et bien oubliés et les gens de Wallis-et-Futuna choisirent massivement de devenir Français. La loi qui suivit, datée du 29 juillet 1961, garantissait aux habitants du nouveau Territoire d'outre-mer « le libre exercice de leur religion, ainsi que le respect de leurs croyances et de leurs coutumes », c'est tout ce qu'ils souhaitaient. Le système tripartite, mis en place depuis l'instauration du protectorat et qui n'existe pas ailleurs, démontra le 28 avril 1977, jour anniversaire de la mort du premier martyr d'Océanie, sa solidité et sa longévité. En effet, cette année-là, le gouvernement français avait décidé de restituer aux Futuniens les cendres de Pierre Chanel. C'était pour les habitants christianisés des deux îles un événement majeur qui rassembla, au cours d'une superbe cérémonie, non seulement les trois pouvoirs locaux qui, depuis 1888, géraient en bonne intelligence le Territoire, mais aussi le nonce apostolique pour le Pacifique, le haut-commissaire de la Nouvelle-Calédonie et le général commandant supérieur des forces françaises en Polynésie. L'avis-escorte *Enseigne de vaisseau Henry*, sur lequel servait notre confrère André Fourès, alors tout jeune commissaire de la marine, eut pour mission de transférer la châsse contenant les reliques du martyr depuis Wallis, où elle était parvenue par une autre voie, jusqu'à l'île de Futuna où elle fut accueillie par une population en liesse. Son précieux témoignage a confirmé parfaitement mon propos.

Outre les exceptions françaises déjà citées, il en est d'autres tout aussi étonnantes : notre République a gardé dans son sein les trois rois à qui elle attribue une rémunération substantielle. Dans un domaine plus délicat elle a concédé au diocèse catholique l'enseignement du 1^{er} degré, de quoi faire frémir les chantes de la laïcité. Comment s'expliquer que nos gouvernants aient accordé tant de largesses au plus petit de nos territoires ultramarins et qui, de surcroît, est devenu en 2003 une Collectivité d'outre-mer à statut particulier. Selon l'historien Frédéric Angleviel, pour que la France décide de satisfaire à la demande de la reine de Wallis et de ses homologues de Futuna il y eut à ce moment-là une convergence d'intérêts. Il avait fallu qu'entre les deux « États » chacun trouvât son compte. Or, si l'intérêt de l'État protégé était évident, celui de l'État protecteur ne l'était guère. En effet, qu'est-ce que la France avait eu à gagner dans l'affaire ? Rien, si ce n'est du coprah. Faire de ces îles une base stratégique ? Il y en avait déjà à suffisance dans le Pacifique. Donc la réponse est à chercher ailleurs : elle fut essentiellement politique. Après le Second Empire les gouvernements successifs avaient voulu effacer l'humiliation de Sedan pour redonner à la nation française sa place sur l'échiquier mondial. Dans ce contexte le drapeau tricolore flottant dans le ciel de l'Océanie centrale aurait été le bienvenu. Et si aujourd'hui notre nation est encore plus généreuse qu'autrefois, c'est à cause de l'attachement de ce peuple toujours fidèle à la France malgré les soubresauts qu'elle connut au cours du XX^e siècle. Cette fidélité n'a pas de prix et, le 14 juillet 1981, les écoliers de Futuna m'en donnèrent un exemple touchant en chantant à tue-tête trois couplets de *La Marseillaise*. Ah ! si les enfants de la métropole pouvaient en faire autant.

Ouvrages consultés

- ANGLEVIEL F. *Les Missions à Wallis et Futuna au XIX^e siècle*, Université de Bordeaux III, 1994 (Îles et Archipels n°18).
GODARD Ph. *Wallis et Futuna*, Nouméa, Éditions Melanesia, 1975.
LA BRUYERE R. *Les Derniers voiliers dans l'Océan Pacifique*, Éditions Pierre Roger, Paris 1928.
MANUAUD S. *Futuna, Ethnologie et actualité*, Nouméa, Société d'Études historiques, n° 33, 1984.
PONCET M^{gr} A. *Histoire de l'île de Wallis*, Société des Océanistes, 1972.
SAINT-STEBAN P. de « Il y a 50 ans aux Wallis ou la fin d'une théocratie », in *Bulletin de l'académie du Var*, 1996.

LA THÉORIE DE L'EFFONDREMENT

Jean DUFER

Le 30 janvier 2020

Gaïa, notre planète, est malade de l'homme ! La COP25 nous l'a rappelé : les principaux clignotants sont au rouge...

L'hypothèse Gaïa, introduite par l'écologiste anglais James Lovelock, personnifie la Terre comme un être vivant. Déesse primordiale de la mythologie grecque, elle serait un système intelligent, s'autoréglant et favorisant le développement de la vie au sein de la biosphère. Cette biosphère s'insère entre trois domaines, avec lesquels elle est en interaction :

- l'atmosphère, ou couche gazeuse qui enveloppe la Terre ;
- la lithosphère, correspondant aux sols et sous-sols de notre monde tellurique ;
- l'hydrosphère, ensemble des eaux du globe.

La communication se partagera entre un examen des facteurs cruciaux de cet environnement et une présentation des risques que leurs évolutions font courir à notre civilisation. Celle-ci est-elle menacée ? C'est ce qu'affirment les propagateurs de la théorie de l'effondrement, version contemporaine des craintes eschatologiques de l'An Mil. Quelles sont les tendances actuelles des paramètres les plus critiques de notre biotope ? Doit-on les accepter ? Et sinon, comment réagir ? Un point de situation s'impose, même s'il reste d'une ambition limitée, en raison de l'étendue de ce domaine.

Les défis environnementaux

Notre environnement est de nature multiple. Parmi ses différents composants, on s'intéressera aux principaux de ceux qui concernent l'évolution de la biosphère, en relation avec les impacts que l'Homme peut avoir sur eux, soit essentiellement :

- le climat ;
- la pollution et les déchets ;
- les écosystèmes ;
- les ressources.

Le réchauffement climatique

Le thème du climat s'impose de plus en plus à nous. L'embrasement de l'Australie est dans tous les esprits : résultant de la conjonction d'une longue sécheresse et de températures torrides, il a dévasté une superficie équivalente à deux fois la Belgique ou dix fois (dix fois !) le département du Var.

La climatologie fait pourtant l'objet de controverses.

D'emblée, on notera la distinction nécessaire entre les évolutions climatiques – dont l'horizon est au minimum de 30 ans – et celles de la météorologie – qui ne s'intéresse qu'au court, voire très court terme. Du coup, la signification d'un épisode isolé, tel qu'une canicule, est sujette à caution.

En outre, s'il est bien connu que la capacité prédictive de la météo est limitée, on doit aussi réaliser que les modèles permettant de déterminer les évolutions climatiques de la terre ne peuvent qu'être imprécis, en raison de la monumentale complexité des systèmes concernés. Mentionnons, à ce propos, le rôle qu'y tiennent des courants océaniques, tels que le *Gulf Stream* ou *El Niño*.

Ces réserves expliquent, sans les justifier, les postures climato-sceptiques. Celles d'un Bolsonaro, d'un Trump ou d'un ancien ministre socialiste qui en fit sa doxa : Claude Allègre.



Néanmoins les faits sont là, accablants. Depuis 1850, la température moyenne du globe a augmenté de plus d'un degré centigrade. En soi, ce chiffre ne semble pas considérable, mais il prend tout son sens si on le rapproche de notre température corporelle : 37° est la norme pour une personne en bonne santé ; 38° , donc 1° de plus, correspond déjà à un état fébrile, préoccupant à terme ; 40° , soit une augmentation de 3° , caractérise une sérieuse affection... Or, si rien n'est fait pour la freiner, l'augmentation de la température de la Terre entre 2020 et 2100 dépasserait les 3°C , correspondant à un accroissement de 4°C par rapport au XIX^e siècle... L'organisme de Gaïa survivrait-il à une fièvre permanente de 41° ($37^{\circ} + 4^{\circ}$) ?

À l'évidence, les dérèglements climatiques se multiplient :

- En 50 ans, le niveau des océans s'est élevé de 10 centimètres. Une tendance qui devrait se poursuivre, voire s'accélérer dans les années à venir.
- L'intensification des tempêtes et des cyclones est l'une des conséquences directes du réchauffement.
- Les vagues de chaleur se produisent plus souvent et durent plus longtemps.
- Australie, mais aussi Amazonie, États-Unis, Portugal... Les « méga-feux » se sont multipliés ces derniers mois.
- L'augmentation de la fréquence et de l'intensité des phénomènes météorologiques extrêmes vient accroître les migrations de populations.
- Enfin, l'élévation de la température de l'eau provoque le blanchissement (soit quasiment la mort) des récifs coralliens.

Un jeune viticulteur de la région confiait avoir consulté des archives de son domaine et appris que les vendanges y commençaient en octobre, 50 ans auparavant, alors que lui-même les termine maintenant fin août... Cultivera-t-on encore la vigne en Provence, à la fin du siècle ?

Alors, que faire ? Le sujet étant complexe, quelques rappels s'imposent : s'attaquer au problème consiste à réduire l'effet de serre d'origine humaine, dans lequel le rôle néfaste du dioxyde de carbone (le fameux CO_2) est unanimement reconnu, en ce qu'il représente plus des trois-quarts des émissions qui en sont responsables. Cette émanation est issue essentiellement de la combustion de trois types d'énergies fossiles : le pétrole, le charbon et le gaz naturel. Peut-on raisonnablement envisager de se passer de ces combustibles ? Non, à l'évidence. Au mieux, il serait possible d'en limiter l'utilisation. Les modalités sont diverses, mais elles remettent en cause le fonctionnement de notre société, dont on caractérise les émissions à effet de serre par ce que l'on dénomme « l'empreinte carbone » des activités d'origine anthropique. Dans ce but, on peut faire intervenir un mécanisme de compensation, visant à corriger ces émissions, pour chercher à aboutir à un état d'équilibre – qualifié de « neutralité carbone » – entre les émissions et leur retrait de l'atmosphère par l'homme.

Mais si les positions sur le sujet climatique se veulent positives, les résultats ne sont pas à la hauteur et la déception de la récente COP25 fait pendant à l'ambition de la COP21, qui s'était tenue à Paris en 2015 et avait débouché sur un objectif de maintien de la hausse des températures à $+ 2^{\circ}\text{C}$ par rapport à la situation présente.

Entre-temps, les États-Unis, le Brésil et l'Australie ont tourné le dos à leurs engagements. Le Canada, la Chine, L'Inde et le Japon n'y ont pas donné suite, mais sans y renoncer. La France elle-même est mal placée, puisque ses émissions sont reparties à la hausse.

On peut en conclure que l'urgence de la bataille climatique n'est plus une priorité partagée par tous les pays et l'on saisit mieux l'indignation de la jeune Suédoise Greta Thunberg qui, du haut de ses 15 ans, a invectivé les membres de la COP dans les termes suivants : « Vous n'êtes pas assez matures pour dire les choses comme elles sont. Vous dites que vous aimez vos enfants et pourtant vous volez leur futur devant leurs yeux ».

Mais, comme l'énonce sans fard Jean-Marc Jancovici, spécialiste de la veille écologique : « Il faut bien comprendre que lutter contre le changement climatique, c'est se mettre au régime. Le non-dit politique majeur aujourd'hui, c'est que cela n'est pas compatible avec la croissance économique. Ce n'est même pas compatible avec le maintien de la production actuelle. Donc, cela veut dire perte de pouvoir d'achat pour tout le monde, pas juste pour les riches ».

La Convention citoyenne pour le climat, mise en place courant 2019 par le président Macron, pourra-t-elle y changer quelque chose ? Que résultera-t-il également de la *Earthshot Prize*, lancée en Angleterre par le prince William ?

Les souillures du vivant : la pollution et les déchets

La nature dissémine largement et innocemment ses résidus. Elle en a la faculté : étant biodégradable, tout rebut d'une structure donnée (telle, par exemple, qu'un feuillage) est une ressource (de l'humus) pour une autre (le sol). L'être humain ne peut agir avec cette désinvolture, par le fait qu'une large part de ses déchets, d'origine artificielle, n'a pas de réemploi en l'état. Et pourtant ! Par sa faute, l'air est vicié, les mers sont altérées, les terres empoisonnées... jusqu'aux sommets du Mont-Blanc et de l'Everest – naguère immaculés. L'espace lui-même est envahi par les millions de débris générés, en soixante ans à peine, par l'intrusion de l'homme. La pollution anthropique est donc omniprésente. Nous allons identifier quelques-unes de ses formes les plus criantes.

Le dioxyde de carbone (CO₂)

Un classement par pays fait apparaître le podium des trois pays les plus pollueurs : la Chine, les États-Unis et l'Inde, responsables à eux seuls de plus de 50 % des émissions – et scandaleusement inactifs dans leur réduction ! La contribution de la France est inférieure à 1 % du total, correspondant à moins de la moitié de celle de l'Allemagne, en raison des différences de leur politique respective sur l'énergie nucléaire (poursuivie par notre pays et partiellement abandonnée par son voisin). Cette pollution est d'autant plus nocive qu'elle se trouve amplifiée par une boucle de rétroaction, combinant CO₂ naturel et artificiel dans la dégradation des écosystèmes, ce qui conduit et à la diminution de leur stockage et à leur accumulation dans l'air.

Les particules fines

Les particules fines (dont le diamètre est inférieur à 2,5 micromètres) peuvent être des poussières d'origine naturelle ou, le plus souvent, provenir de l'activité humaine : fumées industrielles, gaz d'échappement des moteurs diesel, etc. De grandes cités asiatiques, telles que Delhi, Hanoï ou Pékin, ont été particulièrement touchées par des pics de pollution qu'elles ont provoqués, ces derniers temps. Les particules fines suscitent un intérêt croissant, qui va de pair avec la confirmation de leur nocivité. On leur doit des limitations temporaires de vitesse sur les axes routiers, comme on leur doit aussi le développement d'affections telles que l'asthme ou les allergies, qui toucheraient plus de la moitié des Français.

Le plastique

Une calamité... tellement pratique ! Nous avons contracté une addiction au plastique ! La preuve : par sa dissémination depuis les récipients de nos achats alimentaires, tels que barquettes et bouteilles, nous en ingérons sans le savoir cinq grammes par semaine – l'équivalent d'une carte bancaire... De même que l'on a connu les « âges des métaux », tels que l'âge du bronze ou celui du fer, nous nous trouvons présentement dans l'âge du plastique. Cette matière est essentiellement fabriquée par la pétrochimie, à partir du pétrole ou du gaz naturel. En raison du faible coût et de la facilité de leur production ou de leur façonnage, les plastiques connaissent un développement fulgurant depuis la seconde guerre mondiale. Coca-Cola, Pepsi-Cola et Nestlé sont les trois principaux producteurs, responsables de 45 % des déchets : chaque minute, un million de bouteilles en plastique sont vendues dans le monde !

Production mondiale = 360 millions de tonnes / 2018 (11 tonnes / s !) :

- recyclage = 9 % ;
- incinération = 12 % ;
- décharges et océans = 79 % => 284 millions de tonnes.

Étant bon marché, les matières plastiques utilisées sont ensuite jetées... Alors que leur durée de vie est interminable : 100 ans pour un briquet, 450 ans pour un sac ou une bouteille – et même une éternité pour cette dernière, si elle est immergée ! On va donc les retrouver en quantité dans les décharges et, malheureusement, dans les océans, où aboutissent chaque année neuf millions de tonnes de plastique. En 2030, le poids total de son immersion au rythme actuel égalera celui des poissons ! Des millions de kilomètres carrés sont d'ores et déjà pollués, avec d'immenses concentrations de rejets au sein de tourbillons marins permanents – dont le tristement célèbre gyre Pacifique, surnommé le « 7^e continent ». La France fait partie des mauvais élèves en Europe. En effet, l'Hexagone totalise près de cinq millions de tonnes de rebuts plastiques annuels (soit environ 70 kilos par personne). Seul le quart en est recyclé.

Les déchets nucléaires

Le décompte en est difficile, du fait de leur répartition entre différentes classes de radioactivité. On sait que certains sont terriblement dangereux. On sait aussi que leur longévité se compte en milliers de siècles. Qu'en faire ? Les apprentis-sorcières que nous sommes s'en trouvent bien embarrassés...

La biodiversité dans tous ses états

Le dodo, cousin du pigeon, trop gros pour voler ou fuir devant le danger, menait une existence paisible sur l'île Maurice jusqu'à ce qu'un premier voilier y accoste. En moins d'un siècle, son histoire s'arrêtait avec la mort du dernier animal... Bien d'autres disparitions suivront celle de cet oiseau emblématique. Le phénomène ira s'accroissant au XX^e siècle et prendra une dimension catastrophique durant ces dernières décennies.

Les insectes eux-mêmes se raréfient. Dans les années soixante-dix, encore, après avoir parcouru quelques centaines de kilomètres en voiture, la première chose à faire consistait à nettoyer un pare-brise maculé des dizaines de moucherons ou papillons qui s'y étaient écrasés ; aujourd'hui, ce n'est plus nécessaire. Mais quand les bestioles disparaissent, c'est toute la chaîne du vivant qui est concernée, par le jeu d'interactions multiples. Les oiseaux qui s'en nourrissent sont décimés et la pollinisation des cultures n'est plus assurée.

La situation est aussi alarmante dans les océans. Près de 100 millions de tonnes de poissons et de crustacés ont été capturés dans le monde en 2017, soit plus de quatre fois les prises de 1950. Cependant, les ressources maritimes ne sont pas inépuisables et stagnent, après un pic de captures en 1996. Un tiers des stocks seraient surexploités. Même si nous consommons davantage les produits de l'aquaculture, le problème de l'épuisement demeure, car les poissons d'élevage sont partiellement nourris avec ceux de la pêche.



Les naturalistes sont formels : l'ensemble de la biodiversité est en danger. Les suppressions d'espèces ont été multipliées par 100 sur le dernier siècle, soit un rythme sans équivalent depuis la fin des dinosaures, il y a 65 millions d'années. L'Homme est le grand responsable de cette sixième extinction de masse, découlant d'une convergence de différents facteurs, qui y participent dans l'ordre suivant :

- l'agriculture intensive, avec son cortège de pesticides (dont l'emploi se serait même accru de 25 % en France, entre 2018 et 2019 !) ;
- la confiscation des terres (par l'agriculture et l'urbanisation), entraînant la perte et la dégradation des biotopes ;
- le pillage des ressources vivantes (du fait de la pêche et de la chasse) ;
- le réchauffement planétaire ;
- les pollutions ;
- les espèces invasives.

Dans nos jardins, adieu les libellules chatoyantes, adieu les chardonnerets élégants, adieu les écureuils voltigeurs...

Des milieux abritant faune et flore sont aussi en danger, comme les mangroves, les récifs coralliens, les zones humides, les haies et les forêts.

Bien sûr, il convient de saluer les efforts qui sont déployés dans différentes directions, pour contrecarrer ces tendances. La création d'espaces protégés, tels que les réserves, va dans ce sens. La réintégration de certaines espèces, comme le loup, doit être encouragée. Mais qui va faire revenir les abeilles, si elles se volatilisaient ?

Les ressources : une fallacieuse abondance

Le formidable appareil des moyens de transport, de commercialisation et de communication de notre monde est trompeur : en dépit de la multiplicité des offres qui nous sont faites, la pénurie menace dans de nombreux domaines.

L'eau

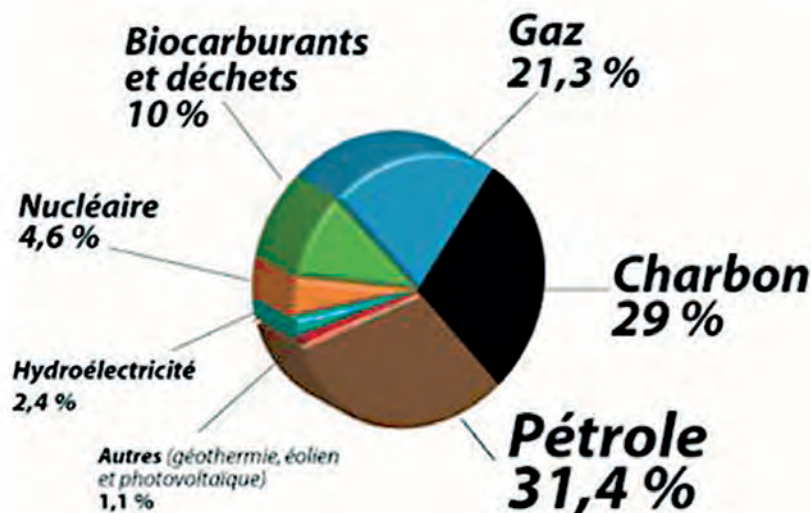
Elle est indispensable à la vie. Les cosmologues soulignent d'ailleurs la nécessité de sa présence, sous forme liquide, pour rendre habitable une planète tellurique. Notre globe en est abondamment pourvu, mais l'eau douce ne correspond qu'à 1 % de ses réserves. Elle est donc rare et risque de l'être de plus en plus – ainsi que René Dumont le prédisait, lors de sa campagne à l'élection présidentielle de 1974. Le stress hydrique concerne déjà le quart de la population mondiale et devrait s'accroître : une dramatique crise de l'eau se profile, dont pourraient naître des conflits armés. La France est relativement épargnée, contrairement à d'autres riverains de la Méditerranée : l'Espagne et l'Italie. Réutiliser les eaux usées, après traitement, sera une nécessité dans le futur. À l'exemple d'Israël, où le taux de recyclage atteint 80 %.

Les matières premières

La liste serait trop longue pour les passer toutes en revue. On relève seulement une tendance exponentielle de l'extraction des minéraux, dont le volume a triplé depuis 1970, mais aussi des phosphates (utilisés comme engrais) et même du sable – qui représente la matière première la plus extraite au monde avec, à la clé, des risques d'épuisement de ce matériau ! Signalons aussi que de nombreux métaux dits *high-tech*, difficiles à extraire et donc extrêmement coûteux, se retrouvent dans nos appareils électroniques. Pourra-t-on toujours en disposer, dans le futur ?

Les ressources énergétiques

Elles peuvent se classer en deux catégories : les énergies renouvelables (énergies de flux) et les non renouvelables (énergies de stock). Le solaire, l'éolien, l'hydraulique et la biomasse sont les principales ressources énergétiques renouvelables. Les combustibles fossiles (pétrole, charbon, gaz naturel) et les matières fissiles (uranium) constituent l'essentiel des énergies non renouvelables. Ce ne sont pas des ressources comme les autres : à la différence des précédentes, l'énergie constitue la base de l'appareil économique, dont elle permet la production.



L'examen du « mix énergétique » mondial appelle diverses observations.

- L'énergie humaine ou animale n'y apparaît pas et c'est bien normal, parce que sa contribution à l'ensemble est insignifiante. En effet, la consommation d'énergie par chacun de nous équivaut à l'activité musculaire qui serait déployée par plusieurs centaines de personnes ! Se rend-on compte de l'existence de cette armée de serviteurs qui nous épaulent ? Il se pourrait bien que son effectif soit pléthorique et sa réduction indolore avec, à la clé, une atténuation du réchauffement climatique...
- Dans le même ordre d'idées, on relève – tout en le regrettant – la position marginale des énergies renouvelables (2 % du total pour l'hydraulique et à peine 1 % pour l'éolien et le photovoltaïque).
- Les énergies fossiles correspondent à 82 % des énergies utilisées dans le monde. Les énergies thermiques, obtenues de la combustion de ces produits fossiles, constituent donc le socle sur lequel est fondée notre civilisation, dite thermo-industrielle.

Pour terminer, il convient de rappeler une évidence : les stocks d'énergies fossiles, patiemment constitués par la Providence sur des millions d'années – et joliment qualifiés par Yann Arthus-Bertrand de « puits de soleil » – ne sont pas inépuisables. L'humanité ne mettra que quelques siècles à les dilapider : l'Agence internationale de l'énergie estime probable la survenance d'ici 2025 du pic pétrolier, correspondant à l'extraction de la moitié des réserves en pétrole connues. La fusion thermonucléaire sera-t-elle à même de prendre ensuite le relais ?

Et si l'humanité n'y arrivait pas ? Si les tendances constatées se poursuivaient ? Élévation des températures, montée des eaux, pollution, destruction des espèces, épuisement des ressources... Si, du conditionnel, on passe au futur : oui, la banquise fondra ; oui, les populations d'insectes et d'oiseaux continueront à chuter ; oui, les richesses du sous-sol se raréfieront ; oui, l'humanité finira par mettre en danger sa propre existence ! Ce scénario extrême est développé par une frange de militants écologistes, dont les thèses ardentes sont examinées maintenant.

La collapsologie

Le livre *Comment tout peut s'effondrer*, de Pablo Servigne et Raphaël Stevens ¹, synthétise les principaux paramètres pouvant conduire notre civilisation à dé périr. Les auteurs créent le néologisme de « collapsologie » à partir du terme latin *collapsus* (ou affaissement), qu'ils situent comme « l'exercice transdisciplinaire d'étude de l'effondrement de notre civilisation industrielle ». De leur point de vue, il s'agit là d'un processus à grande échelle et irréversible – comme la fin du monde – sauf que ce n'est pas la fin. En effet, précisent-ils, la suite s'annonce longue et il faudra la vivre, avec la certitude que nous ne savons pas de quoi elle sera faite...

¹ SERVIGNE, Pablo et STEVENS, Raphaël. *Comment tout peut s'effondrer*. Paris : Seuil, 2015. (Coll. Anthropocène).

Pour eux, la collapsologie ne doit pas faire peur, tout en reconnaissant que c'est un sujet toxique, « qui dézingue les rêves ». S'en approprier fournit une grille de lecture déconcertante des événements, pour en changer radicalement :

- et le sens (tel cadre législatif, par exemple, va-t-il amplifier, ou diminuer la probabilité de l'écroulement ?) ;
- et la portée (joue-t-il un rôle important, ou insignifiant à cet égard ?).

Yves Cochet, ex-ministre de l'Écologie, renchérit : « Attention ! L'idée de l'effondrement est une drogue dure à accoutumance rapide » ².

Ce dernier définit cet effondrement comme « le processus à l'issue duquel les besoins de base (eau, alimentation, logement, habillement, énergie, mobilité, sécurité) ne sont plus satisfaits pour une majorité de la population par des services encadrés par la loi ».

La collapsologie suscite un engouement croissant, ainsi que le montre une sélection des principales sources qui s'y rattachent :

- bibliographique (cf. bibliographie) et audio-visuelle :
L'OBS. 2019. N° 2873. *Demain, l'effondrement ?* Science & Vie. 2019. N° 1221. *Théorie de l'effondrement*. CANAL + Minisérie. 2019. *L'Effondrement*.

Au-delà des effets médiatiques, il est encourageant de constater que cette collapsologie se constitue en champ de recherche multidisciplinaire. En effet, de plus en plus de scientifiques se consacrent avec rigueur à l'étude des mécanismes d'effondrement des systèmes environnementaux et sociaux. Ils sont anthropologues, climatologues, démographes, écologues, historiens, mathématiciens, physiciens... Des théories s'esquissent ainsi, autour du consensus d'une interdépendance des facteurs qui pourraient contribuer au basculement d'une civilisation. L'envergure du domaine est donc impressionnante ! On va entreprendre son exploration, dans une démarche de progressivité qui vise un syncrétisme délicat à établir – et donc controversable.

Mais comme il est ici question de civilisations, l'examen du destin de certaines d'entre-elles constituera notre point de départ.

Les civilisations disparues

Paul Valéry fait, en 1919, l'amer constat suivant : « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles »³.

Pourquoi des populations de parfois plusieurs millions de personnes en sont-elles venues à abandonner leurs villes monumentales ? Quelles forces obscures condamnent les collectivités les plus brillantes ? Ces effondrements sont-ils imprévisibles ? À quelles lois obéissent-ils ?

Jared Diamond ⁴ soutient que « le destin d'une société est entre ses mains et dépend substantiellement des choix qu'elle fait ». Il propose alors un guide des quatre catégories de facteurs qui altèrent la prise de décision en groupe :

- un groupe peut échouer à anticiper un problème avant qu'il ne survienne vraiment ;
- lorsque le problème arrive, le groupe peut échouer à le percevoir ;
- une fois qu'il l'a perçu, il peut échouer dans sa tentative pour le résoudre ;
- enfin, il peut essayer de le résoudre, mais échouer.

Ce guide logique ne peut-il fournir une grille de lecture et / ou de décision de notre existant ?

Dans l'exemplaire de *Science & Vie* précédemment cité, on admet qu'il manque un schéma général capable de décrire – voire de prédire – la fin d'une société. Mais l'étude présentée rend compte d'intéressantes approches systémiques faisant interagir les humains, y compris avec leur environnement. Elles conduisent à des représentations dynamiques, où les petites causes peuvent entraîner de grands effets et où des boucles de rétroaction rendent tout retour vers l'état initial extrêmement difficile. La science, encore émergente, de la complexité pourrait permettre de percevoir à temps les signes annonciateurs d'une catastrophe, de briser

² COCHET Yves. *Devant l'effondrement : essai de collapsologie*. Paris : LLL - Les Liens qui Libèrent, 2019.

³ VALÉRY Paul. *La Crise de l'esprit*. NRF, 1 août 1919.

⁴ DIAMOND Jared. *Effondrement : comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie* [2005]. Paris : Gallimard, 2006. (Coll. NRF essais).

certaines boucles de rétroaction, de modifier une trajectoire néfaste, de diriger le système vers un état de stabilité ou, tout au moins, d'amortir son effondrement. Un effondrement qui n'est d'ailleurs pas considéré comme une destruction, mais la transition critique d'un stade d'équilibre vers un autre. Il y a eu par le passé de nombreux affaissements de civilisations, mais qui restaient confinés à certaines régions. Quelques-uns des résultats obtenus à partir de leur étude sont présentés ci-après.

Mayas : vaincus par la surexploitation des sols. Selon la simulation menée par une équipe de l'université de Southampton, leur conversion massive à l'agriculture intensive, au détriment des cultures traditionnelles sur brûlis, aurait entraîné un *boom*, puis... un *crash* de la population, en raison de l'épuisement des sols.

Angkor : trop complexe pour durer. L'exécution du modèle informatisé de ses canaux de distribution d'eau montre que, à partir du XIII^e siècle, ce réseau était devenu si complexe qu'il ne pouvait plus résister aux fortes variations climatiques de la région.

Île de Pâques : un déclin lent et long, étalé sur plus de 300 ans. Seule hypothèse compatible avec les mesures de la déforestation, reconstituées par radiocarbone. Et non pas celle d'un écocide (épuisement rapide des ressources), ni du génocide (avec l'arrivée des Européens).

Cette rapide revue montre déjà que les raisons du dépérissement sont diverses. En visant l'exhaustivité, les chercheurs vont s'appuyer sur l'examen de plus de 400 sociétés anciennes, avant de l'étendre à des groupes ethniques ou même à des systèmes socio-écologiques. Les très nombreuses simulations que cela leur a permis d'effectuer montrent que le basculement ne s'explique pas seulement par un climat extrême, la perte d'un écosystème ou la survenue d'une catastrophe (comme l'éruption de Santorin pour la civilisation minoenne). Il résulte, plus généralement, de causes multiples. Enfin, cette nouvelle science révèle que la déliquescence des sociétés tient davantage d'un processus de dégénérescence graduel que de l'apocalypse instantanée : outre ce que l'on relevait précédemment pour l'île de Pâques, il apparaît qu'Angkor aurait été abandonnée au cours d'une transition plus progressive et ordonnée qu'on ne le croit, tandis que près de 7 millions de personnes parlent encore des langues mayas et ont conservé leurs traditions ancestrales. Ces résultats conduisent à dédramatiser la notion d'effondrement, voire à mettre en question la pertinence du terme, jugé caricatural.

Les civilisations présentes

Quelles leçons peut-on retirer de ces investigations dans le passé ?

Bien évidemment, l'anticipation d'un effondrement reste la question majeure. Et c'est loin d'être aisé, ainsi que le précise l'un des scientifiques : « Étant donné toutes les non-linéarités présentes, il est souvent difficile de dire où se situe exactement un seuil critique. La plupart des phénomènes de bascule sont difficiles à prévoir en pratique. La seule chose que l'on puisse faire, c'est de repérer si la résilience du système, sa capacité à se remettre des chocs, augmente ou diminue ».

Cette notion de résilience est fondamentale. Elle désigne la capacité à survivre aux ébranlements subis. Mais ses principes apparaissent ambigus. S'il est admis que la simplicité d'un dispositif est généralement un gage de sa robustesse, à l'inverse sa complexité peut aussi bien le renforcer (en raison des consolidations apportées par les doublons de sa structure), que le fragiliser (par la multiplication des risques de défaillance) : en effet, on connaît la vulnérabilité d'un avion de ligne, par exemple, à une simple fissure de hublot ; ou d'un réseau informatique à un virus. Relevons que certaines sociétés complexes ont su se montrer particulièrement résilientes : l'Empire romain a ainsi duré cinq siècles, jusqu'en 476 et sa partie orientale, plus flexible, s'est perpétuée pendant un millénaire sous son avatar d'Empire byzantin !

La complexité de notre civilisation est avérée. Faisons-en une force, plutôt qu'une faiblesse. Pour y parvenir, certains principes peuvent être appliqués :

- Favoriser la diversité et la redondance.
- Casser les mauvaises rétroactions et favoriser les bonnes.
- Tirer parti de la non-linéarité de nos systèmes – ou, dit plus communément, des effets de levier possibles – afin qu'une petite action (une disposition réglementaire ou fiscale, par exemple), appliquée au bon endroit, produise de grands changements positifs. Quelle action mener ? Dans quel domaine ? À quel moment ? Avec quels moyens ? Bien entendu, il s'agit là de choix politiques, mais que les expertises développées dans les laboratoires peuvent éclairer.

En tant que lanceurs d'alerte, Pablo Servigne et Raphaël Stevens vont plus loin. Ils considèrent que la mondialisation a créé d'autres niveaux de complexité, qui risquent d'entraîner des réactions en chaîne, du fait de l'interconnexion entre les différents opérateurs. Elles sont donc susceptibles de provoquer un effondrement à très grande échelle... Mais ils soutiennent aussi que cela ne se fera pas en un jour. Et encore que cela prendra des formes et des vitesses différentes selon les régions, les contextes culturels ou les aléas environnementaux. Cet effondrement doit donc être envisagé comme une mosaïque, où rien n'est joué d'avance.

De tels pronostics conduisent-ils au découragement ? Les collapsologues préfèrent parler de tristesse face à ces menaces, tout en mettant en avant le caractère libérateur et mobilisateur de leur prise de conscience. N'en font-ils pas trop ? *Le Monde* du 30 novembre 2019 soutient que : « À prédire *ad nauseam* la fin du monde, ces prophètes du malheur risquent de rendre leur discours improductif ». Ce que Jean-Pierre Dupuy nuance de la manière suivante : « Annoncer que la catastrophe est certaine, c'est contribuer à la rendre telle. Mais la passer sous silence ou en minimiser l'importance conduit au même résultat »⁵. De leur côté, les collapsologues objectent qu'il convient d'annoncer le pire pour, peut-être, l'éviter. Pablo Servigne et Raphaël Stevens – encore eux – surenchérisent en déclarant : « L'utopie a changé de camp : est aujourd'hui utopiste celui qui croit que tout peut continuer comme avant ».

La trappe de la finitude du monde

Et si la Terre était immense ? Et si ses ressources étaient illimitées ? Et si notre développement ne rencontrait aucun obstacle ? Et si l'humanité pouvait se multiplier à l'envi, tout en bénéficiant des fruits de cette croissance ? Utopie ? Bien évidemment : autant le bon sens, que la réalité des contraintes auxquelles ces illusions s'opposent nous l'apprennent. Ces chimères sont pourtant les nôtres et s'en délivrer représente un travail de deuil, douloureux. Certes, à un échelon individuel, notre monde est vaste ; mais à l'échelle des sept milliards et demi d'humains qui s'y trouvent, il est de dimensions réduites et sa finitude s'impose aux oublieux que nous en étions. La notion d'empreinte écologique en fournit une illustration spectaculaire. Elle mesure la surface de la planète « utilisée » pour produire les ressources que nous consommons – qui peut correspondre à l'intégralité du globe terrestre.

Pour jauger ce résultat, on va le rapprocher de la **capacité biologique, ou biocapacité**, d'une zone donnée. Cette capacité désigne l'aptitude de l'aire considérée à générer une offre continue en ressources renouvelables et à absorber les déchets découlant de leur consommation. La combinaison de ces deux indicateurs conduit, par un calcul simple, à la détermination du « jour de dépassement », correspondant à la date à partir de laquelle l'empreinte écologique dépasse la biocapacité de la planète.

$$J = B / E \times 365$$

où :

- **J** est le jour de dépassement (compté à partir du 1^{er} janvier),
- **B** est la biocapacité ou capacité de production biologique de la planète,
- **E** est l'empreinte écologique de l'humanité.

1986 est la dernière année sans dépassement ; alors qu'en 2019, il survient au terme des sept premiers mois : autrement dit, pour subvenir aux besoins de l'humanité sans déficit écologique, l'équivalent de 1,75 Terre serait nécessaire...

Il faut préciser, cependant, que ces évaluations sont contestées. Mais on insistera sur l'intérêt de disposer d'indices synthétiques qui, même de manière approximative, traduisent une réalité incontestable : si certains vivent au-dessus de leurs moyens financiers, nous tous vivons au-dessus – et même très au-dessus – de nos moyens écologiques !

Conclusion

Tôt ou tard, chacun de nous devra accepter que l'époque de l'holocène, propice au développement de la civilisation moderne, soit supplantée par celle de l'anthropocène. Pourquoi affronter cette vérité ? Parce que

5 DUPUY Jean-Pierre. *Pour un catastrophisme éclairé : quand l'impossible est certain*. Paris : Points, 2004. (Coll. Essais).

ne pas le faire, c'est vivre en se berçant d'illusions. Quand les faits sont écrasants, il faut déciller ses yeux, pris dans l'aveuglement d'une apparente immuabilité.

Cette transition de l'holocène vers l'anthropocène marque une véritable rupture. En effet, elle implique un renversement de la position de l'Humain par rapport à la Terre : l'homme doit renoncer au rôle du prédateur irresponsable qu'il incarnait depuis toujours sur sa planète, pour se métamorphoser en gestionnaire avisé de ses ressources.

Allons-nous vers une apocalypse ? Serait-ce la fin brutale de l'humanité ? C'est peu probable. Par contre, si ce n'est pas la fin du monde, c'est néanmoins la fin d'un monde, auquel nos sociétés avancées vont devoir s'accoutumer.

À ce titre, Pierre Rabhi propose une charte, qui incite à une symbiose entre Gaïa, la mère de l'humanité et ses enfants, autour des modes d'une « sobriété heureuse ». Celle-ci serait, tout à la fois :

- un choix conscient inspiré par la raison ;
- un art et une éthique de vie ;
- un acte de résistance en faveur de la Terre, du partage et de l'équité.

Nous sommes ainsi invités à remettre en cause un superflu... qui contribue cependant à l'agrément de nos existences ! Cela consisterait donc à régresser de ce qui serait regardé comme une acmé. Sans verser dans l'austérité, peut-être serons-nous effectivement tenus de réapprendre une frugalité – toute relative – comparable à celle... des années 50 ! Mais sommes-nous prêts à revenir au soi-disant « bon vieux temps » ? Les générations qui viennent sont-elles disposées à accepter cette dégradation ? D'ailleurs, pourquoi être héroïque en France, si les autres pays ne suivent pas ?

Par conséquent, il y faudra certainement beaucoup d'incitations et donc de communication de la part des pouvoirs publics ; et on n'échappera pas à un arsenal d'obligations et d'interdictions. Espérons seulement que l'on n'en soit pas rendu aux restrictions draconiennes d'une économie de guerre !

L'écologie ne doit plus être seulement un parti politique (et pourquoi de gauche ?), mais constituer le fil rouge des décisions qui engagent notre destinée. S'il n'est pas possible de sauver tout ce qui faisait la beauté du monde, on peut encore en sauver beaucoup. D'ailleurs, il est bien connu que le pire n'est jamais certain...

Bibliographie

- COCHET Y. *Devant l'effondrement : essai de collapsologie*. Paris : LLL - Les Liens qui libèrent, 2019.
- DIAMOND J. *Effondrement : comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie* [2005]. Paris : Gallimard, 2006. (Coll. NRF essais).
- DUPUY J.-P. *Pour un catastrophisme éclairé : quand l'impossible est certain*. Paris : Points, 2004. (Coll. Essais).
- HAMILTON C. *Requiem pour l'espèce humaine*. Paris : Presses de Sciences Po, 2013.
- RABHI P. *Vers la sobriété heureuse*. Paris : Actes Sud, 2010.
- SERVIGNE P. et STEVENS R. *Comment tout peut s'effondrer*. Paris : Seuil, 2015. (Coll. Anthropocène).
- WOSNITZA J. *Pourquoi tout va s'effondrer*. Paris : LLL - Les Liens qui libèrent, 2018.

ART DE VIVRE ET SPECTACULAIRE SECOND EMPIRE

Monique BOURGUET

Le 13 février 2020



Le Second Empire est proclamé en France le 2 décembre 1852 : Louis-Napoléon Bonaparte devient Napoléon III. Né en 1808 de Louis Bonaparte, frère de Napoléon et alors roi de Hollande, et d'Hortense de Beauharnais, Louis-Napoléon Bonaparte peut se présenter comme héritier de la dynastie napoléonienne, après la mort du duc de Reichstadt en 1832.

Ses débuts sont marqués sous la monarchie de Juillet par les échecs de deux tentatives de coup de force, l'un à Strasbourg en octobre 1836 et l'autre à Boulogne en août 1840. Condamné à l'emprisonnement à vie, il s'échappe du fort de Ham au bout de cinq ans et fuit en Angleterre d'où il peut revenir légalement après la loi d'octobre 1848, qui abolit la proscription des Bonaparte.

La révolution de février 1848 lui donne l'opportunité de se faire élire légalement président de la Deuxième République le 10 décembre 1848, devançant ses adversaires, comme Cavaignac. Son ascension future est habilement préparée, ensuite, par des voyages en province et la mise en place d'hommes fidèles comme ministres. Ne pouvant se faire réélire légalement une deuxième fois, selon la Constitution, il fomente le coup d'État du 2 décembre 1851, jour anniversaire du couronnement de Napoléon et d'Austerlitz, mettant en avant le « spectre rouge » et le risque d'agitations révolutionnaires lors des futures élections du printemps 1852. La résistance parisienne est violemment réprimée dans le sang ainsi que les résistances provinciales, notamment dans le Var.

En janvier 1852, le vote d'une nouvelle Constitution lui donne les pleins pouvoirs pendant dix ans, ce qui lui ouvre la route vers le trône. Durant l'été 1852, il parcourt tout le pays pour asseoir sa popularité, « véritable conquête de l'Empire », permettant au Sénat de rétablir l'Empire par le sénatus-consulte du 7 novembre. Un nouveau plébiscite approuve avec l'écrasante majorité de 7,5 millions de voix pour le « oui », pour 252 000 « non », résultat obtenu grâce au ralliement des paysans, des ouvriers, des notables. Le prince-président a su mener une politique habile, mêlant voyages officiels et rencontres avec le peuple, sachant parler à la fois aux classes populaires et au parti de l'ordre. Cet empereur, au regard impénétrable et mystérieux, est investi d'une mission politique et sociale dont les idées ont été développées dans deux ouvrages, intitulées *Idées napoléoniennes*, en 1839, et *l'Extinction du paupérisme*, en 1844.

La dynastie s'ancre solidement par son mariage en janvier 1853 avec Eugénie de Montijo, mariage civil dans la salle des Maréchaux des Tuileries et mariage religieux à Notre-Dame. Ils forment un couple jeune et dynamique : l'impératrice a 27 ans et l'empereur 45. Eugénie devait être, selon les paroles de Napoléon III s'adressant aux Chambres, « l'ornement du trône » et ses portraits largement diffusés, comme ceux de l'empereur, serviront à légitimer le régime et à séduire.

La naissance du Prince impérial, en 1856, conforte la dynastie, que Napoléon III veut légitime en rappelant sans cesse sa filiation avec son oncle, comme l'illustre le tableau intitulé *Le Baptême du Prince impérial* de Thomas Couture, sur lequel est représenté Napoléon I^{er} dans les nuées, veillant sur la famille impériale dans

ce moment particulier de continuité dynastique. Mais c'est une légitimité en demi-teinte puisqu'il y a eu coup d'État et répression sanglante. Pour être légitime au-delà du court temps de l'élection et du plébiscite, et ne pouvant se présenter comme grand chef de guerre comme son oncle, Napoléon III fait le choix d'exposer la dignité impériale dans le faste, adaptant la comédie du pouvoir aux attentes de la population. Il s'insère par-là dans le contexte économique lui permettant de renouveler le cadre de la tradition, qui est ainsi réinventée.

En effet, à partir du milieu du XIX^e siècle, se font sentir les effets de la première révolution économique que symbolise Le palais de l'Industrie, construit pour la première Exposition universelle de 1855, décidée par décret impérial, en réponse à celle de 1851 opérée en Angleterre. En France, l'économie se transforme radicalement sous l'effet d'une triple révolution. C'est d'abord une révolution industrielle opérant le passage de l'artisanat à l'industrie dans une France encore agricole. C'est ensuite une révolution des transports rendue possible par la construction des lignes de chemin de fer, permettant la circulation des marchandises et des hommes. C'est enfin une révolution financière due au développement du système bancaire et à la mise en place de nouvelles formules financières rendant possible le rassemblement des capitaux et la multiplication des échanges sous un régime dirigé par un souverain qui lui est favorable.

Une grande richesse correspond à ce Second Empire spectaculaire par son faste. Tout devient spectacle, à la fois pour asseoir le pouvoir central sur une base solide, et aussi pour les élites sociales désireuses de montrer leur réussite. Dans ce contexte de « césarisme démocratique » et de grande prospérité économique, nous aborderons l'art de vivre des souverains et des élites sociales parisiennes. Ceci sous l'angle essentiellement artistique, et non politique et social.

Spectaculaire art de vivre à la cour : la fête perpétuelle donnée en spectacle

Deux mois après son coup d'État, la résidence officielle se transporte de l'Élysée au château des Tuileries en un geste symbolique, et c'est sur la place du Carrousel qu'est annoncé le rétablissement de l'Empire, le 2 décembre 1852, jour de l'anniversaire du coup d'État.

Très vite, il faut constituer, autour du nouveau souverain, les services nécessaires à l'organisation de la vie impériale. La Maison du Prince impérial, créée dès 1848, devient alors la Maison de l'Empereur, avec la mise en place des grands services, constitués autour du Grand aumônier, du Grand chambellan, du Grand maréchal du palais, du Grand maître des cérémonies, du Grand écuyer, du Grand veneur. Cette institution est aussi chargée de l'administration centrale et du trésor de la couronne, services caractéristiques de la monarchie depuis Louis XIV, avec en plus, la charge des musées, des domaines et forêts, des bâtiments des manufactures de Sèvres et des Gobelins et de l'opéra : une Maison formée de quelques 3 400 individus, chiffre qui double si on compte les services rattachés. Elle s'expose sur tout le territoire national, avec les voyages impériaux que diffusent les gravures dans la presse ou les photographies officielles.

C'est un ministère qui produit du cérémonial, du faste constitué par un déploiement d'apparat, permettant de capter les mondanités parisiennes, auxquelles l'empereur est étranger, ayant vécu en Suisse et en Angleterre. Ce faste séduit aussi les notables provinciaux ainsi que les couches populaires. Une liste civile lui en donne les moyens : fixée à 12 millions de francs après le coup d'État, elle passe à 25 millions de francs après la proclamation de l'Empire. Les anciens titres de noblesse, abolis sous la Deuxième République par le décret de mai 1848, sont aussi rétablis en janvier 1852 et 430 nouveaux titres sont attribués.

L'Impératrice et le Prince impérial ont aussi leur Maison. Les membres les plus prestigieux de ces trois Maisons forment la cour, que représente magnifiquement le tableau de Jean Léon Gérôme, appelé *Réception des ambassadeurs siamois par l'empereur au palais de Fontainebleau* le 27 juin 1861.

Cette cour, boudée par les républicains et les nobles du faubourg Saint-Germain, est fréquentée par une société jeune et brillante d'industriels, de banquiers, de scientifiques, d'artistes. L'impératrice voulait un entourage jeune, comme on peut le voir dans le tableau de Winterhalter, daté de 1855 et intitulée *L'Impératrice Eugénie entourée de ses dames d'honneur*, lesquelles sont au nombre de huit et toutes très jeunes. Cette société est sollicitée sans arrêt par « la fête impériale », renouant avec le faste des fêtes de Versailles, non sans éveiller les critiques, notamment de Victor Hugo qui écrit en exil en 1852 *Napoléon Le Petit*, rappelant les limites de la fête impériale établie sur les cadavres de la répression. Elle se produit dans de nombreux lieux de pouvoir, à Paris au palais du Louvre-Tuileries, et dans les différents châteaux restaurés et remis à l'honneur.



Le palais du Louvre-Tuileries tient lieu de résidence principale pour les réceptions de la vie courante, et pour les « lundis de l'impératrice » qui sont des moments plus intimes. Le château des Tuileries, long de 266 mètres, reliait le pavillon de Flore, côté Seine, au pavillon de Marsan, côté jardin. Cet ensemble datant de la Renaissance, avait été réaménagé par Percier et Fontaine sous Napoléon premier, puis sous Louis-Philippe. Les Grands appartements, sont d'abord rénovés par l'architecte Firmin Bourgeois puis, à partir de 1853, par Visconti, avec l'aide de l'architecte Lacroix. Le grand escalier du château des Tuileries, majestueux, constitue l'entrée principale côté cour, après le franchissement du vestibule du pavillon de l'Horloge, et conduit au salon des Maréchaux, cadre des cérémonies officielles, ainsi qu'aux parties consacrées au protocole d'État. Dans la grande galerie du rez-de-chaussée, se trouvent le cabinet de l'Empereur et la salle du Conseil des ministres.



Le cabinet de travail de l'empereur est austère, dominé par le grand plan de Paris, montrant l'intérêt majeur attribué par l'empereur aux grands travaux et au rôle constant joué par lui dans l'aménagement de la ville. Les murs de la salle du Conseil des ministres sont ornés, d'un côté des portraits de Louis roi de Hollande et de la reine Hortense, et de l'autre, du portrait de l'impératrice que nous venons d'évoquer. Dans l'antichambre attenante, le portrait de Napoléon par David est encore une référence dynastique. L'ensemble est décoré par Hector Lefuel qui s'est chargé aussi des nouveaux appartements de l'impératrice dans l'aile sud, côté jardin.



L'appartement du prince impérial occupe une partie du premier étage du pavillon de Flore, côté Seine, décoré extérieurement par Carpeaux, sculpteur privilégié de l'entourage impérial, comme le montre son magnifique portrait en pied du prince avec son chien. C'est encore Carpeaux, qui peint le cadre de ces fêtes tellement prisées où étaient reçus 600 à 700 invités au cours des cérémonies officielles ou des bals somptueux, véritable mise en scène du luxe, où il fallait paraître, permettant au régime de capter les élites de tout type, de la finance à la vieille aristocratie. Le 10 juin 1867, un souper, en l'honneur du roi de Prusse Guillaume I^{er} et du tsar Alexandre II, se déroule dans la salle de spectacle des Tuileries.

Ces scènes datent de l'Exposition universelle de 1867, qui reçoit la visite de onze millions de visiteurs, parmi lesquels de nombreux souverains étrangers, et où sont organisés plus de 400 bals. Cette exposition constitue la vitrine des progrès dans tous les domaines et en même temps témoigne du triomphe de l'Empire colonial français. Cette image sera complétée, deux ans après, par l'inauguration du canal de Suez par l'impératrice et Ferdinand de Lesseps.

Ces bals costumés se retrouvent dans les ministères chez le duc de Morny, président du Corps législatif, à l'hôtel de Lassay, ou à l'ambassade d'Autriche chez la princesse de Metternich. Toutes ces fêtes contribuent au succès du régime et permettent de soutenir à Paris, capitale de l'industrie du luxe, une multitude de métiers : décorateurs, couturiers comme Worth, bijoutiers pour une clientèle argentée, rivalisant avec une

impératrice parée en représentation officielle des insignes impériaux. Dans un département rénové du Louvre actuel, on peut voir la couronne de l'impératrice.

Les Tuileries forment une sorte de « place impériale » avec les bâtiments du Louvre, témoins des anciennes et successives résidences royales que l'architecte Visconti avait été chargé de restaurer par de nouveaux bâtiments réunis aux Tuileries, qui sont inaugurés en août 1857. Le coût de la restauration s'est élevé à la somme considérable de plus de 30 millions (le salaire d'un fonctionnaire moyen était de 3 à 4 000 francs par an). Les appartements accueilleront plus tard le ministère des Finances, ce qui explique leur bonne conservation. Ils sont actuellement ouverts au public depuis le déplacement de cette administration. Le grand salon de réception du couple impérial, montre le raffinement de toute la décoration faite de tentures et de sièges de couleur rouge et or, qui se retrouve dans le petit salon. Il en est de même pour le salon-théâtre dont le thème du décor s'inspire de l'art floral et de la musique, avec ses sculptures en haut relief, rehaussées d'ors et son plafond peint. La décoration de la grande salle à manger, rutilante d'or, est destinée aux grandes réceptions, et présente le mobilier à la mode, fait d'ébène ou de bois noirci. Dans la petite salle à manger, les boiseries s'inspirent des marqueteries de Boulle et les murs sont décorés en trompe l'œil reproduisant une pergola sous un treillage fleuri.





Le savoir-faire des ébénistes, doreurs, ciseleurs, porcelainiers de l'époque se retrouve dans le *Berceau du prince impérial*, spectaculaire et luxueux, qualifié de « miracle de l'art français ». À l'initiative d'Hausmann, préfet de la Seine depuis juin 1853, la réalisation en est confiée à Victor Baltard qui s'entoure de nombreux artistes : par allusion aux armes de Paris, ce berceau a la forme d'une nef, dont la proue représente la statue de la Ville en argent soutenant la couronne impériale, entourée de deux petits Génies veillant sur le berceau ; la coque est en bois de rose, décoré de quatre médaillons en émail gris bleu représentant les quatre Vertus cardinales. La proue se termine par un aiglon déployant ses ailes. Ce berceau, exposé à l'hôtel de ville avant la naissance du prince, connaît un grand succès.

La cour est itinérante et accompagne les souverains, au gré des saisons, dans les diverses résidences impériales, toutes rinnovées.

Au printemps, on se rend au château de Saint-Cloud, consacré aux simples promenades dans le parc.

Dans le grand salon de l'impératrice, rutilant de dorures et de couleurs, le style Louis XVI a été réinterprété de façon désinvolte par Eugénie. Dans sa chambre, les murs, couverts de lambris blancs à motifs rechapés d'or d'époque Louis XVI, sont assortis au lit à baldaquin en bois sculpté et doré. Dans la représentation de son cabinet de toilette, de tonalité blanc et bleu, apparaît la reine Victoria, qui est reçue, en 1855, dans les appartements impériaux, lors de sa visite avec le prince Albert, le premier ministre Lord Palmerston et une suite nombreuse.

Au début de l'été, le château de Fontainebleau accueille les invités des souverains sans protocole, en amis, pour s'adonner aux distractions les plus simples, la chasse, les promenades dans la forêt ou les soirées amicales. La pièce la plus remarquable est le musée chinois, création faite sous les directives de l'impératrice qui s'occupe elle-même de la disposition des objets. Il abrite un ensemble de 400 pièces saisis lors de la campagne de Chine et la prise et le sac du Palais d'été de Pékin, en 1860.

En automne, le couple s'installe au château de Compiègne qui connaît un nouvel essor rappelant les fastes des XVII^e et XVIII^e siècle. Ils y donnent des réceptions de plusieurs jours, au rythme de 4 à 6 fois par an, appelées *séries*. Elles constituent les points d'orgue de la captation des élites parisiennes de tout bord, ainsi que celle des notables locaux. Le principal ajout fut le grand théâtre de 1 045 places, construit en 1866 d'après les plans de Lefuel, sur le modèle de l'Opéra royal du château de Versailles, édifié par Gabriel au XVIII^e siècle.

De Compiègne on se rendait en excursion au **château de Pierrefonds**. Viollet-le-Duc, architecte de la Commission des monuments historiques, est chargé de restaurer une partie seulement de ce château féodal, ancienne possession des Orléans, qu'il recrée progressivement de fond en comble pour en faire une véritable résidence. Dans la salle des Preuses peinte par Charles Giraud, est exposée la riche collection d'armes et armures de l'empereur, aujourd'hui au musée des Invalides.



Terminons par **les résidences provinciales**. Le petit village de pêcheurs à la baleine qu'était Biarritz est choisi par l'impératrice pour la construction de la villa Eugénie en 1854-55, mettant à la mode les lieux de villégiature. Incendiée en 1903, il ne reste à l'heure actuelle qu'un vestige, devenu ornement d'entrée du luxueux Hôtel du Palais. Construit pour être le reflet de la résidence de Biarritz, le palais du Pharo à Marseille, n'a jamais été jamais achevé, faute de crédits, et jamais occupé par le couple impérial. Il sera offert à la ville en 1884, par l'impératrice en exil.

Paris devient la capitale du monde moderne, une « nouvelle Babylone » que décrit Flaubert à George Sand en 1867 : « J'ai passé trente-six heures à Paris [...] pour assister au bal

des Tuileries. Sans blague aucune, c'était splendide. Paris, du reste, tourne au colossal. Cela devient fou et démesuré [...] On est menacé d'une nouvelle Babylone. » En effet, cette nouvelle Babylone avait besoin d'une nouvelle scénographie : Paris change d'échelle et se transforme de façon spectaculaire, créant la capitale actuelle.

Spectaculaire transformation du cadre de vie parisien : une nouvelle Babylone

À partir du milieu du XIX^e siècle, l'exode rural provoque le déplacement de la population des campagnes surpeuplées, attirée par l'industrialisation naissante des villes, ce que rend possible l'amélioration des transports. Cet exode rural concerne, en premier lieu, la capitale qui devient à l'étroit dans son centre surpeuplé et anarchique. Depuis le début du XIX^e siècle, sa population a doublé, atteignant 1 million d'habitants.

Les transformations de Paris sont voulues par le souverain, qui rêve d'un Paris utopique saint-simonien, celui imaginé dans la première moitié du XIX^e siècle par Saint-Simon, Cabet, Fourier, Considérant. Pour ce faire, il choisit Haussmann comme préfet de la Seine, le 22 juin 1853. Cet ancien préfet, notamment du Var en 1849, sera surnommé « l'Attila de l'expropriation ».

D'abord, il faut unifier la ville et l'agrandir légalement

La loi sur les expropriations de 1841, prise sous le régime précédent, est complétée par deux décrets. La disposition essentielle du décret de mars 1852 concerne l'expropriation des rues que seule l'administration pouvait engager, indemniser et aussi en revendre les parcelles, avec une forte plus-value. Un autre décret définit un nouveau cadre administratif par l'annexion, en 1859, des communes suburbaines, accroissant le nombre des arrondissements, qui passent de 12 à 20. La carte de Paris montre les anciennes limites de la ville, correspondant à l'enceinte des fermiers généraux, qui sont les barrières fiscales de l'octroi. Elles sont repoussées jusqu'au mur des fortifications de Thiers construit dans les années 1840. Avec les expropriations, de grandes percées sont possibles, rectilignes, détruisant les habitations anciennes quand c'est nécessaire, comme c'est le cas pour le boulevard Saint-Germain. La ville devient plus aérée, grâce aux parcs et jardins aménagés : le jardin du Luxembourg en est un exemple.

Ensuite, il fallait embellir Paris

De nouvelles constructions s'établissent en abondance le long de ces percées. Un règlement de 1859 prévoit l'alignement et la hauteur des façades, réglementation difficile à tenir, causant la ruine des petits propriétaires et leur départ. L'aménagement des immeubles se fait sur le même modèle : les pièces de réception en façade, sont organisées en enfilade pour pouvoir s'ouvrir au moment des grandes réceptions ; les pièces réservées à l'usage privé donnent sur la cour à l'arrière. Sous les combles, les « chambres de bonne », selon l'expression de l'époque, auxquelles on accède par un escalier de service différent de l'escalier des parties « nobles », système encore en usage. Les nouveaux réseaux d'amenée de l'eau favorisent les progrès de l'hygiène et du confort quotidien avec l'eau courante « à tous les étages » et l'établissement d'un système d'égouts pour l'évacuation des eaux usées.

Zola, dans *Pot Bouille*, décrit les différenciations entre les étages : 1^{er} étage, locataires nantis, 2^e et 3^e étages locataires aisés, ensuite artisans et ouvriers, mansardes pour les pauvres gens. Mais souvent, avec la destruction des quartiers insalubres, aux logements étroits, ravagés par toutes sortes de maux, notamment les incendies, les classes populaires se sont déplacées dans les faubourgs plus ou moins lointains, vers les banlieues. Pour elles, aucune amélioration n'est envisagée, mise à part, en 1848, la construction d'une habitation collective, la cité Napoléon, réalisation presque anecdotique au regard des idéaux utopistes de l'Empereur. Sur ce modèle, l'industriel Gaudin en 1865, fait construire le familistère de Guise, qui servira de modèle plus tard pour l'amélioration de l'habitat collectif.

Ainsi, s'opère sur les lieux l'accentuation des différenciations sociales qui transforment Paris en un beau théâtre pour les élites en souci constant de représentation, en opposition avec les dures difficultés de vie d'une partie de la population parisienne et de celles d'une grande partie de la population urbaine et rurale de la France.

Art de vivre des élites et la théâtralisation du quotidien

La famille impériale donne le ton de la vie mondaine

En premier lieu, c'est le fait de la princesse Mathilde, fille de Jérôme Bonaparte et de Catherine de Wurtemberg, cousine germaine de Napoléon III, son ancien fiancé. Femme du monde, elle est un personnage influent à la cour et une aquarelliste de talent. Après la rupture de son mariage avec le riche et volage comte russe

Anatole Demidoff, elle revient à Paris, où elle reçoit dans son hôtel particulier, rue de Courcelles, rassemblant toute l'élite parisienne et de nombreux artistes qu'attirait son amant, le comte de Nieuwerkerke, surintendant des Beaux-Arts. L'image de son salon illustre la mode des salons de l'époque. Ils deviennent des scènes de représentation sociale et rassemblent un mobilier témoin du passé de leur origine ainsi que des objets nouveaux venus de régions plus lointaines. Le salon a été comparé « à une loge dans le théâtre du monde », dans cette époque d'expéditions et de colonisation française. Pour occuper le temps, la mode était aux représentations de théâtre amateur et saynètes jouées, par exemple, aux séries de Compiègne, ou chez Théophile Gautier à Neuilly, ou chez le Prince Napoléon.

La maison néo-pompéienne du prince Napoléon constitue une « folie » de l'époque. Frère aîné de la princesse Mathilde, turbulent cousin germain de l'Empereur, le prince Napoléon, surnommé « Plon-Plon », connu pour ses opinions républicaines et anticléricales, est représenté par Flandrin comme un nouveau M. Bertin (du célèbre tableau d'Ingres). Son goût pour l'art antique explique la construction, avenue Montaigne, d'un hôtel « pompéien », sacrifiant à la mode des décors antiquisants en vogue. Recommandé par Hittorff, le jeune architecte Alfred Normand, de retour d'Italie et de Pompéi, découvert au siècle précédent, le construit entre 1856 et 1858, s'inspirant de la maison de Diomède, d'où son surnom. Pour l'intérieur, Charles Rossignaux a créé un mobilier antique, entouré de peintures murales polychromes. Un tableau de Gustave Boulanger décrit une répétition théâtrale dans l'atrium de la maison, donnée le jour de l'inauguration, le 14 février 1860, en présence des souverains. En réalité, cette demeure, destinée à la célèbre comédienne Rachel, morte avant la fin de la construction, sert seulement de cadre à des soirées occasionnelles. Elle est finalement vendue en 1866 à un groupe d'acheteurs, puis transformée en musée avant d'être démolie devant l'énormité de l'entretien.

Les élites sociales suivent le modèle impérial de représentation sociale

La noblesse retrouve un prestige que la Deuxième République a essayé de lui ôter. À côté de la noblesse traditionnelle du boulevard Saint-Germain, qui boude un peu cet Empire trop clinquant, la noblesse d'Empire est particulièrement choyée, ainsi que les orléanistes et les légitimistes qui se rallient peu à peu à l'Empire, notamment grâce à la cour. Elle ne domine plus, concurrencée par la bourgeoisie, « conquérante » dans ce siècle d'industrialisation et d'urbanisation.

Dans cette société narcissique, les peintures de portraits prennent le pas sur la peinture d'histoire, genre noble en déclin relatif, mais le portrait est concurrencé par la photographie plus ressemblante et moins chère. S'y illustrent Nadar et l'inventeur du portrait- carte de visite en 1854, Disdéri.

Deux portraits féminins du peintre montalbanais Ingres illustrent ces catégories sociales. *Madame de Broglie*, personnage de grande noblesse, est habillée de cette magnifique robe à laquelle le peintre donne des effets chatoyants. Elle adopte une posture très altière comme il convient à son rang et ses mains sont peintes avec la minutie habituelle du peintre. *Madame Moitessier*, épouse d'un riche marchand, est représentée dans son hôtel particulier de la rue d'Anjou, vêtue à la mode du temps, celle des crinolines et des robes fleuries dans le goût Louis XVI, prisé par l'impératrice et sa cour.



Noblesse et grande bourgeoisie se côtoient dans les salons ou dans les cercles masculins, comme le montre le tableau, intitulé *Le Cercle de la rue Royale*, peint en 1868 par James Tissot. Il représente, sur la terrasse de l'hôtel dominant la place de la Concorde, la réunion de onze hommes de la vieille aristocratie, dont Polignac de face dans le fauteuil, ou des nouvelles fortunes, comme le baron Hottinguer.

L'exemple du couple formé par le baron Jacob de Rothschild, dit James, et de sa femme Betty, illustre cet aspect particulier de sociabilité dans lequel le train de vie permet de se distinguer, à défaut d'origine sociale aristocratique. Betty de Rothschild tient, dans sa résidence parisienne rue Laffitte, un salon où se réunissent les plus grands esprits du temps. C'est surtout le château de Ferrières qui illustre leur art de vivre. James avait acquis ce château en 1828. Une fois rasé, ce château devait être reconstruit en 1850, dans le but pour James de Rothschild de mieux se positionner dans la famille répartie dans toutes les capitales européennes. Il lui faut aussi briller dans le monde bancaire, dominé par Achille Fould et les frères Pereire, en faveur auprès du régime. La présence de l'empereur à l'inauguration, en 1862, est la preuve de sa réussite.



La restauration a été confiée en 1850 au célèbre Paxton, architecte du Cristal Palace à Londres et auteur du château de Mentmore Tower, possédé par son rival Mayer de la branche anglaise. Après six ans de pourparlers, la tradition de la Renaissance italienne et française l'emporte pour l'architecture de ce château, semblable à une commode renversée. La décoration est confiée à Eugène Lami, célèbre peintre de la vie mondaine, resté toute sa vie au service de cette famille. Le grand escalier majestueux symbolise l'ensemble et conduit au hall central-salon, de dimension gigantesque et théâtrale. Il est décoré de colonnades, d'une tribune soutenue par des atlantes et cariatides en marbre et bronze, représentant les quatre parties du monde, sculptés par Charles Cordier. L'éclairage est donné par une immense verrière, procédé en vogue en Angleterre mais inconnu en France. Aux murs, des Velasquez, Rubens, Van Dyck, et Ingres. Dans le grand salon, la décoration est très chargée, organisée autour de deux cheminées, au-dessus desquelles courait une tribune imposante, semblable à celle du grand hall.

On peut citer, parmi les nombreux hôtels particuliers, celui de Jacquemart-André, construit de 1869 à 1876 par Henri Parent, et transformé en musée en 1913.

Daumier a beaucoup caricaturé cette société que décrivent les pièces de théâtre de Labiche.

Vivant sur un grand standing, une catégorie sociale particulière s'illustre à cette époque de grande richesse, celle des demi-mondaines, comme la marquise de la Païva qui se fait construire, avenue des Champs-Élysées, un luxueux hôtel particulier parisien de type néo renaissance, réunissant les travaux des plus grands peintres. Cet hôtel possède un escalier d'une seule volée en onyx jaune, marbre rare et précieux venu d'Algérie, près de la ville d'Oran. La cheminée monumentale, sculptée par Desplanché, est ornée de deux statues en marbre blanc, l'Harmonie et la Musique. Les murs sont tendus de satin vieux rose et décorés de moulures ciselées

et dorées. La salle de bains est vraiment le comble du luxe : elle forme un ensemble très coloré de matériaux rares comme l'onyx et de différents marbres. Les murs sont décorés de céramiques vénitiennes et de faïences.

Les élites sociales sont avides de nouveautés dans leur vie privée et également dans la vie publique, dominée par les nouveaux emblèmes qu'il convient de donner en troisième partie.

Spectaculaires emblèmes de la nouveauté

On peut en distinguer trois types : les gares, emblèmes de la révolution des transports ; les bâtiments administratifs, emblèmes du pouvoir ; les théâtres et opéras, emblèmes de cette nouvelle sociabilité. C'est le temps de l'éclectisme, doctrine esthétique de la synthèse et de l'assemblage, faite de références antiques et de mélange de styles antérieurs, et qui se retrouve en architecture comme en peinture.

Pour les emblèmes de la nouveauté, évoquons simplement pour mémoire, trois exemples parisiens pour insister sur les emblèmes de la nouveauté en province, Marseille et Toulon.

La gare du Nord est construite entre 1861 et 1866 sous la direction de Hittorff. Elle est dotée d'une façade néo-grecque, présentant une grande arcade vitrée abritant six statues ; l'arcade est encadrée de pilastres ioniques et au faîte du toit se dresse la statuette.



Parmi les nombreux lieux de sociabilité édifiés comme les théâtres, l'Opéra de Paris, est le symbole le plus représentatif du « paraître », œuvre de Charles Garnier, qui l'a emporté sur Viollet-le-Duc, pourtant protégé par l'impératrice. Citons simplement la façade, seule construite et inaugurée à cette époque, la construction n'étant terminée qu'en 1875. L'aspect général extérieur se caractérise par la profusion et la richesse de la décoration, faite de colonnes jumelées, et de sculptures. Parmi elles, se trouve la célèbre *Danse* de J.B Carpeaux, objet de scandale, provoqué par la nudité. Ce bas-relief a été transporté au musée d'Orsay pour éviter la détérioration et remplacé par une copie faite par le sculpteur Belmondo, père de l'acteur.

Sur le nouveau boulevard Malesherbes, Victor Baltard construit l'église Saint-Augustin de 1860 à 1871. Son style byzantin apparaît dans les arcatures des ouvertures et les imposantes coupes participant à l'éclectisme de l'architecture civile qui se retrouve à Marseille.

À Marseille, la préfecture, emblème du pouvoir impérial

La visite des souverains à Marseille, en septembre 1860, montre l'intérêt particulier du pouvoir envers cette « porte de l'Orient », dynamique et prospère grâce à ses industries et à ses échanges méditerranéens, dopés par la conquête de l'Algérie en 1830.

À l'image de Paris et de sa rénovation, la ville de Marseille est dans les années 1860, un immense chantier. La chambre de commerce et le palais de justice sont construits à partir de 1852, le palais Longchamp de 1862 à 1869, les ports sont agrandis. La rue Impériale (rue de la République actuelle), édifiée de 1860 à 1864, a nécessité la destruction des vieux quartiers, et a mis en place de magnifiques immeubles, témoins de la réussite sociale d'une bourgeoisie prospère qui marque sa réussite sociale dans la pierre, comme elle le fait à Paris. La cathédrale de la Major continue d'être construite, commencée à partir de 1852 sur les plans de Léon Vaudoyer, dans le style byzantin que donnent ses imposantes coupes.

À Marseille, chef-lieu du département, au détriment d'Aix, depuis l'établissement du corps des préfets sous le Consulat, il fallait une nouvelle préfecture, digne du rôle accru de ce pouvoir autoritaire avide de faste. Les réceptions officielles somptueuses devenaient difficiles à réaliser dans l'ancienne préfecture trop exiguë, rue Mazade (rue Montgrand actuelle).

Pour construire ce lieu de représentation impériale, c'est Charlemagne-Émile de Maupas, homme de confiance de l'empereur, familier de Saint-Cloud, sénateur et comte d'Empire, qui est chargé le 3 octobre 1860 de l'administration des Bouches-du-Rhône. Il est représenté en médaillon, de profil sur le manteau de la cheminée de sa chambre à la préfecture, qu'il n'occupera jamais. Maupas a servi Louis-Napoléon en tant que préfet de police, lors le coup d'État du 2 décembre 1851. Seigneur autoritaire, ami du luxe et imbu de ses hautes

fonctions, nommé « tuteur de droit » par décret de 1861, il peut agir sans entrave, d'autant plus que la loi de 1860 autorise les emprunts à longs termes « utiles et merveilleux », selon lui. Tout ce qui était en suspens est réalisé : architectures monumentales, percements spectaculaires qui transforment la ville.

Sur ce chantier, deux architectes se succèdent. Auguste Martin, architecte du département qui construit le palais de justice de Marseille depuis 1856, dirige le chantier de 1860 à 1864, mais démissionne devant l'ampleur des dépenses. C'est le Parisien Joseph Nolau qui lui succède. Familier des fêtes impériales, il a été le décorateur des grands chantiers parisiens (Louvre, Opéra-Comique, grand foyer du Théâtre français).

La préfecture obéit à la scénographie particulière, celle d'un bâtiment situé cœur de la cité, imposant une façade rectiligne, dominée par un dôme puissant. Le programme iconographique est défini par Maupas, en collaboration avec Eugène Guillaume, responsable des sculptures monumentales et décoratives : dans le pavillon central, ils choisissent de représenter la statue équestre de l'empereur, et les attributs du pouvoir impérial. Cet ensemble sera détruit en grande partie avec la statue équestre, en 1870, lors de la chute de l'Empire.

Guillaume choisit des artistes parisiens, ayant travaillé aux commandes publiques de la capitale tels Lequesne, un élève de Pradier, Travaux, Gumery et Jeanson, un élève de Ramey, et enfin Chevalier. Selon la tradition, on choisit aussi des artistes régionaux, tels Marcellin, élève de Rude, originaire de Gap et Aldebert, originaire de Millau et professeur à Marseille.

La façade traduit l'éclectisme architectural en vogue comme l'intérieur dont le chantier est dirigé, à partir de 1864, par Nolau et Maupas en étroite collaboration, désireux d'assurer une unité entre un extérieur majestueux et un intérieur raffiné, caractéristiques de cet ensemble. Les harmonies colorées triomphent partout, dans les décors peints et sculptés, le mobilier et les objets d'art commandés à des artistes parisiens renommés. Maupas est animé du souci constant de mettre en accord toutes les parties de la décoration, sans crainte de changer en cas de faute de goût. En conséquence, ce décor intérieur fastueux engloutit 1,750 million en deux ans !

Les nombreux décors plafonnant de la préfecture, peints par le Marseillais Magaud, sont consacrés à deux thèmes : les vertus de l'Empire et la gloire impériale. Ponson, originaire de Solliès-Pont, un peintre spécialisé dans les vues marines locales, y participe aussi. Hardouin, sculpteur de l'hôtel du Louvre, conduit les travaux avec ses modelleurs, aidé des peintres décorateurs Duriez et Gruze. On fait appel aux célèbres doreurs parisiens, Lorémy et Grisey.

Progressivement le spectateur est amené par les détails décoratifs vers les pièces maîtresses comme le Salon rouge au mobilier raffiné. Sa cheminée réunit tout le savoir-faire de l'ensemble des artistes : l'insertion du « camée » de l'empereur, illustre le travail de Jules Cantini, marbrier et sculpteur, possesseur de carrière de marbre dans le Constantinois. Pendules, luminaires, encadrement des peintures du plafond, concourent à l'harmonie décorative. Le plafond est de Magaud et la pendule de Barbedienne, le plus important fondeur du XIX^e siècle.

Le faste et l'harmonie de chaque salon conduit au lieu essentiel, Le Grand salon ou salle de bal, véritable théâtre pour les festivités rassemblant toute l'élite provinciale. C'est un lieu de portée politique forte que produit une iconographie à la gloire du pouvoir, comme le montre dans une des voussures cette peinture représentant *Napoléon III venant visiter en 1864 le chantier*. Il en est de même, pour cette représentation de *Napoléon III s'embarquant pour les guerres d'Italie*, glorifiant sa politique extérieure.

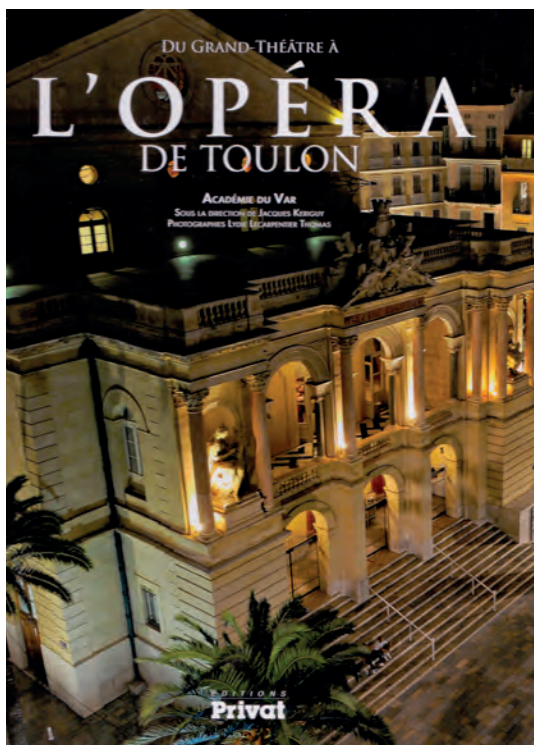
Les travaux dépassent largement le budget accordé de 7 millions puisqu'au total, l'ensemble s'élève à 12 millions, ce qui provoque la révocation soudaine et imprévue de Maupas, fin décembre 1866, trois jours avant son inauguration. Peu populaire, ses dépenses somptuaires étaient dénoncées par la presse marseillaise et parisienne.

Particulièrement liée à l'Empire, la préfecture, à l'instar de Paris, subit des destructions sous les assauts de la Commune marseillaise matée, elle aussi, de façon sanglante.

À Toulon, l'opéra, emblème des loisirs

Sur le boulevard Louis-Napoléon, rebaptisé en 1871 boulevard de Strasbourg, se situe l'opéra, à la jonction entre le centre ancien, la « vieille ville », et la partie nouvelle, la « haute ville », où la gare est édifiée, en 1862. La construction, d'abord attribuée à Léon Feuchère, architecte départemental du Gard, décédé en 1857, a été confiée, ensuite, à l'architecte parisien Théodore Charpentier, choisi pour avoir participé à la construction de

l'opéra d'Avignon. Il siègera en 1863 à la Commission de la construction de l'Opéra de Paris, construit après celui de Toulon.



L'opéra de Toulon a fait l'objet d'une publication en 2012, travail de membres de notre académie sous la direction de Jacques Keriguy, magnifique ouvrage édité par Privat. J'avais alors été chargée de la rédaction du chapitre consacré à la décoration intérieure et à la sculpture de ce bâtiment.

L'aspect général extérieur est l'œuvre de Jean-Baptiste Klagmann (1818-1867), chargé de l'essentiel de la décoration. Son style est raffiné comme on peut le voir sur le fronton et les diverses décorations de la façade et des parties latérales : il fait preuve d'une grande minutie, peu éloignée de celle des orfèvres avec lesquels il a travaillé, et qui se retrouve dans les arcades, les chapiteaux des colonnes et des pilastres d'un grand raffinement.

Son travail a été complété par deux artistes toulonnais qui furent davantage appréciés lors de l'inauguration en octobre 1862, selon une attitude un peu chauvine.

Joseph Daumas (1801-1887), surnommé « le petit Puget », est l'auteur du *Génie de la navigation*, statue érigée sur le port de Toulon. C'est lui qui est chargé des deux statues de la façade, la *Comédie* et la *Poésie Lyrique*.

Marius Montagne (1828-1879), élève de l'École des beaux-arts de Paris et du sculpteur Rude, a façonné, sur la façade côté boulevard de Strasbourg, les statues en hauteur qui représentent six Muses dont les noms sont inscrits sur le socle au-dessous (de gauche à droite) : Euterpe pour la musique, Terpsichore pour la danse, Melpomène pour la tragédie, Thalie pour la comédie, Calliope pour l'éloquence et la poésie héroïque, Polymnie pour la poésie lyrique et la rhétorique.

À l'intérieur, le modelleur parisien Jacques Bandeville est chargé de la majeure partie de la décoration. Son nom est cité par l'historien toulonnais Charles Ginoux, à la fin du XIX^e siècle. Son nom est confirmé par le récit fait par un voyageur, du nom de Berl, décrivant en 1865 avec admiration « les cariatides des avant-scènes et les douze statues ailées qui supportent la coupole ». Bandeville a retrouvé un procédé original de moulage ancien, appelé carton-pierre ou carton-pâte, permettant la fabrication d'ornements d'une légèreté incomparable mais durs comme la pierre. On sait peu de choses sur lui, sauf qu'il a participé à la décoration du Jockey Club à Paris. « Le raffinement de l'œuvre de l'atelier de Bandeville se retrouve dans la grande salle [...] avec ses quatre galeries superposées et légèrement décalées... ». Chaque galerie est ornée différemment : au 1^{er} niveau, feuilles et coquilles ; au 2^e, guirlandes de fleurs, de fruits et *putti* encadrant des peintures de fleurs ; au 3^e niveau, guirlandes de feuilles et de fruits séparant des tableaux d'enfants. Bandeville a veillé à la beauté du luminaire. Tout le raffinement et la beauté de la décoration se trouvent dans l'illustration finale de cet angelot (image n°14), qui est assorti à celui de la magnifique rampe ouvragée du maître des forges parisien, Antoine Durenne.



Conclusion

Cet art de vivre fastueux a été l'objet de violentes critiques en raison des spéculations foncières, des scandales financiers, des dépenses inconsidérées, face à un corps législatif affaibli et un Conseil d'État au rôle ambigu. En témoignent la gravure anonyme, *M. Haussmann repoussé par mademoiselle Lutèce*, et la publication des *Comptes fantastiques* de Jules Ferry, parus en 1868. Zola, après l'Empire, reprendra les critiques, moins acerbes que celles de Victor Hugo, dans la série des Rougon Macquart qui décrit la société du Second Empire.

La défaite de Sedan met fin à l'Empire et la famille impériale s'enfuit en Angleterre. Napoléon III l'y rejoint, affaibli par la maladie, et y décède en janvier 1876.

Cet art de vivre prestigieux des élites ne peut faire oublier, malgré la libération du régime à la fin de l'Empire, le contrôle des libertés et les difficultés de vie des catégories sociales défavorisées, ce qui pourrait expliquer la violence des réactions à Paris et en province après la chute du régime.

Les Tuileries, symbole du pouvoir impérial festif mais autoritaire, sont occupées et incendiées volontairement, pendant trois jours, durant la période insurrectionnelle de la Commune de Paris, au printemps 1871. Seuls les pavillons de Flore et de Marsan restent debout ainsi que l'arc de triomphe du Carrousel. Ces lieux symboliques n'ont jamais été reconstruits malgré les projets proposés par Haussmann et Viollet-le-Duc, et après de longs débats tranchés définitivement en 1882.

Mais le faste ne disparaît pas le 4 septembre 1870, avec la chute du Second Empire, il va perdurer dans ses institutions de la III^e République austère et moralisatrice, qui récupère malgré tout l'apparat autour du chef de l'État.

La légende noire de ce régime, délaissé et méprisé pendant quelques décennies, disparaît peu à peu, suscitant à nouveau l'intérêt des historiens et surtout du monde artistique, comme le montre le succès de la magnifique exposition du musée d'Orsay en 2018.

Bibliographie

YON J.C. *Le Second Empire*, 2012.

MAUDUIT X. *Le Ministère du faste*, Fayard, 2016.

BADEA-PAUN G. *Le Style second Empire*, Citadelles-Mazenod, 2009.

MONCAN P. de et HEUTEUX CL. (sous la direction) *Villes haussmanniennes : Bordeaux, Lille, Lyon, Marseille*, Éditions du Mécène, 2002.

Catalogue de l'exposition « Spectaculaire Second Empire », Paris musée d'Orsay, septembre 2016-janvier 2017, MO Skira, 2016.

FONTAINE G. *L'Opéra de Charles Garnier*, Éditions du patrimoine, 2000.

JASMIN D. *La Préfecture des Bouches-du-Rhône*, Éditions Jeanne Laffitte, 1996.

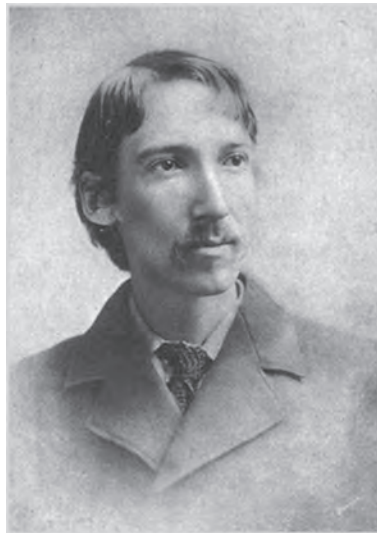
KERIGUY J. (sous la direction) *L'opéra de Toulon*, Éditions Privat, 2012.

SÉANCES MENSUELLES COMMUNICATIONS

SÉANCE MENSUELLE DU 16 JANVIER 2020

L'AMÉRIQUE DE DSK, CHAPITRE II : S... COMME STEVENSON

Gérard GARCIA



Le mardi 7 août 1879, un peu plus de trente-sept ans après Charles Dickens, Robert Louis Stevenson s'embarquait à son tour pour l'Amérique. Mais il n'allait pas découvrir le même pays, car en presque quatre décennies, l'Amérique avait beaucoup changé. La ruée vers l'or et vers la côte ouest, l'arrivée massive d'immigrants européens et asiatiques, la conquête de l'ouest et les guerres indiennes, la Guerre de Sécession, l'abolition de l'esclavage et la Reconstruction, sans oublier le développement de l'industrie, de la technologie et des grandes villes, surtout dans le Nord, avaient modifié le paysage. Dickens, reporter et écrivain déjà célèbre, avait voulu découvrir la jeune démocratie qui fascinait l'Europe au début du XIX^e siècle et avait par la suite perdu une bonne partie de ses illusions.

Stevenson, lui, s'intéressait au sort des émigrés qui quittaient la vieille Europe, pleins d'espoir d'une vie nouvelle et qui n'hésitaient pas à laisser derrière eux patrie, coutumes, et souvent langue maternelle ou famille. Comme Dickens et nombreux autres, il voyait au départ l'Amérique comme une terre promise, influencé qu'il était par la littérature populaire qui en donnait une image idyllique et qui a contribué à la création du mythe de la conquête de l'Ouest.

Il avait d'ailleurs l'intention d'utiliser son expérience américaine comme matière pour un livre, un récit de voyage ou *travelogue*, genre littéraire auquel il s'était déjà essayé avec *An inland voyage* (« Voyage en canoë sur les rivières du Nord ») dans lequel il racontait son périple depuis Anvers jusqu'à Pontoise en 1876 en empruntant des canaux et le cours de l'Oise, puis avec *Travels with a donkey in the Cévennes* (« Voyage avec un âne dans les Cévennes ») en 1878.

Finalement, il tirera de son expérience américaine trois récits de voyage, *The amateur emigrant* (« L'apprenti émigrant »), *Across the plains* (« À travers les grandes plaines »), *The Silverado squatters* (« Les squatters de Silverado »), ainsi que quelques essais, dans lesquels il souligne la fausseté du mythe américain.

Mais s'il se lançait sur l'océan Atlantique vers le Nouveau Monde, c'est aussi par amour. Il faut savoir qu'en août 1876, à Barbizon, il avait fait la connaissance d'une artiste peintre américaine, Fanny van de Grift Osbourne, dont il était tombé éperdument amoureux, amour partagé, certes, mais compliqué par le fait que Fanny était mariée, avait deux enfants et un mari à San Francisco et avait dix ans de plus que lui. D'où l'opposition de la famille Stevenson. Déjà en 1878, lorsque Fanny avait été obligée de retourner aux États-Unis, c'est le chagrin de l'absence qui avait inspiré à Robert son trekking dans les Cévennes avec sa vaillante ânesse Modestine, épisode que nous a si brillamment conté André Bérutti, il y a maintenant quelques années.

Cette fois-ci, ne supportant plus la séparation d'avec Fanny une fois de plus retournée en Californie afin d'essayer de divorcer, il s'embarque pour l'Amérique sans avertir sa famille ni ses amis.

Ne disposant que d'un budget très modeste, car à vingt-neuf ans il dépendait encore financièrement de ses parents, il voyagera en seconde classe, dans des conditions à peine plus confortables que la plupart des émigrés qui, eux, se trouvaient dans l'entrepont, qu'en anglais on appelle *steerage*. Un choix également motivé par son intention de témoigner de la condition de ses compagnons de voyage.

Il relatera effectivement son expérience américaine dans les trois ouvrages déjà cités. Dans le premier, il décrira les conditions de la traversée de l'Atlantique sur le steamer *Devonia*, dans le second la traversée en train du continent américain, et dans le dernier, son séjour dans une mine d'argent abandonnée près de la vallée de Napa.

Tout à la fois récit de voyage, étude ethnologique, description de la nature et des hommes, cette trilogie fait ressortir les qualités humaines et littéraires qui annoncent déjà l'auteur de *L'Île au trésor*, publié en 1883, sa première œuvre de fiction qui lui apportera enfin la célébrité.

Depuis la préhistoire, le continent nord-américain a vu de nombreuses vagues d'émigrants déferler sur ses côtes, à la recherche de terres fertiles, d'or ou de liberté. Stevenson s'attendait à voyager avec des jeunes gens entreprenants, aventureux, pleins d'espoir et de rêves de réussite, prêts à affronter toutes les difficultés, encouragés par les récits de réussites individuelles souvent embellies par les conteurs ou recruteurs, ces vendeurs du rêve américain ! Mais la réalité était tout autre.

Ceux que Stevenson côtoyait avaient rarement moins de trente ans, beaucoup étaient mariés et encombrés d'une famille, souvent brisés par l'adversité et par l'échec. N'oublions pas que la Grande-Bretagne traversait alors une grave crise économique. Chômeurs, pauvres, sans-abris et affamés, nombreux étaient ceux qui considéraient l'exil outre-Atlantique comme seule planche de salut. Notons que, si au début Stevenson met la crise à l'actif des politiques du capitalisme industriel qui profite de façon démesurée aux riches, il en vient à sous-entendre que les classes laborieuses manquent peut-être de la volonté ou de la capacité à s'élever au-dessus de la pauvreté.

Leurs malheurs passés ne les empêchaient pas d'espérer, de rire, de plaisanter et de chanter. Telle est la nature humaine. Lui qui s'était essayé aussi à la composition musicale, était ravi lorsque ces émigrants d'origines diverses entonnaient des chansons en anglais, en irlandais, écossais, russe, allemand ou norvégien, car le navire était un microcosme de l'Europe toute entière. Et c'est d'ailleurs là que l'on retrouve un thème récurrent chez lui, à savoir l'identité nationale. Tous ces émigrants, bien que désireux de devenir américains, n'en étaient pas moins attachés à leurs racines profondes. Et Stevenson, nationaliste écossais convaincu, lui qui se décrivait comme un « étranger dans son propre pays », trouvait là une raison de plus de s'intéresser à leur sort. Les riches occupants des cabines luxueuses, à l'autre extrémité de la société inégalitaire victorienne, descendaient dans l'entrepont, un peu comme on va visiter un zoo, pour assister à ces danses et chants.

Cette première escapade hors de l'Europe lui fit découvrir l'accélération de la mondialisation en cette seconde moitié du XIX^e siècle et, en corollaire, les causes et effets de la migration.

Les progrès dans le domaine des transports, navires et trains rapides, et des réseaux de communication, services postaux, télégraphe et plus tard téléphone, ont indubitablement joué un rôle clef dans cette migration massive ainsi que dans la popularité des récits de voyages. Stevenson a été le témoin de ce processus et y a participé dans la mesure où il en a partagé les routes avec les migrants et les a également utilisées pour envoyer ses écrits en Grande-Bretagne. David Finkelstein remarque : « Trains et bateaux à vapeur ont accéléré

la diffusion des livres et journaux à travers les frontières nationales et internationales. Le premier câble télégraphique sous-marin entre l'Europe et l'Amérique du Nord a été posé en 1858, de l'Irlande à Terre-Neuve. Ces progrès, tout comme la création de services postaux fiables, ont permis de faire circuler rapidement et sûrement l'information entre auteurs, rédacteurs, éditeurs, et leurs lecteurs. »

Outre des repas très légèrement meilleurs que ceux de ses compagnons, Stevenson bénéficiait d'un luxe inestimable : une table sur laquelle il pouvait tous les jours rédiger son journal de voyage quand bien entendu la houle le lui permettait ! Il espérait donc trouver un éditeur à New York pour renflouer ses finances et prendre le train le meilleur marché jusqu'à San Francisco au cas où Fanny ne serait pas sur le quai à New York à l'arrivée du *Devonia*, ce qui fut le cas, car elle était tombée gravement malade à Monterey.

Ses premières impressions de l'Amérique n'auraient guère pu être pires : sur le bateau, il avait contracté une sorte de gale exaspérante due à la saleté et au stress, il était dans un état fiévreux à cause du manque de sommeil, et la pluie torrentielle qui tombait sur New York le trempait jusqu'aux os dans ses pérégrinations entre, écrit-il, « banques, bureaux de poste, bureaux des chemins de fer, restaurants, éditeurs, libraires et bureaux de change ». Plus tard, bien sûr, il avouera « adorer l'Amérique », mais ce premier contact ne lui donna pas envie de rester bien longtemps dans la *Big Apple*, comme on ne l'appelait pas encore... Il écrivit à son ami Sidney Colvin : « Je dois continuer mon voyage en train. Je me mettrai en route ce soir, si je peux, sinon, demain. Entre dix et quatorze jours dans un train d'émigrants, inconfort garanti ».

Inconfort, le mot est faible ! D'abord, un ferry les amena à New Jersey où ils attendirent, assis sur leurs valises, exposés à la pluie, au vent et au froid, que l'on ouvrît les portes du train. La première nuit peu dormirent et le lendemain on ne put pas leur servir de repas à cause d'un accident sur la ligne. Stevenson sent que la nature elle-même se met au diapason de cette ambiance déprimante. Il écrit : « Allez savoir pourquoi, le soleil se lève avec un éclat différent en Amérique et en Europe. Il y a plus d'or et d'écarlate dans les matins clairs de chez nous ; plus de pourpre, de brun et d'orange brumeux ici [...] Le lever du soleil y est moins frais, moins vivifiant, son éclat est plus sombre et ressemble plus à un coucher de soleil. »

Très sensible aux mots et à leur musique, Stevenson tombe en particulier amoureux du nom de la rivière Susquehanna, et s'émerveille devant ce qu'il appelle la « nomenclature si riche, poétique, humoristique et pittoresque » des noms de lieux et de localités auxquels ont contribué « toutes les époques, races et langues », les Européens, mais aussi les Amérindiens et les Asiatiques. « De peu de poèmes émane une musique aussi noble pour l'oreille, c'est un pays chantant, mélodieux » s'exclame-t-il.

Arrivé dans l'Ohio, Stevenson était si fatigué qu'il ne savait plus qui il était... Et c'est justement à Pittsburgh, Ohio, qu'il fut confronté à un personnage surprenant, un serveur noir, son premier *coloured gentleman*. Bien sûr, il avait lu *La Case de l'Oncle Tom* de Harriet Beecher Stowe et assisté dans sa jeunesse en Écosse à des spectacles des *Christy's Minstrels*, importés d'Amérique, où des comédiens et musiciens blancs se grimaient et caricaturaient les noirs en personnages bouffons, paresseux, superstitieux, poltrons et lascifs qui par nature étaient menteurs, voleurs et estropiaient la langue anglaise. Mais là, il avait affaire à un individu sûr de lui, parlant anglais avec un très léger accent étranger, « un homme du monde » nous dit-il, dont il trouva les manières plutôt condescendantes... On voit que, bien que plus ouvert que la plupart de ses contemporains, il était quelque peu marqué par les préjugés de son temps.

À Chicago, tous les passagers furent transférés dans un autre train déjà bondé. À Council Bluffs dans l'Iowa, nouveau transbordement dans un autre train, mais cette fois, les migrants furent redistribués. Les familles furent regroupées dans un wagon, les Chinois dans un autre, et les hommes blancs voyageant seuls dans un troisième.

Il était possible d'acheter des planches et des coussins remplis de paille pour transformer les sièges en couchettes primitives pour deux personnes qui ne manquaient pas de s'agiter et ronfler toute la nuit. Stevenson préféra dormir par terre... Là au moins il pouvait respirer. Avidé d'air frais, il lui arrivait de grimper sur le toit du wagon et d'y rester assis une heure ou deux tandis que le train se traînait à travers les mornes plaines du Nebraska. Déjà bien faible lorsqu'il entreprit ce périple, il souffrait de la promiscuité et des mauvaises conditions hygiéniques du train.

Dans le train, les émigrés européens avaient été rejoints par des Américains de l'est qui allaient tenter ou parfois retenter leur chance sur la côte ouest. Il aimait les contacts, mais eut relativement peu de relations amicales avec ses compagnons de voyage.

La différence entre l'anglais britannique et l'anglais américain ne facilitait pas les choses et il mentionne quelques mésaventures dues à des quiproquos sur des expressions toutes faites ou argotiques interprétées différemment des deux côtés de l'Atlantique, sans parler des manières de mener les affaires ou tout simplement de communiquer qui étaient là-bas plus directes, presque plus brutales, qu'en Europe. À la suite d'une altercation violente entre le contrôleur du train et un ivrogne, Stevenson remarqua : « C'était le premier signe que j'étais dans le pays des revolvers. Tous autour de moi parlaient anglais, mais je savais que j'étais dans un pays étranger. » Lors de la traversée du Nebraska, il fut si malade qu'il ne pouvait rien avaler que du thé et du laudanum grâce auquel il gagnait une heure ou deux de sommeil.

Notre voyageur devait avoir une drôle d'allure. Anormalement maigre, il portait des hardes si bizarres que la plupart des gens le prenaient pour un fou ou un clochard. Ce qui ne l'empêchait pas d'être parfaitement conscient qu'il était un gentleman, et fils d'un gentleman. En outre, pour lui, ce vocable impliquait une notion de gentillesse, de bonté, en plus de bonne naissance. C'est pourquoi il était en partie amusé, en partie choqué de constater que ces Américains mal dégrossis ne voyaient en lui qu'une sorte d'épouvantail. En d'autres occasions, il avait constaté qu'aussitôt après lui avoir décoché des mots durs et arrogants, on se comportait paradoxalement avec bienveillance avec lui, ce qu'il qualifiait de « cette amabilité discourtise des Américains ». Bel oxymore ou douche écossaise, en quelque sorte, ce qui ne devait pas le dépayser, n'est-ce pas... ?

Le train cheminait lentement, souvent arrêté pour laisser passer un express considéré comme prioritaire sur les trains d'émigrants, ce qui fit dire à Stevenson : « L'égalité, notion largement répandue en Amérique, ne s'abaisse pas jusqu'au niveau des émigrants », en particulier les Asiatiques et les Indiens. L'attitude de nombreux contrôleurs qui les ignoraient, ne répondaient pas à leurs questions en était la preuve. Ces derniers par exemple ne prenaient pas la peine, lors d'un arrêt en pleine campagne, d'annoncer « En voiture ! » avant que le train ne redémarre, et quelques voyageurs sont certainement restés au bord de la voie...

Les paysages se succédaient. Les grands espaces du Nebraska lui faisaient penser aux pionniers qui étaient passés par là autrefois au pas lent des bœufs, donnant de la voix pour encourager les bêtes, démunis de repères dans cette immensité si ce n'est ce soleil couchant vers lequel ils faisaient route et qui chaque jour leur échappait, reculant toujours plus loin. Le Wyoming ne suscita guère d'enthousiasme chez Stevenson. « Un pays abandonné de Dieu », écrit-il. Des montagnes tristes, les Black Hills et les Rocheuses, d'énormes blocs de rochers, des falaises, pas un arbre, pas un oiseau, pas une rivière, que des canyons stériles. Le train semblait bien être le seul élément vivant dans cette terre de mort.

L'ouest était le point de rencontre de ce flux venu de l'est et d'une autre immigration en provenance de l'Asie. Toutes deux avaient échoué, il n'y avait pas d'El Dorado : « Tant qu'on ne pourra pas émigrer sur la Lune, autant rester patiemment chez soi » conclut Stevenson. D'autant plus qu'à mesure qu'ils s'approchaient de la Californie, ils croisaient des trains remplis de migrants qui s'en retournaient vers l'est et leur criaient par les fenêtres, tel un chœur de lamentations : « Repartez ! Faites demi-tour ! »

À partir d'Ogden dans l'Utah, ils eurent droit à un train neuf et propre, mais Stevenson souffrit énormément de l'alcali du désert, du sable et de la chaleur brûlante. Il avait atteint les limites de l'endurance quand le train traversa enfin les forêts odorantes et les torrents tumultueux de la Californie. Le 30 août 1879, il était sur le ferry qui le portait de l'autre côté de la baie de San Francisco. C'était la fin du cauchemar. Il écrivit : « L'air semblait s'éveiller, et se mit à étinceler... Soudain la cité de San Francisco et la baie de l'or et du blé étaient entièrement illuminées par la lumière de l'été. »

Revigoré et plein d'espoir, il monta dans le premier train disponible pour Salinas, puis Monterey où il retrouva enfin Fanny... qui mit un certain temps à se décider entre son mari volage, certes, mais père de ses enfants, et Stevenson, et finalement opta pour ce dernier. Le divorce fut prononcé en décembre 1879 et il put enfin épouser Fanny en mai 1880.

Assez bizarrement, ils décidèrent de passer leur lune de miel dans une mine d'argent abandonnée dans la vallée de Napa, avec Lloyd, le fils de Fanny.

Solitude, calme, paysages grandioses, nature démesurée et un peu mystérieuse, villes fantômes, vestiges d'une époque plus florissante grâce aux mines d'or et d'argent, témoins d'un passé légendaire.

C'est là que Stevenson rencontre des personnages pittoresques, aventuriers, pionniers, bûcherons, canailles qu'il compare aux petits blancs du sud, sans éducation, grossiers et paresseux. Au passage, il déplore la décimation de la population amérindienne et la domination économique et culturelle des Anglo-saxons sur les Mexicains.

On pense que c'est cet environnement et les légendes attachées à cette mine abandonnée qui lui inspireront un an après, l'histoire de *L'Île au trésor* que d'ailleurs il dédiera à Lloyd.

Stevenson retourna en Californie en 1888 pour faire voile en famille vers les mers du sud sur le *Casco*, et passa le reste de sa vie dans les îles du Pacifique jusqu'à sa mort dans les Samoa en 1894.

Stevenson l'émigré avait choisi cet extrait de son poème *Requiem* pour son épitaphe.

*Here he lies where he longed to be :
Home is the sailor, home from the sea,
and the hunter home from the hill.*

LE COUPLE MASCULIN EN LITTÉRATURE

Yves STALLONI

Un des sujets favoris de la littérature, à toute époque et dans tous les pays, est, exprimé en des variations infinies, la peinture des rapports complexes et tourmentés entre hommes et femmes. De *Tristan et Yseult* à la collection « Harlequin », de *La Princesse de Clèves* à *Belle du Seigneur*, pour me limiter à deux grands romans éloignés dans le temps, l'histoire est toujours un peu identique : celle de la relation douloureuse ou passionnée entre deux êtres de sexe opposé. Il serait toutefois injuste de limiter la production littéraire à des histoires de couples mixtes.

D'autres modèles ont existé et existent, comme celui, moins traité mais assez fécond, du duo masculin dont Julien Gracq se plaisait, dans *En lisant, en écrivant*, paru en 1981, à souligner l'importance : « Il est assez surprenant, écrivait-il, que le thème, très limité, du couple masculin complémentaire en état permanent de dialogue [...] ait fourni à lui seul une part si grande des chefs-d'œuvre de la littérature mondiale. » La remarque intrigue, retient et mérite qu'on en examine la pertinence.

Je propose de commencer par définir la notion de couple masculin en délimitant son champ d'application, pour en venir à nous interroger, dans une deuxième partie, sur les raisons et les justifications de cette faveur, avant de tenter de saisir la nature et la signification de cette relation duale. Les exemples pourront parfois déborder les limites étroites de la littérature.

La forme du « couple masculin »

En oubliant l'étymologie coquine du mot « couple » qui, comme chacun sait, est parent du verbe « copuler », nous serions autorisés à parler de « couple masculin » en littérature quand, dans une fiction, deux hommes sont associés de manière durable et significative. Dans la suite de la citation de Gracq, que j'ai raccourcie, l'écrivain recensait quatre situations correspondant au thème : « maître et serviteur, maître et disciple, maître et pupille, maître et "âme damnée" », quatre cas qui peuvent se ramener, en simplifiant, à trois archétypes : une relation socio-professionnelle, une autre culturelle et pédagogique, une troisième psychologique. Les deux personnages étant liés, suivant le cas, par le statut, par le savoir, par le caractère.

Liés par le statut

Une première forme de lien entre deux hommes s'établit quand l'un dépend de l'autre professionnellement, dans un rapport entre employeur et employé par exemple, entre maître et serviteur, les deux termes entendus au sens large. Deux exemples littéraires illustrent cette position, l'un pour le roman, l'autre pour le théâtre. Du côté du roman nous renvoyons au livre fondateur de Cervantès d'où procède une grande partie de la littérature de fiction, le *don Quichotte*, de son vrai titre *L'Ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche* paru entre 1605 et 1615, histoire d'un personnage digne de marquer les esprits au point de s'élever au rang de mythe littéraire mais qui, à la différence de quelques grands héros des lettres, n'avance pas seul. Le coup de génie de Cervantès est de lier le destin de son chevalier errant à celui d'un écuyer devenu célèbre malgré lui, le paysan naïf et épais Sancho Pança. Le valet apparaît dès le chapitre 7, une quarantaine de pages à peine après le début du récit, et sera présent quasiment à tous les moments du livre. « Et comme je suis ton seigneur et maître, dit Quichotte à Sancho au début du tome 2, je suis ta tête et toi une partie de moi-même, puisque tu es mon serviteur » (II, 2).

En matière dramatique, l'exemple le plus représentatif pour notre sujet pourrait être le *Dom Juan* de Molière, pièce reprenant un mythe en cours de formation et bâtie autour d'un couple inspiré de la comédie antique de Plaute ou d'Aristophane, don Juan et Sganarelle. Le séducteur sévillan est un aristocrate, un « grand seigneur » comme le dit le texte, et obéit au code féodal de sa caste. Sganarelle, à son service, est, comme Sancho, un ancien paysan qui a gardé de ses origines roturières des préoccupations viles, des comportements mesquins et des goûts médiocres.

Dans ce cas de figure, et sans vouloir réduire ces couples à une relation univoque, on peut dire que leur première raison d'être ensemble est que l'un (le maître) a besoin de l'autre (le serviteur). Cette situation est fréquente en littérature comme le prouvent les exemples de Jacques et son maître dans *Jacques le fataliste* de Diderot, Figaro et Almaviva chez Beaumarchais, de Puntilla et Matti chez Bertolt Brecht et bien d'autres dont, pour remonter aux sources, Jupiter et Mercure, Amphitryon et Sosie.

Liés par le savoir

Une deuxième explication, assez voisine de la précédente, peut être avancée pour cette liaison intime, celle d'une dépendance intellectuelle et éducative entre un maître et son élève, un détenteur du savoir et son disciple. L'exemple canonique nous est donné par Fénelon dans ses *Aventures de Télémaque* où le fils d'Ulysse est accompagné en permanence de Mentor, devenu l'éponyme du guide. Dans *Candide* de Voltaire, le jeune héros est soumis aux leçons, très contestables, du philosophe Pangloss, composant un schéma de convention, celui d'un aîné cultivé et expérimenté qui initie un disciple jeune et naïf. Même situation entre Guillaume et Adso dans *Le Nom de la Rose*, roman de Umberto Eco. Chez Balzac, entre Vautrin, l'ange du mal, et Rastignac, l'apprenti intrigant, la situation est assez voisine. La relation est alors de nature pédagogique, fondée sur la transmission d'un savoir ou d'une compétence. La question de l'âge n'est pas essentielle comme dans le couple fameux Holmes-Watson chez Conan Doyle, où nous voyons le débonnaire docteur tenter de s'imprégner de la perspicacité de l'infatigable détective mélomane.

Un autre grand mythe littéraire offre une variante, celui de Robinson Crusoé, où le jeune Araucan Vendredi, dépourvu de toute éducation et de tout préjugé, va apprendre les rudiments de la vie civilisée auprès du marin de York. On sait que Michel Tournier s'est appliqué à retourner la relation initiatrice entre les deux habitants de l'île *Speranza*. Et puisque nous citons Robinson, comment ne pas s'intéresser à Céline et son *Voyage au bout de la nuit* où à Bardamu, le résigné, qui porte son « barda » et rêve d'un ailleurs, s'oppose Robinson, le rebelle et vagabond qui tente de maîtriser son destin, ainsi que le dit le texte : « C'était un résolu lui, au moins ! Un brave ! Ah ! Il devait en connaître des trucs et des machins sur l'Amérique. » (p.263).

Liés par le caractère

Une troisième raison peut justifier le rapprochement entre deux hommes : une affinité psychologique ou une nécessité morale. Gracq, en parlant de « maître et âme damnée » semble faire référence à un autre grand mythe occidental, celui de Faust, où le vieux docteur revenu de la science, se laisse séduire par le redoutable Méphistophélès et ses promesses d'éternité. Selon ce modèle, les deux hommes aiment à frayer non parce qu'ils s'apprécient ou sont en situation de dépendance, mais parce que chacun a besoin de l'autre, fût-ce négativement, pour se définir lui-même. Le lien actualise approximativement la fameuse dialectique du maître et de l'esclave théorisée par Hegel et fondée sur un rapport de domination susceptible de s'inverser, comme pour les deux couples apparaissant dans la pièce de Beckett, *En attendant Godot*, Vladimir et Estragon et surtout Pozzo et Lucky. Les duos persécuteur/persécuté (avec retournement possible), le dominant et sa victime, le puissant et son souffre-douleur, se rapprochent de l'alliance du gaffeur et du réparateur (Lennie et George dans le roman de Steinbeck *Des Souris et des hommes*). Nous sommes là dans la figure du tandem mal assorti qui trouve des échos au cirque avec Footit et Chocolat, ou le clown blanc et l'Auguste, au cinéma avec Laurel et Hardy ou dans des comédies cinématographiques plus récentes fondée sur un duo bancal, genre *La Grande Vadrouille* ou *Les Visiteurs*, ou dans la bande dessinée avec Tintin et le Capitaine Haddock, Astérix et Obélix.

De multiples variantes se rencontrent encore, comme celle du chasseur face au chassé (Jean Valjean et Javert, Jude et Fantômas, Pat Garret et Billy le Kid), soit d'un côté le représentant du droit, intransigeant et froid, de l'autre le hors-la-loi sympathique et généreux. Ou, plus banalement, le rapprochement plus traditionnel de deux amis, tels Achille et Patrocle, Oreste et Pylade, Roland et Olivier, Pantagruel et Panurge, Jeannot et Colin de Voltaire, ou encore Bouvard et Pécuchet de Flaubert, François Seurel et Meaulnes chez Alain-Fournier, etc.

Fonctions du couple masculin

En supposant établie la pertinence du motif constitué par le couple masculin, resterait à nous interroger, dans un deuxième temps, sur les raisons d'une telle fortune littéraire. J'en proposerai deux : faire parler, faire agir.

Faire parler

Le premier intérêt littéraire de placer face à face deux personnages masculins, au théâtre surtout, mais également dans le roman, est de favoriser le dialogue. En faisant l'économie du féminin, l'auteur évite toute relation de nature sentimentale au bénéfice d'un échange à valeur révélatrice. L'un est là pour écouter l'autre, et réciproquement, ce qui permet à l'œuvre de fiction de gagner en souplesse et en dynamisme. Cervantès dévoile le procédé quand il donne pour titre au chapitre 49 de son *Quichotte* : « *Qui traite du gracieux entretien qu'eut Sancho Pança avec son seigneur don Quichotte* ». D'autres titres de chapitres révéleraient cette importance donnée au verbal, contrepoint efficace du narratif.

Dans le domaine du théâtre, la fonction est encore plus nette. Molière nous présente son don Juan comme un habile dialecticien, un étourdissant manipulateur du langage. Son valet, Sganarelle (qui, chez Mozart et Da Ponte s'appelle Leporello), beaucoup moins à l'aise avec les mots, essaie maladroitement de l'imiter et voit son raisonnement « se casser le nez » comme le signale son maître en se moquant. Le domestique nous confie toutefois, au début de l'acte III, que c'est don Juan lui-même qui l'encourage à argumenter : « Vous savez bien que vous me permettez les disputes, et que vous ne me défendez que les remontrances » (III, 1). Et si le Sévillan refuse de jouer le jeu du débat, le valet proteste : « Oh ! dame ; interrompez-moi donc, si vous voulez. Je ne saurais disputer si on ne m'interrompt » (*Ibid.*) – livrant au passage une des règles de l'art du théâtre. Règle qu'a bien retenue Samuel Beckett dans son *Godot* où nous voyons Vladimir demander régulièrement à Estragon : « Dis quelque chose », et l'autre de répondre : « Je cherche », comme si l'auteur souhaitait démystifier la principale exigence de l'art dramatique, le dialogue.

L'échange verbal, dans tous ces cas, est favorisé par la différence de condition ou l'opposition de caractère : le riche face au pauvre, le sage face au stupide, le grave face au jovial, le disert face au mutique, le gai face au sombre. Selon une commode loi de complémentarité, chacun trouvant dans l'autre son faire-valoir.

Faire agir

La paire masculine, si elle permet et même impose le dialogue, est en même temps, et très souvent, un vecteur de l'action, au théâtre en particulier, mais également dans le récit. Rappelons que, dans ses débuts, la tragédie antique ne compte qu'un acteur nommé le « protagoniste » qui monologue devant le public. La représentation se transforme radicalement quand, après Sophocle, est introduit un deuxième personnage, le « deutéragoniste », avant que n'arrive un troisième le « tritagoniste ». Vient de naître ce que l'on pourrait nommer la « figure d'antagonisme » où apparaît le mot grec *agôn* qui signifie « compétition », « combat » « joute ». Les objectifs des deux partenaires ne coïncidant pas, cette divergence se traduit en paroles (nous l'avons vu) mais aussi en actes. Chez Molière, le valet, Sganarelle, tâche de corriger les excès du maître, et, inversement, le seigneur prend le contrepied des gestes du domestique. Dans la pièce de Brecht, *Maître Puntila et son valet Matti*, le serviteur reprend le riche et stupide propriétaire : « Permettez, permettez, Monsieur Puntila, vous n'avez pas raison... » et il se propose d'agir à sa place.

Le schéma se retrouve chez Defoe (ou chez Tournier) quand Robinson infléchit ses actes en fonction de Vendredi, ou encore chez Steinbeck, quand le rusé George est contraint de rattraper les « bêtises » du balourd Lennie. Nous retrouvons là le modèle du tandem mal assorti, l'antagonisme entre les deux partenaires pouvant être souligné par des oppositions physiques : un blanc et un noir, un gros et un maigre, un grand et un petit, un élégant et un grotesque, un beau et un laid, un blond (ou un roux) et un brun, un barbu et un glabre, etc.

L'autre façon de jouer sur l'action, dramatique ou narrative, repose, à l'inverse, sur ce que l'on peut nommer une « figure d'imitation », quand l'un singe ce que l'autre fait. La comédie classique (de Molière, Lesage, Marivaux ou Beaumarchais par exemple) adore le procédé du double en mineur qui permet d'exploiter le comique de répétition ou de caricature. Procédé qui se retrouve dans *don Quichotte* quand Sancho veut contrefaire le ridicule chevalier, dans *Dom Juan* quand Sganarelle, imitant et remplaçant son maître, tente de séduire Elvire, ou quand il mime le seigneur, chez Marivaux dans une pièce au titre éloquent, *Arlequin rival de son maître*, dans les aventures de Sherlock Holmes quand le docteur Watson s'essaie (sans grand succès) à jouer les détectives. Au début de l'opéra de Mozart *Don Giovanni*, Leporello, seul en scène, révèle son désir de rejeter sa condition pour égaler son maître : « *Voglio far il gentiluomo e non voglio più servir...* ». L'intérêt tient à l'effet de redoublement, de renchérissement ou de parodie, modèle poussé à l'extrême dans la bande dessinée avec les Dupond et Dupont imaginés par Hergé. Symétriquement au modèle précédent, les physiques, cette fois, se rapprochent ; une adaptation de Molière s'est appelée *Dom Sganarelle*, et chez Mozart les deux personnages masculins ont le même registre de voix, au point de devenir interchangeables.

La nature du lien

Je propose, dans un dernier temps, de dépasser la dimension strictement littéraire en la complétant par une approche psychologique : sur quoi repose, affectivement et sociologiquement parlant, ce lien apparemment contre nature entre deux hommes ? Je retiendrai, pour aller vite, trois explications : le sentiment, la tentation du double, le raccourci de vie sociale.

Le sentiment

Parler de sentiment à propos du lien entre deux hommes est délicat car apparaît immédiatement le soupçon d'homosexualité – aspect plutôt étranger à notre *topos* mais qu'on ne peut éluder. On a évoqué ce thème chez Balzac pour comprendre la relation ambiguë qu'entretient Vautrin avec Rubempré ou Rastignac et, plus nettement encore, chez Oscar Wilde dans l'attachement de Dorian Gray pour son guide Lord Henry. On l'a même évoqué pour Blake et Mortimer. Cette question, bien qu'importante, nous entraînerait dans des voies complexes qui dépassent notre sujet. En revanche, on voit poindre de la tendresse, de l'affection, de la fidélité entre don Juan et Sganarelle, entre George et Lennie, entre Vladimir et Estragon. Sancho Pança, malgré tous ses griefs à l'encontre de son maître, n'envisage pas d'abandonner don Quichotte qu'il admire et respecte.

Mais le statut des personnages, comme nous l'avons vu, exclut souvent un sentiment d'amitié ou d'amour. Plutôt une sorte de liaison indissoluble qui tient d'un amour-haine aux accents discrètement masochistes. « Il faut que je lui sois fidèle, en dépit que j'en aie » avoue Sganarelle (*Dom Juan*, I, 1) ; entre Vladimir et Estragon : « Il y a un demi-siècle que ça dure » rappelle l'un d'eux, alors que l'harmonie est loin d'être parfaite entre les deux « clochards célestes ». Matti semble détester Puntila et ne penser qu'à le tromper, mais il accepte de rester avec lui, sans perdre de sa lucidité qui le pousse à reconnaître que : « Le pacte d'amitié était un faux contrat. »

Le double

Si les deux sont indissociables, c'est peut-être, dans une autre direction, parce l'autre est une partie de l'un – et réciproquement. En nous inspirant des travaux du psychanalyste Otto Rank¹ sur don Juan nous pouvons convoquer pour notre sujet le fameux motif du *doppelgänger*, le double, qui dissocie la même image et qui place les partenaires de part et d'autre du miroir. Chacun des deux personnages peut en effet représenter une facette particulière d'une personnalité idéale ou complexe à laquelle l'auteur aspire à ressembler. Diderot est un composé de Jacques et du maître, du neveu de Rameau et du narrateur. Musset, il l'a avoué lui-même, est à la fois Octave et Coelio dans *Les Caprices de Marianne*. Oscar Wilde, dans son plus célèbre roman, s'est dédoublé en Lord Henry et Dorian Gray, chacun représentant une part de lui-même, Alain-Fournier met une part de lui-même dans Seurel et Meaulnes. Dans *Voyage au bout de la nuit* de Céline, alors que Bardamu montre des tendances suicidaires, Robinson, lui, incline vers le meurtre, le premier ne pouvant faire le voyage au bout de sa nuit (c'est-à-dire la mort), le choix est transféré vers le second, son double sacrifié. On peut penser aussi aux deux personnages interchangeables, Alfred et Anthoine, dans le roman d'Aragon *La Mise à mort*, ou aux jumeaux imaginés par Michel Tournier dans *Les Météores* qui forment, en deux personnes, un être unique, comme l'atteste, quand on les mentionne, la combinaison de leurs prénoms Jean et Paul, ce qui donne Jean-Paul.

La fortune du couple masculin pourrait tenir à cette réconciliation des contraires : le chevalier généreux et rêveur, Quichotte, allié au paysan primaire et réaliste, Sancho ; le bretteur poète affligé d'un visage ingrat, Cyrano, associé au mousquetaire niais mais joli garçon, Christian. Et encore, dans *La Tempête* de Shakespeare, Caliban, brutal, faux et terrien, inséparable d'Ariel, aérien et malicieux. Le duo n'est alors qu'un moi dédoublé, une application vécue du « je est un autre », une illustration détournée du mythe de l'androgynie, une preuve de l'incomplétude, sentiment difficile à supporter et source de conflit, comme quand, dans *Des Souris et des hommes*, George décide tuer Lennie, cherchant à éliminer la part de bestialité qu'il porte en lui.

¹ *Don Juan et le double*, première édition française, Denoël, 1932.

Vivre avec l'autre

Enfin, et cette troisième explication a un peu valeur de synthèse et de conclusion, le couple masculin ne pourrait être qu'une métaphore de la condition humaine qui nous condamne à vivre en société. Quand, dans *Huis-clos*, Sartre fait prononcer à son héros la célèbre formule « L'Enfer c'est les autres », il ne veut pas dire que ceux qui nous entourent nous rendent la vie infernale, mais que nous ne pouvons pas nous passer d'autrui alors que, en même temps, l'autre est en permanence le témoin et le juge de ce que je suis. Dans le couple, et notamment le couple de même sexe, chacun se sent en devoir de ménager l'autre, car chacun se reconnaît dans l'autre et vérifie, dans ce miroir, sa condition d'humain misérable et incomplet. « Autrui, pièce maîtresse de mon univers...² » constate le Robinson de Michel Tournier.

Un peu comme s'il y avait, entre le maître et son valet ou entre deux complices, un contrat de réciprocité, un pacte de cohabitation gagnant-gagnant. Sauf que les articles du pacte ne sont jamais clairement établis et que, pour revenir à Brecht, il s'agit d'un : « faux contrat. » Un romancier aujourd'hui un peu oublié, Jacques Chardonne, qui a surtout traité la question du couple mixte, résumait la situation dans un bref aphorisme : « Le couple, c'est autrui à bout portant³ ». Comme dans la vie sociale, le partenaire proche et omniprésent est tour à tour témoin, faire-valoir, souffre-douleur, mauvaise conscience, bouffon distrayant et sans doute encore quelques autres fonctions plus ou moins avouables.

En définitive, on pourrait suggérer que le couple masculin, dont les occurrences littéraires sont nombreuses et qui aurait fourni, si l'on en croit Julien Gracq, quelques grands chefs d'œuvre, n'est qu'une illustration du problème unique que traitent les livres : la difficulté de vivre et d'être soi-même. Le mobile essentiel de l'homme – parvenir à se connaître – peut chercher à s'accomplir dans la réalisation individuelle d'actes héroïques et solitaires ; il peut tenter de se satisfaire par la quête de l'altérité dans les mirages de l'amour ; il peut aussi s'exprimer par une présence identitaire, dans une association binaire entre deux êtres parfois complémentaires, parfois opposés, mais indissolublement unis par un besoin réciproque d'écoute et de complicité.

² Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, « Folio », p. 136.

³ Jacques Chardonne, *L'Amour, c'est beaucoup plus que l'amour*, 1937.

LAURA MARIA CATERINA BASSI, UNE « FEMME SAVANTE » EN ITALIE AU SIÈCLE DES LUMIÈRES

Geneviève NIHOUL



Le terme de « femmes savantes » est plutôt péjoratif pour des femmes qui se mêlent d'avoir des connaissances. Un très beau contre-exemple est Laura Maria Catarina Bassi représentée couverte de la cape d'hermine des docteurs de l'Université et qui fut professeure de physique à l'université de Bologne.

Il a été longtemps prétendu que les femmes ne sont pas douées pour les sciences et beaucoup de nos concitoyens tirent argument du fait qu'on trouve peu de femmes scientifiques dans l'histoire. Certes, mais pourquoi ? Deux réponses viennent à l'esprit : nous savons tous qu'elles ont été systématiquement écartées du savoir, en particulier des connaissances scientifiques. Mais on peut aussi se demander si nous connaissons toutes les femmes scientifiques d'autrefois. Dès qu'on cherche un petit peu, la réponse à cette question est non : quand elles ont réussi à acquérir les connaissances nécessaires pour pouvoir faire œuvre utile, leurs travaux ont été occultés, attribués à leurs maris, frères et autres ou ignorés. Le XIX^e siècle a particulièrement relégué aux oubliettes les œuvres des femmes des siècles précédents.

Aristote affirmait l'infériorité intellectuelle des femmes et estimait donc inutile de leur apprendre quoi que ce soit. L'influence d'Aristote sur les universités médiévales est bien connue : aussi ne serons-nous pas surpris de la misogynie manifestée par celles-ci, misogynie qui continuera à se manifester longtemps après le Moyen Âge. Néanmoins, l'Italie se distingue dans ce domaine : les universités de la péninsule vont, dès leur fondation et pendant près de huit siècles, admettre des femmes comme étudiantes et même comme enseignantes. Comment résister au plaisir de citer deux autorités italiennes : Dante vers 1300 qui demande « Qu'y a-t-il de plus beau chez la femme que le savoir ? » et l'Arioste vers 1500, qui affirme « Les femmes ont atteint l'excellence dans chacun des arts qu'elles ont cultivé avec soin... » ?

En France, en revanche, la situation restera longtemps difficile et les *Femmes savantes* de Molière ont eu une influence durable : au XVIII^e siècle les femmes tenaient certes des salons très fréquentés où se discutaient des problèmes intellectuels mais elles ne pouvaient en aucun cas se manifester dans des lieux publics. Rappelons l'exemple de madame du Châtelet qui devait se déguiser en homme pour aller discuter avec Lalande, Clairaut,

Maupertuis et autres hommes de science qui l'appréciaient beaucoup mais qui se réunissaient dans des lieux publics, en l'occurrence un café.

Il est donc surprenant qu'en Italie, les femmes aient continué à être admises à l'éducation scientifique : aussi y trouve-t-on des femmes qui ont atteint un niveau suffisant pour passer à la postérité de leur vivant. Le XIX^e siècle a réussi à enterrer leur gloire et elles n'ont été redécouvertes que dans la seconde moitié du XX^e siècle avec leurs consœurs britanniques, allemandes et françaises. Parler d'Italie en ce XVIII^e siècle est un abus de langage puisque la péninsule est partagée en plusieurs États. L'élément le plus stable est constitué par les États du pape dont les frontières changent peu depuis le pape Jules II, cet excellent guerrier du début du XVI^e siècle. Bologne fait partie des États pontificaux, ce qui lui a assuré une certaine paix et une grande prospérité : elle est dirigée par un cardinal et par un sénat. Signalons enfin qu'à cette époque beaucoup de Français, dont des encyclopédistes, pensent avec dédain à ces pays transalpins : ils ont décrété qu'ils sont pauvres, livrés aux superstitions et peu lettrés. Mais les Lumières ont aussi illuminé cette Italie : on parle en italien de l'*Illuminismo*.

C'est dans les États du pape que Laura Maria Catarina Bassi naît en 1711 dans une famille de Bologne : nous savons que son père était juriste ainsi que de nombreux membres de sa famille et nous pouvons supposer que la famille occupait une position importante dans la ville de Bologne. Nous avons le récit d'un auteur français, Louis-Antoine Caraccioli, qui décrit Bologne au XVIII^e siècle : « Les sciences sont tellement familières aux Bolognois, que des femmes même, agrégées à l'Université, professent publiquement la philosophie, et que son Académie de l'Institut, à laquelle toutes les sociétés de l'Europe se font gloire d'être unies, fut toujours célèbre par ses observations. Le cardinal légat s'occupe du civil, comme le cardinal archevêque, du spirituel. Il a une garde et son pouvoir s'étend sur beaucoup d'objets ». À l'époque, le cardinal archevêque, dont le pouvoir s'étend en particulier à l'université est Prospero Lambertini, un Bolognois, qui sera élu pape sous le nom de Benoît XIV en 1740 : c'est un homme très ouvert qui soutiendra toujours Laura Bassi tout au cours de sa vie.

Laura Bassi révéla très vite des dons exceptionnels pour apprendre : elle apprit des langues - le français, le grec et le latin - les mathématiques, la philosophie, en particulier la logique, et ce qu'on appelait la philosophie naturelle, que nous appellerions plutôt la physique de nos jours. Ses contemporains louèrent sa prodigieuse mémoire et ses facilités pour tenir des raisonnements, même très élaborés. Aussi sa famille et ses amis l'encouragèrent à se présenter à une épreuve de *disputatio* qui était organisée chaque année par l'université de Bologne : tout le monde pouvait se présenter. Il s'agissait de débattre avec cinq des professeurs de l'université les plus érudits sur des sujets très variés, philosophiques ou scientifiques. Ces joutes avaient lieu en public et étaient très suivies. Laura, devant l'insistance de sa famille, finit par accepter.

En général, ces débats avaient lieu dans le hall de l'université, mais le public se révéla si nombreux lorsqu'on apprit qu'une jeune fille de vingt-et-un ans se présentait qu'on dut tenir cette *disputatio* dans le grand hall du palais des sénateurs. Il faut imaginer la scène : tous les notables de la ville étaient là, à commencer par les deux cardinaux qui dirigeaient la ville, le cardinal Grimaldi, légat du pape, et le cardinal archevêque Lambertini, déjà évoqué. Mais aussi le gonfalonier, les sénateurs qui assistaient le cardinal légat, des membres de la noblesse, de nombreux intellectuels et membres de la bourgeoisie. Et bien sûr, toute l'université. Laura Bassi dut se sentir un peu intimidée, mais dès que la discussion commença elle se retrouva à son affaire et montra ses talents de dialecticienne et surtout l'étendue et la profondeur de ses connaissances. Elle fut longuement applaudie et impressionna tellement le cardinal Lambertini qu'il lui rendit visite dès le lendemain. Il voulait rendre sa gloire d'antan à l'université : aussi encouragea-t-il la jeune Laura Bassi à continuer ses études et surtout à se présenter aux examens de l'université afin d'avoir les titres pour pouvoir y enseigner. Quelques jours après la fameuse *disputatio*, la jeune femme - rappelons qu'elle avait vingt-et-un ans - fut reçue docteur en philosophie au cours d'une cérémonie encore plus brillante qui eut lieu au palais communal dans le grand hall d'Hercule : à la célèbre assistance précédemment citée s'était joint le cardinal français de Polignac qui se rendait à Rome. Le recteur de l'université prononça un long discours en latin auquel Laura répondit, dans un latin très pur nous disent les commentateurs. Elle fut alors couronnée de lauriers et reçut la toge de l'université, le *vajo*. Le public la raccompagna jusque chez elle et elle fut applaudie par toute la cité.

L'université avait été tellement impressionnée par les qualités de Laura Bassi qu'elle décida de l'engager comme enseignante et aussi comme chercheuse. Pour cela, il fallait qu'elle passe un nouvel examen dans le domaine qu'elle aurait à enseigner : elle voulait travailler en sciences et ce fut donc en physique et en mathématiques qu'elle passa ce dernier test. Il s'agissait d'une épreuve très sérieuse et cinq examinateurs furent choisis parmi les professeurs de l'université : ils durent jurer solennellement que la candidate n'aurait aucune connaissance préalable des questions qui lui seraient posées et qu'ils ne feraient preuve d'aucune partialité ! Elle passa haut la main cet examen et fut nommée ce qu'on appellerait de nos jours maître de conférences en physique et mathématique. La ville de Bologne était même prête à payer ses illustres citoyennes ! À l'occasion de cette

nomination, qui en faisait la première femme à obtenir un poste universitaire dans le domaine des sciences, des poésies furent écrites en son honneur et le sénat de Bologne fit frapper une médaille montrant son effigie d'un côté et où le revers montre Minerve avec cette inscription : « À la seule à qui il fut donné d'avoir vu Minerve ».

Le premier cours de la nouvelle *dottoressa* fut suivi par toutes les notabilités de la ville en plus des étudiants. Le sujet de cette conférence, en latin, était « L'eau, élément naturel pour le corps et pour une partie des autres corps de l'univers ». Il est difficile de savoir exactement en quoi consistaient ses devoirs d'enseignante mais il semble que l'université ait hésité à lui faire enseigner à des étudiants mâles. D'autre part, il existait des limites assez strictes à ce que l'on pouvait enseigner : toujours est-il que Laura Bassi ne put enseigner en public sans l'approbation de ses collègues mâles. Ceux-ci craignaient visiblement qu'elle ne crée un précédent qui risquait d'encourager d'autres femmes à devenir universitaires. D'autre part, ils craignaient aussi les perturbations que la présence d'une jeune femme parmi eux risquait d'entraîner. Laura Bassi résolut le dernier problème en épousant en 1738 – elle avait 27 ans – un de ses collègues physicien, Giuseppe Veratti. Elle expliqua qu'elle « avait choisi une personne qui suivait le même chemin d'études et qui, elle en était sûre, ne l'empêcherait pas de continuer ces études ». Signalons que ce mariage scandalisa certains clercs conservateurs qui auraient voulu qu'une femme scientifique se consacraît à la science comme à un sacerdoce et restât donc, bien entendu, vierge. Mais ce ne fut pas l'avis général, car les promotions continuèrent normalement d'être accordées à Laura Bassi. Le mariage semble avoir été heureux et ils eurent beaucoup d'enfants, dont seulement cinq atteignirent l'âge adulte. Un de ses fils devint physicien, professeur à l'université de Bologne, deux autres fils devinrent prêtres et une de ses filles nonne. Les chroniqueurs insistent sur la grande piété de Laura ainsi que sur ses excellentes capacités domestiques et ses mérites comme maîtresse de maison ! Une façon de se rassurer, peut-être ?

En tous les cas, ce mariage eut un grand avantage pour Laura Bassi (elle semble avoir gardé son nom patronymique) : elle commença à donner des cours chez elle et à travailler à la maison. Cela résolvait tous les problèmes : elle se sentit visiblement plus libre en donnant des conférences en quelque sorte privées pour lesquels elle enseignait ce qu'elle voulait. En particulier, elle enseigna avec succès la physique de Newton, mécanique et optique, lequel avait encore beaucoup de détracteurs dans les milieux académiques. Certains des textes de ses conférences ont été publiés par l'université de Bologne. Son rôle a été très important pour la diffusion des idées de Newton dans le sud de l'Europe. Elle se révéla apparemment excellente pédagogue car ses cours furent toujours très suivis et un certain nombre d'étudiants vinrent de Grèce, d'Allemagne et de Pologne pour étudier avec elle. Parmi ses étudiants italiens deux furent très connus, Lazzaro Spallanzani, qui s'illustra en physiologie et Luigi Galvani qui devint médecin et physicien et étudia en particulier l'action de l'électricité sur les muscles de grenouille.

Elle a toujours fait partie du corps enseignant de l'université : en fait, ses connaissances modernes en physique et en mathématique et ses enseignements équilibraient les approches traditionnelles de ses collègues à l'université. De plus, elle développa la physique expérimentale et l'enseigna de façon très innovante à ses étudiants. Nous savons en particulier qu'elle réclama une substantielle augmentation, en 1750, comme reconnaissance des enseignements de physique expérimentale qu'elle donnait chez elle et qui évidemment coûtaient cher ! Elle l'obtint d'ailleurs. Son salaire finit par atteindre les montants les plus élevés de l'université au fur et à mesure que sa renommée internationale augmentait. Parallèlement, elle fit de nombreux travaux de recherche : cette activité s'exerçait évidemment de façon très différente de celle existant maintenant. Nous avons dit que Laura Bassi travaillait chez elle avec quelques étudiants et surtout avec son mari, qui semble avoir été un bon expérimentateur. Il nous reste très peu de ses œuvres : on ne faisait pas de publications dans des journaux scientifiques, comme de nos jours. Les résultats étaient principalement présentés sous forme de conférences. Il reste aux archives de Bologne vingt-neuf manuscrits mais nous savons que tous n'ont pas été conservés. Nous connaissons les titres de quelques-unes de ses contributions : « De la compression de l'air », en 1746, « Sur les bulles observées dans des liquides en mouvement », en 1747, et « Sur les bulles d'air qui s'échappent des fluides », en 1748. Les titres peuvent nous sembler amusants aujourd'hui mais n'oublions pas que la thermodynamique en est à ses premiers balbutiements : ces trois articles, qui traitent des mélanges de corps à l'état liquide et gazeux, sont incontestablement importants... et nouveaux !

Elle correspond avec des savants de tous les pays européens et reçoit de nombreuses visites à Bologne de tous les scientifiques de passage. En 1735, c'est-à-dire trois ans après sa nomination à l'université de Bologne, elle reçoit l'autorisation de consulter au Vatican une collection de livres essentiels, mais interdits : l'accès à l'*Index Liborum Prohibitorum* était limité aux scientifiques ayant plus de 24 ans – elle venait juste de les avoir – mais en général les savants de sexe féminin n'y avaient pas accès. La protection du cardinal Lambertini n'aurait certainement pas été suffisante si elle n'avait pas déjà eu une réputation incontestable. Cette collection contenait bien évidemment de nombreuses œuvres scientifiques interdites par l'Église, en particulier celles de Copernic et de Galilée. Rappelons que cet index, créé en 1564, ne fut supprimé qu'en 1966, après Vatican II.

En 1740, le cardinal Lambertini est élu pape après un long conclave qui dura plus de six mois ; il prend le nom de Benoît XIV. Bologne, et Laura Bassi, perdent un protecteur à l'esprit ouvert, très grand homme des Lumières. Mais il est intéressant d'avoir comme nouveau pape un fervent adepte des sciences et de l'érudition. Un de ses premiers actes, en 1741, est de faire accorder par le Saint Office l'*imprimatur* aux œuvres complètes de Galilée. Cette révision fait suite à la première preuve expérimentale directe de la trajectoire orbitale de la terre autour du Soleil obtenue par James Bradley. Dès 1757, tous les ouvrages favorables à l'héliocentrisme sont retirés de l'index des livres interdits.

Vers la fin de sa vie, Laura Bassi fit de nombreuses études sur l'électricité qui commençait à être étudiée sérieusement : nous savons que l'université lui a accordé des crédits pour acheter des appareils afin de faire les expériences nécessaires à ses travaux. Elle étudia avec son mari quelques utilisations de cette mystérieuse électricité en médecine. Mais nous ne possédons aucun texte donnant ses résultats. On peut penser qu'il dut y en avoir car l'abbé Nollet, considéré comme le « pape » de l'électricité en France, fit un voyage en Italie et il vint longuement la voir.

On peut aussi supposer que Galvani, qui fut son étudiant, a participé à ces études et que c'est cela qui lui a donné l'idée de faire ses expériences célèbres sur l'action de l'électricité sur les nerfs et les muscles publiées dans son ouvrage intitulé *Commentaire sur les forces électriques dans le mouvement musculaire*.

Laura Bassi travailla jusqu'à sa mort, qui survint en 1778 : elle fut enterrée, avec beaucoup d'honneurs, dans l'église du Corpus Domini à Bologne. Sa remarquable carrière reste un très bel exemple du rôle et de l'influence que les femmes pouvaient avoir en sciences à l'égal de leurs collègues masculins. Elle a été totalement acceptée par la communauté scientifique européenne de son temps. Son action pour faire connaître et accepter les théories modernes de Newton fut déterminante et ses recherches furent excellentes pour l'époque. Elle est étonnamment moderne. Cette physicienne, enseignante et chercheuse, mère de famille, se battant pour obtenir des crédits et des augmentations... Cela rappelle bien des problèmes dans nos universités.

HENRIETTE D'ANGEVILLE : L'AUDACIEUSE « FIANCÉE DU MAUDIT »

Monique BROUSSAIS



Vivre dans une colline aux senteurs de Provence, sous une température que beaucoup envient, ne me fait pas oublier les montagnes qui ont enchanté mes jeunes années. Mon plus grand bonheur était de voir depuis notre jardin le mont Blanc qui pointait le bout de son sommet... Cependant, c'était signe de pluie pour le lendemain. Mais que ce spectacle était beau. De cette belle montagne, j'ai entendu beaucoup d'histoires et d'anecdotes racontées par mon père qui avait rencontré quelques audacieux sportifs : Lionel Terray, Émile Allais, René Demaison. Et j'avais aussi, dans mon entourage, Josette, une connaissance voisine qui, avant de devenir membre de l'équipe de France, avait skié à l'âge de cinq ans dans la vallée Blanche... Les journaux l'avaient qualifiée de « Minou Drouet des Neiges ».

4 807 mètres... Cette altitude qu'il fallait connaître par cœur, figurait dans nos manuels de géographie depuis 1863, et changea à partir de 1986. À cette date, les appareils de mesure tenant compte de l'enneigement et du vent bouleversèrent ces données tous les deux ans.

En tout cas à l'école, nos maîtresses n'oubliaient pas de rendre hommage à Balmat, au docteur Paccard, au physicien Saussure, qui furent les premiers à le gravir et à l'étudier, en 1786, et à Pierre Guillaume Martel, ingénieur et mathématicien qui baptisera le sommet le plus haut : mont Blanc.

La Savoie était une région de superstition : cette haute montagne était considérée comme une montagne sacrée et maudite qu'il ne fallait pas violer. On l'exorcisait en faisant des processions car on se rendait compte que la montagne avalait quelques rares explorateurs et que les cadavres étaient rejetés au bas des glaciers. De plus, on avait peur que la mer de Glace envahisse la vallée.

C'est ainsi qu'on ne retrouvera jamais le corps de Balmat disparu dans une crevasse, en 1834.

Lorsque je fréquentais le cours complémentaire de ma ville natale, notre professeur de français décida d'établir une correspondance avec une adolescente de notre âge qui était en convalescence au château d'Angeville situé sur le plateau d'Hauteville Lompnes (prononcé Lône). Cette commune est réputée pour ses carrières de pierres : un beau calcaire ambré, très résistant et homogène utilisé par des artisans et des artistes et qui s'exporte aux quatre coins du monde. La pierre d'Hauteville a contribué à ériger des bâtiments de notoriété internationale, le piédestal de la statue de la Liberté, l'*Empire State Building*, l'escalier de la maison Blanche, le palais impérial de Tokyo, le palais de l'Escorial en Espagne, le palais de Chaillot à Paris, l'autel de la basilique souterraine de

Lourdes, et bien d'autres encore... Mais Hauteville a acquis une certaine notoriété surtout pour ses centres de soin, maisons de repos et centres de rééducation spécialisés pour les maladies pulmonaires, en particulier la tuberculose, un terrible fléau. Nous répondions aux longues lettres de Madeleine, notre correspondante convalescente, qui nous fit découvrir l'histoire de l'audacieuse Henriette d'Angeville, conservée précieusement dans ce château.

Cet imposant bâtiment défensif, possession des comtes de Savoie, édifié au XI^e siècle, fut très convoité au XIV^e par le Dauphiné et le royaume de France. Après le rattachement à la France, en 1601, le château revint à la famille d'Angeville en 1657 et est resté dans cette famille jusqu'au XX^e siècle. En 1917, il est vendu à la Croix-Rouge qui le transformera en sanatorium, puis en centre de réadaptation. Depuis 2016, il accueille des personnes âgées dépendantes. Quelques personnages illustres ont marqué la vie de cette bâtisse. Adolphe d'Angeville, le frère d'Henriette, fit une carrière militaire et devint maire de Lompnes (Lône). Il contribua au développement des voies de communications et des fruitières. La fruitière (appellation d'usage dans les massifs du Jura et des Alpes) est une fromagerie traditionnelle de montagne où les producteurs locaux mettent en commun le lait de leur troupeau pour produire un fromage artisanal. Une autre célébrité séjournera au château d'Angeville : le poète Louis Aragon y passa deux étés en vacances avec sa mère (1905 et 1906). Dans son roman *Les Voyageurs de l'Impériale* (1942), Aragon donne une foule de détails sur son enfance et décrit son séjour à Hauteville en baptisant le château Sainteville.

Mais revenons à Henriette. Issue d'une famille aristocrate, victime des tourments politiques, elle naît à Semur-en-Auxois, le 20 ventôse de l'an II, soit le 10 mars 1794, sous le prénom révolutionnaire de Pensée. Son père est emprisonné et son grand-père sera guillotiné. Voilà des événements qui forgeront le caractère de la petite fille qui, après un séjour en Suisse, revient au château natal et commence à gravir à l'âge de dix ans quelques collines de granit environnantes.

Dans de petits carnets, Henriette explique comment lui vint le goût de chacune de ses expéditions.

« Depuis toujours, mon regard se tournait vers les crêtes de nos montagnes couvertes de sapins et situées entre Nantua et Belley. Le mont Planachat, point culminant de cette chaîne (du Jura) est élevé de 618 toises (1 234 m d'altitude) au-dessus du niveau de la mer, et le sol du château de Lompnes de 450 (877 m). Mais mon ambition était tout autre. Au cours des mois de juillet et d'août 1838, j'avais visité les vallées de Montjoie et de Chamonix et terminé ma campagne par une ascension au mont Joly élevé de 1 368 toises (2 666 m). Dans aucune de ces courses, je n'avais éprouvé la fatigue dont se plaignent la plupart des voyageurs ; peut-être devais-je cet avantage à une bonne constitution fortifiée par l'air pur des hautes montagnes que j'habite, peut-être aussi à l'habitude prise dès ma jeunesse de franchir les pentes escarpées et les vallées profondes de mon pays natal. »

Éblouie et fascinée par le mont Blanc, Henriette décide de s'attaquer à la belle montagne. Elle écrit : « J'en ai eu l'idée depuis dix ans, le projet depuis un mois, le parti pris depuis quinze jours. »

Elle n'ignorait pas que le 14 juillet 1808, Marie Paradis, fut la première femme à parvenir au sommet du mont Blanc. C'est Alexandre Dumas qui fit découvrir le récit de cette paysanne chamoniarde dans le 1^{er} tome de son ouvrage *Impressions de voyage en Suisse*, édité en 1832. Plus tard, Gaston Rebuffat, qui conquiert l'Annapurna en 1950 en compagnie de Lionel Terray et Maurice Herzog, écrit dans son ouvrage *Mont Blanc, jardin féérique* :

« Marie Paradis, la vieille Chamoniarde, racontait son ascension avec une franchise exemplaire : “J'étais à mon travail lorsque des guides, sous la conduite de Jacques Balmat, vinrent me dire : « Marie, tu es une bonne fille qui a besoin de gagner ; viens avec nous, nous te mènerons à la cime et ensuite les étrangers voudront te voir et te donneront des étrennes”. Cela me décida, et je partis avec eux. Au Grand Plateau, je ne pouvais plus aller.... J'étais bien malade... Je me couchais sur la neige. Je soufflais comme les poules qui ont trop chaud. On me donna le bras des deux côtés, on me tira ; mais aux Rochers Rouges, plus moyen d'avancer, et je leur dis : Fichtre ! une crevasse et alla ô vo vodra. “Il faut que tu ailles au bout”, me répondirent les guides. Ils me prennent, me tirent, me poussent, me portent et enfin nous sommes arrivés.

– Et qu'est-ce que vous avez vu là-haut ?

– Sur la cime, je n'y voyais plus clair, je ne pouvais plus ni souffler ni parler ; c'était bien blanc, là où j'étais, et bien noir là-bas où ce qu'on regardait. »

C'est ainsi que cette simple servante d'auberge ne devint jamais une véritable célébrité.

Henriette, en revanche, âgée de 44 ans, était bien décidée à réunir de son côté toutes les conditions. Elle prépara minutieusement son ascension malgré l'étonnement et la désapprobation de son entourage.

Tout d'abord, elle choisit un accoutrement masculin tout en déclarant. « On ne va pas à la cour du roi des Alpes en robe de soie et bonnet de gaze. Cette visite exige un costume plus sévère ! » Elle choisit un pantalon très large dont le bas rétréci pouvait entrer dans les guêtres, une chemise chaude, un tartan à carreaux, une paire de gants en tricot fourré, un boa de plumes, un bonnet garni de fourrure, un grand chapeau de paille de Chamonix, un masque de velours noir. Un grand bâton ferré l'aidera à marcher et à sonder la neige.

Elle écrit : « Ce costume tel que je l'ai porté pesait quatorze livres fortes. Outre ces vêtements, j'avais encore plusieurs meubles : Un grand sac plat garni de poches, un flacon d'eau de Cologne, un immense éventail pour faire donner de l'air en cas de besoin, un tout petit pour s'en donner soi-même, un couteau portant canif, une corne pour les changements de souliers, une petite cafetière à l'esprit de vin pour faire du thé en cinq minutes, une boîte garnie de thé, une seconde boîte garnie de pommade de concombre, un thermomètre pour juger des variantes du froid, une excellente lunette d'approche, un oreiller en gomme élastique, deux gourdes pour le lait d'amande et la limonade, un calepin obligé pour écrire les notes avec une demi-douzaine de crayons et enfin un miroir, meuble féminin par excellence... »

Avec quelques difficultés, elle réussit à convaincre six guides, six porteurs et un muletier à l'accompagner. Gigots de mouton, longes de veau, bouteilles et baril de vin, d'eau de vie, sucre, chocolat, pruneaux, couvertures et pelisses doublées de fourrure garnissent les sacs et chargent le mulet. Le curé de Chamonix lui ayant donné l'autorisation de manquer la messe, Henriette est décidée à partir le dimanche 2 septembre 1838. Mais l'équipage redoutant de ne pouvoir prier avant de partir, l'escalade, commença le lundi 3 septembre. Ce jour-là elle précise : « J'avais quarante-quatre ans, cinq mois et vingt-quatre jours. »

La montée se passe allègrement. Les guides sont impressionnés par cette énergique bonne femme. Ils déclareront : « Elle va comme nous et n'a peur de rien. » Ils feront une première halte au refuge des Grands Mulets. Ce refuge situé à 3 051 m d'altitude est sur un îlot rocheux entouré de glace. Après un gigot, quelques bouteilles et les traditionnelles chansons qui ont l'habitude d'égayer nos veillées savoyardes, Henriette note : « Avec des voix à faire retentir tous les échos du mont Blanc, on chanta le ranz des vaches puis une chanson en patois chamoniard. » La nuit fut réparatrice.

Le lendemain, il faut prendre la direction du Dôme du Goûter culminant à 4 304 m. La montée devient plus difficile. Henriette écrit encore : « Le froid devenait plus vif, j'avais pris soin de me frotter le visage avec la pommade de concombre dans cette partie couronnée d'une guirlande de séracs ». Par prudence, les guides divisent la caravane. En franchissant un pont de neige, Henriette va se retrouver un pied dans le vide. Une pensée traverse son esprit : « Si nous sommes saisis par une avalanche, elle ferait à la fois six veuves et vingt-sept orphelins. » Elle doit vaincre le mal des montagnes. « Je ressentais une courbature dans les reins, accompagnée d'une pesanteur sur les yeux et mon pouls donnait 136 pulsations par minute, avec un cœur qui ouvrait ma poitrine. » Les guides lui proposent de la soutenir, mieux, de la porter. Ces paroles lui redonnent du courage, elle ne veut subir un tel affront alors qu'elle est proche de la cime... « À la cime ! À la cime ! » devint son cri de guerre. Débarrassée de sa corde et ses bâtons à 13 heures et 25 minutes, son pied foulait enfin le sommet du mont Blanc et... « dans la plénitude de mes facultés physiques et intellectuelles, je pus admirer le grand spectacle qui s'offrait à moi... ».

Un pigeon qui devait prévenir de la réussite de leur exploit est lâché et disparaît rapidement... Il n'atteindra jamais Chamonix... Dans la vallée, les lunettes sont fixées sur le sommet sans trop voir ce qui se passait... Deux des guides joignent leurs mains et sur ce siège improvisé puis élèvent Henriette afin de la faire arriver plus haut que le mont Blanc. Avant de donner le signal du départ Henriette grave sur la neige : *Vouloir c'est pouvoir*.

Le retour à Chamonix fut triomphal, toutes les fenêtres étaient garnies de monde, on fit exploser des boîtes pleines de poudre et son arrivée fut saluée aux cris de « Vive la reine des Alpes ! ».

Le lendemain, une paysanne aux cheveux blancs lui sauta au cou et l'embrassa : c'était Marie Paradis qui lui glissa à l'oreille : « Je suis montée, on m'a traînée, on m'a portée... J'ai failli mourir ! J'ai vu du blanc et du noir et je suis redescendue... C'est bien vous qui êtes la première ! ».

La montagne est désormais le domaine préféré d'Henriette. Elle fuit les mondanités et partage son temps entre le silence de son château et de grandes balades sur les monts qui l'entourent. En février 1842, elle séjourne sur le plateau de Retord, dominant sa ville natale, « une terre d'histoire et de légendes » que nous connaissons bien pour l'avoir parcourue en famille et en toute saison. Henriette décrira ce lieu aux compositions harmonieuses

entre combes, cols et vallons où se perdent des fermes qui possèdent chacune une histoire racontée le soir à la veillée. Depuis le Signal, haut de 1 322 m, Henriette écrit : « J'aperçois tout à coup mon ami le mont Blanc et la chaîne alpestre dont il est le roi... Je m'extasiais de cette vue malgré l'absence du soleil ». La neige est épaisse, Henriette accompagnée par deux guides se laisse tirer sur une luge jusqu'à la cure. Le brave curé de Retord lui offre l'hospitalité. Elle dormira dans l'unique chambre de la cure. Dans cette pièce séparée de l'écurie par une cloison en planches, le bruit des rats et le meuglement des bestiaux l'empêcheront de dormir. Le lendemain, le curé essoufflé lui crie : « Mademoiselle, vite au Signal, c'est magnifique ». Elle chausse « ses cercles », que nous appelons aujourd'hui « raquettes », et court vers un paysage lumineux et ensoleillé. Elle assiste stupéfaite à un merveilleux coucher de soleil sur la chaîne alpine et admire la dernière auréole qui illumine « son amant glacé ». Elle fera quelques dessins des Alpes suisses, savoisiennes et dauphinoises, mais aussi de la petite chapelle dédiée à saint Roch qui réunit, chaque dimanche, le brave peuple montagnard. De ce séjour, Henriette gardera un souvenir inoubliable.

Bien sûr, elle savoure toujours son triomphe et aime se retrouver dans son château à Hauteville. Elle rédige, en 1839, le contenu de ses notes dans un cahier illustré par ses soins, intitulé *Petit carnet vert*, jamais édité et conservé au Musée cantonal de Lausanne. Elle écrit :

« Apparemment, la notoriété de mon ascension n'avait pas atteint ce village puisqu'on n'hésita pas à amputer péremptoirement ma propriété de la Maladière et celles de mes voisins les frères Hugon pour l'élargissement de la route en notre vallée et Champdor pour faire une économie de 500 francs ! J'écrivis le 6 février 1854 une longue lettre au maire, mais rien n'y fit. "Nul n'est prophète en son pays !" »

Elle continue l'alpinisme et aura vingt-et-une autres ascensions à son actif, y compris une hivernale. En 1863, elle effectue sa dernière grande course sur l'Oldenhorn (3 123 m) dans les Alpes vaudoises. Elle a 69 ans. Puis, elle s'installe dans le village de Ferney-Voltaire, près de la frontière suisse. Vers la fin de sa vie, elle s'intéresse à la spéléologie et fonde un musée de minéralogie à Lausanne qui possède le petit carnet vert.

C'est dans cette ville qu'elle mourra, en 1871. Ce n'est qu'en 1903, qu'elle rejoindra le caveau familial à Hauteville.

Il faudra attendre 1993 pour que la ville d'Hauteville donne son nom à une rue. Par contre l'un des derniers trains à crémaillère, le plus haut de France, qui dépose les skieurs l'hiver à 1 800 m et l'été les randonneurs à 2 300 m a été tracté par une locomotive portant le nom de « Mademoiselle d'Angeville ».

Cette femme libre et indépendante qui se présentait comme étant « la fiancée du Maudit », a remplacé l'image romantique de la femme fragile et effacée que son rang plaçait plutôt dans les salons. Il faut dire que dès le XVIII^e siècle, l'alpinisme représente l'effort intensif, quasi surhumain, d'hommes bravant les plus grandes difficultés naturelles. Cette école de sang-froid, d'esprit d'aventure, de courage, de force paraissait n'être réservée qu'aux hommes.

Faible et fragile, la femme sera avant tout la touriste qui accompagne son mari jusqu'aux belvédères dominant les glaciers et qui suivra aux jumelles son ascension périlleuse.

Et pourtant, Henriette d'Angeville a ouvert une voie que beaucoup auront l'audace d'emprunter, bien que l'on apprécie peu que les femmes se lancent dans des excursions, pas du tout faite pour le « sexe aimable ». Georges Sand, randonneuse expérimentée ayant parcouru les Pyrénées, le Massif central, débarquera à Chamonix en 1874. Pantalon de toile, blouse et casquette, elle parcourt la montagne, rejointe par des amis dont Liszt et Marie d'Agoult à l'hôtel de l'Union. Voilà qui déplaît fort, la troupe sème la perturbation : « Des gens mystérieux, chevelus comme des sauvages où il n'est pas possible de reconnaître les hommes des femmes, les valets des maîtres », dit-on à l'hôtel où l'on recompte l'argenterie après leur départ. Georges Sand sera la première femme à adhérer au Club alpin français dès sa création, en 1874. Elle écrira de très beaux textes sur la montagne qu'elle appréciait :

« J'aime ces lieux incultes, inhabitables qui n'appartiennent à personne. [...] Je fermai les yeux, au pied d'une roche, et mon esprit se mit à divaguer. En un quart d'heure, je fis le tour du monde. »

Plus tard, beaucoup de femmes alpinistes ont été des pionnières d'exploits honorés par la presse et les médias de l'époque, puis vite oubliées. Dans nos montagnes, on se souvient encore de Catherine Destivelle, la première à gravir les trois grandes faces nord des Alpes (Eiger, Cervin et Grandes Jorasses) en solo et en hiver, et de Chantal Mauduit, victorieuse (sans oxygène) de six sommets de 8 000 m, qui mourra sur les pentes du Népal. Mais qui sait que c'est une Polonaise (Wanda Rutkiewicz) qui atteindra huit des quatorze sommets de plus de

8 000 m, avant de disparaître en 1992, en tentant l'ascension d'un des points les plus hauts de l'Everest ? Et enfin que c'est une Japonaise (Junko Tabei) qui fut, la première femme à atteindre le sommet de l'Everest, en 1975, avant que, vingt ans plus tard, une Britannique (Alison Hargreaves) ne réussisse l'exploit sans oxygène ?

Laissons à Marthe Rougier, écrivaine, journaliste et alpiniste le soin de conclure. Elle exprime toute sa passion pour la beauté et pour l'extase de la montagne : « La recherche d'impressions rares et neuves, le désir de recueillir encore un peu de cette beauté des choses qui alimentera par la suite notre rêve intérieur, tout le reste ne compte pas. »

SAINTE DOUCELINE

Christian PHILIPPON

C'est en étudiant les œuvres des mystiques du Moyen Âge que l'on peut croiser la personne de Douceline. Elle est la patronne des Hyérois et ses ossements sont déposés dans la cathédrale de la Major à Marseille. C'est une sainte, mystique et béguine, dont la vie fut remarquable à plusieurs titres.

Tout d'abord, Douceline fut une sainte provençale, titre exceptionnel, dans ce pays qui la vit naître, en 1214, de l'union de Bérenger de Digne, riche marchand, et d'Huguette de Barjols, ville où elle passa son enfance. À la mort de sa mère, elle suivit son père et rejoignit Hyères où elle fonda, en 1240, un premier établissement, la maison du Roubaud, du nom du ruisseau près duquel il fut élevé. Dix ans plus tard, elle récidiva à Marseille en y créant un deuxième établissement de même nom. Elle s'y éteignit, en 1274, après s'être partagée entre les deux lieux. Ses maisons lui survécurent jusqu'en 1415. Sa sainteté ne fut jamais que régionale et son culte fait pâle figure devant celui des légendaires Marthe et Marie-Madeleine. Il faut rappeler d'ailleurs que l'invention à Saint-Maximin des reliques de cette dernière par Charles d'Anjou, prince de Salerne, neveu de saint Louis, eut lieu vers 1279-1280.

Autre particularité, Douceline était béguine, état inconnu dans le comté de Provence jusqu'à son choix. Elle innova donc en y fondant la première maison de ce type. Les béguines étaient apparues massivement après 1170, en Flandre et dans la vallée du Rhin. Ces *mulieres religiosae* étaient des religieuses laïques, vivant fort dévotement dans le monde, seules ou logées dans des couvents sans règle et des quartiers sans clôture. Vierges, veuves, voire mariées, elles faisaient un seul vœu, celui de chasteté. Elles conservaient leurs biens et pouvaient travailler, le plus souvent dans l'artisanat, et elles consacraient leurs œuvres à la prise en charge des pauvres, des vieux, des malades, voire des lépreux. Les béguinages étaient le plus souvent sous l'autorité de clercs mais néanmoins suscitaient une immense méfiance de la part de l'Église. On a attribué leur apparition explosive à un manque d'hommes et surtout à une éruption spirituelle dont témoignent les écrits d'Hadewich d'Anvers, de Mechtilde de Magdebourg, de Marguerite Porete. Cette dernière, pas assez orthodoxe dans son discours sur l'essence de Dieu et la Sainte Trinité, rédigé de plus en langue vulgaire, finit sur le bûcher en 1310.

Une autre spécificité de notre héroïne est qu'elle nous est connue par un long et beau texte, destiné sans doute à sa canonisation. D'abord écrit en 1297, il fut repris après 1315. Il est à noter que le concile de Vienne supprima les béguinages, en 1312, et sans doute la reprise du récit eut pour but de le rendre tout à fait conforme aux désirs du haut clergé. D'ailleurs, des bulles papales permirent dès 1320 la réouverture des maisons du Roubaud. Quatre traductions furent faites de ce travail et nous avons choisi la première, celle du père Albanès, datée de 1879. Il s'intitule : *Li vida de la benaurada sancta Doucelina, mayre de las donnas de Robaut*. Il est l'œuvre de la fidèle seconde de Douceline, Philippine de Porcelet, qui le rédigea, fait rarissime en langue vulgaire, en l'occurrence en parler marseillais et non pas en latin. Il est la principale source de ce que nous savons de la sainte ; on peut y associer des éléments indirects provenant de testaments, de bulles papales et surtout du bienheureux Hugues, son frère aîné, prédicateur franciscain célèbre, clerc brillant, ministre provincial. Il nous est connu par ses écrits, les notes de frère Salimbene et le récit de Joinville. Ce dernier rapporte son sermon véhément adressé en 1254 au roi Louis IX, à son retour de la septième croisade. Il fut considéré, ainsi que sa sœur, comme joachimite de la mouvance des spirituels. Si la première désignation est fondée, en ce qui concerne la seconde, tout au plus fut-il un précurseur des partisans d'un retour à la règle initiale de Saint François. Enfin, certains le considèrent comme l'inspirateur de l'ordre des frères sachs.

Un dernier point remarquable réside dans l'aspect étrange, étranger que son existence revêt pour nos esprits postmodernes, normés et normatifs, toujours à la recherche de la preuve, pétris de matérialisme et vivant dans l'instant. Elle est en effet une mystique, une de ces femmes sans raison, une de ces folles de Dieu, qui, éprises de liberté, vouaient leur vie à un amour, à une union spirituelle exclusive avec le Créateur et qui alors étaient socialement intégrées. Fuyant le monde, elles mortifiaient leur corps, surtout en se privant de nourriture et s'abandonnaient à l'extase. À l'examen, elles posent le problème de la place de la femme à ces époques, de ses modes d'expression et enfin nous renseignent sur la difficulté à exister sous la pesante autorité de cette Église qui ne fit jamais que les tolérer. Nous allons poser le cadre historique général, puis parcourir le long et superbe texte de sa vie. Et enfin apporter quelques éléments de réflexion. Nous allons essayer de lui rendre l'hommage qu'elle mérite et de la sortir de l'oubli relatif où elle se trouve.

Le cadre général

C'est celui de ce treizième siècle, considéré par beaucoup comme un temps d'explosion spirituelle, comme une véritable renaissance. En effet, il est à l'apogée de la phase de croissance qui a débuté à la fin de la période carolingienne, en parallèle à l'optimum climatique, et qui a vu une expansion nette au plan démographique, technique, économique, culturel. C'est l'âge d'or de la féodalité dans ce monde occidental homogène, qui est quasi totalement chrétien. Personne ne doute de l'existence de Dieu et chacun, en œuvrant, en priant, espère atteindre son salut. Ce Moyen Âge central est traversé d'ondes profondes qui bouleversent ses structures avec au premier chef l'Église. Des hérésies surviennent, certaines s'éteignent seules, d'autres nécessitent le glaive et le feu de l'Inquisition pour disparaître (Albigéois, Vaudois). Douceline naît dans un monde où la papauté est au faite de sa puissance, où la ville prend de l'importance, pendant que, grâce à l'enrichissement global, une bourgeoisie aisée émerge. Cette expansion est aussi suivie d'un accroissement des inégalités et de la misère, avec comme conséquence directe l'apparition d'ordres, dits mendiants, reposant sur une mystique de la pauvreté, qui rapidement occupent une place majeure : dominicains et franciscains dont les moines dorment dans des couvents et vivent dans le monde. Douceline est franciscaine et a adhéré aux principes de saint François : mettre en œuvre des actions à visée apostolique, reposant sur une expérience ascétique et un évangélisme intégral, confortées par une totale obéissance. Rappelons aussi l'immense présence de saint Louis que Douceline a approché et du comte Charles premier d'Anjou, son frère, dont elle fut la proche conseillère.

La Vita

Le récit de M^{me} de Porcelet, dame de haute extraction, n'est pas de l'histoire au sens moderne, mais l'histoire de la vie de Douceline exposée dans un but d'exemple et dans une volonté d'édification d'une personnalité vertueuse et héroïque. Il s'agit d'une hagiographie, d'une *vita* que suivant André Vauchez on peut rattacher à la tradition italienne où le saint est de modeste naissance et où le peuple le sanctifie de son vivant. Le texte, très beau, est composé de quinze chapitres, suivant une structure et des thèmes propres aux hagiographies franciscaines. Il présente d'ailleurs de grandes similitudes avec la vie de saint François par saint Bonaventure. L'image de Douceline qu'il laisse deviner la montre comme une belle personne, douce, pudique, honnête, digne d'intérêt, d'une grande pureté et touchante de naïveté.

Comme nous l'avons exposé, les maisons devaient être conformes. Ainsi, il est précisé en de nombreux passages que les établissements étaient sous l'autorité de clercs. À la mort de Hugues (1255), ce fut Jaucelin qui devint le confesseur de Douceline. Elle fréquenta aussi Jean de Parme, ministre général de l'ordre. Par ailleurs, il est souvent répété, même si c'est peu probable, qu'elle fut une femme simple et que lire et écrire lui était difficile. Du savoir, il est précisé qu'elle en avait peu : « simple et sans lettres » et elle demandait à ses filles de « l'humilité et rien qui ne les élevât trop ». Donc, elle restait à sa place, celle d'une femme qui ne prenait pas la parole et qui s'exprimait surtout avec son corps ; ainsi, elle n'était pas une de ces béguines prétentieuses, pas plus qu'elle n'imposait une pauvreté franciscaine extrême dans ses maisons. Le récit, comme souvent dans une *vita*, expose que le destin, le dessein divin ne pouvait permettre d'autre chemin de vie.

Le premier chapitre expose la vie de ses parents à Barjols, qui observaient les commandements de Dieu et faisaient œuvre de charité avec les pauvres et les malades, définissant ainsi les critères de la sainteté laïque. Nous découvrons Douceline fillette contemplative si particulière par son isolement, par sa frénésie d'oraison et son peu d'intérêt pour le jeu et les autres enfants. Sa mère venant à décéder, elle suivit Bérenger, son père, à Hyères près du couvent des cordeliers où résidait Hugues. Pendant cette période, jeune fille, elle continua ce qui faisait sa vie à Barjols : des actes de charité et des soins, et elle en concevait « grand plaisir ». Elle évitait le monde et le contact des hommes. Elle partageait son temps entre l'oraison la nuit et ses œuvres le jour, en compagnie d'autres filles qui l'accompagnaient. Elle se mortifiait en dormant sur de la paille, en portant un cilice de peau de truie, un cercle de fer et une corde à nœuds. Là, elle rencontra Jésus-Christ incarné pour la première fois, sous la forme d'un homme malade qu'elle soigna de ses plaies et de sa vermine et qui lui demanda de toucher sa poitrine. La voyant hésiter, il lui dit : « Ma fille, ne rougissez pas de moi, car moi-même, je ne rougirai pas de vous faire connaître à mon père. » Et il disparut.

Le deuxième chapitre détaille la rencontre décisive sur un chemin avec deux femmes et une fillette au costume inconnu ; vêtues de noir, le visage voilé, elles dirent en mettant leur mante sur la tête : « Nous sommes de cet ordre qui plaît à Dieu », et en montrant leur voile : « Prends ceci et suis-nous », et elles se volatilèrent. Douceline reconnut la volonté de Dieu dans cette entrevue et, bien que fréquentant des couvents, dont celui des clarisses de Gênes, elle quitta « avec un grand mépris pour le siècle » ses habits pour cette vêtue. Selon elle, la Sainte Mère, après la mort de son fils, s'habilla ainsi pour toujours. Alors, avec l'aide et l'accord de Hugues,

devant le peuple assemblé, avec un grand nombre d'autres filles, elle fit vœu de virginité. Pour elle-même, elle ajouta un vœu de pauvreté. Dès cet instant, en son esprit, elle se donna toute entière au Seigneur, parée de son amour, et se fit appeler béguine.

Le troisième chapitre la voit édifier d'abord un couvent hors de la ville d'Hyères (1240) et, voyant croître ses effectifs, elle récidiva à Marseille (1250).

Les chapitres suivants traitent successivement de son humilité, de son extrême pauvreté, de l'austérité de sa vie et de son amour de la création et des animaux à l'exemple de saint François. En effet, pour elle seule, elle exigeait une grande pauvreté, accompagnée d'une si grande humilité qu'elle ne supportait pas que l'on s'agenouillât devant elle. Pour ses filles, qui la considéraient comme une mère et qui pour la plupart étaient issues de la noblesse provençale, une pauvreté moyenne était seulement demandée et dans le même temps, elle leur apprenait l'obéissance à sa personne. Elle leur conseillait la mortification, l'ascèse. Le danger était le monde et les hommes qu'il ne fallait pas regarder et avec lesquels il était interdit de parler ; ainsi, elle battit jusqu'au sang une gamine pour avoir porté les yeux sur ces « êtres mauvais ».

Le huitième chapitre, central, énonce la charité, les soins aux pauvres, aux malades et ne mentionne aucune forme de travail, fait notable. Il raconte la deuxième incarnation de Jésus-Christ sous la forme d'un homme blessé, déchiré ; il est abrité et enfermé dans la cabane d'un jardin, soigné, nourri ; il disparaît après trois jours, après minuit, alors qu'une grande lumière éclaire les lieux et il laisse sur la fenêtre la viande intacte et non gâtée. Il s'agit d'un tableau à la grande valeur symbolique, qui demanderait une étude spécifique.

Le neuvième chapitre parle de l'oraison et de ses extases. Douceline dit : « Filles, c'est l'oraison qui est le lien et la garantie de votre institut ». Progressivement, augmenta le temps consacré aux oraisons, qui se transformèrent en extases devenant de plus en plus intenses, tant et si bien qu'elle perdait toute sensibilité dans ces instants et qu'elle pouvait léviter. Elle sortait épuisée de ces transes, de ces épisodes cataleptiques. Ne voulant pas être vue dans ces états, elle s'isolait et, en public, se violentait pour que la douleur empêchât le ravissement. Certains, cruels, la blessaient pendant ces moments pour voir, mais le peuple, majoritairement, la tenait en grande estime. D'autres fois, elle processonnait, chantait, parlait, évoquait de merveilleux songes, disait : « L'Âme est le seul miroir de la majesté divine et en elle Dieu a apposé son sceau ».

Aux dixième, onzième et douzième chapitres, il est traité des révélations de Dieu à celle qui depuis son enfance côtoyait les anges. Il est aussi question des miracles au nombre de vingt-cinq, détaillés et exposés avec leurs témoins. Douceline guérissait, par la parole et le toucher, des problèmes oculaires, des paralysies, des mutités, des plaies, des écrouelles et elle remit sur pied un bébé polymalformé. Elle possédait aussi le don de prophétie et pouvait lire les pensées d'autrui. Douceline laissait entendre sa proximité avec l'univers divin, en songes et en apparitions, événements dont elle ne disait divulguer qu'une faible partie.

Les dernières sections traitent de sa fin de vie à Marseille où l'oraison est devenue sa seule activité. Là, entourée, protégée, nourrie de force par ses filles, respectée des pauvres comme des puissants, elle s'usa lentement à rejoindre sans mesure ni limite, son amour. Ermite parmi les hommes, encore lucide, elle encourageait ses filles à continuer l'œuvre. Vers le 15 août 1274, « embrasée, purifiée, enivrée », elle eut une extase extraordinaire, puis à l'issue d'un état de transe merveilleux qui dura trois jours, le premier septembre, elle « s'échappa du naufrage de sa présente vie ». Son départ vit la foule se précipiter, arracher ses habits et les gardes eurent les plus grandes difficultés à protéger son corps. Une grande émeute eut lieu avant son enterrement. Un an plus tard, sa dépouille rejoignit celle d'Hugues dans l'église des frères mineurs de Marseille et, en 1278, en une grande procession, les deux dépouilles furent déposées dans l'église nouvelle des franciscains. Saint Louis d'Anjou les y rejoignit en 1297. Le texte se termine sur un magnifique portrait de Douceline. Juste avant, l'auteur a pris soin de rapporter ses apparitions à ses proches, les guérisons miraculeuses survenues à son évocation ou au contact de sa relique, un doigt. Elle est invoquée, priée, fêtée. Son panégyrique est prononcé par Jaucelin et elle est célébrée dans les offices. Elle est bien une sainte.

Pour comprendre

Au terme de sa lecture, ce beau texte peut donner l'impression globale d'une grande force et aussi d'une souffrance certaine, le tout baigné dans un amour immense et éthéré. L'auteur écrit dans un but de canonisation et de ce fait apporte des preuves de la sainteté de Douceline. On ne peut malgré tout s'empêcher de ressentir un sentiment d'irréalité devant une action se déroulant dans un monde sans limites de temps ni d'espace mettant en scène une béguine têtue, avide de liberté. Si l'on demande à la psychanalyse son regard, il ressort qu'il s'agit d'un cas de névrose marquée d'une fillette, perdant tôt sa mère, la remplaçant auprès d'un père

effondré. La suite voit un transfert se faire vers un objet d'amour relevant du pur esprit. En même temps, elle semble s'identifier à l'épouse amoureuse et à la Mère de l'aimé ; ambiguïté, nous sommes en pleine ambiguïté. Comme exposé par Claude Carozzi, nous assistons au début à la clôture de ce corps qu'elle mortifie avant de le cacher sous les épais habits de deuil de son costume de béguine. Elle doit fuir le monde pour se rapprocher de Jésus-Christ, son amour incarné et son corps l'en empêche. De ce fait, elle tente de résister à l'appel de ses sens, au désir, et elle essaie de le contenir, de le contrôler puis de l'asservir avant de le nier pendant ses extases. Corps, paroi de chair qui l'empêche de rejoindre son amour. Extases, phases de libération psychique et physique. La tonalité globale repose sur une souffrance diffuse, permanente, celle de Jésus-Christ sur la croix, d'où les torrents de larmes et sur une violence majeure. En effet, que penser de ce qu'elle s'inflige, que penser des corrections données à ses filles, que penser de cette foule qui dans un mouvement de barbarie païenne, le jour de sa mort, cherchant des reliques, se disputa ses habits, voire peut-être ce corps honni, devenu clôture et mur inutile, si les gardes ne l'avaient empêché ?

Si l'on demande au médecin ce qu'il en pense, celui-ci notera que la structure psychologique de Douceline est présente d'emblée ; elle emprunte donc un unique chemin et en a conscience très tôt comme sa famille, puis ses filles. Elle reçoit une indispensable protection de tous et elle apparaît comme étant le centre, la mère et le guide de ses maisons. Douceline était différente et son entourage a su lui permettre d'accomplir son destin. Ceci étant posé, le médecin ne peut rien expliquer et les notions de névrose, d'hystérie, de catatonie sont insuffisantes ; peut-être des formes sévères d'anorexie mais il semble que Douceline se nourrissait. De nos jours, il proposerait sans doute une prise en charge spécialisée.

L'historien la désigne comme sainte vouée à la mystique de l'essence puis à la mystique nuptiale, cherchant le salut dans la pénitence et s'appuyant sur l'incarnation. Douceline a créé des maisons fonctionnant sur un mode conventuel et il y eut sans doute deux Douceline, celle de la *vita* et la vraie, toutes deux objets d'un culte régional. Elle ne fut qu'une sainte locale, même si Ernest Renan lui accorda une grande place dans son histoire littéraire de la France.

Ainsi donc, la psychanalyse a montré des mécanismes, le médecin a avoué son ignorance, l'historien a classé. Il faut penser que l'esprit fort et matérialiste parlera de folie et de fariboles, pendant que l'homme d'Église ne dira rien. Comment comprendre ces ancêtres oubliés, si proches, si lointains, qui méritent pleinement notre respect. La solution est sans doute dans le mystère, le merveilleux, la croyance... Avoir la foi, il n'y a qu'un pas à faire, avec Douceline, peut-être.

Bibliographie

- DUBY G. PERROT M. *Histoire des femmes en occident : Le Moyen Âge*. Paris. Perrin. 2002.
VAUCHEZ A. *La Spiritualité du Moyen Âge occidental*. Paris. Seuil. 1994.
DUFASNE D. *Libres et folles d'amour*. Bierges. Thomas Moll. 2007.
PORETE M. *Le Miroir des âmes simples et anéanties*. Paris. Albin Michel. 2011.
Abbé ALBANES *La Vie de sainte Douceline, fondatrice des béguines de Marseille, composée au treizième siècle en langue provençale*. Marseille. Camoin. 1879. (disponible en ligne).
GROUT R. *La Vie de Sainte Douceline*. Paris. Art et Fides. 1927.
BRUNEL-LOBRICHON G. « Vie de Sainte Douceline » dans *Voix de femmes au Moyen Âge*. Paris, Robert Laffont. 2006.
GARAY K., JEAY M. *The Life of Sainte Douceline*. Woodbridge. 2001.
PAUL J. *Hugues de Digne*. Toulouse. Privat. 1975 (Cahiers de Fanjeaux, numéro 10).
JOINVILLE de J. *La Vie de Saint Louis*. Gallica. (disponible en ligne).
HELVETIUS A.M., MATZ J.M. *Église et société au Moyen Âge*. Paris. Hachette. 2019.
HACQUENOPH S. *Histoire des ordres et congrégations religieuses*. Champ Vallon. 2009.
VAUCHEZ A. *La Sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen Âge (1198-1431)*. École française de Rome. 2014.
FRANCOIS D'ASSISE *La Joie parfaite*. Points. Paris. 2008.
BARATHIER *Histoire de la Provence*. Toulouse. Privat éditeurs. 1969.
BONNET M.-R. *Douceline et le Christ ou la fenêtre ouverte*. Études de littérature et de civilisations médiévales (en ligne). Aix-en-Provence. Presses universitaires de Provence. 2003.
CAROZZI C. *Une béguine joachimite : Douceline, sœur de Hugues de Digne*. Cahiers de Fanjeaux, numéro 10. Toulouse. Privat. 1975.
CAROZZI C. *Douceline et les autres*. Cahiers de Fanjeaux, numéro 11. Toulouse. Privat. 1976.
MORRIS K. L. *The vita of Douceline de Digne*, Thèse. Calgary, Alberta. 2001.
RENAN E. *Histoire littéraire de la France*. t. 29. 1885.

CLAUDE DEBUSSY, L'ENCHANTEUR DES MOTS

Michèle-Ann PILLET



Claude Debussy (1862-1918) par Paul Nadar.



Boleslas Biegas.

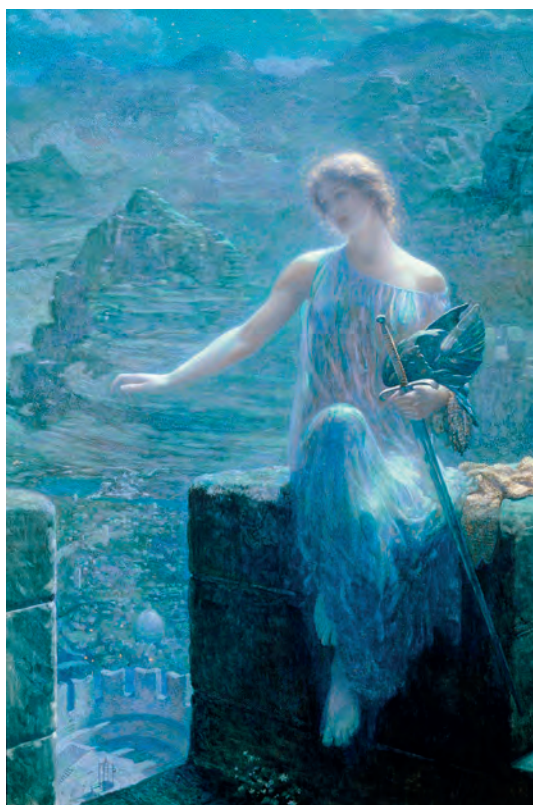
Il y a semble-t-il, écrivait le poète russe Alexandre Blok, deux temps, deux espaces. L'un historique, lié au calendrier, l'autre non mesurable, musical. Ce ne sont que le premier temps et le premier espace qui sont présents à notre conscience civilisée. Nous ne vivons dans le second que lorsque nous sentons notre proximité avec la nature, quand nous nous abandonnons à la vague musicale qui vient de l'orchestre cosmique. Écoutons, au clair du soir, l'évocation de cette vague dans le lointain d'une époque révolue. Une arabesque de sons lumineux serpente entre les rêves de cristal de Lalique et ceux de pierreries de Luis Masrera. Elle effleure les confidences chuchotées en tons nuancés par un tableau de Khnopff et, le temps d'un soupir, entre dans la nuit mystérieuse de Boleslas Biegas. Une atmosphère de sortilège règne sur ce territoire poétique où la diversité artistique boit à la source de l'unité spirituelle née d'un désir de réenchanter le monde. Nous sommes au sein du symbolisme irisé d'incandescence créatrice jaillie d'un imaginaire puissant et tourmenté. Un vent de légende

venu du nord et de Russie souffle en continu. Le paysage qui se déploie offre tour à tour des fusions mortifères et un calme nabique. Et dans ce paysage, écrit en plein et en délié de la vie, l'arabesque se rapproche... Dans le glissé soyeux d'un rayon de lune sur l'envoûtement de la mémoire de l'art, un nom se distingue.

Claude Debussy... un son d'eau profonde, deux ricochets sur l'onde, un froissement de consonnes, un son *i* en suspens défiant la pesanteur. Cette image sonore s'affine. Parvient alors l'écho d'un cor anglais, un bruissement de violons, un papillotement d'infini. Une quintessence d'échappées vers le songe contenue dans le nom même d'un compositeur qui veut « à la musique une liberté qu'elle contient peut-être plus que n'importe quel art, n'étant pas bornée à la reproduction plus ou moins exacte de la nature mais aux correspondances mystérieuses

de la nature et de l'imagination. » Pierre de Bréville, compositeur franciskiste, écrit dans le *Mercure de France* : « Monsieur Debussy ne demande pas à la musique tout ce qu'elle peut donner mais ce qu'elle seule est capable de suggérer. Elle est pour lui l'art de l'inexprimable chantant dès lors que la parole expire ».

En cette fin de XIX^e siècle, dans le sillage du positivisme la description précise est au cœur du naturalisme littéraire et du réalisme pictural. Le champ sensoriel est dominé par la vue. Aussi, les poètes désireux d'écrire à mots ouverts sur le réel suggéré rêvent aux temps lointains où la parole était un acte démiurgique, où la poésie était l'interprétation orphique du monde. Ils invoquent alors la musique et sa puissance mystérieuse. André Fontainas raconte dans ses *Souvenirs* l'assiduité de tous les poètes symbolistes aux concerts Colonne, Pasdeloup et Lamoureux. Paul Dukas rappelle l'intime union des poètes et des musiciens tous comme lui convaincus « qu'il n'y a qu'un seul art, la Poésie : paroles, couleurs, lignes et sons lui composent sa couronne d'un seul morceau ». Il évoque également l'ambiance de cette époque : « Verlaine, Mallarmé, Laforgue, nous apportaient des tons nouveaux, des sonorités nouvelles. Ils projetaient sur les mots des lueurs qu'on n'avait pas encore vues ; ils usaient de procédés inconnus des poètes leurs devanciers ; ils faisaient rendre à la matière verbale des effets dont on ne soupçonnait pas avant eux la subtilité de la force ; par-dessus tout, ils concevaient les vers ou la prose comme des musiciens et, comme des musiciens encore, combinaient les images et leur correspondance sonore. La plus forte influence qu'ait subie Debussy est celle des littérateurs. Non pas celle des musiciens... »



Edward Robert Hughes,
La Walkyrie en sentinelle.

En effet, le songe musical de Debussy débute par une alchimie de diverses sonorités que sa mémoire auditive a retenues : les flamboyances cuivrées de Wagner, « véritables arabesques de passion dessinées dans l'espace », où mythes et légendes s'inscrivent dans l'intemporel, la musique russe imprégnée de folklore témoignant d'un goût pour la féerie, la musique tzigane, la musique indonésienne, la gamme chinoise à cinq tons. À la sensibilité de Debussy se fondent également harmonieusement les sons environnants : « Tous les bruits qui se font entendre autour de nous peuvent être rendus. On peut représenter musicalement tout ce qu'une ouïe fine perçoit du monde environnant. Certaines personnes veulent se conformer aux règles. Je ne veux, moi, rendre que ce que j'entends. » Ce désir de liberté fait écho à celui de Monet qui veut oublier tout ce qu'il sait pour ne peindre que ce qu'il voit, c'est-à-dire des taches de couleurs, des formes qui frémissent sous la lumière. Pour ses propres images sonores, Debussy a emprunté à l'impressionnisme ses cadrages audacieux, son inachevé savant et ses crépitements lumineux.

Et de surcroît, l'ouïe fine de Debussy a perçu la transparence des au-delà de l'apparence des poèmes symbolistes. En permettant à la mystérieuse spécificité de la musique de se mesurer au raffinement verbal des poètes, le musicien affine sa propre perception qui se traduit par des techniques inventives et un approfondissement des moyens d'expression. Il atteint une mélodie des accords, réalisant ainsi l'idéal de poésie pure.

« De la musique avant toute chose », disait Verlaine et le poète

allemand Stephan Georg écrit : « Verlaine m'a appris qu'un simple son de flûte permet de pénétrer au cœur des choses ». Le lien qui unit Debussy aux poètes est la vénération du son. La lecture de quelques titres parmi les œuvres de Debussy constitue à elle seule un enchantement : *Nuit d'étoiles*, *Et la lune descend sur le temple qui fut*, *Des pas sur la neige*, *Fleur des eaux*, *Les voiles*, *Jardins sous la pluie*, *Cloches à travers les feuilles...* et de *La cathédrale engloutie* semble nous parvenir la voix du musicien qui au tard de sa vie devait dire : « Ma musique n'aspire qu'à être mélodie. »

Au commencement, Debussy met en musique des poèmes de Théodore de Banville, de Leconte de Lisle et sur la partition de *La fille aux cheveux de lin*, poème de ce dernier, il écrit à l'attention de la chanteuse madame Vasnier : « Tout ce que j'ai de beau dans le cerveau est là-dedans. Voyez et jugez ! »

Debussy, déjà, témoigne d'un délicat respect pour la parole, pour sa sonorité et son rapport avec la musique. Et ce respect reste une constante. Jamais il n'accapare un texte pour le noyer dans une création personnelle. Prix de Rome en 1884, il compose *La Demoiselle élue*, écrit 40 ans auparavant par Dante Rossetti, peintre et poète préraphaélite anglais. Né aux alentours de 1848, le préraphaélisme d'outre-manche est connu des artistes et des littéraires français. Ils ont en commun l'héritage de Baudelaire, la religion de l'art et le désir d'embellir la vie. L'audition de cette œuvre suscite l'enthousiasme de Vincent d'Indy. Il en fait part à Ernest Chausson, écrit à Octave Maus, fondateur à Bruxelles du Groupe des XX et de la revue *Art Moderne* : « Je me suis délecté à relire cette œuvre tout à fait délicate et exquise et envoie à Debussy des éloges à faire rougir les lys qui dorment entre les doigts de *La Demoiselle élue* ». Cette œuvre charmante, où l'enveloppement musical est tissé par des voix séraphiques, est admirée par Julien Tiersot dans *Le Menestrel* : « Je ne saurais dire si ce sont les maîtres qui ont enseigné à Debussy les principes dont il nous a montré l'application. Je ne le pense pas, encore que son œuvre dénote une habileté d'écriture qui provient d'études très sérieuses et très poussées. Quant au sentiment général, il est essentiellement original et très moderne. La musique artistiquement ouvragée de formes précises et délicates est d'un art subtil et rare... »



The Garland, Dante Gabriel Rossetti.

Teinté de préraphaélisme, également, est le poème *Apparition* de Stéphane Mallarmé :

« La lune s'attristait, des séraphins en pleurs
Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme
Des fleurs vaporeuses, tiraient de mourantes violes
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles »

C'est à la syntaxe originale et au vocabulaire raffiné de ce texte que la hardiesse harmonique de Debussy va se mesurer. Il n'hésite pas à utiliser le récitatif, des modulations inattendues, des sons en suspens, préfigurant ainsi la transparente originalité de *Pelléas et Mélisande*. Et plus tard, en 1894, au sujet du *Prélude à l'Après-midi d'un faune* Debussy note : « La musique de ce prélude est une illustration très libre du beau poème de Mallarmé. Elle ne prétend nullement à une synthèse de celui-ci. Ce sont plutôt des décors successifs à travers lesquels se meuvent les désirs et les rêves du faune dans la chaleur de l'après-midi. Puis, las de poursuivre la fuite peureuse des nymphes et des naïades, il se laisse aller au sommeil enivrant, empli de songes enfin réalisés, de possession totale dans l'universelle nature. » Loin d'offrir une correspondance rigoureuse, la musique est plutôt une

introduction à la vie du poème. Le mot *Prélude* est un espace de liberté. Mallarmé aime ce *Prélude*. Il écrit à Debussy : « Votre illustration ne présentait pas de dissonance avec mon texte sinon d'aller bien plus loin, vraiment, dans la nostalgie et dans la lumière, avec finesse, avec malaise, avec richesse ».

L'esthétique personnelle de Debussy s'est affirmée en mettant en musique les poèmes de Verlaine et de Baudelaire. Durant son séjour à la villa Médicis en 1885, Debussy avait composé des mélodies sur les *Six ariettes* de Verlaine et enchanté ses camarades en particulier par le rythme tournoyant des *Chevaux de bois*. Par une manière nouvelle de traiter la sonorité, Debussy traduit l'atmosphère équivoque et lunaire de *Fêtes galantes* où Verlaine évoque la musicalité qui se dégage en demi-teinte des tableaux de Watteau. Et dans *L'Écho de Paris* du 27 août 1900, on peut lire : « Debussy, ce Verlaine de la musique, égal à l'autre Verlaine, et qui lui aussi entend des voix que nul avant lui n'avait entendues ». Très sensible également à la poésie de Baudelaire, le musicien compose des mélodies sur *Cinq Poèmes*. La version piano rend de façon fluide et transparente le dernier de ceux-ci, *Le Jet d'eau*, au ravissant refrain :

« La gerbe d'eau qui berce
Ses mille fleurs,
Que la lune traverse
De ses pâleurs
Tombe comme une averse
De larges pleurs »

Avec élégance et talent, Debussy sait diapreren également ses propres recherches verbales. Ses *Proses lyriques* : *De Rêve...*, *De Grève...*, *De Fleur...* et *De Soir...* offrent un exemple de raffinement et d'émotion salué par la critique. On peut écouter « les cloches attardées des flottantes églises » dans *De Grève...*, être surpris par

la phrase originale « de grands iris violets violèrent méchamment mes yeux » dans *De Fleur...* et *De Soir...* offre le spectacle d'un dimanche à Paris que ponctuée au crépuscule une prière à la Vierge Marie dans l'accent mystérieux d'un carillon.

Mais parfois, cet alchimiste des sons est saisi de doute, comme en témoigne le contenu de sa lettre à son très cher ami Pierre Louÿs au sujet des *Chansons de Bilitis* : « Veux-tu me dire ce que viendraient ajouter mes trois petites musiques à l'audition pure et simple de ton texte ? Rien du tout mon vieux, je te dirai même que cela disperserait maladroitement l'émotion des auditeurs. À quoi bon, vraiment, accorder la voix de Bilitis soit en majeur, soit en mineur, puisqu'elle a la voix la plus persuasive du monde. » Cette modestie peut faire sourire si on connaît la place des *Chansons de Bilitis* dans l'œuvre de Debussy. D'une intense poésie, d'une atmosphère subtile où la parole est prosodiée avec finesse, elles sont par leur écriture générale proches de *Pelléas et Mélisande*.

Dans le théâtre se réclamant du naturalisme, comme le Théâtre Antoine par exemple, dans la pièce *Les Bouchers*, par souci de véracité des quartiers de viande saignante et un bœuf écorché composaient le décor. Servi en tranches de vie, du réalisme tout cru. La Comédie-Française succomba elle-même à cette veine. Dans *L'Ami Fritz* d'Erckmann-Chatrian fut apportée sur la scène une véritable soupe aux choux dont on parla d'ailleurs bien plus que de la pièce. *Le Figaro*, toujours prêt à dégainer, fut intarissable ! Aussi, la pièce de Maeterlinck, *Pelléas et Mélisande*, présentée au théâtre de l'œuvre créée par Lugné-Poe offre un saisissant contraste... Dans la revue *XIX^e siècle* de mai 1893, on apprend que sur une toile de fond représentant une forêt avec un grand parc très sombre, des faisceaux lumineux de diverses couleurs viennent jouer en alternance au gré du déroulement de la pièce. Les costumes des personnages de vision sont taillés en nuances mortes et copiés sur des légendes anciennes. Cette mise en scène semble répondre à la conception du poète Paul Fort : « Le théâtre est parole, le décor n'existe pas. »

C'est en se penchant délicatement au-dessus du texte limpide de Maeterlinck que Debussy discerne par transparence les échappées vers le songe où pourrait se glisser son propre rêve musical. De son désir de sertir les mots de sons froissés, de lier de scintillements les dialogues et de les poser sur des velours incantatoires est né un duo fusionnel de la parole et de la musique qui provoque une réforme du théâtre lyrique. En effet, l'opéra *Pelléas et Mélisande* s'appuie sur un art poussé de la nuance et des silences. Ce sens des valeurs sonores le range parmi les grandes innovations du XX^e siècle. Maeterlinck met en scène une conception métaphysique en mots de tous les jours dotés d'une sonorité d'outre-monde, acquise dans un univers bien particulier. En effet, Maeterlinck se plonge dans l'immensité des non-dits : comme un pêcheur sous-marin rapporte à la surface de beaux coquillages d'où émane le murmure des flots, Maeterlinck cueille ces non-dits, les revêt de mots usés et par transparence passent les échos du silence dont chaque parcelle porte le secret des élans de la vie. Debussy a magnifiquement compris Maeterlinck et le charme de son écriture enveloppée de mystère. Dans une lettre à son ami Chausson, à propos de la scène *Une Fontaine dans un parc*, il écrit en septembre 1893 : « J'ai été chercher la musique derrière tous les voiles qu'elle accumule... Et je me suis servi, tout spontanément d'ailleurs d'un moyen qui me paraît assez rare, c'est-à-dire du silence (ne riez pas !) comme d'un agent d'expression et peut-être la seule façon de faire valoir l'émotion d'une phrase... » Et lui avoue aussi son désarroi : « Maintenant c'est Arkel qui me tourmente. Celui-là, il est d'outre-tombe et il a cette tendresse désintéressée et prophétique de ceux qui vont bientôt disparaître et il faut dire tout cela avec do, ré, mi, fa, sol, la, si, do !!! Quel métier ! »



Mélisande à la fenêtre (Mary Garden dans le rôle de Mélisande).

Le respect pour la parole manifestée par Debussy est à son apogée dans *Pelléas et Mélisande*, et la qualité essentielle de l'orchestre est une discrétion délicate. Debussy veut que l'auditeur savoure chaque mot du texte de Maeterlinck. Attiré par la langue évocatrice dont la sensibilité pouvait trouver son prolongement dans la musique et le décor orchestral, il ajoute lors d'un entretien dans *Comoedia* en 1902 qu'au-delà de la langue, l'art de Maeterlinck répond à son propre idéal du drame. Les personnages dont l'histoire et la demeure ne sont d'aucun temps, d'aucun lieu, ne discutent pas mais subissent la vie et le sort. Debussy a souhaité créer une œuvre qui conduise au cœur des consciences, qui situe les destins non dans les événements extérieurs mais dans les pulsions de l'homme lui-même. Après la première représentation de *Pelléas et Mélisande* en 1902, Gaston Carraud, musicien et prix de Rome, souligne dans *La Liberté* : « Tout dans sa partition semble soumis à la parole : d'un bout à l'autre court, sans autre souci apparent que la vérité, une déclamation d'une fluidité d'un naturel unique ; plus rapide, plus coulante, plus usée et véritablement modelée sur la simplicité de notre douce langue. Toute proche du parlé et cependant chantante, elle se fond à la symphonie qui la suit et la nuance du chatoyant reflet des harmonies et des sonorités... » Et dans *La Liberté* du 1^{er} novembre 1902, lors de la reprise de *Pelléas et Mélisande* il ajoute : « Musique d'un artiste qui est de la lignée des plus grands en tout ordre, de ceux qui ont su voir le charme émouvant de la souffrance humaine et non point sa grimace, entendre son chant et non point son cri, lui trouver une expression la plus nouvelle, la plus originale et la plus parfaitement belle, la plus intense ; et trouver en même temps l'expression du mystère de l'atmosphère et de l'horizon, de leur maternelle sympathie pour les pauvres âmes humaines que nous sommes... »

Ce parcours poétique suscite peut-être en vous le souhait de revisiter un aspect attachant de l'œuvre de Debussy, de vous attarder dans ces aujourd'hui d'hier qui gardent leur fraîcheur, de vous laisser prendre par les morceaux d'intemporel nés du désir de nouveauté et de quête de pureté originelle. Peut-être écouterez-vous les jolies tapisseries tissées de songe musical et de mots de jadis, tels ceux des ballades de François Villon ou des rondels de Charles d'Orléans. Ou peut-être, êtes-vous simplement attirés par l'*inexprimé*, cet espace d'où s'élève le murmure des mondes intérieurs de ceux qui ne peuvent traduire leur émotion face à la splendeur de l'univers et de son chant bruisse. Espace mélancolique certes mais également magique car, dans une communion mystérieuse, il enrichit l'âme des créateurs qui incarnent la parole de Carlyle : « Malheur à nous si nous ne portons en nous que ce que nous pouvons décrire et exprimer. »

SÉANCES MENSUELLES : ESPACE CRÉATIVITÉ

Bâti-bâti

Pour rien au monde Rosalie Dufort n'aurait renoncé à accompagner son mari Alphonse chez le médecin. Encore moins pour une visite chez le cardiologue de la ville qui suivait l'ancien agriculteur depuis de nombreuses années et qui venait, pour corriger les insuffisances de son cœur, de l'équiper d'un stimulateur cardiaque de dernière génération.

Le docteur Vincent reçut le vieux couple avec sa courtoisie habituelle : l'air de la campagne, l'odeur des vaches et du foin coupé, les paysages de son enfance venaient d'entrer dans son cabinet. Il demanda des nouvelles de la famille, s'intéressa à quelques connaissances du village, s'inquiéta des dégâts occasionnés par la récente tempête et en vint enfin à interroger ses patients sur le bon fonctionnement du *pacemaker*.

- Pour moi tout va bien, répondit le vieil Alphonse, toujours optimiste.
- Sauf, corrigea Rosalie, que j'ai toujours peur que l'appareil ne s'arrête, que la pile tombe en panne et que le cœur de mon Alphonse ne fasse de même. Vous savez avec les techniques modernes...
- Je vais vous rassurer madame Dufort, répondit le médecin, et vous donner le moyen de vérifier l'efficacité du système. Je vous invite à télécharger sur votre téléphone portable une application spéciale appelée « *Bâti-Bâti* » que nous seuls cardiologues sommes autorisés à utiliser. Je vais vous aider à l'installer, vous verrez, c'est très simple. Ainsi, quand vous êtes dans l'application, cliquez deux fois sur l'icône du cœur qui s'affiche sur l'écran et vous allez entendre plusieurs bip-bip réguliers et voir des lumières clignoter : c'est que le stimulateur fait bien son travail. Monsieur Dufort ne risque rien.

Il s'écoula près d'un an avant que le docteur Vincent entende à nouveau parler des Dufort, quand Rosalie se présenta seule à la consultation.

- Mon pauvre Alphonse n'a pas tenu le coup, expliqua-t-elle en hochant la tête, mais sans émotion particulière. Que voulez-vous, à son âge, et avec la fatigue accumulée. La vie est dure à la campagne, vous le savez bien, docteur, vous qui y êtes né.
- Je suis désolé pour monsieur Dufort. Je n'avais pas eu connaissance de son décès. Un si brave homme. Ce n'est pas trop dur pour vous, chère madame, vous arrivez à prendre le dessus ? Si vous venez me voir c'est que vous avez peut-être vous-même des problèmes ? Le cœur... ?
- Non, docteur, je me porte bien, Dieu merci. Si je viens vous voir, c'est pour vous remercier.
- Mais de quoi donc, madame Dufort, je n'ai même pas réussi à garder en vie votre mari.
- Vous n'êtes pas responsable, docteur. C'est que c'était son heure. On ne peut rien contre les décisions de la Providence. Si je vous suis reconnaissante, c'est que grâce à vous mon cher Alphonse n'est pas complètement disparu.
- Que voulez-vous dire par là ?
- Eh bien, c'est l'application *Bâti-Bâti* que vous m'avez installée, vous vous rappelez. Ça marche très bien, vous savez. Et même maintenant. Quand je vais au cimetière, je sors mon Samsung Galaxy, je clique sur l'icône du cœur et j'entends la série de bip, je vois les petites lumières qui s'éclairent. C'est comme s'il était là, qu'il me répondait. Je fais un peu la conversation avec mon Alphonse.
- Ce que vous me dites est étonnant, madame Dufort. C'est la première fois que j'apprends que *Bâti-Bâti* fonctionne outre-tombe. La technique fait des miracles, et c'est là une belle consolation pour vous.
- C'est bien vrai, docteur, et je vous remercie. Mais je n'ai qu'une crainte, c'est que la batterie de mon téléphone me lâche brutalement ou que la pile du stimulateur s'use et que tout s'arrête. J'aurais l'impression qu'Alphonse est mort une seconde fois. Au revoir, docteur.

DEUXIÈME PARTIE

Travaux des commissions spécialisées

COMMISSION DE LITTÉRATURE

Responsable : Yves STALLONI

SÉANCE DU 3 MARS 2020

« VIS COMICA : LA FORCE DU RIRE »

INTRODUCTION

Yves STALLONI

Il n'aura échappé à personne que je ne devrais pas me trouver à cette place aujourd'hui pour ouvrir la première séance de la commission de littérature de l'année 2020. Le titulaire responsable de cette fonction était, jusqu'à il y a encore quelques semaines, notre très estimé confrère Roland Billault qui s'acquittait de sa tâche de manière exemplaire. Sa disparition brutale nous a laissé dans la peine et le désarroi, car, outre la perte d'un membre éminent de notre compagnie et d'un ami, elle laissait la commission de littérature en état de déshérence. En accord avec notre président et notre secrétaire général, celui qui vous parle a accepté de revenir aux affaires, un peu pour que les Lettres continuent d'être servies, beaucoup aussi pour donner une suite au précieux travail de notre regretté confrère.

Pour bâtir, dans l'urgence, une séance présentable, il a fallu réunir quelques intervenants dont l'un, Jean-Louis Hautcœur, était déjà engagé avec Roland Billault pour un projet en cours de nature différente. Deux autres se sont proposés qui, ce n'est pas sans doute un hasard, étaient des collègues de lycée de notre ami disparu ; je me suis joint à eux, ce qui signifie que trois des intervenants d'aujourd'hui ont partagé le quotidien professionnel de Roland pendant plusieurs décennies. Que tous soient remerciés pour leur engagement spontané, auxquels il convient d'ajouter André Bérutti qui, sans une fâcheuse alerte de santé, aurait, comme il m'en avait fait la promesse, apporté sa contribution à cette séance. Une séance qui, vous l'aurez compris, sera dédiée à la mémoire de notre confrère disparu dont chacun a pu apprécier, au fil des ans, la courtoisie, l'érudition, la compétence et aussi l'humour.

La dernière de ces qualités justifie le choix de cette commission que j'ai voulu appeler, en forme de clin d'œil à Roland, grand spécialiste de langues anciennes, *Vis comica*, formule latine à laquelle j'ai souhaité ajouter un sous-titre qui en est presque la traduction littérale : « la force du rire ». Notre ami eût sans doute apprécié que l'hommage de la commission qu'il a si bien dirigée se fasse sur un thème qui s'éloigne de l'esprit de sérieux et célèbre les mérites de la drôlerie ou de ce que les Anglais nomment le *wit*.

Venons donc au sujet de notre réunion.

En dépouillant les archives de notre académie, j'ai pu retrouver le discours de réception de feu le docteur Armand prononcé le 17 mars 1993, soit il y a près de trente ans, et qu'il avait intitulé « Noblesse du rire ». Ce thème n'a guère été repris parmi nous depuis, ce qui pourrait signifier que, pour nos esprits académiques, cette supposée « noblesse » le serait moins que d'autres catégories du savoir, et que le rire n'aurait pas tout à fait sa place dans nos débats. Les communications académiques, en général, sembleraient même exiger une certaine gravité, au risque, malgré la richesse du propos, de devenir parfois ennuyeuses – et cet adjectif est évidemment un euphémisme poli.

Le docteur Armand commençait son discours par l'éloge de son prédécesseur au fauteuil numéro 5, la très célèbre madame Trojani qui a terrorisé des générations de jeunes filles, devenues aujourd'hui grand-mères, à la tête d'un lycée de Toulon qu'elle dirigeait avec autorité. Puis, venant à son sujet, le conférencier se proposait de « montrer que le rire est une attitude injustement méprisée et sous-estimée ». « Le Christ n'a jamais ri »,

déclare sentencieux le père Jorge de Burgos, bibliothécaire de l'abbaye dans *Le Nom de la Rose* d'Umberto Eco. À quoi le frère franciscain Guillaume de Baskerville répond que rien, dans les Écritures, ne confirme cette assertion.

Notre commission d'aujourd'hui, suffisamment humble pour qu'elle puisse être qualifiée de « petite », voudrait prouver que nulle loi n'interdit d'introduire de la gaieté dans les travaux des sociétés dites savantes. Elle ne se propose pas de définir le rire, ni de faire son apologie ou de dresser l'inventaire exhaustif des procédés qui le provoquent. Elle souhaite simplement montrer que de bons écrivains ou de profonds penseurs ont souhaité parfois pimenter leurs œuvres d'une certaine légèreté en sachant utiliser à propos quelques « mots qui dansent ». Cette dernière expression m'est suggérée par Victor Hugo dont je cite trois vers :

« L'Olympe reste grand en éclatant de rire.
Ne crois pas que l'esprit du poète descend
Lorsqu'entre deux grands vers un mot passe en dansant. »

Ces « mots qui dansent », que les poètes glissent parfois entre leurs vers, les écrivains ou les philosophes peuvent y recourir aussi, et nous allons essayer de le prouver par quatre exemples. Avec Rabelais d'abord pour le rire scatologique et gaulois ; puis grâce aux auteurs anglais, plus délicats dans la pratique d'un art dont ils seraient les inventeurs, l'humour ; ensuite à travers un auteur réputé austère, alors qu'il sait se montrer drôle et satirique, le grand Marcel Proust ; enfin en suivant les philosophes qui parfois nous amusent eux-mêmes, mais, plus souvent, nous fournissent les armes pour comprendre le rire et en mesurer les effets, vérifiant au passage cet aphorisme que j'emprunte à Michel Tournier dans *Le Vent Paraclet* : « L'approche de l'absolu se signale par le rire. » Il n'est pas bien certain que nous pourrions aujourd'hui, malgré notre bonne volonté, approcher l'absolu.

Quatre communications donc et quatre orateurs, ainsi que l'annonce notre sommaire : votre serviteur qui, pour des raisons strictement chronologiques, ouvrira la séance ; Gérard Garcia, grand spécialiste de la Grande-Bretagne et pratiquant actif et militant de l'humour ; Jean-Louis Hautcœur, venu exprès de Paris où il a sans doute pris l'habitude de côtoyer les salons mondains familiers à Proust, aidé par Yves Borrini qui prêtera au texte sa voix de professionnel des planches ; enfin Philippe Granarolo dont le questionnement invitera à réfléchir et suscitera, comme toujours, de vifs échanges.

LE RIRE DE RABELAIS

Yves STALLONI

À son habitude, Rabelais ouvre son deuxième grand livre parodique que l'on nomme, en raccourcissant le titre, *Gargantua*, par un important prologue, lui-même précédé d'un dizain dans lequel se lit le fameux distique :

« Mieux est de ris que de larmes escrire
Pour ce que rire est le propre de l'homme »

Le deuxième vers, passé en proverbe, suffit à nous convaincre de l'importance que cet écrivain, venu sur le tard à la littérature, accorde à la question du rire. La tonalité des apostrophes aux « Buveurs très illustres et vous vérolés très précieux », ou aux « Très chaleureux champions, gentils hommes et autres, honorables dames et damoiselles » doit confirmer sa volonté de nous amuser, nous distraire, même si, sans doute, il espère aussi nous faire réfléchir. Nous nous proposons, très modestement, d'explorer cette facette de la production rabelaisienne qui se compose de quatre volumes de sa main, publiés entre 1532 et 1553, *Pantagruel*, *Gargantua*, *Le Tiers Livre*, *Le Quart Livre*, plus un cinquième, peut-être apocryphe et paru posthument en 1564, le *Cinquième livre*.

Pour évoquer la question riche et complexe du rire, nous ne reprendrons pas le détail de l'œuvre et nous nous limiterons à deux approches : une première qui, après avoir rappelé le contexte, illustrera la dimension comique de l'œuvre, une deuxième qui tentera d'en trouver la justification, le sens et la portée.

Veuillez excuser quelques trivialités de langage, qui risquent de choquer nos chastes oreilles académiques, mais qui s'accordent à l'adjectif « rabelaisien ».

Une épopée du rire

Une arme subversive

Le sujet choisi par Rabelais, cette parodique geste des géants s'apparente à une infra-littérature d'inspiration populaire de grande diffusion et de contenu facétieux. Ce qui illustre les deux facettes de l'homme : d'un côté l'humaniste, le moine, le médecin, le savant éditeur des anciens, de l'autre l'écrivain familier, proche d'une culture inspirée du folklore et destinée à faire rire. Sa caractéristique sera d'établir un pont entre les deux tendances : grâce à ce genre réputé mineur qu'est le roman de géants, il va pouvoir exprimer avec fantaisie et liberté un certain nombre de vérités sur la guerre, le mariage, la religion, l'éducation, le pouvoir politique, des sujets graves qu'il choisit de traiter par le biais du rire.

Car avec Rabelais le rire fait irruption dans la littérature et accède à une nouvelle noblesse. Chez lui, comme l'a démontré le critique Mikhaïl Bakhtine (*L'Œuvre de Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*), le rire est d'origine carnavalesque, c'est-à-dire qu'il exprime les manifestations joyeuses du petit peuple qui s'oppose à la culture officielle, grave et disciplinée. Le rire, au Moyen Âge et encore au début de la Renaissance, trouve sa place dans les fêtes populaires, fête du fou, fête de l'âne, rire de Noël ou de Pâques, et surtout Carnaval, fête du rire par excellence dont la spécialité est d'inverser les valeurs, puisqu'elle retourne ce qui est grave en gaîté, ce qui est bouffon en apparence de sérieux. L'écrivain italien Umberto Eco a montré, dans *Le Nom de la Rose*, en quelle suspicion le rire et ses manifestations étaient tenus par les milieux religieux. Le père Jorge, bibliothécaire de l'abbaye, fait empoisonner les pages du livre qu'il déteste, *La Poétique* d'Aristote, qui a le tort de développer une philosophie du rire. La culture comique est donc une revanche du petit peuple qui fait prévaloir ses goûts, mais aussi une victoire de l'idéologie moderne de la Renaissance qui trouve dans la satire et dans le langage libéré les moyens d'ébranler l'inamodifiable tradition.

Les géants de Rabelais se déploient dans un monde de la profusion, de l'excès, de l'exubérance qui donne la vedette au corps grotesque et proclame la victoire du « bas » sur le « haut ». En glorifiant les fonctions essentielles de la vie (boire, manger, copuler, se libérer de ses déjections), Rabelais cherche à perpétuer les valeurs les plus terrestres de l'existence. Son monde est un monde à l'envers où il ne s'agit plus de gagner le

ciel par sa sobriété, sa tempérance, sa prudence, mais de s'enraciner dans le sol nourricier pour y puiser la vigueur nécessaire à la vie.

Le rire et ses formes

Il n'est évidemment guère possible de recenser tous les moyens utilisés pour susciter le rire, même si nous pouvons en relever quelques-uns.

La confusion du langage : dans l'œuvre, le langage est souvent montré de façon déformée, faisant obstacle à la communication. L'écolier limousin, rencontré au chapitre VI de *Pantagruel*, s'exprime dans un sabir qui mélange allègrement le latin et le français avec des phrases comme : « Et, submirmillant mes précules horaires, élue et abstergemon anime de ses inquinames nocturnes. » Ce qui peut se traduire : « Et, marmottant mes prières des heures liturgiques, je lave et nettoie mon âme de ses souillures nocturnes. » Un peu plus loin, dans le même livre, nous sont proposées les deux plaidoiries des avocats fantaisistes que sont Humevesne et Baisecul, autres champions du baragoin. Dans *Gargantua*, c'est la harangue du rhétoricien sophiste Janotus de Bragmardo qui a pour but de faire restituer les cloches de Notre-Dame mystérieusement disparues : « Hay, Domine, je vous prie, in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti, amen, que vous nous rendez nos cloches et Dieu vous guard de mal et Nostre Dame de santé qui vit et regnat per omnia secula seculorum, amen. Hen, Hasch, hasch, grenhenhasch !... » (XIX). On peut encore citer sur le même registre le « Discours des bien Yvres », la parole du clerc anglais Thaumaste, de la sibylle de Panzoust qui prononce un oracle particulièrement hermétique.

La surabondance de paroles : une des marques de fabrique de l'écriture rabelaisienne, c'est l'effet d'énumération ou de liste. Dans les premiers chapitres de *Gargantua*, le jeune géant démontrera à son père ses talents d'invention et sa capacité de jonglerie verbale en énumérant les mille et une manières de se procurer un « torchecul » : « Je me torchai une fois d'un cache-nez de velours d'une damoiselle (...), une autre fois des oreilles de satin cramoisi (...), puis me torchai au drap de lit, à la couverture, aux rideaux, d'un coussin, d'un tapis (...), d'une nappe, d'une serviette (...), d'un peignoir (...). Je me torchai de foin, de paille, d'étaupe, de bourre, de laine, de papier... » Puis seront énumérés les centaines de jeux pratiqués par le jeune géant. Vers la fin de *Pantagruel*, alors qu'il vient d'être ressuscité par Epistémon, Panurge énumère son voyage aux enfers sur plusieurs pages où il cite des personnalités et leur activité : « Xersès était saunier, Numa cloutier, Tarquin avaricieux, Piso paysan, Sylla batelier... ». Citons encore l'infinie variation des qualités de la folie de Triboulet au chapitre 28 du *Tiers livre* ; ou l'énumération des plats puis des danses à la cour de la Reine au chapitre 34 du Cinquième livre ; également l'apostrophe du même Panurge à frère Jean dans le *Tiers livre* : « Écoute, couillon mignon, couillon moignon, couillon de renom, couillon paté, couillon naté, couillon plombé, couillon lacté [...] Dis, couillon flétri, couillon moisi, couillon roui, couillon chaumeni, couillon pétri d'eau froide, ... » (XXI). Et encore maints exemples comme la description de Quarêmeprenant par Xénomanes au *Quart livre* :

« Les ventricules d'icelle, comme un tirefond,
Les membranes comme la coqueluche d'un moine,
L'entonnoir comme un oiseau de maçon,
La voûte comme un bonnet
La glande pinéale comme un vèze [...]
Les rognons comme une truelle,
Les lombes comme un cadenas,
Les vases spermatiques comme un gâteau feuilleté
La prostate comme un pot à plume,
La vessie comme un arc à galet... »

Les pratiques ludiques du langage

Comme au chapitre 28 du Cinquième livre quand Panurge, cherchant toujours l'âme sœur, interroge frère Fredon, et n'obtient de lui, sur plusieurs pages, que des réponses en forme de monosyllabes.

La métaphore :

Concernant l'acte sexuel par exemple : « jouer du serre croupière », « s'esbattre au jeu du poussavant », « fretin fretailler », « chevaucher aux chiens », « faire la bête à deux dos » et j'en oublie. Le membre viril, véritable obsession littéraire, est tantôt appelé « le laboureur de nature », le « bracquemard », la « mantule », « maître Jean Jeudy » ou « maître Jean Chouart », etc.

La contrepèterie :

Il s'en rencontre pas mal et on se bornera à quelques exemples, souvent grivois, comme ce nom de village trop beau pour être vrai : « Beaumont le Vicomte » ; ou encore le célèbre : « femme folle à la messe », ou, plus décent, « la coupe testée ».

Les effets onomastiques :

Rabelais invente des noms de personnes qui, dans une perspective cratyléenne, sont dotés d'une étymologie signifiante et souvent parodique. Epistémon, le précepteur de Gargantua, tire à l'évidence son nom du mot grec épistémé, qui signifie « connaissance » ; un compagnon de Pantagruel se nomme « Euxthène », littéralement « robuste, vigoureux » en grec ; Eudémon, le page, se traduit par « belle nature » ; « Messire Gaster » est la personnification du ventre car son nom, « gaster » renvoie au mot grec « estomac » ; Panurge, homme de grand talent, est annoncé par son nom dans lequel se reconnaissent deux racines grecques : « pan », tout et « ergon », travail, « *panourgos* » étant celui qui sait tout faire, donc adroit, subtil. Picrochole, le mauvais roi qui entraîne son peuple dans la guerre, est celui qui a une bile (« cholia »), amère (« picros ») ; Ponocratès, le maître qui réformera l'éducation de Gargantua, est un patronyme que l'on décompose en « ponos », labeur et « cratos », force.

Quant au nom des géants, le premier, Gargantua, qui n'est pas une invention de Rabelais, signifie gros mangeur et serait, propose facétieusement l'auteur, l'altération de « que grand tu as » (le gosier, bien sûr) ; le second, Pantagruel, est expliqué encore de manière fantaisiste par Rabelais à partir de « panta » (tout) et « gruel » (altéré en arabe... !). Les parents de la dynastie s'appellent Gargamelle, Grandgousier, Badebec, tous noms qui renvoient à une grande capacité d'absorber de la nourriture et des breuvages. Et il y a toutes ces autres inventions de patronymes : Trouillogan, le philosophe, Merdaillon le capitaine, Nez-de-cabre, Dindenault, Bridoye, Raminagrobis, Humevesne, Baisecul, Riflandouilles et Tailleboudin, Touquedillon, Trépelu, Raquedenare, Couillatris, etc.

On pourrait énumérer d'autres figures. Le but semble être le plaisir gratuit de la création, la volonté de divertir le public. Mais c'est aussi une façon de délivrer, sous l'alibi du rire, quelques leçons morales et philosophiques, ce qui nous conduit à nous interroger sur la portée et le sens qu'il convient de donner à cette œuvre.

La portée du rire

Le Pantagruélisme

Pour répondre à cette question, partons de ces moments où l'auteur se révèle le mieux et parle en son nom propre, les prologues. Dans celui de *Gargantua*, après le dizain où se trouve le fameux distique déjà cité :

« Mieux est de ris que de larmes escrire
Pour ce que rire est le propre de l'homme. »

survient une longue démonstration qui doit nous expliquer que derrière les paroles grotesques ou amusantes, peuvent se cacher des vérités profondes. De la même façon, Socrate affichait un visage particulièrement disgracieux, mais qui cachait une infinie sagesse ; de même pour les boîtes qu'on appelle « silènes » décorées de manière fantaisiste et contenant des produits précieux. C'est pourquoi on ne se fiera pas aux titres de certains livres tels *Gargantua*, *Pantagruel*, *Fessepinte*, *La Dignité des braguettes*, *Des Pois au lard cum commento*, titres parfois imaginaires, parfois dus à Rabelais lui-même. L'auteur précise encore : « Il faut ouvrir le livre et soigneusement peser ce qui y est déduit [exposé]. Lors vous connaîtrez que la drogue dedans contenue est bien d'autre valeur que ne promettait la boîte. C'est-à-dire que les matières ici traitées ne sont tant folastres, comme le titre au-dessus prétendait. »

L'idée est reprise sous la forme d'une métaphore filée très célèbre, celle de l'os médullaire que le chien découvre, hume, flaire avant qu'il aille « par curieuse leçon et méditation fréquente, rompre l'os et sucer la substantifique moelle. » Ce qui semble vouloir nous dire qu'il faut dépasser le premier contact pour prêter attention et intelligence « au plus haut sens » (*altior sensus*). Le rire n'est qu'un masque, qu'une protection. Même si la fin du prologue veut renverser cette démonstration en réclamant de s'amuser en lisant, et de chercher à se procurer du plaisir et du divertissement, nous devons privilégier l'idée de cette malice de l'auteur qui, derrière la grande mascarade de la fresque gigantesque, a introduit des réflexions morales, philosophiques, sociales, esthétiques... qu'il nous appartient de retrouver.

Rabelais donc nous invite à rire. Car ne pas rire ce serait refuser le progrès, la modernité, la Réforme, la Renaissance. Accepter de rire, au contraire, c'est proclamer la victoire de la jouissance, du plaisir, de la gaîté, du jeu et, bien sûr, du vin. Mais c'est en même temps célébrer les mérites de la vitalité de l'ivresse créatrice. Cette philosophie a un nom que Rabelais nous fournit, c'est le *Pantagruélisme*, attitude que l'on peut définir par une phrase du *Pantagruel* : « Si désirez être bons Pantagruélistes (c'est-à-dire vivre en paix, joie, santé, faisant toujours grande chère) ne vous fiez jamais en gens qui regardent par un pertuis (petit trou). » Et dans le prologue du *Quart livre* il affine cette définition : « Pantagruélisme, vous entendez que c'est certaine gaîté d'esprit confite en mépris des choses fortuites. »

Pour approfondir encore le sens, il faut se reporter à un passage assez long de la fin du *Tiers livre* (ch. 49-52) dans lequel Rabelais se lance dans l'éloge d'une herbe aux vertus miraculeuses qu'il nomme le *Pantagruélion* et qui est un mélange de chanvre et de lin. On ne peut évidemment reproduire que quelques lignes de ce texte, mais imaginez un long éloge paradoxal, à la manière de ce que faisait Érasme dans son *Éloge de la folie*. Voici un aperçu : « Sans elle (cette herbe) seraient les cuisines infirmes, les tables détestables, quoique y fût en abondance or, argent, électre noire et porphyre. Sans elle ne porteraient les meuniers blés au moulin, n'en rapporteraient farine. Sans elle comment seraient portés les plaidoyers des avocats à l'auditoire ? Comment serait porté le plâtre à l'atelier ?... », etc. Et ceci sur plusieurs pages. Le Pantagruélion, d'apparence insignifiante, est donc le bienfaiteur de l'humanité, doué d'une utilité domestique autant qu'industrielle ou intellectuelle, offrant à l'homme de si prodigieux bienfaits que les dieux en seraient effrayés. Derrière le boniment racoleur se cache une enthousiaste célébration des capacités humaines, du génie qui repose en l'homme, de son aptitude à transformer le monde au moyen d'une matière vulgaire dont le nom renvoie à un sympathique géant soucieux de rigolade et de bonne chère. Grâce au Pantagruélion, l'homme de la Renaissance, tel Prométhée s'emparant du feu, en arrive à égaler les dieux. Cette herbe universelle – métaphore de la gaîté – représente une clé de la vie, un savoir-être fondé sur la faculté de prendre les choses joyeusement en privilégiant une approche légère. En ce Pantagruelion miraculeux, générateur de bonheur, vous avez tous reconnu le cannabis.

C'est dans la même direction que peut s'interpréter l'épilogue du livre et le message de la Dive bouteille à la fin du *Cinquième livre*. Le mot que prononce l'oracle, au milieu du silence du temple, est *TRINCH*, c'est-à-dire « bois », ce qui permet à la prêtresse Bacbuc de proposer une interprétation que je vous livre en partie : « Et ici maintenons que non rire mais boire est le propre de l'homme, je ne dis boire simplement et absolument, car bien boivent les bêtes, je dis boire vin bon et frais. Notez, amis, que du vin divin on devient, et n'y a argument tant sûr, ni art de divination moins fallace. » Et c'est grâce au vin, dispensateur d'euphorie, que Panurge saura prendre la décision de se marier ou non.

L'invitation de la bouteille peut être perçue au sens spirituel : l'impératif « bois » n'encourage pas seulement à absorber du vin, mais aussi à savoir accueillir les manifestations de la science et de la sagesse. L'homme moderne en train de naître en ces temps de Renaissance, doit avoir soif de connaissance, se montrer avide de recevoir les liquides bienfaiteurs qui féconderont sa pensée. Il doit se monter curieux des investigations de la science nouvelle, de l'exploration du monde, des recherches sur les animaux ou les plantes, du renouveau de l'architecture. Et tout cela doit se faire dans la joie et non dans la morosité. Nous avons déjà relevé cette suggestion au moment de la naissance de Gargantua ; celui-ci vient au monde par l'oreille de sa mère et : « Soudain qu'il fut né, ne cria comme les autres enfants "mies ! mies" mais à haute voix s'écriait : "À boire ! à boire ! à boire !" », comme invitant tout le monde à boire ». (ch. 5) Ce premier cri est à bien rapprocher de la fameuse réponse que donne la Dive bouteille, la boisson étant à prendre peut-être comme une métaphore du savoir universel, celui que visent les contemporains de Rabelais comme Pic de la Mirandole, Érasme ou le docteur Faustus. De plus *trinch* est un mot qui vient de « trinquer » qui veut dire boire en compagnie, s'engager dans un acte social, fraternel, solidaire, lié au partage.

Les thèmes de la leçon

On se rend bien compte ainsi que derrière le discours bouffon se cache une leçon profonde. Le conteur, tel un bateleur de foire dont il se veut l'héritier, va, sous une forme proche de l'oralité, nous séduire, nous amuser afin de nous faire réfléchir. Son texte fonctionne comme une série de fables, de paraboles, d'allégories dont l'apparence est drôle mais dont la visée est critique. Ce qui nous encourage à mentionner rapidement, avant de conclure, trois des principales cibles.

a) En premier lieu l'éducation, dont traitent 24 chapitres sur 58 dans *Gargantua*, livre où nous sont délivrées quelques règles éducatives : une étude permanente, en toutes circonstances, en tous lieux et selon des techniques variées : auditives, répétitives, conversation, lecture, jeux... ; faire la part du corps, de l'esprit et de l'âme, mais sans les dissocier : viser une connaissance encyclopédique, mais dépourvue de toute orientation

prématurée ; associer les cultures littéraires et scientifique, mais aussi pratiquer les arts, la musique ; se défier de la théorie en préférant l'expérience de la réalité ; bref, bâtir un « homme complet » déjà suggéré dans la fameuse lettre que Gargantua adresse à son fils Pantagruel dans le livre précédent (ch. 8) où l'on trouve la belle formule devenue célèbre : « Sapience n'entre point dans âme malivole, et science sans conscience n'est que ruine de l'âme ».

b) Autre thème essentiel, la question de la *guerre* et de la *gouvernance*, qu'illustre l'opposition entre deux chefs : Grandgousier le sage souverain, et Picrochole, le mauvais roi à l'origine d'un conflit burlesque. À l'issue de la guerre dite « picrocholine », remportée par Gargantua, celui-ci adresse aux vaincus une harangue (chapitre 50) qui résume les positions de l'auteur : le bon roi doit recevoir une excellente éducation, ce que n'a pas eu Picrochole et qui est la cause de ses déboires ; il doit savoir se faire entourer : ce sont les mauvais conseillers de Picrochole qui sont cause du désastre ; il doit se faire aimer, gagner les cœurs grâce à la clémence qui n'est jamais une faiblesse ; il doit rechercher la paix et considérer la guerre comme une survivance de la barbarie ; quand la guerre est déclarée, il lui faut la mener avec raison, lucidité, stratégie – et non dans l'improvisation et le désordre ; l'adversaire ne doit pas être méprisé, mais traité sans haine et sans colère.

c) Le troisième thème essentiel, le plus délicat, est celui de la *religion*. La question intervient indirectement à propos du dernier épisode de *Gargantua*. En récompense de son action, frère Jean est autorisé à fonder une abbaye, et ce sera Thélème, qui représente le lieu idéal d'une pratique religieuse joyeuse et tolérante. N'y insistons pas, car une précédente communication, une des premières que nous avons données en ce lieu, il y a déjà assez longtemps, proposait une description détaillée. Rappelons simplement que sont abolies à Thélème les trois vertus monastiques : la pauvreté (le lieu est riche et les Thélémites sont des seigneurs) ; la chasteté (il y règne une grande harmonie sexuelle et on y organise les mariages) ; l'obéissance – ce qui ne suppose pas l'anarchie, mais le souci de se conformer librement à la volonté générale.

Cette abbaye du bon vouloir est censée s'en tenir à une seule directive « Fay ce que voudras », règle qui semble détournée de saint Augustin, mais qui, oubliant de mentionner Dieu, rejette le régime ascétique des couvents et privilégie la vie mondaine permettant l'épanouissement du corps et de l'esprit. Nouveau renversement qui, par le carnavalesque, alimente la satire. Rabelais, soucieux principalement de s'amuser, mélange la subversion et la bouffonnerie. Il accepte de s'en remettre aux leçons de la Bible, mais refuse l'application triste et contraignante qu'en fait l'Église. Il n'est pas athée, comme l'a montré l'historien Lucien Febvre, mais il est un chrétien joyeux, libre, étranger aux superstitions et aux anathèmes.

Plutôt que de tenter de relever d'autres sujets de sa moquerie ou d'autres formes de son rire, contentons-nous de préciser, au moment de conclure, que Rabelais s'élève contre les pisse-froid, les esprits sérieux, sinistres et malfaisants qui sont recensés dans l'interdit placardé sur la porte de Thélème, et que je ne peux citer en entier :

« Ci n'entrez pas, hypocrites bigots
Vieux magots, marmiteux, boursouflés [...]
Ci n'entrez pas, machefoin praticiens,
Clercs, basochiens, mangeurs du populaire,
Officiels, scribes et pharisiens,
Juges anciens, qui les bons paroissiens
Ainsi que chiens mettez au scapulaire [gibet] [...]
Ci n'entrez pas, vous rassotés mâtons,
Soirs ni matins, vieux chagrins et jaloux... »

Dans cette langue un peu vieillie, vous aurez reconnu une invitation à écarter tous les compagnons tristes et austères afin de privilégier l'avènement d'une gaité de bon aloi, fondée sur le rire et la dérision, et annonciatrice d'un idéal pas toujours facile à atteindre, dont Rabelais se voudrait le promoteur et que l'on peut souhaiter pour notre Compagnie : une philosophie du bonheur.

RIRE OU SOURIRE, THAT IS THE QUESTION...

Gérard GARCIA

Ridere est homini, certes, mais de quel homme parle-t-on ? *Homo ridens* a de toute évidence précédé *Homo sapiens*. Ce qui déclenche le rire chez le Maori n'a pas forcément le même effet sur le Belge, le Lapon, le New Yorkais, le Guarani, ou l'Anglais. Le rire est conditionné par le contexte social et culturel, le tempérament national ou l'on peut même aller jusqu'à dire local. À preuve, cette remarque à propos de l'humour, que la plupart considèrent comme inhérent à la nature britannique :

« L'humour est une contribution à la culture apportée au monde par l'Angleterre ; pas par la Grande-Bretagne, ni l'Écosse, l'Irlande, ou le Pays de Galles—mais l'Angleterre ». Déclaration péremptoire et exclusive de Frank Muir dans *The Oxford Book of Humorous Prose*, et en fait contredite par l'extension de ce type d'attitude dans les pays du Royaume Uni, les pays du Commonwealth et peut-être le reste du monde, encore qu'il est vrai, avec des nuances et des variantes locales.

Il est évident que tout comme nous et la plupart des gens, les Britanniques sont capables de rire, de s'esclaffer, de se rouler par terre à l'écoute d'une bonne blague, hélas trop souvent raciste ou sexiste, et dont les Irlandais ou les femmes font couramment les frais. Les Irlandais, qui sont un peu les Belges des Anglais. Par exemple :

Paddy (l'Irlandais moyen) et Mick marchent dans la rue et Paddy tient un sac de beignets. Il demande à Mick : « Si tu devines combien de beignets j'ai dans mon sac, tu peux les avoir tous les deux ».

Quant aux femmes, elles ne sont pas plus épargnées que de notre côté de la Manche, surtout quand elles sont au volant. Par exemple :

« Chéri, laisse-moi conduire, sois un ange ! » – Il lui a laissé le volant, résultat, c'est un ange aujourd'hui...

Il ne manque pas de blagues salaces, grossières, dont il vous sera fait grâce, que l'on se raconte lors de réunions familiales ou entre amis dans les pubs, arrosées de *pints of bitter*, et autres boissons alcooliques qui font perdre la notion de mesure et de décence aux participants. Calembours, jeux de mots, antistrophes, aphorismes, boutades se retrouvent des deux côtés de la Manche pour susciter rires ou sourires. Mais puisque nous sommes aujourd'hui dans le cadre d'une commission de littérature, nous nous proposons d'évoquer, analyser rapidement, et à l'occasion illustrer, les procédés que l'on considère généralement comme typiquement britanniques, à savoir *humour*, *nonsense*, *understatement*, et *wit*, et qui, en France et même en Angleterre, sont souvent à tort rassemblés sous le terme générique d'humour.

Avant toute chose, rendons hommage à un personnage que j'affectionne particulièrement, le professeur Spooner. William Archibald Spooner a enseigné l'histoire ancienne, la théologie et la philosophie à l'université d'Oxford de 1867 à 1924. Compétent, dévoué, respecté et aimé de tous, il était très distrait et il lui arrivait de permuter involontairement les consonnes, les voyelles ou carrément les syllabes des mots. La postérité n'a retenu que peu d'exemples authentiques de ses bafouillages. Je n'en citerai qu'un : *The weight of rages will press hard upon the employer*, le poids des fureurs pèsera lourdement sur les employeurs, ce qui ne veut pas dire grand-chose, alors qu'il entendait *The rate of wages*, etc., le taux des salaires. Ses étudiants et collègues lui en ont attribué des dizaines dont la suivante, très certainement apocryphe : *The Queer old dean*, ce vieil homo de doyen, au lieu de *The dear old Queen*, cette chère vieille reine. La renommée de ce pauvre Spooner, visiblement surfaite, a cependant dépassé les murs d'Oxford, au point que très vite ce genre de gymnastique verbale a été baptisé *spoonerism*, donc l'équivalent de notre antistrophe ou, plus vulgairement, contrepèterie.

En définitive l'humour est sans aucun doute la caractéristique la plus connue et la plus symptomatique de la nation anglaise. C'est l'Anglais Sir William Temple, diplomate et essayiste, qui a affirmé que les Anglais sont les inventeurs de l'humour dans un essai intitulé *De la Poésie*, publié en 1690. Une affirmation qui n'a jamais été réfutée depuis. Il n'est que de se plonger dans la littérature de langue anglaise pour s'apercevoir que l'humour y tient une grande place, et pas seulement dans les œuvres d'écrivains étiquetés « humoristes ».

Et comme l'humour est censé être fin et subtil, on peut se demander si les Anglais sont capables de rire ou seulement de sourire... une nuance parfois difficile à déterminer tant la frontière entre ces deux manifestations d'appréciation est ténue.

Étymologiquement et historiquement, la notion d'humour vient de la théorie des humeurs bien connue de tous, et ce terme, médical à l'origine, désignait l'état de celui qui était dominé par l'une ou l'autre de ces « humeurs », ce qui se manifestait par une obsession, une certaine excentricité, ainsi que l'a illustré Ben Jonson en 1598 dans sa comédie *Every man in his humour*. Mais l'acception du terme « humour » a passablement évolué jusqu'à nos jours. Ceci dit, il n'empêche que se risquer à donner une définition claire et précise de l'humour tel qu'on le conçoit aujourd'hui est une opération périlleuse. Bien sûr, Shakespeare a involontairement fourni une remarquable définition dans *Henry IV* qu'il a mise dans la bouche de Falstaff : *A jest with a sad brow*, à savoir une plaisanterie dite d'un ton triste ou avec une mine impassible. C'est indubitablement l'une des caractéristiques de l'humour, ce contraste entre ce que l'on dit et le ton sur lequel on le dit, qui est source d'étonnement, d'abord, puis de rires ou sourires selon le cas. Ce décalage entre le sens et l'attitude ne peut que provoquer un effet comique et ironique, donc un jeu intellectuel entre une hypothèse absurde et un développement imperturbablement logique, qui conduit à une acceptation lucide mais indulgente de l'absurdité des choses, en fait, à un pessimisme gai, une amertume souriante. Oxymores remarquables. Quant à cette double nature de l'humour, Robert Escarpit en voit l'origine dans, citons-le, « le mariage de la joie de vivre française avec la morosité anglo-saxonne lors de l'invasion normande ».

Selon certains, l'un des premiers auteurs anglais à utiliser l'humour dans le sens moderne aurait été Geoffroy Chaucer dans ses *Canterbury Tales*, « Les Contes de Cantorbéry », aux alentours de 1400. Jetant un regard faussement naïf sur des personnages appartenant à différentes classes sociales, des pèlerins qui se retrouvent dans une auberge de Southwark et échangent des points de vue divers et contrastés, il offre au lecteur une galerie de portraits savoureux qui ne le laissent pas indifférent. Chaque pèlerin va raconter une ou plusieurs histoires sur le chemin de Londres à Cantorbéry. Portraits et contes sont parsemés d'anecdotes et remarques humoristiques au sens le plus large, allant de la pure paillardise à la finesse d'esprit et le sarcasme, en passant par la gentille moquerie et même l'ironie, à petites doses. Chaucer est un humaniste convaincu qui aime l'humanité malgré ses faiblesses. Même alors qu'il dénonce la malhonnêteté des gredins, il leur est reconnaissant de nous apporter du plaisir. Il n'y a chez lui ni méchanceté ni animosité, mais plutôt bienveillance et tolérance, qualités inhérentes à l'humoriste, contrairement à l'ironiste. Son but est de nous divertir, de nous faire rire, pas de nous instruire ou de nous faire la morale. Il observe ses contemporains avec sympathie, humour et générosité.

Humour bien ordonné commence par soi-même, et Chaucer le sait bien. Dans le prologue, il déclare : *My wit is short, you may well understonde*, « Comme vous pouvez vous en rendre compte, je manque d'esprit (ou ici plutôt d'intelligence, sens premier de *wit*) ». Plus loin dans un conte, il se décrit comme étant « Un simple illettré », naïf et crédule. L'autodérision a pour but de faire rire en exposant les défauts ou lacunes du locuteur, qui ne sont manifestement ici que pure invention.

Parmi les pèlerins il y avait « une nonne, une prieure, souriante, modeste et timide ». Oui mais... « Son plus grand juron était *Par saint Éloi !* ». Chaucer ne commente pas, ne critique pas, mais en juxtaposant ces deux éléments nous fait comprendre qu'elle n'est pas si parfaite que l'on pourrait l'imaginer. Elle chante la messe divinement mais d'une voix nasillarde, parle le français, mais un français peu authentique, et en tous points essaye d'imiter les bonnes manières de la cour, mais maladroitement. Oubliant son vœu de pauvreté, elle porte de riches atours et des bijoux voyants, dont, cerise sur le gâteau, une broche sur laquelle est gravée la formule *Amor vincit omnia*, formule très ambiguë chez une religieuse. Dans son cas, cet amour est visiblement plus charnel que spirituel... Même procédé avec le meunier, dépeint comme un individu malhonnête et d'une grossièreté animale, et Chaucer ajoute : « Mais il jouait bien de la cornemuse ! ». La bourgeoise de Bath, apprend-t-on, a eu cinq maris et de nombreuses aventures hors mariage, mais, grâce au ciel, « elle a fait trois fois le pèlerinage à Jérusalem ».

Il n'hésite pas non plus à descendre au niveau de la farce vulgaire, par exemple dans le *Conte du meunier*, où un amoureux transi se présente une nuit à la fenêtre de sa bien-aimée qui lui offre son postérieur au lieu de sa joue. Revenu pour se venger, armé d'un fer chauffé au rouge, il est confronté cette fois au postérieur du mari qui lui envoie une bouffée de vents odorants au visage mais ne peut éviter le fer rouge. Bonne grosse farce digne des farces médiévales qui avaient encore beaucoup de succès auprès d'un public populaire.

Les deux siècles suivants n'ont pas produit d'humoristes de l'envergure de Chaucer, mais les dernières années du XVI^e siècle ont vu émerger Shakespeare qui a peut-être plus pratiqué l'humour et le *wit* dans ses tragédies que dans ses comédies et Ben Jonson qui a contribué à énoncer la théorie des « humeurs ».

Génie universel, Shakespeare a écrit des comédies pour distraire faisant appel à toute la panoplie des procédés provoquant le rire : la farce, l'humour truculent, le comique de situation, la parodie, les calembours et les mots d'esprit. Toutes choses qui se retrouvent également dans certaines scènes de ses tragédies, moments d'*anticlimax* dont le but est de relâcher la tension du spectateur. Par exemple, dans *Macbeth*, l'horrible régicide vient d'être commis, et Macbeth fait part à son épouse de l'horreur qui l'a envahi quand il a assassiné le roi Duncan, une scène d'une tension presque insoutenable pour le spectateur. Et soudain, on frappe à la porte du château. Le portier, grognon d'avoir été réveillé en plein sommeil, s'écrie : « Toc, toc, toc ! Qui est là, par Belzébuth ? Toc, toc, toc ! On n'est jamais tranquille ! Voilà, voilà ! » tout en émaillant sa diatribe de réflexions amusantes. Puis, en ouvrant la porte, il lance aux arrivants : « N'oubliez pas le portier ! » et enfin, suite à sa gueule de bois, se met à dissenter sur les méfaits de l'excès de boisson qui provoque le désir mais annihile la performance... Après cet intermède comique, le public est prêt à affronter le récit de la découverte des corps sans vie du roi et ses deux fils baignant dans leur sang.

La notion de *wit* ou esprit a évolué depuis Chaucer. Autant l'humour est bienveillant et s'applique à des scènes ou des éléments concrets, physiques, le *wit* est essentiellement une qualité mentale, intellectuelle, verbale, qui peut être cruelle envers celui qui en est la cible, et en outre, fulgurante comme l'éclair. Pour citer à nouveau Shakespeare, *brevity is the soul of wit*, à savoir, « la concision est l'essence de l'esprit ». Lorsque Falstaff, personnage truculent et ventripotent, s'adresse à son page, un jeune garçon plutôt fluet, il interpelle ce maraud *You giant !*, « Hé toi, le géant ! », totale incongruité, mélange d'ironie et de moquerie blessante, qui peut être considéré comme un trait d'esprit ou *wit*. Mais quelques lignes plus loin, Falstaff s'exclame : « Me voici devant toi tel une truie qui a écrasé toute sa portée sauf toi, son dernier porcelet ». Auto-dérision qui vient gommer la méchanceté par la vision comique, concrète, évoquée. Bien prosaïque, certes, mais c'est quand même de l'humour.

Ben Jonson, contemporain de Shakespeare, ne s'est pas contenté de théoriser, il est l'auteur de nombreuses œuvres dont des poésies, très classiques, deux tragédies et surtout des comédies, dont le célèbre *Every Man in His Humour* et *Volpone*, bel exemple d'humour noir. Nul doute que Ben Jonson aurait renié toute parenté avec Boris Johnson dont le « H » supplémentaire vient rappeler que cet olibrius clownesque est en fait très intelligent et ne manque pas d'humour. Témoin cette boutade lors d'une interview avec un journaliste français avant qu'il ne soit élu Premier ministre, en français dans le texte : « J'ai autant de chances de me faire décapiter par un frisbee ou de me réincarner dans une olive que de devenir premier ministre ».

À propos de Boris Johnson et, par voie de conséquence, de l'actualité, il faut rappeler ce quotidien anglais des années trente qui avait titré un jour de brouillard épais sur la Manche : *Fog in Channel, Continent cut off*, « Brouillard sur la Manche, le Continent est coupé de tout ». Préfiguration du Brexit vu par le nouveau premier ministre britannique ?

Pour en revenir au *wit*, qui en est venu à ne plus qualifier qu'un trait d'esprit brillant et amusant, il est communément admis que ce style a fleuri aux XVIII^e et XIX^e siècles. Divertissant et intellectuellement habile, le *wit* était devenu ce que Frank Muir, encore lui, a appelé « l'aspect aristocratique de la comédie [...] un sport intellectuel joué entre *gentlemen* qui échangent des idées comme on joue au badminton ». En conséquence, cela ne suscitera qu'un haussement de sourcil, un demi-sourire ou encore un signe de la tête, car c'est tout ce qu'un *gentleman* pouvait faire en public. En ce temps-là, la bonne société n'aurait pas toléré la vue d'un *gentleman* riant à gorge déployée. Lorsque Jonathan Swift, dans *A Modest Proposal*, suggère de régler les problèmes économiques de l'Irlande en autorisant les familles pauvres à vendre leurs enfants pour servir de nourriture aux riches, on imagine que peu de lecteurs ont envie de s'esclaffer... En fait, cette forme d'esprit permet aux auteurs de se moquer des points faibles et de la sottise de la société, en affectant de les approuver, souvent en maniant habilement le paradoxe. Les exemples ne manquent pas, de William Wycherley et William Congreve à George Bernard Shaw et Oscar Wilde en passant par Henry Fielding, Daniel Defoe, Tobias Smollett, Jane Austen et tant d'autres. Une remarquable critique du pouvoir, en l'occurrence de la royauté, a été formulée par George R.R. Martin : « Il est difficile de mettre une laisse à un chien une fois que vous lui avez mis une couronne sur la tête ».

C'est là une façon édulcorée de traiter le monarque d'autocrate qui nous amène tout doucement à un autre procédé stylistique que les Anglais appellent l'*understatement*, que l'on peut traduire par euphémisme ou litote. Il est bien dans la mentalité britannique de minimiser la gravité d'une situation ou d'un événement, par modestie, politesse, décence ou ironie. Cette attitude permet de prendre du recul, de se désimpliquer, de ne pas laisser apparaître ouvertement son opinion, ses sentiments intimes.

On cite souvent le cas du vol 9 de la British Airways dont les passagers entendirent le message suivant : « Mesdames et Messieurs. Votre commandant de bord à l'appareil. Nous avons un léger problème. Nos quatre moteurs se sont arrêtés. Nous faisons l'impossible pour les faire redémarrer. J'espère que vous n'êtes pas trop perturbés par cet incident ».

Les références littéraires ne manquent pas. On pense à Mercutio dans *Roméo et Juliette*, mortellement blessé par l'épée de Tybalt, qui prétend n'avoir reçu qu'une égratignure, *a scratch*, et s'exclame : « Non, elle n'est pas aussi profonde qu'un puits, ni aussi large qu'une porte d'église ». Les Monty Python et le Saint Graal ont repris la chose avec le chevalier qui au combat contre le roi Arthur perd tous ses membres l'un après l'autre et à chaque amputation s'écrie : *Tis but a scratch*, simple égratignure ! Dans *L'Attrape-cœurs*, (« Catcher in the Rye ») J.D. Salinger fait dire à un personnage : « On va m'opérer. Ça n'est pas bien grave. J'ai juste cette toute petite tumeur au cerveau... ». L'humour de l'*understatement* peut aussi toucher discrètement au sarcasme, à l'ironie. Témoin cette réflexion d'un héros de « La Pierre de Kaiburr » (« Splinter of the Mind's Eye ») de Alan Dean Foster adressée au Luke de *Star Wars* : « Tu as ce talent remarquablement évocateur, Luke, de réduire les situations les plus atrocement inconfortables à une simple banalité ». Et pour finir, ce procédé peut être aussi utilisé pour faire réagir le lecteur devant une situation choquante. « Quelqu'un a été blessé ? » demande sa tante à Huckleberry Finn qui réplique : « Non, ils ont juste tué un nègre ».

C'est d'ailleurs à cette époque que Lewis Carroll popularisait le *nonsense* dans le monde entier avec ses romans *Alice au pays des merveilles* et *De l'autre côté du miroir*. Il avait été précédé par Edward Lear, plutôt spécialisé dans les poèmes et les *limericks*, ces petits poèmes de cinq vers, souvent grossiers ou obscènes, apparus au début du XVIII^e siècle. Et l'on peut remonter encore plus loin dans l'origine du *nonsense* avec les *nursery rhymes*, ces comptines rimées et souvent chantées dont on trouve des traces dès la fin du Moyen Âge. Rythme et rimes sont plus importants que le sens qui est bien souvent obscur. Donc le comique est ici généré par l'absurde, des idées comme du vocabulaire en partie inventé.

Par exemple, voici une *nursery rhyme* bien connue :

« Hey, diddle, diddle, the cat and the fiddle,
The cow jumped over the moon ;
The little dog laughed to see such sport
And the dish ran away with the spoon »

« Oh là, tintin, tintin, la chatte et le crin-crin,
La vache a bondi par-dessus la lune ;
Le petit chien de rire en voyant tel exploit,
Et le plat prit la fuite emmenant la cuiller »

Et un des quelques exemples de *limericks* à peu près publiable :

« There was a young curate of Salisbury
Whose conduct was halisbury-scalisbury,
He walked about Hampshire
Without any pampshire
Till his vicar compelled him to walisbury »

Ce qui donne en français :

« C'était un jeune vicaire de Salisbury
Dont la conduite était plutôt scabreusbury.
Il allait par le Hampshire
Sans le moindre pantaloshire
Au point que son curé l'obligea à vêtisbury. »

Précisons que les traductions des deux textes précédents sont d'Albert Laffay qui, ceci soit dit en passant, était le président du jury quand j'ai passé l'agrégation. Il est décédé, je vous rassure... vingt-cinq ans plus tard. Rien à voir avec ma prestation, donc.

Mathématicien, photographe et diacre, Lewis Carroll avait créé un monde imaginaire dans une autre dimension pour distraire la fille de ses amis, Alice Liddell. Des théières qui flottent et tombent dans des puits, des chats du Cheshire qui parlent, des cartes à jouer personnifiées ne sont que quelques exemples des personnages imaginaires créés par Carroll. En passant de l'autre côté du miroir, Alice découvre un univers dans lequel la perception est faussée, renversée, la logique et le raisonnement bafoués. Mais elle est douée de bon sens et s'efforce de raisonner rationnellement. Elle est consciente qu'elle vit un mauvais rêve. Une fois de plus, c'est ce contraste, cette opposition entre deux attitudes, deux visions, en fait deux mondes, qui suscite le rire ou au moins le sourire chez le lecteur.

Citons à nouveau Albert Laffay qui écrivait :

« L'humour décrit minutieusement le réel en conservant le plus grand sérieux, tout en faisant croire qu'il n'y trouve rien à redire ; ce qui a pour effet de souligner l'étrangeté comique par une feinte indifférence. Le *nonsense*, quant à lui, ne laisse pas de ressembler beaucoup à l'humour à cet égard, par une attitude également imperturbable. Il lâche la bride au langage, permet à la mécanique des mots de fonctionner un instant toute seule, et se donne l'air de trouver parfaitement naturel ce qui est, selon le cas, franche absurdité, lapalissade gravement formulée, paradoxe cocasse ou raisonnement grotesque. »

Et nous terminerons sur une réflexion de Robert Escarpit à propos de l'humour : « C'est une volonté et en même temps un moyen de briser le cercle des automatismes que, mortellement maternelles, la vie en société et la vie tout court cristallisent autour de nous comme un linceul. L'homme sans humour vit de la vie des larves, sous leur enveloppe de soie, sûr d'un avenir sans durée, mi-conscient, inchangeable. L'humour fait éclater le cocon vers la vie, le progrès, le risque d'exister. Le plus souvent, il n'en sort qu'une mite inintéressante et vulgaire, mais parfois jaillit le papillon multicolore d'un rire pareil à celui des dieux, ou bien on devine dans l'ombre le déploiement mystérieux des ailes de quelque phalène couleur de nuit ».

Bibliographie

MUIR F. *The Oxford Book of Humorous Prose*. Oxford, New York. Oxford University Press, 1990.
LAFFAY A. *Anatomie de l'humour et du nonsense*. Masson et Cie, 1970.
ESCARPIT R. *L'humour*. Presses Universitaires de France, 1960.
ESCARPIT R. & DULCK J. *Guide anglais*. Librairie Hachette, 1954.
BERTRAND J-C *The Anglo-American Book of Wit & Jokes*. Ellipses, 2000.
OUSBY I. *The Cambridge Guide to Literature in English*. Cambridge University Press, 1988.

PROUST PEUT-IL FAIRE RIRE ?

Jean-Louis HAUTCŒUR

Introduction

Peut-on répondre affirmativement à la question : « Proust peut-il faire rire ? » C'est, en tout cas, l'objectif que je me suis fixé.¹ J'ai découvert Proust à Toulon en 1955 lors de mon passage sous les drapeaux, à une époque où Proust n'était pas encore à la mode, où des lecteurs courageux ou des chercheurs curieux et téméraires se penchaient sur les développements de *La Recherche* concernant le souvenir, les réminiscences, le temps qui passe, l'inconscient, mais aussi le snobisme, les arts, l'homosexualité.

Certes on riait aux ridicules de M^{me} Verdurin, ou de Charlus, voire, si on arrivait jusque-là, au sinistre bal des têtes du *Temps retrouvé*, mais c'était un sujet mineur : on craignait que Proust ne descendît de son piédestal d'auteur difficile, intellectuel abscons, même si, dès 1927, Léon-Pierre Quint, élève de Bergson et ami de Proust, avait publié *Le Comique et le mystère chez Proust*.

On va peut-être un peu loin aujourd'hui avec diverses publications, y compris une bande dessinée, qui vont finir par faire croire que Proust est un « comique ». Mais il ne fait pas de doute que la personnalité de Proust avait une facette aimable, gaie et volontiers enthousiaste et drôle : ce n'est pas par hasard qu'il put s'introduire et être apprécié dans les salons d'une haute bourgeoisie ou de l'aristocratie, étrangers pour la plupart à son milieu familial. Son intelligence, sa gaieté, son humour furent ses atouts. Atouts qu'il cultiva en particulier dans ses pastiches, à une époque où *À la manière de...* (aujourd'hui bien oubliée) eut un grand succès.

Je ne me suis pas imposé un plan strict par type de comiques, mais j'ai groupé par affinités des extraits caractéristiques, faisant confiance, pour le convaincre, au talent du lecteur.

Jeux de mots et vocabulaire

C'est le comique le plus élémentaire : jeux de mots, plaisanteries que nous qualifierions aujourd'hui de plaisanteries de garçons de bain, confusion de sens, calembours, expressions surannées ou véritables trouvailles de vocabulaire, comme celle-ci : « Les vierges vigilantes, nos anges gardiens dans les ténèbres vertigineuses, les Toutes-Puissantes, les Danaïdes de l'invisible, les ironiques Furies, les servantes toujours irritées du Mystère, les ombrageuses prêtresses de l'Invisible, les demoiselles du téléphone ! »

On retrouve ce goût des énumérations originales et savantes dans ce cours de botanique sur les poires que Charlus donne au maître d'hôtel du Grand Hôtel de Balbec, pour éblouir son jeune ami violoniste. Il serait trop long de le reprendre ici.

Le docteur Cottard, médecin réputé, habitué du salon Verdurin, se rend ridicule par ses plaisanteries « grotesques, ineptes et... pas drôles », mais aussi par son intérêt pour des expressions qu'il utilise souvent avec un point d'interrogation, pour cacher son ignorance de leur signification, pour dissimuler son appréhension devant un nouvel interlocuteur : « une vie de bâton de chaise, du sang bleu, le prince des élégances, le quart d'heure de Rabelais ».

Parfois il se souvient de son passé de carabin. Ainsi, alors que Forcheville parle avec Cottard d'Odette de Crécy, coqueluche de la patronne et future madame Swann : « Nous parlons de madame de Crécy, dit-il à monsieur Verdurin qui s'approchait... « Je me figure que comme corps de femme... J'aimerais mieux l'avoir dans mon lit que le tonnerre », dit précipitamment Cottard, qui depuis quelques instants attendait en vain que Forcheville reprît haleine pour placer cette vieille plaisanterie dont il craignait que ne revînt pas l'à-propos si la conversation changeait de cours... ».

¹ Lors de la présentation orale de cette communication, les textes cités ont été lus par Yves Borrini, comédien, metteur en scène, directeur de la compagnie *Le Bruit des hommes*, et membre de l'académie du Var.

M^{me} Verdurin, recevant Charlus et son cher violoniste, agacée par la facon de Charlus, dont on peut penser qu'elle n'a pas encore bien saisi l'orientation sexuelle, s'écrie, en le montrant : « Quelle tapette il a ! quelle tapette ! Ah ! pour une tapette, c'est une fameuse tapette ! »

La « patronne », encore elle, cherche à fasciner ses fidèles par une sensibilité d'exception, et quand son mari demande que l'on joue la fameuse sonate de Vinteuil : « Ah, non, non, pas ma sonate, pas ma sonate... je n'ai pas envie à force de pleurer de me fiche un rhume de cerveau avec névralgies faciales, comme la dernière fois ; merci du cadeau, je ne tiens pas recommencer ; vous êtes bons vous autres, on voit bien que ce n'est pas vous qui garderez le lit trois jours ! »

Quelques années plus tard, alors que Charlus organise une soirée chez elle, soirée dont nous reparlerons, les mêmes souffrances, la même mimique se retrouvent : « Je n'ai rien contre Vinteuil, à mon sens c'est le plus grand musicien du siècle, seulement je ne peux écouter ces machines-là sans cesser de pleurer un instant... cela me congestionne la muqueuse, et, quarante-huit heures après j'ai l'air d'une vieille poivrée ».

La marquise de Cambremer partage avec madame Verdurin l'amour de la musique, ce qui, avec une insuffisance dentaire, lui donnait deux singulières habitudes. « Chaque fois qu'elle parlait esthétique, ses glandes salivaires, comme celles de certains animaux au moment du rut, entraient dans une phase d'hypersécrétion telle que la bouche édentée de la vieille dame laissait passer au coin des lèvres légèrement moustachues, quelques gouttes dont ce n'était pas la place. » On retrouve un peu plus loin, dans d'autres circonstances, la marquise qui postillonne puis prend « une respiration profonde destinée à rattraper sa salive et assécher sa moustache ».

On est toujours étonné de la qualité évocatrice de tels portraits, de telles caricatures sans pitié, qui en quelques mots nous situent parfaitement la marquise de Cambremer. Il en est de même pour le général de Froberville et monsieur de Bréauté, assistant à la réception de la marquise de Sainte Euverte : tous deux portent monocle, dont la description nous en dit long sur les personnalités des deux convives : « Le monocle du général resté entre ses paupières comme un éclat d'obus dans sa figure vulgaire, balafrée et triomphante au milieu du front qu'il éborgnait comme l'œil unique du cyclope, apparut à Swann comme une blessure, qu'il pouvait être glorieux d'avoir reçue mais indécemment d'exhiber ; tandis que celui de monsieur de Bréauté... portait, collé à son revers, comme une préparation d'histoire naturelle sous un microscope, un regard infinitésimal et grouillant d'amabilité, qui ne cessait de sourire... »

Autre description, ou plutôt caricature, d'un autre médecin que Cottard, le docteur consultant Dieulafoy. « Le docteur Dieulafoy a pu en effet être un grand médecin, un merveilleux professeur ; à ces rôles divers où il excella, il en joignait un autre dans lequel il fut pendant quarante ans sans rival, un rôle aussi important que le raisonneur, le Scaramouche ou le père noble, et qui était de venir constater l'agonie ou la mort... Après avoir regardé ma grand-mère sans la fatiguer, il dit quelques mots à mon père, s'inclina respectueusement devant ma mère... et sortit de la plus belle façon du monde, en prenant simplement le cachet qu'on lui remit. Il n'avait pas eu l'air de le voir et nous-mêmes nous demandâmes un moment si nous le lui avions remis... »

N'est-ce pas là une véritable scène de Molière, comme la rencontre au Grand Hôtel de Balbec de M^{me} de Villeparisis et de la grand-mère du narrateur : bien qu'amies d'enfance, elles se font d'interminables politesses : « Elles tombèrent un matin l'une sur l'autre dans une porte et furent obligées de s'aborder, non sans échanger au préalable des gestes de surprise, d'hésitation, exécuter des mouvements de recul, de doute et enfin de protestations de politesse et de joie, comme dans certaines scènes de Molière où deux acteurs monologuant chacun de son côté, à quelques pas l'un de l'autre, censés ne pas s'être vus encore, et tout à coup s'aperçoivent, n'en peuvent croire leurs yeux, entrecoupent leurs propos, finalement parlent ensemble, le chœur ayant suivi le dialogue, et se jettent dans les bras l'un de l'autre. »

Molière, certes, on sait le culte de Proust pour les classiques, mais aussi Racine, Saint-Simon et ici, me semble-t-il, La Bruyère : Legrandin à Combray, qui, s'il critique en général avec virulence les aristocrates, adopte avec les gros propriétaires terriens de Combray une attitude ridiculement obséquieuse : « La figure de Legrandin exprimait une animation, un zèle extraordinaire ; il fit un profond salut avec un renversement secondaire en arrière, qui ramena brusquement son dos au-delà de la position de départ et qu'avait dû lui apprendre le mari de sa sœur, madame de Cambremer. Ce redressement rapide fit refluer en une sorte d'onde fougueuse et musclée la croupe de Legrandin que je ne supposais pas si charnue, et je ne sais pourquoi cette ondulation de pure matière, ce flot tout charnel, sans expression de spiritualité et qu'un empressement plein de bassesse fouettait en tempête, éveillèrent tout d'un coup dans mon esprit la possibilité d'un Legrandin tout différent de celui que nous connaissions. » Effectivement, il était différent, mais nous ne le saurons qu'à la fin de *La Recherche*.

Vacheries dans les salons

M^{me} de Grouchy faisant allusion à l'arrivée tardive de l'armée de Grouchy à Waterloo, à son mari en retard dans un salon : « c'est une tradition dans votre famille », plaisanterie sans méchanceté, certes.

Peut-on en dire autant de celle-ci ? « Ce pauvre général, il a encore été battu aux élections, dit la princesse de Parme pour changer de conversation.

- Oh ce n'est pas grave, ce n'est que la septième fois, dit le duc, qui ayant dû lui-même renoncer à la politique, aimait assez les insuccès des autres.
- Il s'est consolé en voulant faire un nouvel enfant à sa femme.
- Comment ! Cette pauvre madame de Monserfeuil est encore enceinte, s'écria la princesse.
- Mais parfaitement, répondit la duchesse, c'est le seul arrondissement où le pauvre général n'a jamais échoué. »

La duchesse n'est pas plus tendre avec sa tante, madame de Villeparisis, évoquant avec le narrateur, le marquis de Norpois, un projet de mariage : « Je comprends très bien que ma tante, qui ne l'amuse pas déjà beaucoup comme vieille maîtresse, lui paraisse inutile comme nouvelle épouse. D'autant plus que je crois que, même maîtresse, elle ne l'est plus depuis longtemps. Elle n'a de rapports, si je puis dire, qu'avec le Bon Dieu. Elle est plus bigote que vous ne croyez et Booz-Norpois peut dire comme dans les vers de Victor Hugo :

Voilà longtemps que celle avec qui j'ai dormi
Ô Seigneur, a quitté ma couche pour la vôtre

Vraiment ma pauvre tante est comme ces artistes d'avant-garde qui ont tapé toute leur vie contre l'Académie et qui, sur le tard fondent leur petite académie à eux. »

Le snobisme et la frivolité

Le snobisme, la vanité, sont communs à beaucoup de personnages de *La Recherche* : ils touchent toutes les classes sociales, et, si le comique est privilégié, il se transforme souvent en humour noir, pour ne pas parler de cruauté. Même Françoise, la fidèle cuisinière de la famille du narrateur est très consciente de son rang ; elle se permet, quand elle n'écoute pas à la porte, de donner ses conseils, par exemple, parlant d'Albertine : « Monsieur ne devrait pas voir cette demoiselle, je vois bien le genre de caractère qu'elle a, elle vous fera des chagrins ».

Elle officie dans sa cuisine, snob à sa façon. Elle ne manifeste aucune compassion pour la fille de cuisine, comparée par Swann à *La Charité* de Giotto, « pauvre créature malade, dans un état de grossesse déjà assez avancé, et on s'étonnait que Françoise lui laissât faire tant de courses et de besogne ». Plus tard, après la délivrance, « dans l'ennui et l'irritation de s'être levée au milieu de la nuit pour la fille de cuisine... elle n'eut plus que des ronchonnements de mauvaise humeur, même d'affreux sarcasmes... elle n'avait qu'à ne pas faire ce qu'il faut pour ça. Ça lui a fait plaisir, qu'elle ne fasse pas de manières maintenant ! Faut-il tout de même qu'un garçon ait été abandonné du Bon Dieu pour aller avec ça ! »

La tenancière du chalet de nécessité des Champs-Élysées est aussi convaincue de tenir une position importante dans la société : « Et puis, dit-elle, je choisis mes clients, je ne reçois pas tout le monde dans ce que j'appelle mes salons. Est-ce que ça n'a pas l'air d'un salon avec mes fleurs. Comme j'ai des clients très aimables, toujours l'un ou l'autre veut m'apporter une petite branche de beau lilas, de beau jasmin ou des roses, mes fleurs préférées... L'idée que nous étions peut-être mal jugés par cette dame en ne lui apportant jamais ni lilas ni belles roses me fit rougir... À ce moment une femme mal vêtue entra précipitamment. Mais elle ne faisait pas partie du monde de la marquise, car celle-ci avec une férocité de snob lui dit sèchement : "il n'y a rien de libre Madame". »

Le directeur du Grand Hôtel de Balbec a aussi une haute opinion de sa fonction quand, exceptionnellement, il découpe les dindonneaux, « plongeant d'un geste lent dans le flanc des victimes et n'en détachant pas plus ses yeux pénétrés de sa haute fonction que s'il avait dû y lire quelqu'augure... Le sacrificateur ne s'aperçut pas de mon absence. Quand il l'apprit, elle le désola « Comment, vous ne m'avez pas vu découper moi-même les dindonneaux ? » « C'est égal, je suis désolé pour vous. Quand est-ce que je découperai de nouveau ? Il faudrait un événement, il faudrait une guerre. » Depuis ce jour-là le calendrier fut changé, on compta ainsi : « C'est le

lendemain du jour où j'ai découpé moi-même les dindonneaux. » « C'est juste huit jours après que le directeur a découpé lui-même les dindonneaux ». Ainsi cette prosectomie donna-t-elle, comme la naissance du Christ ou l'Hégire, le point de départ d'un calendrier différent des autres, mais qui ne prit pas leur extension et n'égalait pas leur durée. »

On apprend parfois au cours d'une phrase la vanité de certains, comme Legrandin, que nous vu plus haut modestement obséquieux devant de riches propriétaires, « lequel se faisait maintenant appeler Legrandin de Méséglise. »

Cottard se prend pour un prince de la science, ébloui par le salon de madame Verdurin, qui « reçoit elle... les d'Sherbaoff, les d'Forcheville, et tutti quanti, des gens de la plus haute volée, toute la noblesse de France et de Navarre, à qui vous me verriez parler de pair à compagnon. D'ailleurs ce genre d'individus recherche volontiers les princes de la science », ajoutait-il avec un sourire d'amour-propre béat.

Plus distingué se trouve le snobisme de M^{me} de Villeparisis, jugeant des mérites littéraires de certains à l'aune de leurs quartiers de noblesse. Lors de balades en voiture avec sa grand-mère et M^{me} de Villeparisis, le narrateur, à la tombée du jour, timidement citait quelques belles expressions de Chateaubriand ou de Vigny ou de Victor Hugo... « Et vous trouvez cela beau ? me demandait-elle, génial comme vous dites ? » Au nom de Vigny elle se mit à rire. « Celui qui disait : Je suis le comte Alfred de Vigny. On est comte ou on n'est pas comte, ça n'a aucune espèce d'importance. Et peut-être trouvait-elle que cela en avait tout de même un peu car elle ajoutait : "d'abord, je ne suis pas sûre qu'il le fut, en tout cas de toute petite souche" ».

Le comportement du duc et de la duchesse de Guermantes, alors que Swann vient de leur annoncer qu'il est condamné, ajoute parfois à ce snobisme, au fond innocent, une inconscience cruelle : le duc demande à Oriane de changer ses chaussures rouges qui juraient avec sa robe noire, devant Swann et le narrateur qui les accompagnaient à leur voiture : « Le duc n'était nullement gêné de parler des malaises de sa femme et des siens à un mourant car les premiers l'intéressaient davantage, lui apparaissaient plus importants. Aussi fut-ce seulement par bonne éducation et gaillardise, qu'après nous avoir éconduits gentiment, il cria à la cantonade et d'une voix de stentor, de la porte, à Swann qui était déjà dans la cour : "Et puis vous, ne vous laissez pas frapper par ces bêtises des médecins, que diable ! Ce sont des ânes. Vous nous enterrez tous. Vous vous portez comme le Pont-Neuf". »

Le même thème se retrouve, lorsque se changeant pour aller, à une redoute après un dîner chez madame de Saint Euverte, le même duc de Guermantes apprend la mort de mama, monsieur d'Osmond : « Il est mort ! mais non, on exagère, on exagère ! » et demande à son valet si on a bien livré le casque nécessaire à son déguisement.

Cottard dans une situation analogue, même frivolité, même égoïsme : alors qu'il est habillé pour aller dîner chez les Verdurin, sa femme lui demande timidement s'il ne pourrait pas panser la cuisinière qui vient de se blesser. « Mais je ne peux pas, Léontine, s'était-il écrié en gémissant, tu vois bien que j'ai mon gilet blanc », et Léontine fit appel au chef de clinique.

Ces « snobismes de classe » s'affrontent dans la soirée organisée par Charlus pour faire connaître à son clan son protégé Morel : un concert consacré au septuor de Vinteuil chez M^{me} Verdurin. Les invités de Charlus daignèrent à peine saluer la patronne, ne pensèrent pas plus à se faire présenter qu'à l'ouvreuse d'un théâtre, ou saluèrent à sa place madame Cottard. Quant à Charlus, après la fin de la réunion, « il dit à madame Verdurin : "Hé bien, êtes-vous contente ? Je pense qu'on le serait à moins ; vous voyez que quand je me mêle de donner une fête, cela n'est pas réussi à moitié" », mais il ne peut s'empêcher d'ajouter : « Je ne sais pas si vos notions héraldiques vous permettront de mesurer exactement l'importance de la manifestation... le poids que j'ai soulevé pour vous ».

Les effets du temps, l'humour

Proust est fasciné par l'évolution des personnages avec le temps : changements physiques, que nous verrons dans *Le Temps retrouvé*, mais véritables changements de personnalités, voire de noms, souvent cocasses et inattendus : Morel, le violoniste exécutant de la fameuse sonate de Vinteuil, l'arriviste sans scrupule, devient un homme considérable et considéré ; Elstir, peintre arrivé est l'ancien fidèle des Verdurin, Tiche que la patronne ne ménageait pas ; Rachel maîtresse de Saint-Loup, idéalisée par son amant n'est autre que la « Rachel quand du seigneur », habituée d'une maison de rendez-vous ; Odette de Crécy, future madame Swann

et future M^{me} de Forcheville, n'est autre que Miss Sacripant, « artiste » posant nue, peut-être prostituée, dont le narrateur voit une esquisse dans l'atelier d'Elstir, et qui sera la maîtresse du duc de Guermantes...

Mais ce sont les changements physiques, les outrages du temps, qui sont décrits avec une cruauté que Ruiz dans son excellent film *Le Temps retrouvé* n'a pas osé illustrer. Je ne prendrai qu'un exemple de ces descriptions sordides et... risibles de ces métamorphoses du temps, le marquis d'Argencourt : « Non seulement au lieu de sa barbe à peine poivre et sel, il s'était affublé d'une extraordinaire barbe d'une invraisemblable blancheur, mais encore... c'était un vieux mendiant qui n'inspirait plus aucun respect qu'était devenu cet homme dont la solennité, la raideur empesée étaient encore présentes à mon souvenir et qui donnaient à son personnage de vieux gâteux une telle vérité que ses membres tremblotaient... »

Quant à la retrouvaille du narrateur avec son ancienne, désormais vieille amie, on voit la scène, et on a envie de rire de bon cœur : « Une grosse dame me dit un bonjour, pendant la courte durée duquel les pensées les plus différentes se pressèrent dans mon esprit. J'hésitai un instant à lui répondre, craignant que ne reconnaissant pas les gens mieux que moi, elle eût cru que j'étais quelqu'un d'autre, puis son assurance me fit au contraire, de peur que ce fût quelqu'un avec qui j'avais été très lié, exagérer l'amabilité de mon sourire, tandis que mes regards continuaient à chercher dans ses traits le nom que je ne trouvais pas. Tel un candidat au baccalauréat attache ses regards sur la figure de l'examineur et espère vainement y trouver la réponse qu'il ferait mieux de chercher dans sa propre mémoire, tel, tout en lui souriant, j'attachais mes regards sur les traits de la grosse dame. Ils me semblèrent être ceux de madame Swann, aussi mon sourire se nuança-t-il de respect, pendant que mon indécision commençait à cesser. Alors j'entendis la grosse dame me dire, une seconde plus tard : "Vous me prenez pour maman, en effet je commence à lui ressembler beaucoup". Et je reconnus Gilberte. »

Conclusion

Proust fasciné par le « monde » nous dépeint sans indulgence la haute société aristocratique et la haute bourgeoisie, telles qu'il les a fréquentées, telles aussi qu'il les a rêvées d'après Saint-Simon ou les salons du XVIII^e siècle. On a vu avec quel humour il sait railler leurs travers, snobisme, frivolité, égoïsme. Mais il s'intéresse à toute la société, y compris aux « obscurs », qu'il peint avec un sens affiné de l'observation, joint à un humour souvent corrosif.

Il se fait même sociologue, se demandant si la pérennité des classes riches est assurée. À la nuit tombée, la salle à manger illuminée du Grand Hôtel de Balbec, ressemble à un aquarium empli de bêtes merveilleuses. Les pêcheurs, les pauvres et les petits bourgeois, en somme, les « gilets jaunes », les contemplant de l'extérieur avec avidité ; viendront-ils les cueillir et les manger ?

CONCLUSION GÉNÉRALE

Yves STALLONI

Il me reste à remercier les intervenants pour avoir œuvré sérieusement sur un sujet qui ne l'est pas et donné à cette séance particulière qui aurait pu être triste une légèreté qui n'exclut pas la rigueur académique. On peut espérer que notre ami Roland n'eût pas désavoué nos communications. Merci aussi à l'assistance qui a soutenu et discuté nos travaux. Et, pour prendre congé, je vous livrerai ce proverbe chinois (il y a toujours un proverbe chinois pour toutes les situations, même en période de confinement et de quarantaine) : « Le rire que tu offres aux autres te sera rendu au centuple ».

Nous avons essayé, très modestement et sous des formes variées, de vous offrir, cet après-midi, un soupçon de rire. À dater d'aujourd'hui, nous attendons, en retour de votre part... notre récompense. Bonne soirée à tous.

COMMISSION D'HISTOIRE

Responsable : Bernard SASSO

SÉANCE DU 10 MARS 2020

CARTHAGE, REINE DE LA MÉDITERRANÉE

INTRODUCTION CARTHAGE : UNE MÉTROPOLÉ MÉDITERRANÉENNE

Bernard SASSO

La cité antique de Carthage tient dans l'imaginaire collectif une place particulière et qui ne cesse de fasciner. Sans doute parce qu'elle fut la grande rivale de Rome, qui finit par la détruire. Elle fut aussi un empire de la mer et l'une des plus grandes puissances commerciales, culturelles, militaires de l'Antiquité, avec un ancrage local et une influence qui ont duré bien plus longtemps que son existence. Cette métropole sut aussi créer sur le sol africain sa propre civilisation, synthèse des apports des cités-mères orientales et du substrat local.

Sa fondation est légendaire. Elle présente déjà une particularité que peu de récits de fondation possèdent. Habituellement, les fondateurs de grandes cités sont des hommes. Dans le cas de Carthage, le récit de fondation met en scène une femme, Elissa (ou Alissa) / Didon (chez les Romains). Princesse de Tyr, Elissa est mariée à Acherbas, le grand-prêtre de Melqart, la divinité tutélaire de la métropole phénicienne. Ce dernier est assassiné par le frère de la princesse, le roi Pygmalion, jaloux des richesses du mari d'Elissa. Celle-ci réussit à s'enfuir en prétextant vouloir rejoindre le palais de son frère et fuir le souvenir de son mari défunt. Elle en profite pour embarquer avec une partie de la notabilité tyrienne. Au cours d'une escale à Chypre, le prêtre local d'Astarté se joint à l'expédition, emmenant aussi quatre-vingt jeunes vierges venues s'adonner à la prostitution sacrée qui ont été enlevées pour assurer la pérennité de la future cité.

Ayant débarqué en Afrique du Nord, Elissa va recourir à une seconde ruse, cherchant à atténuer les craintes des indigènes quand aux prétentions foncières des nouveaux arrivants. Après discussions et tractations, Elissa est autorisée à s'approprier autant de terrains que pourra recouvrir une peau de vache. La princesse fait donc découper la peau de l'animal en un grand nombre de fines lanières avec lesquelles elle pourra recouvrir un vaste espace, beaucoup plus grand que celui que les indigènes lui auraient concédé sans cette ruse. C'est pour cette raison que, selon la tradition classique, l'endroit choisi fut appelé Byrsa, terme signifiant cuir ou peau, probablement à partir d'un jeu de mot grec reposant sur la racine du nom sémitique du premier emplacement des Phéniciens sur le site. Elissa fit creuser les premières fondations de la nouvelle ville à l'endroit initialement choisi, mais y ayant déterré une tête de bœuf interprétée comme un mauvais présage (celui en particulier de la servitude, de l'esclavage), les nouveaux arrivants décidèrent de se déplacer, exhumant alors une tête de cheval, synonyme de puissance et de victoires.

Ce récit de fondation est évoqué par plusieurs auteurs antiques : Virgile, Tite-Live, Appien, Silius Italicus, Justin. Aucune de ces sources ne remonte au-delà du I^{er} siècle av. J.-C. C'est sans doute l'auteur sicéliste Timée de Tauroménion (IV^e – III^e siècle av. J.-C.) qui a servi de source principale à plusieurs de ces auteurs. Timée situait la fondation de Carthage trente-huit ans avant la première Olympiade, soit en 814/3 av. J.-C., une année qu'il considérait aussi comme celle de la fondation de Rome (habituellement fixée à 753 av. J.-C.). C'est grâce à ces auteurs grecs et latins que nous sommes connus le récit de fondation de Carthage et son histoire. Aucune source « indigène » n'est parvenue jusqu'à nous, en raison de la perte totale de la littérature

phénicienne et punique. Il est donc impossible de distinguer dans ce que nous lisons ce qui relève d'un éventuel noyau authentiquement punique de ce qui relève de la représentation que Grecs et Romains ont imposée, en particulier concernant la fondation de Carthage. De manière plus générale, il faut insister sur le fait que la plupart des sources écrites puniques ont disparu (mis à part quelques rares documents littéraires) et que celles qui existent proviennent des Grecs et des Romains, ennemis de Carthage. Les fouilles archéologiques poursuivies avec beaucoup d'efficacité au cours des cinquante dernières années ont permis de lever un certain nombre d'inconnues, mais pas toutes, d'autant qu'il est souvent difficile de distinguer ce qui appartient en propre aux Phéniciens de ce qui appartient aux Puniques.

Les récits de fondation mettent en parallèle les destins de Rome et Carthage, à l'avantage de la première. Le synchronisme entre les deux fondations remonte au moins à Timée de Tauroménion. Rome et Carthage naissent pratiquement ensemble, mais leur parcours diverge dès le début. Si Rome est fondée par un couple doublement masculin (Romulus et Rémus) et reçoit une protection divine masculine (Jupiter Optimus Maximus), Carthage fondée par Elissa / Didon est choisie par Junon. Placer, comme les auteurs anciens le font, la naissance de la métropole punique sous le signe d'une femme était le moyen pour la discréditer d'emblée. Parmi les récits de fondation de Rome et de Carthage s'ajoute la préfiguration de leur avenir, en particulier à travers les *omina*, c'est-à-dire les présages tirés du sol. Pour Carthage, les sources, à commencer par Virgile, parlent de la découverte d'une tête de bœuf (symbole de richesse certes, mais aussi de servitude) puis de cheval (symbole de puissance militaire). Pour Rome, c'est une tête humaine parfaitement conservée qui affleure au moment de la construction du temple de Jupiter Capitolin. Elle annonce le rôle de maîtresse du monde de cette dernière. Les sources classiques ont construit, reprenant peut-être certains éléments dérivant authentiquement de textes puniques mais revus et corrigés, un destin différent des deux puissances. Carthage est placée sous le signe du féminin, et si elle ne manque pas d'atouts et de moyens ils sont voués à l'échec face à une Rome, puissance masculine, ouverte, exogamique, expansionniste.

À partir du deuxième millénaire, commence l'expansion phénicienne en Méditerranée occidentale. Cette expansion se fondait sur le savoir-faire maritime des navigateurs phéniciens qui était bien connu. D'autre part, les villes phéniciennes tiraient leurs richesses de comptoirs établis sur les côtes siciliennes, sardes, dans le sud de l'Italie et sur tout le littoral libyque. Mais à partir du IX^e siècle, la Phénicie vit sous la menace de l'empire assyrien voisin. Elle accroît la volonté des cités-États de se constituer des bases de repli vers l'Ouest, en cas d'invasion. La décadence de Tyr à partir du V^e siècle, puis sa conquête par Alexandre en 322 av. J.-C. va faire de Carthage l'héritière des thalassocraties phéniciennes.

Quart-Hadasht (la ville nouvelle en phénicien) est située sur un site exceptionnel, en particulier une anse propice à l'établissement d'un port et 5 000 hectares de terres fertiles dans les environs. À partir du V^e siècle, la ville tend à se recentrer sur le vaste domaine constitué dans l'actuelle Tunisie intérieure. Peu avant la première guerre punique, Carthage contrôlait un territoire d'environ 70 000 km², avec un arrière-pays dévolu à l'agriculture. La population de l'ensemble est estimée à environ quatre millions d'habitants. Après les attaques de Massinissa dans le dernier demi-siècle d'existence de la cité, on estime que sa superficie avait été réduite de plus des deux-tiers en 146 av. J.-C. D'autre part, entre son premier essor au VI^e siècle et le début du III^e siècle, la métropole punique n'a cessé de renforcer le chapelet de comptoirs déjà fondé par Tyr. Au début du III^e siècle, les Phéniciens de l'Ouest étaient devenus la grande puissance de la Méditerranée occidentale. 264 av. J.-C. marque la plus grande expansion territoriale de Carthage. Elle s'étendait à la plus grande partie de la Méditerranée occidentale : l'ouest de la Libye et une partie de la côte maurétannienne grâce à ses comptoirs, mais aussi en Sicile, Sardaigne, aux îles Baléares et en Hispanie, Malte, les îles éoliennes et pélagées mais aussi d'anciens établissements phéniciens sur la côte actuelle du Maroc (Essaouira), Gadès (Cadix), Utique, ou des cités puniques comme Hadrumète (Sousse), Hippone, Carthagène. Après le déclin de la cité-mère, Carthage aurait été ainsi chargée, vers le VI^e siècle, d'assurer la sécurité collective, la politique extérieure et peut-être commerciale des cités phéniciennes du bassin occidental de la Méditerranée. Cette expansion a été favorisée tout d'abord par les avancées phéniciennes en matière de construction navale et de commerce maritime. Carthage conserva ses avancées maritimes et la connaissance des mers jusqu'à la première guerre punique, quand Rome réussit à rattraper son retard. Pour asseoir sa puissance navale, Carthage s'appuya sur des trirèmes (galères à trois rangs superposés de rames) et les quinquérèmes (galères à quatre puis cinq rameurs sur un rang de nage).

À partir du V^e siècle, Carthage dut affronter l'expansion grecque en Méditerranée occidentale, et la possession de la Sicile fut l'occasion d'affrontements récurrents qui allaient se prolonger pendant deux siècles. Ces siècles virent alterner des périodes d'hégémonie grecque ou carthaginoise. Toutefois, si les deux puissances s'affrontèrent pour la prépondérance en Méditerranée occidentale, les échanges continuèrent à être nombreux entre elles. Du reste, tant la Grèce classique que les royaumes hellénistiques exercèrent une influence notable sur la culture et la religion puniques. S'ils s'affrontaient pour la prépondérance en Méditerranée occidentale,

tant les Grecs que les Carthaginois ne voulaient pas mettre fin à l'existence même de l'adversaire. La Sicile va être de nouveau le premier terrain d'affrontement entre Carthage et Rome.

Il faut là aussi souligner, et contrairement à ce qu'affirmait l'historiographie ancienne, que la lutte entre Rome et Carthage n'était pas inévitable. Empire fondé sur la prospérité de son commerce, Carthage était loin d'être encline aux conflits armés. Rome, puissance terrienne, n'avait encore pas montré de véritable ambition maritime et entretenait pendant longtemps des liens de bon voisinage avec Carthage. À Rome, avant que les hostilités ne se déclenchent, le parti de la guerre n'avait pas l'avantage sur le parti de la paix et il aura fallu qu'au Sénat le parti de la guerre l'emporte sur celui de la paix pour que le peuple vote en faveur de la première. Ce n'est qu'au fur et à mesure des conflits que Rome s'enhardit et que son impérialisme s'accrut, jusqu'à décider de raser entièrement sa rivale, en particulier sous l'inspiration d'un sénateur influent. Face à sa rivale, Rome possédait un avantage considérable. La République romaine disposait d'une armée de citoyens fortement mobilisés et prêts à défendre la patrie. Par contre l'armée carthaginoise recrutait principalement des mercenaires (même si la marine militaire se faisait autour de citoyens). Ces mercenaires étaient de diverses origines : soit des citoyens volontaires, soit des sujets venant de territoires carthaginois ou de leurs alliés. Une telle composition présentait un danger extrême quand l'État n'était plus en mesure de payer la solde des mercenaires. On allait le voir à peine la première guerre terminée, quand Carthage dut réprimer une grande révolte de ses mercenaires, en 241-238 av. J.-C., véritable guerre civile au caractère africain marqué (un certain nombre de cités africaines apportant leur aide aux révoltés). Si la révolte est finalement écrasée par Hamilcar Barca, elle n'en a pas moins par la suite des conséquences importantes, puisque Rome va en profiter pour s'emparer de plusieurs îles (Sardaigne, Corse, Malte).

En 269, Carthage, maîtresse de la Sicile, s'installe à Messine et se trouve face à Rome qui a achevé sa conquête de l'Italie. La guerre devient inévitable et durera de 264 à 241. Face à la supériorité navale carthaginoise, Rome se dote d'une marine importante. Cela permet en 256 une expédition dans la région du cap Bon qui est ravagée et la destruction de Kerkouane. En dévastant le cap Bon, Rome porte un coup terrible à la cité : non seulement la région est le plus riche et le plus fertile de ses territoires, mais encore son saccage ne permet pas à Carthage de payer les mercenaires démobilisés après la paix, d'où la révolte évoquée plus haut. La reconstitution des forces carthagoises conduites désormais par Hamilcar Barca ne permet pas d'éviter une défaite décisive aux îles Égates (241). Cette défaite se solde par une lourde indemnité de guerre, mais surtout par la perte de la Sicile. Selon les historiens, cette première défaite ne fut point tant la manifestation de la faiblesse maritime carthaginoise mais plutôt celle des contradictions du régime politique. Craignant la possible tentation monarchique des généraux, l'aristocratie gouvernante semble avoir refusé les renforts militaires aux moments décisifs.

Affaibli tant économiquement que militairement, l'empire carthaginois retrouve la prospérité grâce à la conquête et à l'exploitation d'une partie de l'Espagne par Hamilcar Barca, puis par son frère Hasdrubal et enfin par son fils, Hannibal. Face à cela, Rome obtient en 226 d'Hasdrubal que ses conquêtes ne dépasseront pas l'Èbre. À sa mort, le jeune Hannibal s'empare de la ville de Sagonte au sud de l'Èbre permettant à Rome d'accuser Carthage d'avoir violé l'accord de 226. Cette accusation (mais aussi la perte de Malte) va engendrer la seconde guerre punique (218 – 202).

La seconde guerre punique est célèbre par l'épopée d'Hannibal et sa traversée des Alpes avec un contingent d'éléphants africains. Hannibal choisit la guerre terrestre à cause de la supériorité navale de Rome et le périple s'effectue loin de la mer afin d'éviter les légions romaines. Il lui permet de réunir à sa cause les Gaulois cisalpins. Il remporte de grandes victoires, dont celle de Cannes début août 206, les Romains y subissant des pertes considérables. Mais malgré le ralliement de Capoue et son alliance avec le Macédonien Philippe V, Hannibal ne remporte plus de victoires décisives, d'autant que Carthage ne peut lui envoyer de renforts. De plus, l'attentisme d'Hannibal à Capoue va profiter à la République romaine. Rome décide alors de transporter la guerre en Afrique en 204 et d'y envoyer Scipion, dit plus tard l'Africain. Ce dernier noue une alliance avec le royaume numide de Massinissa, qui va jouer un rôle essentiel (grâce en particulier à ses cavaliers) dans la victoire romaine à la bataille de Zama, en 202. La paix conclue l'année suivante sonne la fin de la thalassocratie carthaginoise. Elle perd ses possessions hispaniques, sa flotte (elle n'est autorisée à garder que dix navires de guerre) et a interdiction de se remilitariser. Le territoire carthaginois est réduit au nord de l'actuelle Tunisie et il est sous la menace du roi numide Massinissa. Quant à Hannibal, il a pris le chemin de l'exil afin de ne pas être livré aux Romains. Devant cette éventualité, il finit par se suicider en 181.

Pourtant Carthage n'est pas morte. Au contraire, elle fait preuve d'une extraordinaire résilience. En quelques décennies, grâce au dynamisme de ses commerçants, elle va retrouver une partie de sa prospérité d'antan. Mais Rome va s'inquiéter de ce renouveau carthaginois. Elle craint aussi que son allié Massinissa ne cherche à reconstruire à partir de Carthage un puissant empire. Le porte-voix du parti de la guerre et de la destruction

totale de la cité africaine est Caton le Censeur (Marcus Porcius). De 153 jusqu'à sa mort en 149, il terminait ses discours au Sénat romain par la célèbre formule *Delenda est Carthago* (« Carthage doit être détruite »). Scipion Nasica, neveu et beau-fils de Scipion l'Africain, le vainqueur d'Hannibal lors de la deuxième guerre punique, répliquait aux imprécations de Caton : « Il faudrait laisser exister Carthage ». En 152, en mission à Carthage, Caton âgé de 81 ans, avait été choqué par le renouveau de la ville après la défaite de la seconde guerre punique. De retour à Rome, rapporte Plutarque, « alors qu'il remettait de l'ordre dans les plis de sa toge au Sénat, Caton a laissé tomber à dessein quelques figues de Libye et lorsque tous eurent admiré leur taille et leur beauté, il expliqua que le pays qui les avait produites n'était qu'à trois jours de navigation depuis Rome ». Personne ne fut dupe. Tout le monde savait que les figues venaient du jardin de Caton. Mais l'intention était claire : la menace devait être éradiquée.

Le dernier discours de Caton au Sénat en 149, devant une délégation de Carthage fut crucial : « Qui sont ceux qui ont violé le traité ?... Qui sont ceux qui ont fait la guerre la plus cruelle ?... Les Carthaginois. Qui sont ceux qui demandent le pardon ? Les Carthaginois. » Bien que Carthage cherche à négocier, les conditions posées par Rome sont inacceptables : l'abandon de la ville et sa reconstruction à 15 km à l'intérieur des terres. Les dirigeants et la population décident de résister. Scipion Émilien, petit-fils de l'Africain du même nom, mais aussi beau-frère du fils de Caton, est chargé du siège. Carthage est isolée et affamée jusqu'à l'assaut du printemps 146. La ville est pillée et livrée aux incendies qui durent dix jours. Tout ce qui n'a pas détruit par le feu est rasé et le sol même est déclaré maudit. Sur une population de 200 000 à 400 000 habitants, 150 000 d'entre eux sont tués. Appien décrit une bataille dans laquelle périrent 70 000 hommes, y compris les non-combattants. C'est probablement une exagération. Mais Polybe, qui a participé à la campagne, a confirmé que « le nombre de morts a été incroyablement élevé » et les Carthaginois « totalement exterminés », toujours selon Polybe. 55 000 survivants, dont 25 000 femmes, furent envoyés en esclavage.

Sept siècles romains allaient succéder en Afrique du Nord à ceux de Carthage.

L'EMPIRE CARTHAGINOIS EN ESPAGNE

Geneviève NIHOUL

Pourquoi parler de Carthage en Espagne ? Située à la limite ouest de la Méditerranée occidentale, l'Espagne est, dans l'antiquité, loin des théâtres principaux des conflits ou des contacts : certains historiens ne se privent pas de parler de « Far West » en ce qui la concerne. Mais, en fait, la deuxième guerre punique fut d'abord perdue en Espagne : la bataille de Zama fut la conséquence de la ruine de Carthage après la perte de son empire espagnol.

Les Carthaginois ne sont évidemment pas les premiers à avoir « découvert » l'Espagne et les Phéniciens commerçaient avec les Ibères bien avant. Carthage prit peu à peu leur place après la chute de Tyr au VI^e siècle : elle acquit une grande influence dans la région sans qu'on puisse vraiment parler d'empire. Mais, après sa défaite dans la première guerre punique, Hamilcar Barca et sa famille créèrent un empire, plus à leur service d'ailleurs qu'à celui de Carthage. C'est d'Espagne que le fils d'Hamilcar, Hannibal, partit pour conquérir l'Italie et c'est d'Espagne qu'il tira pendant longtemps les moyens nécessaires pour continuer la guerre. Les Romains comprirent qu'il leur fallait empêcher cet afflux constant de richesses et d'hommes : les Scipion se chargèrent d'envahir puis de conquérir l'Espagne. Quand en -206, le jeune Scipion, le futur Africain, chassa les derniers Carthaginois d'Andalousie, Hannibal se retrouva sans aucun subside et sa fin ne fut plus qu'une question de quelques années.

Assez naturellement donc, nous avons divisé notre exposé en trois parties : nous parlerons d'abord de l'époque avant l'arrivée des Barca. Puis nous décrirons l'empire créé par Hamilcar et son gendre Hasdrubal ; enfin, nous parlerons de la conquête de l'Espagne par les Romains et de la fin de l'empire carthaginois.

Avant l'arrivée des Barca

Les Phéniciens s'étaient lancés sur la Méditerranée très tôt dans l'histoire : s'ils commencèrent par établir des comptoirs en Méditerranée orientale, ils atteignirent très tôt le détroit de Sicile et s'établirent en Sicile ouest. De là ils fondèrent des comptoirs toujours plus loin : Utique dans l'actuelle Tunisie est établie vers -1100 et l'Espagne est atteinte dans cette même période. Le détroit de Gibraltar est franchi et, au XI^e siècle, Gadès en Espagne et Lixus au Maroc sont fondées. Que cherchent donc les Phéniciens en Espagne ? Ce sont d'habiles commerçants comme Homère le signale déjà dans l'*Odyssée* : « On vit arriver des gens de Phénicie, des marins rapaces qui, dans leur noir vaisseau, ont mille camelotes ». Ils cherchent à échanger leurs produits principalement contre des minerais dont le sud de l'Espagne est déjà riche à cette époque : on y trouve de l'or, de l'argent, du plomb, du cuivre et de l'étain. Rappelons que nous sommes encore à l'âge de bronze et que ces deux derniers métaux sont importants. Mais l'argent ne les laisse pas indifférents : d'après Diodore de Sicile « Le pays des Ibères contient les plus nombreuses et les plus belles mines d'argent que l'on connaisse. [...] les Phéniciens, venus pour faire du commerce, achetèrent cet argent en échange d'une petite quantité de marchandises. L'ayant porté en Grèce, en Asie et chez les autres peuples, ils acquirent ainsi de grandes richesses. »

L'argent était exploité depuis longtemps : dans ce qui est actuellement l'Andalousie ouest s'était créé un royaume, plus ou moins mythique, appelé Tartessos par les Grecs qui sont nos seules sources écrites sur ce royaume. L'archéologie au XX^e siècle semble étayer l'existence de ce royaume : on a retrouvé de nombreux trésors qui datent du début du premier millénaire et montrent une grande influence orientale sur les artefacts de la région où se trouvait Tartessos, la basse vallée du Guadalquivir. Citons par exemple trésor d'El Carambolo qui date du VII^e av. J.-C. et est exposé au musée archéologique de Séville : il comprend de nombreux bijoux d'or finement ouvragés.

Les Phéniciens ont trouvé sur leur route les Grecs aussi bons marchands et marins qu'eux. La rivalité entre les deux peuples va durer très longtemps, jusqu'à ce que les Romains s'emparent de toute la Méditerranée occidentale à la fin du III^e siècle !

Si nous parlons aussi longuement des Phéniciens, c'est qu'il est assez difficile de distinguer les comptoirs phéniciens des carthaginois : Carthage, simple comptoir phénicien au départ, a pris de l'importance et a commencé à créer son propre réseau commercial. Il est très probable qu'elle a d'abord utilisé les comptoirs phéniciens où les marins carthaginois retrouvaient des gens parlant leur langue et ayant des religions voisines. Mais, au fur et à mesure que Tyr s'affaiblissait, Carthage devint la maîtresse de ces comptoirs. On peut considérer qu'à la fin du VII^e siècle, les comptoirs que nous trouvons un peu partout en Espagne du sud et aux Baléares, à Ibiza en particulier, sont carthaginois. Aux VI^e et V^e siècles, la ville de Carthage domine la Méditerranée occidentale, sa marine est puissante et contrôle la mer : mais elle doit toujours se battre contre les Grecs, en particulier contre la ville qu'ils ont créée en -600 au fond du golfe du Lion, Massalia, notre Marseille actuelle. Celle-ci veut, elle aussi, contrôler le commerce en Occident : elle fonde des comptoirs sur tout le nord de la mer Méditerranée et descendra même vers le sud avec la fondation de Mainaké près de l'actuelle Malaga. Rome, enfin, commence à prendre un peu d'importance et un premier traité sera signé entre Carthage et Rome pour contrôler les zones d'influence. On suppose qu'il a été signé en -509 au moment où la République romaine naît. Ce traité dit : « Les Romains et leurs alliés s'abstiendront de naviguer au-delà du Beau-Promontoire, à moins que la tempête ou une force ennemie ne les y contraignent ». On suppose que le Beau-Promontoire est le cap Bon ou le cap Blanc en Tunisie : cette clause limite donc la circulation des bateaux romains et les empêchent d'aller vers l'Espagne.

Durant toute cette période il n'y eut pas vraiment de conquête mais plutôt une série de petites colonies établies sur la côte et surtout des accords avec les chefs locaux : on pourrait plutôt parler d'une influence générale, forte, de Carthage sur toutes les tribus espagnoles du sud ou de la côte méditerranéenne, en particulier celles situées près des mines. Carthage aurait été chargée d'assurer la sécurité collective et la politique extérieure, voire commerciale, de cette communauté. L'absence de sources écrites entraîne une dépendance vis-à-vis des sources archéologiques complexes à interpréter. Il semble probable que les différentes composantes de l'espace punique aient eu une certaine autonomie. Enfin ces établissements permettaient non seulement l'exportation de produits mais aussi l'importation dans la péninsule de produits élaborés dans la partie orientale de la Méditerranée, ce qui entraîna, peu à peu, l'adoption de cultures orientales par certaines des tribus autochtones comme on le voit sur des artefacts trouvés en Espagne par exemple la statue d'une bête mythique trouvée à Balazote.

On constate un fléchissement de cette emprise de Carthage sur l'Ibérie au IV^e siècle : des historiens attribuent ce retrait à une poussée des Ibères qui semblent avoir récupéré une partie des mines. Il est certain que l'archéologie nous montre un pic dans la civilisation ibère à cette époque. Les tombes sont richement dotées : c'est en particulier de cette époque que datent ces merveilleuses statues de femmes comme la fameuse dame d'Elche : on lui a trouvé des sœurs par exemple à Guardamar, ou encore à Baza ou El Cerro de los Santos, toutes situées dans la partie sud de l'Espagne. Ces dames sont ibères, même si on décèle une influence grecque et surtout orientale.

On remarque d'ailleurs à cette époque un manque très net de numéraire à Carthage : est-ce pour cela que Carthage décide de conquérir en Afrique les territoires de l'intérieur ? Elle gagne ainsi de gros domaines agricoles qui vont enrichir une partie de sa population. Mais cela divise la cité entre ceux qui veulent garder la primauté maritime et commerciale et ceux qui préfèrent se tourner vers des possessions territoriales en Afrique.

L'empire des Barca en Espagne (de -237 à -217)

Lorsqu'éclate la première guerre punique, Carthage est encore suffisamment puissante pour dominer la mer Méditerranée occidentale : les Romains vont comprendre très vite qu'il leur faut créer une marine forte s'ils veulent battre les Carthaginois. En quelques années, ce peuple de terriens confirmés va créer une flotte puissante qui finira par battre Carthage, au bout de 23 ans de guerre, lors d'une bataille navale en -241 au large des îles Égades : Carthage, épuisée et découragée, demande la paix. Le dernier commandant carthaginois en Sicile, Hamilcar Barca, est chargé de négocier la paix avec le consul romain : il le fera si bien que le sénat romain désavouera le consul et alourdira considérablement les conditions de paix. Carthage doit évacuer complètement la Sicile et payer une très lourde indemnité de guerre qui va la ruiner. Hamilcar rentre à Carthage la rage au cœur estimant qu'il a été trahi et que les propriétaires terriens sont responsables de cette paix humiliante. Il se retire de la politique. Mais la guerre des mercenaires éclate et traîne en longueur : le sénat carthaginois est obligé de rappeler Hamilcar qui, avec les troupes qui lui sont restées fidèles, va finir par battre, et massacrer, les mercenaires au bout de trois ans. Les Romains, avec une totale mauvaise foi comme le reconnaissent Polybe et Tite-Live, ont profité de cette révolte pour annexer la Sardaigne et alourdir la dette carthaginoise, sachant que Carthage, épuisée et ruinée, ne pouvait qu'accepter leur diktat.

Les raisons de la défaite cuisante de Carthage étaient :

- l'économie fragile de Carthage qui n'a pu lui permettre d'assumer les frais énormes de la guerre ;
- son régime politique où les généraux sont complètement subordonnés à une oligarchie de propriétaires terriens qui est peu intéressée par la guerre et n'hésite pas à crucifier les généraux vaincus ;
- les problèmes soulevés par le recrutement de mercenaires.

Hamilcar proposa alors de reconquérir l'Espagne : c'était un pays riche par son agriculture et surtout ses mines d'argent. Elle était peuplée de combattants dont la valeur guerrière n'était plus à démontrer. Enfin l'Ibérie était loin : d'une part de Carthage dont Hamilcar voulait s'éloigner et d'autre part de Rome afin que le sénat romain ne s'inquiétât pas de ce qui s'y passait.

Les oligarques, que le paiement de la lourde dette de Carthage vis-à-vis de Rome inquiétait, acceptèrent sa proposition. Il est probable qu'il y avait une autre raison à leur acquiescement : Hamilcar était un général très expérimenté et avait une armée qui lui était dévouée. De plus, il ne cachait pas son mépris à l'égard des dirigeants de Carthage. Ceux-ci durent se trouver très astucieux en l'éloignant.

Toujours est-il qu'Hamilcar partit avec une bonne partie de son armée et débarqua en -237 à Gadès. Décrivons rapidement l'Ibérie à cette époque : la population est divisée en de nombreuses tribus principalement de race ibère, le long des côtes méditerranéennes, et de race celte à l'intérieur des terres. Aux limites de ces deux zones se trouvent des Celtibères. Les tribus sont indépendantes : il peut arriver qu'elles s'unissent pour une raison précise mais ces unions ne durent jamais. Elles ont par contre une culture relativement homogène influencée par les apports grecs et puniques. Des céramiques évoquent la vie de ces peuples dont les activités principales semblent avoir été la chasse, la guerre et des distractions dont, déjà, des sortes de courses de taureaux.

La première action d'Hamilcar fut de s'emparer des mines d'argent de la Sierra Morena qui surplombait le bas Guadalquivir : par des négociations, soutenues au besoin par quelques coups de force, il réussit en moins d'un an à être maître de ces riches mines. L'exploitation en fut réorganisée et il créa très vite un hôtel des monnaies à Gadès où il frappa sa propre monnaie afin d'assurer son indépendance vis-à-vis de Carthage. Il envoya aussi des sommes considérables à Carthage afin de payer la dette et de renflouer les entreprises industrielles et commerciales : ainsi un équilibre fut rétabli entre les propriétaires fonciers et les armateurs et gens d'affaires. Enfin, la réouverture des chantiers navals et du commerce attacha encore plus le peuple de Carthage aux Barca.

Ayant assuré ses arrières, Hamilcar entreprit la conquête des côtes méditerranéennes de l'Espagne : quatre ans furent nécessaires pour devenir maître de ces pays montagneux jusqu'à l'embouchure du Jucar. Puis en -231, il se tourna vers les tribus de l'intérieur qui se révélèrent des adversaires plus redoutables que celles de la côte. En -229 Hamilcar fut tué au cours d'une expédition qui tourna mal.

L'armée se retrouvait sans chef : depuis la guerre des mercenaires (et grâce à Hamilcar) les soldats avaient le droit d'élire leur chef. Depuis huit ans, ils se battaient sous l'autorité d'Hamilcar pour lequel ils avaient une dévotion quasi religieuse. Ce fut donc vers sa famille qu'ils se tournèrent : le fils aîné d'Hamilcar, Hannibal, n'avait que dix-sept ans et ne pouvait donc assumer les lourdes responsabilités qu'avait eues Hamilcar. L'armée nomma le gendre d'Hamilcar, Hasdrubal, qui tenait depuis plusieurs années la seconde place en Ibérie.

Hasdrubal usera plus de la diplomatie que de la force et il saura, quand cela sera nécessaire, rappeler qu'il a une excellente armée. Il rassembla des représentants de toutes les tribus ibériques et leur demanda de l'élire comme chef : cette élection honorifique changeait la perspective des Ibères. D'un conquérant étranger, elle faisait un chef national. Il encouragea aussi des mariages entre officiers carthaginois et princesses ibères : il épousa la fille d'un chef ibère et maria Hannibal à une autre princesse. Son action la plus importante sera la construction d'une capitale – fastueuse – pour ce qu'il faut bien commencer à appeler un empire : elle sera située sur une rade bien abritée, au débouché de la route des mines, sur la côte sud-est de l'Espagne et contiendra, entre autres, des arsenaux et un splendide palais, sans équivalent en Afrique. L'exemple des monarchies hellénistiques est évident et les monnaies de l'époque montrent Hasdrubal ceint du diadème, insigne royal. Le plus significatif est qu'il baptisera sa capitale Qart Hadasht, Carthage, sans aucune autre épithète : ce sont les Romains qui l'appelleront *Carthago nova* – Carthagène.

Mais que faisait Rome tandis que son ennemie se créait un empire riche et doté d'une armée de qualité ? Pendant six ans, le sénat ne fit rien : l'Espagne était loin. Rappelons que les Romains avaient maintenant la maîtrise de la mer et se sentaient protégés. Ils furent alertés par leurs alliés massaliotes qui, eux, s'inquiétaient

beaucoup de la formation de cet empire puissant en Espagne. En -226, Rome imposa un traité aux Carthaginois en Espagne : Hasdrubal ne se sentait pas prêt à se battre contre Rome et il dut accepter de limiter son empire au fleuve Iberus, l'Èbre actuel. L'humiliation était forte mais Hasdrubal se vengea indirectement dans les années qui suivirent. Il est très probable que ce furent des agents d'Hasdrubal qui provoquèrent le soulèvement des Gaulois dans le nord de l'Italie que Rome ne mata qu'avec difficulté.

Hasdrubal continua son œuvre de rassemblement mais il mourut en -221, assassiné. Pour le remplacer l'armée élut Hannibal qui était depuis trois ans général de la cavalerie et qui, paraît-il, ressemblait beaucoup à Hamilcar. Son beau-frère lui laissait un empire riche et étendu. Hannibal mit immédiatement son énergie à la poursuite du grand dessein de son père : la destruction de Rome.

La conquête de l'Espagne par les Romains et la fin de l'empire carthaginois de -218 à -206

La deuxième guerre punique sort de notre propos : disons simplement qu'Hannibal partit vers l'Italie en -218. Après avoir pourvu l'Espagne de troupes numides et libyennes, il passa les Pyrénées, laissant l'Espagne à son frère Hasdrubal avec mission de lui envoyer des subsides abondants et des renforts en hommes. Les Romains envoyèrent le consul Publius Scipion, le père du futur Africain, l'intercepter à sa sortie d'Espagne. Il partit par mer et débarqua à Massilia où il apprit qu'Hannibal était déjà en route vers les Alpes. Il confia alors la moitié de ses troupes à son frère Cnaeus qu'il envoya vers l'Espagne afin d'empêcher les Carthaginois d'envoyer des renforts et de l'argent à Hannibal. Lui-même rembarqua et partit attendre Hannibal à la sortie des Alpes.

Cnaeus Scipion, par un mélange de démonstrations de force et de diplomatie, réussit à gagner à sa cause une partie des chefs ibères du nord de l'Espagne. De plus, il battit les Carthaginois sur terre et sur mer et réussit alors à occuper l'Ibérie au nord de l'Èbre : cela coupait les communications entre les deux frères Barca. Entretemps, Hannibal avait vaincu toutes les légions envoyées pour stopper son avance et descendait vers le sud en Italie. Les Romains alors envoyèrent Publius Scipion rejoindre son frère avec vingt navires : ensemble ils franchirent l'Èbre et reprirent la ville de Sagonte où se trouvaient de nombreux otages ibères des Carthaginois. Les Scipion eurent l'habileté de les libérer et de les renvoyer dans leurs tribus ce qui leur gagna l'aide de beaucoup d'entre elles.

Dans les années qui suivirent, ils parviendront à fixer en Espagne les armées puniques. Mais les tribus ibères changeaient assez souvent de camp et en -211 une révolte obligea les Scipion à séparer leurs forces, ce dont les Carthaginois profitèrent : les deux frères furent vaincus et tués tandis que leurs légions repassaient l'Èbre en désordre. Tout était à refaire car les Carthaginois étaient libres d'envoyer de l'aide à Hannibal, qui s'essouffait dans l'Italie du sud.

Le sénat renvoya des forces supplémentaires en Espagne : en l'absence de candidat pour cette mission difficile et lointaine, le sénat dut accepter de nommer général de ces troupes le jeune Scipion, fils et neveu des deux Scipion morts en -211. Il n'avait que vingt-six ans et donc pas l'âge légal pour commander des légions mais le Sénat n'eut pas le choix et le nomma général muni de pouvoirs proconsulaires. La décision fut bonne : le jeune Scipion débarqua en Espagne à la fin de l'été -211. Durant l'hiver, il réorganisa les troupes et reprit la formation d'alliances avec les tribus ibères que son père et son oncle avaient si bien su mettre en place.

N'étant pas en force pour attaquer les armées carthagoises, il décida d'attaquer directement la capitale, Carthage en Ibérie : cette ville était importante pour les Carthaginois car elle contenait leurs trésors, de nombreux otages espagnols et était leur seul grand port sur la côte méditerranéenne d'Espagne.

En -210 Scipion prit en quelques jours la cité en se servant de la configuration très particulière de la ville située entre une lagune marécageuse et la mer. La ville fut bientôt occupée, ses habitants massacrés et ses richesses pillées. De plus il délivra les otages que les Carthaginois avaient exigés des tribus ibères : il les renvoya chez eux « à condition que leurs familles acceptassent de faire alliance avec Rome », nous dit Polybe.

Les tribus ibères furent impressionnées tant par la valeur militaire que par les offres d'amitié et d'alliance de Scipion et se rangèrent à ses côtés. Comme nous le dit Polybe : « On vit la plupart des autres peuples d'Espagne abandonner à leur tour Hasdrubal, car il y avait longtemps qu'ils supportaient difficilement l'arrogance des Carthaginois ». Après, tout alla très vite : en -209, Scipion battit Hasdrubal à la bataille de Baïcula. Puis il termina l'expulsion des Carthaginois en -206 à Illipa dans la basse vallée du Guadalquivir. À la fin de la

journée, les troupes puniques étaient mises en déroute : les survivants s'embarquèrent à Gadès et quittèrent définitivement l'Espagne. Les Romains restaient maîtres de la péninsule ibérique et de ses richesses.

Carthage ne se remettra pas de la perte de son empire : privée de sources d'argent et d'hommes, elle ne pourra résister quand le même Scipion débarquera en Afrique. Carthage appellera Hannibal qui sera battu à Zama et Carthage, vaincue, devra renoncer à sa flotte et à une partie importante de son indépendance.

L'Espagne, quant à elle, résistera encore plus de soixante-dix ans aux Romains : mais elle entrera finalement dans la *pax romana* et s'en trouvera bien économiquement. Les cités puniques seront recouvertes par les innombrables villes romaines et ce n'est que dernièrement que des archéologues espagnols ont mis au jour de nombreux vestiges qui leur ont permis de reconstituer une partie de l'histoire des Punique en Espagne.

MONNAIES ET ÉCHANGES DANS L'EMPIRE CARTHAGINOIS

Jacques DE LUSTRAC

Reprenant ce que François Decret dit dans son ouvrage sur l'Afrique du Nord : « Carthage fut [...] pour une grande partie de la Méditerranée occidentale, un centre politique et économique [...] d'une intense activité et d'un large champ de rayonnement [...] Mais il faut reconnaître le caractère lacunaire, partiel et souvent dénigrant de la littérature gréco-latine foncièrement étrangère et hostile à l'univers carthaginois. C'est à l'archéologie et à l'épigraphie que nous devons l'essentiel de notre information sur la civilisation punique ». Cela montre l'importance de l'étude des monnaies. Car l'empire de Carthage se situe à une époque où peu de gens ont accès à l'écriture. Ce qui fait de la monnaie un témoin privilégié de la vie et de l'activité publique, donc un bon outil de communication.

En effet, c'est un témoin de l'activité économique, un témoin de l'état de la civilisation et de l'art. C'est donc c'est un document historique, surtout pour cet empire si particulier, puisque pendant des siècles son territoire resta cantonné aux seules concessions de ses comptoirs. Il faut donc comprendre qu'il s'agit d'un empire commercial et économique, issu de l'accord entre de grandes familles phéniciennes réunies en un genre de « compagnie de commerce », et dont les intérêts resteront essentiellement commerciaux, même si, pour protéger ce commerce, il faudra entretenir une armée et faire la guerre. La photo vous présente les monnaies d'or et d'argent de Carthage. Ce sont les plus connues, mais elles nous renseignent peu, car elles ont circulé pendant près de deux siècles, sont de style grec, et n'ont pas de légende.

Carthage a été fondée par des Phéniciens, illustres marchands qui, de tous temps, commerçaient entre l'Orient et la Méditerranée, comme cela est traduit sur certaines monnaies phéniciennes, où l'on voit la galère pour le commerce méditerranéen et le chariot pour celui de l'Orient (il s'agit en fait d'une représentation d'un dieu barbu conduit sur un char attelé d'un bige de chevaux et conduit par un aurige, suivi du roi de Sidon. Statère d'argent du satrape perse Mazaios. Monnaie datée du règne d'Artaxerxès III, 343-335 av.J.-C.). L'Empire carthaginois se limite essentiellement à une circulation à l'intérieur de la Méditerranée, avec un courant ouest-est, le long de l'Afrique. D'où la nécessité pour les Carthaginois d'avoir des relais dans les îles, car la côte nord de la Méditerranée est sous contrôle grec et romain. Ainsi, on trouvera des émissions de monnaies de Carthage non seulement en Afrique du nord, mais encore en Sicile, Sardaigne, Baléares, et Espagne. Témoin, cette monnaie de Sardaigne, de type carthaginois par ses motifs et ses lettres, mais avec trois épis de blé au revers, ce qui est un emblème de la Sardaigne.

À l'époque de la fondation de Carthage, au VIII^e siècle avant notre ère et peut-être même avant, la monnaie n'existe pas. Les échanges commerciaux se font alors par le troc ou par les métaux sous forme de lingots. À cette époque, seuls le poids et la nature du métal en représentaient la valeur. Puis vers 600 av. J.-C., sous Nabuchodonosor et Crésus, est alors instituée la monnaie telle que nous la connaissons, c'est-à-dire une quantité identifiée de métal, marqué d'un signe qui en garantit l'origine, la qualité et le poids. Ces indications nous sont précieuses. Cela fait de la monnaie un document historique.

Ainsi, la plus ancienne monnaie connue est en or ou en électrum (alliage naturel d'or et d'argent). Elle a été frappée en Lydie (actuelle Turquie) par le père de Crésus, avec la fameuse contribution de l'or du Pactole, cette rivière qui charriait des pépites et alimentait le trésor royal. D'où la tradition en a tiré l'expression « riche comme Crésus » ou « toucher le Pactole ». Cette « créséide » représente une tête de lion, emblème de ces rois, car à cette époque le lion hantait encore ces régions.



Statère, or, vers 600 av. J.-C.

Qu'en est-il de la monnaie de Carthage à cette époque ? Carthage utilise les monnaies de ses partenaires phéniciens ou de ses clients : la « darique » de Darius, une pièce d'or de 8,4 g environ. Pour la monnaie d'argent, c'est d'abord la drachme grecque d'environ 4 g. Puis suit l'unité punique : le « shekel » pesant 7,6 g d'argent, pour 2 drachmes environ (mais un peu moins, c'est phénicien...). Après un accord avec les Grecs, la drachme est utilisée pour le nord de la Méditerranée, particulièrement en Sicile. Cette tétradrachme a été émise à Syracuse, après la victoire des Carthaginois sur les Grecs, avec sa légende « MMHMT », que l'on lit Hammamet, pouvant se traduire par « la citadelle, le camp », ce qui nous rappelle que Carthage n'a longtemps été qu'un comptoir fortifié qui payait tribu aux rois locaux. En fait, ces monnaies, par le souci de se différencier de celles de leurs concurrents grecs, peuvent nous en apprendre davantage. Par exemple, cette tétradrachme où apparaît le nom punique de Carthage « QaRT HDSht * » (« cité nouvelle »), nom connu uniquement par les monnaies. Il apparaît pour la première fois vers 400 av.J.-C. Les Romains le traduiront en « Carthago ».



Tétradrachme : 17g.

légende punique : MMHNT = Le Camp , La citadelle (Byrsa)

Les monnaies nous instruisent aussi sur les divinités et les symboles de Carthage. Mais les représentations choisies pour les monnaies ne sont que les avatars des divinités puniques et ne sont pas tirées de la tradition carthaginoise, mais du patrimoine religieux et iconographique hellénistique. Peut-être parce que les graveurs de monnaies étaient essentiellement grecs. Sur une de ces monnaies, on peut reconnaître Tanit, la plus importante des déesses carthaginoises, qui peut se confondre avec Déméter, Cérès, ou Aréthuse à Syracuse, Isis ou Athéna. Il s'agit donc un avatar grec de la déesse africaine. Il en est de même pour Melqart Baal-Hammon, le dieu suprême, souvent représenté sous les traits de Zeus ou Héraclès. Comme pour d'autres monnaies, on ne peut distinguer leur origine grecque ou carthaginoise sans en observer le revers : pour la monnaie grecque, c'est Alexandre le Grand et Zeus assis sur son trône, et pour la carthaginoise c'est la tête de cheval avec le palmier dattier et la légende punique.

Le temps passant, Rome impose sa puissance en Méditerranée occidentale. La prise de la Sicile et de la Sardaigne, lors de la 1^{re} guerre punique (264-241 av. J.-C.) conduit à l'expulsion des Carthaginois de leurs très importantes possessions. Carthage va se rebeller avec Hannibal, que l'on peut voir sur une monnaie frappée en Espagne vers 220 av.J.-C. et dont on peut dire que le portrait n'est connu que par les monnaies. Hannibal qui, selon les dires de ses ennemis, avait été élevé dans la haine de Rome, et qui est, dit-on, à l'origine de la deuxième guerre punique. Durant celle-ci, il a défié Rome pendant 15 ans. Mais après son retour à Carthage, Hannibal est finalement battu à la bataille de Zama, en 202 av. J.-C. Cette victoire a été facilitée par l'alliance des Romains avec Masinissa, ce puissant roi Berbère de Numidie dont les monnaies s'inspirent de la tradition carthaginoise : cheval cabré, légende punique MN pour Massinissa.

Avec la troisième guerre punique (149-146 av.J.-C.), Carthage est détruite après l'application du fameux slogan de Caton *Delenda est Carthago* (« Il faut détruire Carthage »). Ce qui devient effectif, et la domination romaine établie dans tout le pourtour méditerranéen. L'« Empire carthaginois » était mort, mais pas Carthage. L'influence des Carthaginois continuera encore longtemps, ce que l'on peut retrouver dans les monnaies. Par exemple, on pourra considérer quelques monnaies gauloises comme étant d'inspiration toute carthaginoise. Puis viendra l'époque romaine (*Colonia Julia Carthago*), où les monnaies seront celles de Rome, sauf entre 296 et 312 de notre ère, où l'atelier de Carthage a fonctionné sous Maximin-Galère, Maxence et Constantin, marquant ainsi une reprise économique. Mais en 439, Carthage est prise par les Vandales, peuple d'origine germanique, menés par Genséric. Celui-ci y fonde un royaume et y frappe monnaie, ainsi que ses petits-fils Gunthamund et Thrasamund. Cependant, l'empereur byzantin Justinien I^{er} va reconquérir Carthage en 533. Lui et ses successeurs vont y frapper des monnaies, dont les plus typiques restent les « solidi globulaires ». Enfin, vient l'époque de la conquête arabe. Les Arabes prennent la ville en 698. Carthage est définitivement abandonnée au profit de Tunis. Il n'y aura plus de monnaies frappées à Carthage.



En conclusion, on peut dire que compte tenu du fait qu'il n'existe pas de textes puniques, les Carthaginois n'ayant pas d'auteurs, de chroniqueurs, et encore moins de philosophes, on doit considérer que les monnaies constituent un patrimoine historique important pour la connaissance de Carthage.

Bibliographie

Pour l'histoire :

Wikipédia.

DECRET F. *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité*. Paris : Payot, 1998.

LANCEL S. *Carthage*, Paris : Fayard, 1992.

GSELL S. *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*. Paris : Hachette, 1918.

Pour les monnaies :

ALEXANDROPOULOS J. *Les Monnaies de l'Afrique antique*. Paris : Presses Universitaires, 2000.

SEABY. *Greek Coins and their values*. Seaby, 2000.

JENKINS K. *Coins of Punic Silicy*. Swiss Numismatic Review, 1977.

CARTHAGE ET KERKOUANE AU PATRIMOINE MONDIAL DE L'UNESCO

Claire JONCHERAY

Une grande exposition à Rome dans le parc archéologique du Colisée et le forum romain a honoré du 27 septembre 2019 au 10 mars 2020 la cité de Carthage¹. Les œuvres provenaient de Phénicie, de Carthage, de Sicile et de l'Espagne punique. Cette exposition internationale avait pour objectif de redonner une image positive de la Tunisie après la révolution de la Dignité en 2011² et offrait un appui au musée du Bardo de Tunis durement touché par l'attaque terroriste de mars 2015. Dans ce contexte politique difficile, nous souhaitons aborder le problème de la sauvegarde du patrimoine et de son intégration. En effet, huit sites tunisiens ont obtenu le classement sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco dont deux sites au titre de la reconnaissance culturelle du monde phénico-punique³.

Nous aimerions montrer ce que les sites de Carthage et de Kerkouane apportent à notre connaissance de cette civilisation mal connue et détruite par Rome. Laissons la chronologie de côté pour nous orienter sur la question actuelle de la sauvegarde du patrimoine et de son intégration en Tunisie⁴. Après avoir présenté les critères de choix des sites retenus, nous évoquerons les enjeux du patrimoine urbain carthaginois à Tunis et les efforts d'intégration dans le nouveau schéma directeur d'aménagement public. Nous verrons donc quelle est la place du patrimoine en Tunisie et comment il s'intègre dans la nouvelle définition d'une identité principalement tunisoise, surtout quand il est encadré par le label Unesco.

Les critères du choix pour Carthage

Le site de Carthage est le premier à avoir été classé pour toute la Tunisie en 1979. Deux critères ont été choisis pour le classement de Carthage : l'histoire et la culture⁵.

L'histoire de Carthage se rattache à celle de l'arrivée des Phéniciens en Occident. La soumission des cités phéniciennes aux grands empires d'Orient et la nécessité de les ravitailler en denrées de luxe (métaux et ivoire notamment) sont une des raisons principales de cette implantation de nouvelles colonies⁶. Parmi les nombreux témoignages de cette thalassocratie carthaginoise, il est possible de citer les rostres des bateaux de guerre découverts près de l'île de Levanzo⁷. Ils symbolisent la victoire romaine des navires de guerre affrétés par les grandes familles sénatoriales en 241 av. J.-C., année qui signe la fin de la première guerre punique. Le port de Carthage avec sa partie commerciale et sa partie militaire est tout à fait exceptionnel. Non seulement les Romains ignoraient l'étendue de cet arsenal lors des guerres du III^e siècle, mais surtout les réalisations nécessaires à son aménagement sont encore visibles aujourd'hui dans la topographie de la ville. L'îlot de l'amirauté, au centre de l'arsenal, permettait de hisser les bateaux dans les hangars. Plus de deux cents

1 RUSSO, Alfonsina *et al.* (dir.). *Cartago : Il mito immortale*. Milan : Electa, 2019.

2 La révolution de décembre 2010 et janvier 2011 est aussi appelée « révolution de jasmin » ou « révolte de Sidi Bouzid ». DAKHLIA, Jocelyne. *Tunisie, le pays sans bruit*. Paris : Actes Sud, 2011. Cf. *Tunisie. Fragments de révolution*. Tunis : El Kasbah - éd. Simpact, 2014.

3 Il s'agit des sites suivants : l'amphithéâtre d'El Jem en 1979, la cité punique de Kerkouane et sa nécropole en 1985-86, Dougga/Thugga en 1997, Kairouan en 1988, Médina de Sousse en 1988, Médina de Tunis en 1979, le site archéologique de Carthage en 1979 et le parc national de l'Ichkeul en 1980 (sur la liste des sites naturels). Le site de Dougga a connu une phase punique mais nous retiendrons dans cet article essentiellement les deux sites dont le classement est directement en rapport avec le monde punique.

4 L'affrontement entre Carthage et Rome correspond aux plus grandes guerres que le bassin occidental de la Méditerranée ait connues. La première guerre punique est datée de 264-241 ; la seconde guerre punique de 218-201 av. J.-C. ; la troisième de 149-146. P. Cornelius Scipion Emilien détruit Carthage en 146 av. J.-C. et Kerkouane est abandonnée pendant la première guerre punique vers 250 av. J.-C. Pour connaître l'histoire de Carthage, je renvoie à l'article de notre confrère Roland Billaut. BILLAUT, Roland. « Carthage : un abcès de fixation ». In : *Bulletin de l'académie du Var*. 2011. P. 109-112.

5 Voir les critères sur le site de l'Unesco : <https://whc.unesco.org/fr/list/37/> (consulté le 07/04/2020 à 18heures).

6 Les grands empires d'Orient, comme l'empire hittite, l'empire assyrien ou l'empire de Nabuchodonosor II, ont soumis le monde phénicien. Cf. FONTAN, Elisabeth *et al.* (éd.), *La Méditerranée des Phéniciens : de Tyr à Carthage, exposition, Paris, Institut du monde arabe (6 novembre 2007 – 20 avril 2008)*. Paris : Somogy Edition d'art, 2007.

7 GNOLI, Tommaso. « La battaglia delle Egadi. A proposito di ritrovamenti recenti ». *Rivista Storica dell'Antichità*. 2011. N°XLI. P. 47-86.

navires pouvaient être hébergés. Au IV^e siècle, un canal de 400 m de long et environ 20 m maximum de large permettait de relier la baie du Kram au quartier des ports. Devant l'arsenal, se situait le port de commerce de forme rectangulaire. Quant à la ville même de Carthage antique, les vestiges visibles témoignent davantage de la phase romaine du site. Les édifices de spectacles, notamment, comme l'amphithéâtre, le théâtre, le stade et l'odéon sont bien conservés⁸. Sur la colline de Byrsa, grâce au remblai apporté par les Romains pour aplanir le relief et créer leur propre forum, certaines maisons puniques ont pu être retrouvées et fouillées⁹. Il reste donc de la période punique quelques maisons et surtout le sanctuaire du Tophet qui a retenu l'attention pour le critère culturel du classement au patrimoine mondial par l'Unesco.

En effet, la diffusion d'une nouvelle culture sur les rivages occidentaux de la mer Méditerranée a été prise en compte. Carthage a développé une histoire et une culture légèrement différente des Phéniciens : les pratiques communes appelées « puniques » existent dans les espaces colonisés par les Carthaginois. Le Tophet est un exemple de diffusion de cette culture : à Sousse en Tunisie ou Nora et Tharros en Sardaigne. Il s'agit d'un sanctuaire dédié aux sépultures d'enfants en bas-âge. Les cultes sont certainement en rapport avec le cycle de vie et la fertilité. La polémique sur le sacrifice rituel des enfants est toujours d'actualité car les restes anthropologiques ne permettent pas de conclure sur les raisons de ces décès. La différence entre mort naturelle et mort rituelle est encore impossible à déterminer par les méthodes archéologiques actuelles¹⁰.

Par conséquent, la cité de Carthage est considérée comme irremplaçable dans l'histoire de l'Humanité par son histoire, sa puissance et l'influence de sa culture en Méditerranée occidentale.

Les critères du choix pour Kerkouane

Kerkouane se situe sur le cap Bon et illustre l'alliance entre l'univers carthaginois et l'univers des autochtones. La période d'occupation du site, du VI^e au III^e siècle av. J.-C. et l'accessibilité au site, déserté depuis lors, offrent une vision parfaite de la culture punique, notamment de l'habitat et du mode de vie des habitants¹¹. Il s'agit d'une complémentarité par rapport à Carthage qui présente finalement davantage de vestiges de la période romaine que de la période punique. La physionomie de la ville de Kerkouane est intéressante : elle s'étend sur 8 ha et devait être habitée par 2 000 personnes environ. Une muraille, côté terre, comprend deux enceintes séparées par un vaste couloir de 7 à 13 m de large.

Les maisons présentent un même schéma de forme quadrilatère. Chacune possède une cour à laquelle on accède par un long couloir en baïonnette pourvu de caniveaux d'écoulement des eaux et certainement un étage. Les salles qui s'ouvrent sur la cour correspondent plutôt à des espaces de réception, souvent pavés en *opus signinum*, c'est-à-dire avec des incrustations d'éclat de marbre blanc. La pièce la plus surprenante, et unique parmi toutes les autres cités de Méditerranée, est la salle de bain composée d'une baignoire-sabot à un ou deux sièges, située près de l'entrée. La baignoire est généralement couverte d'un enduit rouge réalisé avec de la poterie pilée¹². Sa fonction de salle d'eau contreviendrait à l'hypothèse d'un bain d'installation pour la production de la pourpre. En effet, l'invention de la pourpre et de son extraction à partir des coquillages de type murex est traditionnellement prêtée à la cité phénicienne de Tyr.

La cité de Kerkouane donne une idée de l'identité punique : l'architecture, le genre de vie citadin et la diversité de la richesse économique.

La protection des sites et les patrimoines en péril¹³

Carthage et Kerkouane ont été choisis comme deux cités qui témoignent de l'antique civilisation punique sur les côtes de la Tunisie. La demande de classement à l'Unesco visait deux buts : prendre la main sur un

8 ENNABLI, Abdelmajid et SLIM, Hédi. *Carthage. Le site archéologique*. Tunis : Cérès, 1993.

9 RINDELAUB, Angela et SCHMIDT, Karin, « Les fouilles de l'Université de Hambourg au-dessous du « Décumanus maximus » à Carthage ». In : *CEDAC*. 1996. N°15. P. 4452.

10 BENICHOUS-SAFAR, Hélène. « Les fouilles du tophet de Salammbô à Carthage (première partie) ». In *Antiquités Africaines*. 1995. N°31. P.81-199

11 FANTAR, Mhamed Hassine. *Kerkouane, une cité punique au Cap Bon*. Tunis : Maison tunisienne de l'édition, 1987.

12 MOREL, Jean-Paul. « Kerkouane, ville punique du cap Bon : remarques archéologiques et historiques ». In : *Mélanges d'archéologie et d'histoire*. 1969. Tome 81, n°2. P. 473-518.

13 Pour une définition du patrimoine mondial en péril, je vous renvoie à <https://whc.unesco.org/fr/158/> (consulté le 12/01/2020 à 17 heures).

patrimoine symbole de la diversité culturelle tunisienne dans un intérêt politique lié à l'indépendance du pays¹⁴ et protéger le site contre un urbanisme envahissant. Aujourd'hui, deux menaces planent sur le site de Carthage et sa mise en valeur : l'éparpillement des zones à visiter d'une part, la progression permanente et continue de l'urbanisation d'autre part.

Pour la mise en valeur du site archéologique, il faut noter que la principale difficulté réside dans l'éclatement des zones à visiter. Mais 90 % des touristes visitent seulement les thermes d'Antonin et le musée alors que la cité punique se divise en 15 sites sur une superficie de 200 ha avec des distances de plus de 45 min de marche entre les vestiges¹⁵. Le rapport d'un atelier de travail qui s'est tenu à Tunis entre le 1^{er} et le 5 juillet 2013, deux ans après la « révolution de la Dignité », a proposé des projets au forum annuel de l'ONG « Urbanistes du monde » du 5 novembre 2013. Le titre de l'atelier était : « Transport et centralités au cœur d'un site archéologique : repenser Carthage par la mobilité ». Trois points ont été mis en valeur : les carences de visibilité du site dans les arrêts des transports en commun, la difficulté de s'orienter entre les différents pôles antiques et la faible fréquentation de la ligne publique au profit des véhicules privés. Afin de remédier à cet éclatement des vestiges et à leur manque de visibilité, l'atelier de travail a proposé des circuits à vélo, des signalétiques, et l'implication des étudiants dans la mise en valeur de ces vestiges. L'aspect positif dans le questionnaire sur la mise en valeur du site relève de l'implication des populations locales et tunisoises. Le constat de H. Laroussi se justifie : « Avant la révolution du 14 janvier 2011, il n'existait pas de réels acteurs associatifs indépendants du pouvoir central. Il y avait bien des comités de quartiers mais ils étaient toujours sous contrôle de l'État, sans indépendance et sans réelle action (rôle d'observation, de surveillance) ; leur existence tenait davantage à une exigence de "bonne gouvernance" auprès des institutions internationales »¹⁶. Maintenant, l'action des acteurs locaux permet de faire le lien entre leur patrimoine et leur sentiment d'appartenance locale et politique.

L'autre écueil, l'urbanisme, fait de Carthage une banlieue résidentielle. Le plan d'aménagement du Grand Tunis voté en 2016 menace la cité antique¹⁷, car cette zone deviendra stratégique, un cœur de vie et de loisir. Les différents projets urbains doivent aboutir au quasi doublement de la population de la zone au nord du lac de Tunis (de 265 000 à 500 000 habitants), passant ainsi de 9 % à 20 % de l'agglomération tunisoise. Cela aura pour conséquences de créer une congestion du trafic liée à l'augmentation des déplacements domicile-travail et de faire peser des risques sur les ressources archéologiques et environnementales. Par exemple, des risques de glissements de terrains ont été mis en évidence sur la colline de Sidi Bou Saïd en raison des nombreuses constructions qui y ont été érigées.

La première politique de protection du site contre les dangers de l'urbanisation a consisté à classer les parcelles en réserve archéologique et à interdire l'accès au site en créant des zones de *non aeficandi*¹⁸. Ce choix a eu pour conséquences négatives de générer des terrains vagues qui se sont transformés vingt ans plus tard en décharges publiques¹⁹ ; et d'autre part, de favoriser un climat de corruption par le déclassement de certaines parcelles. La construction du palais présidentiel par exemple a rendu impossible l'accès au site archéologique de la « fontaine aux mille amphores » seule source d'eau connue pour Carthage²⁰. En 1995 d'ailleurs, le plan de valorisation appelée Plan de protection et de mise en valeur a concerné les sites historiques de la Tunisie mais évite Carthage²¹. Ainsi l'ancien régime politique a procédé à des transformations du plan d'aménagement des espaces autour du site archéologique par des déclassements de parcelles. En 2003, sur la colline de l'Odéon, la mosquée El Abidine est inaugurée. Elle est entourée du parc des villas romaines, un monument circulaire, les ruines de la basilique Damous El Karita et du théâtre²². Entre 2006 et 2008, 15 ha de résidences ont été vendus

14 GUTRON, Clémentine. « La mémoire de Carthage en chantier : les fouilles du tophet Salammbô et la question des sacrifices d'enfants ». In : *L'Année du Maghreb*. 2008. N°IV. <http://journals.openedition.org/anneemaghreb/427> ; DOI : 10.4000/anneemaghreb.427

15 <https://carthage.hypotheses.org/files/2013/07/PPT-Sur-les-pas-dHannibal-VF.pdf>

16 LAROUSSI, Houda. « Politiques publiques et « bonne gouvernance » en Tunisie ». In : *Mondes en développement*. 2009. Tome 1, n° 145. P.93-108.

17 En un siècle, la population a été multipliée par huit. La population de Carthage en 1921 était environ de 2 000 habitants. Elle atteint aujourd'hui 16 000 habitants. KHEDIRA, Hind et MOLHO, Jérémie. « Carthage ou le projet urbain introuvable : analyse des politiques de développement et de préservation du site archéologique ». In : DJAMENT-TRAN, Géraldine et SAN MARCO, Philippe (dir.). *La métropolisation de la culture et du patrimoine*. Paris : le Manuscrit, 2014. Pour le Grand Tunis, cf. TURKI, Sami Yassine et ZHIOUA, Imène Zaâfrane. « Analyse de la répartition spatiale et de l'aménagement des espaces verts programmés par les documents d'urbanisme dans le Grand Tunis ». In : *Actes du séminaire « Étapes de recherches en paysage »*. ENSP, n° 8, 2006. P.18-31.

18 VERITE, Jacques. *La campagne internationale pour la sauvegarde de Carthage 1972-1988*. Paris, UNESCO. 1988.

19 Cf. l'atelier de Carthage.

20 CARTON, Louis. « Découverte d'une fontaine antique ». In : *CRAI*. 1920. vol. 64, n°3. p. 258-259.

21 COURSON de, Jacques. « La prospective des "lieux de mémoire" ». In : *Territoires du Futur*. 2012. N°14. P.44-47. Et KHEDIRA, Hind et MOLHO, Jérémie op. cit.

22 <https://carthage.hypotheses.org/files/2013/03/Rapport-KhediraMolho-2010.pdf>

sur une parcelle déclassée pour la réalisation de « la Résidence de Carthage », qui s'adresse à une population aisée ou une clientèle touristique²³.

La politique de coercition des années 1980 est donc un semi-échec : les aspects positifs couvrent cependant la reprise des fouilles, la création du musée et la promotion d'un tourisme international. Les aspects négatifs sont notamment la non-intégration des vestiges dans une prise de conscience identitaire des Tunisois. Les termes de la convention du Faro²⁴ prennent tout leur sens dans ce combat pour la mise en valeur du site de Carthage : en effet, la convention du Faro présente le patrimoine urbain non comme un site à protéger et à sauvegarder à tous prix, mais plutôt comme une donnée à intégrer dans la vie quotidienne et dans les rapports socio-économiques des sociétés. La convention permet de voir le patrimoine non pas comme une contrainte, mais plutôt comme un élément positif qui doit évoluer avec son temps.

Le nouveau gouvernement depuis 2011, conscient de ces exactions, est maintenant davantage attentif à la préservation du site de Carthage. La pétition des archéologues et urbanistes lancée en février 2011 contre les propriétaires des villas construites sur la base d'un décret de déclassement illégitime a permis le gel des chantiers en cours. Les autorités du nouveau régime politique tunisien ont ainsi montré leur souci de préserver l'intégrité du site punique et romain de Carthage.

En somme, l'Unesco a enclenché une dynamique favorable à Carthage en attirant l'attention internationale sur la nécessité d'exhumer ses vestiges et de les protéger. La vigilance des ONG, des chercheurs, des archéologues et des urbanistes est par conséquent plus que jamais indispensable²⁵. Carthage et Kerkouane reflètent une culture riche et puissante et la prise de conscience d'une nécessaire valorisation des sites afin de favoriser leur reconnaissance comme éléments fondateurs de l'histoire du pays. Leur protection par les riverains eux-mêmes peut relancer aujourd'hui le tourisme, notamment tunisien, mais aussi international. Carthage, cette grande cité méditerranéenne, mérite notre admiration pour son passé et son combat continu. Elle nous rappelle au quotidien la force de vie et la capacité de régénérescence des civilisations et de la culture humaine.

²³ Cf. L'atelier de Carthage.

²⁴ *Convention-cadre sur la valeur du patrimoine culturel pour la société, Faro, 27 octobre 2005*. Strasbourg : Conseil de l'Europe. 2005.

²⁵ Aujourd'hui, nous espérons que leur parole aura un poids politique dans le nouveau gouvernement comme les campagnes de sensibilisation de l'ONG « Winou el patrimoine » qui signifie « le patrimoine en danger ».

TROISIÈME PARTIE

Hommages

Communications présentées directement
sur le site Internet de l'Académie
en raison du confinement lié à l'épidémie de Covid-19

Espace créativité présenté directement
sur le site Internet de l'Académie
en raison du confinement lié à l'épidémie de Covid-19

HOMMAGE À ROLAND BILLAULT

par André BÉRUTTI et Yves STALLONI



Roland Billault. 1936-2019. Dessin de Louis Imbert, membre titulaire.

Monsieur le président, messieurs les présidents honoraires, mesdames, messieurs, chers collègues, chers amis,

Permettez-moi de saluer Christophe, le fils de Roland, son épouse et ses enfants, et l'ensemble de cette famille à laquelle notre ami était si attaché.

« Mon histoire biographique commence avec celle de certains membres de ma famille venus s'installer en Algérie dans les années 1850. En effet, si bien sûr, il ne peut s'agir d'écrire une partie de l'histoire de France en Algérie, ma conviction que ma vie porte la trace indélébile des bonheurs et des malheurs éprouvés dans ce beau pays ne saurait être passée sous silence. »

Cet incipit d'une courte autobiographie que Christophe Billault a bien voulu me confier, témoigne de l'amour de Roland pour son pays natal et sa ville natale, Oran, qu'Albert Camus décrit dans *La Peste* comme : « [...] une ville ordinaire et rien de plus qu'une préfecture française de la côte algérienne. » Bien entendu notre ami disparu n'était pas d'accord avec son compatriote sur ce point... et aussi sur bien d'autres, comme il l'a exposé avec brio et passion lors d'une réunion de la commission de littérature en 2010 à l'occasion du cinquantenaire de la mort tragique du prix Nobel de littérature. Il y traitait de l'algérianisme de Camus et faisait un parallèle avec son propre algérianisme, mot créé en 1920 lorsque deux écrivains du cru estimèrent qu'il était temps de nommer la culture algérienne. Il y évoquait aussi l'algérianité de Camus, et la sienne, c'est-à-dire, je le cite, la carte d'identité, l'état social des habitants de l'Algérie.

Roland a vécu les vingt-six premières années de sa vie en Algérie où il est né à Oran le 29 janvier 1936. Après quatre années à Sidi-Bel-Abbès « vécues, écrit-il, au son poignant de la Légion étrangère », Oran devient la ville de son enfance et de sa jeunesse. Deux événements de la seconde guerre mondiale ont marqué l'esprit du jeune Oranais : en 1940, ce qu'il appelait « la sinistre canonnade de Mers el-Kébir » toute proche, et en 1944 l'impressionnant déploiement de matériel déployé lors du débarquement américain.

En 1962, les événements dramatiques de la guerre d'Algérie le contraignent de partir vers la métropole avec son épouse et son premier garçon, Stéphane. Ce fut un déchirement et une forme d'exil dont Roland conservait

une rancœur, sinon une rancune indélébile. Il est vrai que l'accueil à Marseille fut tout sauf bienveillant, une consigne de plusieurs heures étant imposée aux passagers, un contrôle de police humiliant, puis le pillage du container de déménagement par les dockers. Oui, Roland aurait alors pu dire : « C'est curieux, le soleil est plus sombre à Marseille qu'en Algérie » comme l'écrivit Guillaume Apollinaire à son dernier amour, Madeleine Pagès qui fut l'institutrice de la grand-mère de Roland.

La petite famille a échappé aux atroces massacres du 5 juillet 1962, mais Roland conservait de ces moments un souvenir cauchemardesque qu'il n'a évoqué qu'une fois lors de nos conversations, avec une émotion empreinte d'une colère inextinguible.

Roland avait une véritable vocation d'enseignant : après des études secondaires classiques au lycée Lamoricière à Oran, il fait une année d'hypokhâgne à Alger. C'est là qu'il rencontre Danielle qui lui donnera deux fils, Stéphane et Christophe. Pour Dany, notre ami abandonne provisoirement ses études après une année d'hypokhâgne au lycée Bugeaud. Il écrit : « Retour peu raisonnable à Oran et abandon provisoire des études... pour cause d'amour pour celle qui sera la femme de ma vie ! » Il écrit aussi une cinquantaine d'années plus tard : « Décès de mon épouse en 2004. Ma vie s'écroule... » La disparition prématurée de Dany fut un véritable drame dont il ne s'est jamais remis. Une profonde foi chrétienne et la certitude d'une résurrection l'ont certainement aidé à surmonter cette terrible épreuve.

L'enseignement a été d'emblée une passion pour Roland : ses interventions en public étaient empreintes de son goût de transmettre, de communiquer, de séduire son auditoire. Yves Stalloni, son collègue au lycée Dumont d'Urville en parlera.

Roland Billault débute ses fonctions d'enseignant dans un village situé à cinquante kilomètres d'Oran où il se rend quotidiennement en train, cible d'un attentat terroriste dont il réchappe, alors que vingt de ses collègues sont massacrés. Être instituteur dans le bled, cela consiste aussi à donner des soins médicaux aux cinquante petits Arabes qui lui sont confiés. Roland en était très fier. Il poursuit parallèlement ses études supérieures de lettres classiques en auditeur libre jusqu'à l'agrégation.

C'est en 2005 que notre ami entre à l'académie du Var. L'y trouvant l'année suivante, nous découvrons rapidement que nous sommes voisins dans le faubourg du Mourillon où nous déambulons pour promener notre chien et faisons nos achats. D'emblée, une étincelle jaillit, celle d'une amitié qui ne fera que se renforcer au fil des quelques années suivantes. Comment ne pas citer Jules Supervielle : « Il vous naît un ami et voilà qu'il vous cherche. » Effectivement, tous les jours l'un cherchait l'autre et le trouvait souvent grâce à la vigilance des commerçants que nous fréquentions : « Il vient de passer ! » disait à l'un ou à l'autre le marchand de journaux qui, se référant à Aristote, nous appelait les péripatéticiens.

C'est ainsi, lors de ces déambulations ou, comme nous disions, « devant un apéritif en terrasse » chez l'un ou chez l'autre, que Roland s'est révélé et s'est confié, devenant rapidement un véritable et indispensable ami. Il est pourtant difficile à 80 ans de se faire un ami, mais son esprit, sa faconde, son talent oratoire, sa sincérité, sa passion ont rapidement fait tomber les barrières de ma réserve naturelle.

Roland Billault était épris de musique et avait une grande admiration pour la pianiste Hélène Grimaud avec laquelle il a tenté en vain d'échanger une correspondance. Il aimait la peinture avec une prédilection bien compréhensible pour les orientalistes, et plus particulièrement ceux de l'école d'Alger.

La fréquentation des sites antiques de son pays natal l'a amené à l'archéologie sous-marine, qu'en Méditerranéen il pratiquait avec passion, en particulier en Corse, naviguant à la voile en Italie et en Grèce. Pour lui, le sommet de l'émotion a été de prendre un mouillage dans le port d'Ithaque, île sublime et demeure d'Ulysse. Roland aimait la Méditerranée, passion qu'il a transmise à ses deux fils.

Roland était un grand sportif, ajoutant aux sports nautiques, un art martial qu'il a pratiqué régulièrement jusqu'à la fin de sa vie à raison de deux séances par semaine. Il était ceinture noire troisième dan d'Aïkido et était considéré comme le « sage » du club qu'il fréquentait avec une belle assiduité : « J'en ai besoin ! » disait-il. « Et puis, me confia-t-il un jour, j'y vois des gens plus jeunes, des jeunes femmes charmantes. Cela me réchauffe le cœur, à défaut de me réchauffer le corps ! »

Gardons-nous bien d'oublier les sports mécaniques et la vitesse qu'adorait Roland : il se disait « Porschiste » et avait fait un stage de Formule 1, ce qui lui permettait de piloter sa Porsche (« une Porsche ne se conduit pas, elle se pilote ») sur les routes du Var et de l'Ardèche où il possédait une maison, le meilleur moment étant la négociation des lacets y conduisant. Certains d'entre nous ont eu la chance d'être ses passagers, et

en conservent un souvenir mitigé... comme ceux qu'il a transportés dans sa berline qu'il pilotait comme une Porsche ! Je l'ai vu soulever sa casquette devant une magnifique Porsche, et entendu dire d'un personnage peu recommandable qu'il saluait « mais c'est un Porschiste ! ».

Roland, enfin et surtout, était très attaché à sa famille, à ses fils, ses belles-filles et ses petits-enfants. Malheureusement la mort brutale et annoncée de Stéphane, son aîné, l'a de nouveau endeuillé il y a quelques années, lui imposant un nouveau chagrin et une nouvelle épreuve qu'il a surmontée grâce à sa foi inébranlable et sa force de caractère. Roland semblait indestructible, jusqu'à cette terrible nuit du 11 au 12 novembre 2019 où, comme un stoïcien, il s'est éteint après d'horribles souffrances en disant : « Maintenant, je veux dormir ».

Un ami disparaît et déjà je le cherche.

André BÉRUTTI

Quand, en septembre 1974, j'effectuai ma première rentrée au lycée Dumont d'Urville de Toulon, après l'avoir quitté dix ans plus tôt comme élève, Roland Billault y était déjà professeur depuis plusieurs années et jouissait d'une image prestigieuse, *primus inter pares* (« premier entre ses pairs »), comme il aurait pu le dire s'il avait été vaniteux. Il fut l'un de ceux qui m'accueillit au cours d'une réunion de professeurs de lettres, cordial, souriant, disert, volontiers moqueur ou ironique. Me voyant légèrement intimidé devant cet aréopage de collègues, il m'interrogea sur mes premières impressions, que je ramenai à une remarque un peu niaise, pour moi, arrivant d'un lycée aux dimensions modestes :

– Ici, tout est démesuré.

La réponse fusa immédiatement :

– Y compris la sottise.

Le terme employé était plus viril et commençait par la lettre c. Peut-être mon éminent collègue avait-il en tête cette sentence de Salomon dans l'*Ecclésiaste*, « *Stultorum infinitus est numerus* » (« Le nombre des sots est infini »). Il ne cita pas Salomon, mais le ton était donné et l'image du professeur Billault prenait forme, avec ses particularités, ses contrastes et son originalité.

Professeur, il l'était consubstantiellement, c'est-à-dire qu'il avait le goût de transmettre, l'art d'expliquer, le talent de séduire. Son savoir était d'abord livresque, car il avait tout lu, et travaillé dur pour se construire et arriver à l'agrégation, vérifiant la formule employée par Virgile au début des *Géorgiques* et devenue proverbiale : « *Labor omnia improbus vincit* » (« un travail opiniâtre triomphe de tout »). Mais son champ de connaissance était en même temps très personnel, nourri d'anecdotes, capable de donner vie à une leçon, de rendre présent un auteur, passionnante une page de Cicéron ou de Stendhal.

Roland aimait plaire et y parvenait sans effort, comme naturellement, d'abord par sa mise soignée, la coupe de ses vestons et l'élégance de ses cravates – alors que mai 68 avait amené un certain relâchement dans la vêtue des enseignants. Ensuite par son verbe, riche, animé, coloré, prolix et persuasif, « à sauts et à gambades », comme aurait dit Montaigne, plein de saillies et de bons mots, argumentant et développant *cum grano salis* (« avec un grain de sel »). Enfin par son érudition, infaillible, et son art de jongler avec les citations, de préférence latines, ainsi que je me plais, par jeu, à l'imiter, mais parfois un peu grecques aussi.

Mais s'il aimait plaire, Roland aimait tout autant surprendre, déconcerter, voire provoquer, affichant un esprit sinon rebelle du moins volontiers iconoclaste, railleur, adepte de l'humour et de l'auto-dérision. Il adorait les jugements tranchés, à l'emporte-pièce, les fulgurances, loin des compromis et du juste milieu que recommande cet autre adage antique qui prétend que « *In medio stat virtus* » (« la vertu se tient au milieu »). En homme de passion, il cherchait à convaincre, mais était disposé à en découdre si nécessaire, verbalement au moins, s'amusant à ébranler son contradicteur par une formule bien sentie ou à le pourfendre de son ire s'il se sentait attaqué sur des points sensibles, comme cette Algérie qu'il portait en lui comme une plaie jamais refermée. Quitte à regretter ses excès et à méditer *in petto* la formule d'Horace dans les *Épîtres* (I, 2, 62) « *Ira furor brevis est* » (« La colère est une courte folie »).

Après quelques années où nous avons mené chacun de notre côté nos carrières respectives, nous nous sommes rapprochés un peu plus au début des années 90 quand fut créée dans notre établissement la classe de Première supérieure, dite Khâgne, dont nous allions nous partager l'enseignement littéraire, lui pour les heures « d'option », moi pour le cours commun. Une occasion unique et précieuse de mieux se connaître, d'entretenir une réelle complicité professionnelle et de tisser des liens d'amitié qui se prolongèrent au-delà du lycée et me permirent de le rencontrer dans sa vie privée, avec Dany, cette épouse partie trop tôt, qui lui a tant manqué et pour laquelle il faisait sienne la parole de Virgile reprise par Gide « *Et nunc manet in te* » (« Et maintenant, elle survit en toi »).

Par des indiscretions d'élèves, j'eus connaissance de la méthode d'enseignement du professeur Billault : debout face à la classe, sans une seule note, déployant un discours fluide et distingué, proposant des commentaires lumineux et originaux. Nos khâgneux étaient sous le charme. Celui qu'exerce un grand maître, comme nous en avons parfois connus dans notre formation, et qui en impose : *magister dixit*.

Ces qualités, ce rayonnement, nous avons pu en bénéficier au sein de notre compagnie quand Roland nous a rejoints en 2005 en tant que membre associé, et, deux ans plus tard, comme membre titulaire. Je ne crois pas indispensable de recenser la totalité de ses communications, très nombreuses et variées, pour des « Heures », des séances privées ou des commissions spécialisées, toujours brillantes, toujours reçues avec enthousiasme. Leur contenu tourne autour de trois thèmes qui, parfois, se recoupent, l'Algérie, la culture gréco-latine, la littérature, essentiellement française. Par exemple, je note, pour la seule année 2007, une « Heure » sur « Une liaison dangereuse du poète des tranchées, Guillaume Apollinaire », à propos de l'éphémère fiancée Madeleine Pagès, la « petite Oranaise » ; une communication sur « Une reine égyptienne à Cherchell », deux autres, pour la commission de littérature, sur « Snobisme et art chez Marcel Proust », et sur « Deux romans d'atmosphère : *Le Désert des Tartares* de Dino Buzzati et *le Rivage des Syrtes* de Julien Gracq ». En 2008, nous eûmes le plaisir d'écouter « La belle Hélène était-elle une poire », titre facétieux, comme Roland en avait le secret, « l'Antigone de Sophocle », « Homère, une rhapsodie en mer ». En 2009 son discours de réception porta sur « Le Cheval de Troie : sa vie, son œuvre », et nous aurons la même année des communications sur « La vie littéraire au siècle d'Auguste », sur « Proust, un écrivain à la recherche de son moi », et ainsi de suite, les années suivantes, malgré une santé parfois défaillante, nous parlant tour à tour de Camus, de la bataille de Salamine, des Humanités, de Pétrus Borel, d'Ovide, de Stendhal, des Étrusques, de Néron, etc.

En 2015 il accepta de prendre, à ma suite, la responsabilité de la commission de littérature et sut organiser, avec toujours le même brio, des séances dont chacun garde le souvenir. Par exemple : sur la condition du poète, sur les chanteurs poètes, sur les écrivains marcheurs, sur la poésie de la ville, sur le *Lorenzaccio* de Musset, sur Jean Giono, en 2019, cet immense écrivain du XX^e siècle auquel on pourrait l'identifier, ainsi que le suggèrent ces lignes que j'emprunte à son introduction : « Mais il y a plus de deux visages chez Giono, et on pourrait lui trouver des parents aussi divers qu'Homère, Virgile, Rousseau, Tolstoï, Stendhal, Dumas et même les Pères de l'Église » (*Revue de l'académie du Var*, 2019, p. 235). Il y avait également plus de deux visages chez notre confrère prématurément disparu, et ces deux hommages n'ont pas totalement réussi à les restituer. Quant à ses innombrables parents, ils siègent au Panthéon de la culture.

Il nous reste ses belles communications à relire dans les numéros de la *Revue*, il nous reste son image de hussard sémillant et joyeux, malgré les épreuves de la vie, il nous reste sa voix bien timbrée et ses analyses profondes et spirituelles à la fois, il nous reste sa flamboyante intelligence, il nous reste sa présence chaleureuse, son contact amical et bienveillant, sa drôlerie et sa verve. Il nous reste le souvenir d'un ami et celui d'un académicien digne de ce titre. Je reprendrai, pour un dernier adieu, en guise d'*ultima verba*, cette phrase écrite par Roland Billault pour Giono en conclusion de la séance déjà citée, et qui, appliquée à lui-même, est une invitation à garder en mémoire son trop bref passage parmi nous : « Nous n'avons qu'à suivre la pente des talents et des inclinations » (*Ibid.*).

Yves STALLONI

HOMMAGE À LUCIEN PROVENÇAL

par Gabriel JAUFFRET

Le capitaine de vaisseau Lucien Provençal nous a quittés le 5 décembre dernier. Membre associé de notre compagnie en 2001, membre titulaire en 2005, il avait succédé au professeur Saint-Martin. Il fut reçu par l'amiral Guillou qui salua en lui non seulement l'officier de marine rigoureux, mais aussi le chercheur passionné d'histoire, grand connaisseur de la France antarctique.

Né à La Seyne le 20 février 1931, il trouvait par son père ses racines à Eygalières, village au cœur des Alpilles chantées par Mistral, Marie Mauron et Charles Galtier, et par sa mère en Corse. Les tribulations apportées par la guerre – son père fut prisonnier de guerre – ne devaient jamais le distraire de ses études. Élève au collège Martini à La Seyne, puis au lycée de Toulon, il y préparait le concours d'entrée à l'École navale qu'il intégrait en 1951. Le capitaine de vaisseau Provençal devait conserver un excellent souvenir du vieux bahut du boulevard de Strasbourg. Il lui resta fidèle au point de devenir président de l'« A », association qui regroupe les anciens élèves du lycée.

Après la campagne Jeanne d'Arc de l'école d'application des officiers de marine, il était affecté durant deux ans et demi en Indochine, où il servait à bord du *Commandant de Pimodan*, puis rejoignait l'École navale vietnamienne. À bord du *Commandant de Pimodan*, alors enseigne de vaisseau, il participait à l'évacuation vers Saïgon des catholiques du nord Vietnam. Une opération vécue aussi par le médecin général inspecteur Broussolle, président honoraire de notre compagnie, alors médecin de 2^e classe au sortir de l'école d'application de Toulon, embarqué à bord du *Golo*. Le capitaine de vaisseau Lucien Provençal et le médecin général inspecteur Bernard Broussolle devaient, on s'en souvient, nous donner une communication conjointe, un témoignage précieux sur ces heures dramatiques aujourd'hui bien oubliées. De l'École navale vietnamienne, où il exerça les fonctions de professeur d'astronomie, le capitaine de vaisseau Provençal conservait un excellent souvenir. À une date récente, un de ses anciens élèves installé aux États-Unis devait reprendre contact avec lui pour lui témoigner de sa fidélité et de sa déférente amitié. Le capitaine de vaisseau Lucien Provençal occupa plusieurs postes à l'escadre de l'Atlantique. Il commanda le *Glaïeul*, le *Vinh Long* et fut le second du *Victor Schoelcher*, alors conserve de la *Jeanne d'Arc*. En 1978, il prenait le commandement du *Commandant Bourdais* en océan Indien en pleine ébullition lors de la révolution iranienne et se voyait confier, entre autres missions, la surveillance des évolutions du porte-avions soviétique *Minsk* dans le détroit de Mozambique. Le capitaine de vaisseau Provençal fut ensuite durant quatre années attaché militaire à Lisbonne, et quittait le service en 1987.

Il vouait un intérêt tout particulier pour l'histoire maritime, mais sa curiosité déborda très largement sur bien d'autres sujets qui alimentèrent ses nombreuses communications données à l'académie du Var, aux Amis de La Seyne ancienne et moderne et à l'« A » de Toulon. Le capitaine de vaisseau Lucien Provençal s'attacha à sortir de l'ombre de grandes figures de marins trop souvent méconnus, comme Tortel, officier de marine seynois qui servit sous les ordres des amiraux Truguet et de Trogoïff et fut un héros de l'indépendance du Chili, où son souvenir demeure si vivace que son nom fut donné en 1954 à une ville de Patagonie. On lui doit d'importantes recherches consacrées à Nicolas Durand de Villegagnon, conduites de façon concomitantes avec l'ambassadeur du Brésil Vasco Marix, cousin de son épouse. Ses recherches, suivies de publications, sont d'autant plus originales qu'elles procèdent d'un double regard, celui d'un officier de marine français et celui d'un ambassadeur du Brésil, et au recours simultané aux archives françaises et brésiliennes. Elles sont à la hauteur de l'étonnant parcours de Villegagnon dont la vie fit un éternel combat. Chevalier de Malte, il se battit contre les Barbaresques et les Turcs, fut vice-amiral de Bretagne, et, le 15 novembre 1555, touchait la baie de Guanarabal, proche de Rio de Janeiro, pour y fonder une colonie, la France antarctique. Pour éphémère qu'elle fût cette tentative de colonisation du Brésil basée sur la cohabitation pacifique avec les Indiens reste une belle page de la France antarctique. Une belle page que le Brésil n'a pas oubliée puisqu'une île proche de Rio de Janeiro et l'un des bateaux-écoles de la marine brésilienne portent le nom de Villegagnon. Une belle page d'histoire minutieusement explorée, ravivée par le capitaine de vaisseau Provençal.

Le capitaine de vaisseau Lucien Provençal était membre de la Société française d'histoire maritime et membre actif de l'Institut d'histoire et géographique du Brésil, la plus haute instance culturelle du pays, fondé en 1828, que les Brésiliens mettent au même rang que notre Académie française. Invité officiellement par cet institut, il fut appelé à donner une série de conférences au Brésil qui eurent un grand retentissement dans les

milieux universitaires maritimes et diplomatiques. Le capitaine de vaisseau Lucien Provençal était l'auteur de quatre ouvrages. *Brasil France* : relation historique sur la période coloniale. *Les Français au Brésil, 1612-1615*. L'ouvrage, conçu en coopération étroite avec l'ambassadeur Vasco Mariz, fut publié en langue portugaise. *Villegagnon, un chevalier de Malte au Brésil. Les Français au Brésil et la France équinoxiale 1612-1615* ont été traduits en portugais. Attaché militaire à Lisbonne, le capitaine de vaisseau Lucien Provençal apporta un intérêt particulier à la révolution des Œillets qui secoua le Portugal en 1974-1975. Les années étant passées, une fois venu le recul indispensable à l'historien, il rencontra de façon informelle les protagonistes de ces événements, recueillit leurs témoignages souvent opposés et très souvent éloignés de l'histoire officielle. Il devait les publier dans un ouvrage qui reçut pour titre *Portugal, dix ans de démocratie*.

Le capitaine de vaisseau Lucien Provençal nous laisse le souvenir d'un officier de marine discret, fidèle à ses convictions et, bien qu'il s'en soit défendu, d'un véritable historien. Nous adressons nos sentiments de compassion et d'amitié à son épouse présente parmi nous et à ses enfants, Jean-Luc, capitaine de vaisseau commandant du SNLE *Le Vigilant*, Frédéric, professeur de mathématiques, Fabienne, cadre dans une société française de télécommunications, et à ses petits-enfants.

Gabriel JAUFFRET

COMMUNICATIONS PRÉSENTÉES DIRECTEMENT SUR LE SITE INTERNET DE L'ACADÉMIE EN RAISON DU CONFINEMENT LIÉ À L'ÉPIDÉMIE DE Covid-19

OCTOBRE 2020

FRANÇAIS, POURQUOI VOUS PLAINDRE ?

Philippe DEVERRE



J'avais commencé à préparer cette intervention à l'automne dernier, ne pouvant bien sûr pas imaginer l'épreuve que l'humanité allait devoir affronter. Nos activités ayant été suspendues, j'ai dû confiner mon travail et le garder par-devers moi ! Au début de l'été, après avoir commencé à considérer que nous avions d'autres choses à faire que d'analyser les grognements des copains d'Astérix, je me suis demandé ensuite : l'épopée du Covid-19 ne pouvait-elle pas enrichir ma réflexion ? J'ai eu la faiblesse de le penser. En voici le résultat, que je pense instructif !



Il y a donc quelques mois, l'année dernière, je lisais dans un journal le compte-rendu de l'interview d'une journaliste, Sonia Mabrouk, d'un écrivain, François de Closets, et d'un philosophe, ancien ministre de l'éducation, Luc Ferry.

Le titre de l'article était : « Et si l'on arrêta de se plaindre » !

Avec des approches différentes, mais complémentaires, ces trois personnes étaient d'accord pour considérer que nos concitoyens se conduisaient comme les Gaulois du village d'Astérix qui passaient leur temps à râler. Un grand nombre des arguments qu'ils développaient m'ont interpellé. Je me suis demandé : « Ces trois intellectuels ne sont-ils pas inféodés à une certaine idéologie réactionnaire, propre à des individus ayant réussi, qui considèrent que la masse des Français ne sait que se plaindre. »

Il n'entre pas dans mon intention d'émettre un jugement sur ce dernier point, considérant qu'il appartient à chacun d'entre vous d'avoir son opinion. Mais il m'a paru intéressant, pour forger la mienne, d'analyser

les données de la situation et surtout de les comparer au fil des années : espérance de vie, durée du travail, salaires, et bien sûr prix des denrées. Pour ce faire j'ai « navigué » sur Internet et j'ai consulté en premier un site très intéressant qui s'appelle « France inflation.com ». Mais pour ne pas écouter seulement la voix « officielle », j'ai cherché et trouvé beaucoup d'autres sources confirmant le plus souvent, et dans quelques rares cas contestant, les données officielles. J'ai consulté les chiffres fournis par l'Insee, Institut national de la statistique et des études économiques. Ces chiffres sont, quoiqu'on en pense, peu contestés par les syndicats et autres associations de « bienfaiteurs de l'humanité ». Je ne citerai qu'un débat contradictoire entre l'Insee et un syndicaliste contestataire, débat concernant la part du logement dans le bilan financier du français moyen. L'un, le syndicaliste, pousse de grands cris mais ne parle que d'un ouvrier, locataire dans une zone à loyer cher, alors que l'Insee répond par une moyenne prenant en compte tous les Français, qu'ils soient propriétaires, locataires, au centre d'une grande ville ou dans un petit village au centre de la France. Les deux ont raison. L'ouvrier locataire dans une grande ville est obligé d'y consacrer une partie importante de son revenu, alors que le propriétaire, vivant en province et qui a fini de rembourser son logement, n'est pas à plaindre.

Les chiffres fournis par l'Insee sont plutôt rébarbatifs. Je les utiliserai pourtant bien souvent au cours de cet exposé.

Alors, les Français ont-ils, dans leur porte-monnaie, de quoi être heureux ? La première difficulté à laquelle on est confronté est la valeur de la monnaie, son pouvoir d'achat. Par exemple, l'euro a-t-il 6,56 fois plus de valeur que le franc ? Et donc tout, depuis le passage à l'euro, a-t-il été multiplié par un peu plus de six, comme on l'entend parfois dire ?

Prenons un exemple concret en se limitant aux cinquante dernières années. Si l'on tient compte de l'évolution de la valeur de la monnaie depuis 1970 et que l'on corrige le prix du pain en fonction de cette valeur actualisée, on arrive à une évolution plus que raisonnable, voire une quasi-stabilité !

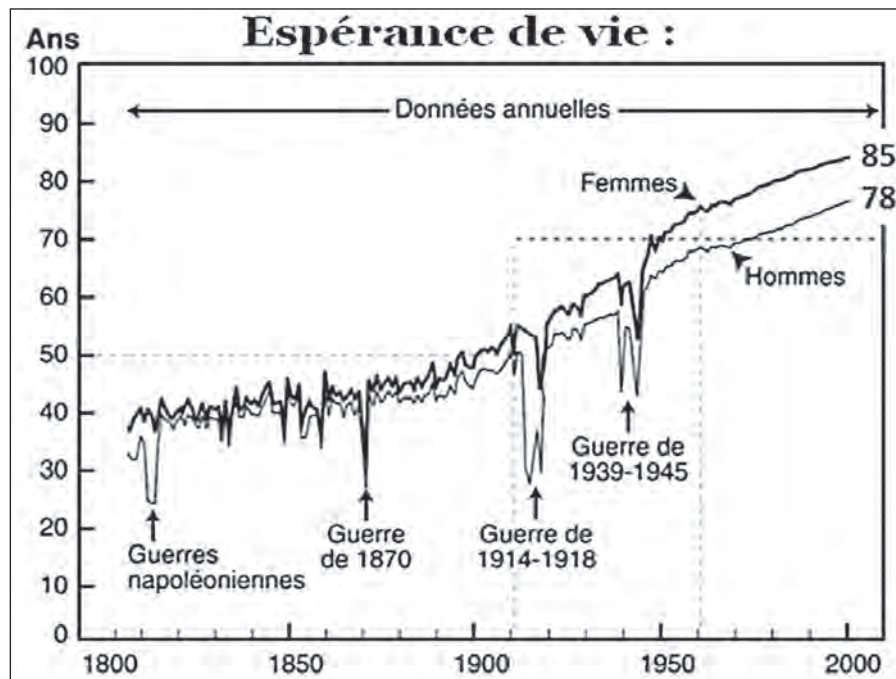
	SMIC	baguette	Fr 1970	travail	SMIG = baguettes
1970	593 Fr	0.57 Fr	0.57	15 mn	1 040
1980	2 392 Fr	1.67 Fr	0.65	12 mn	1 432
1990	5 286 Fr	3.14 Fr	0.67	10 mn	1 683
1997	6 664 Fr	3.97 Fr	0.73	9 mn	1 678
2008	1 309 €	0.80 €	0.79	8 mn	1 656
2018	1 365 €	0.90 €	0.80	7 mn	1 516

Quelle que soit l'année, un Français qui gagnerait la même somme « actualisée » en la monnaie du moment, franc ou euro, ce Français continuerait à avoir de quoi manger à peu près la même quantité de pain quotidien pour une durée de travail en continue diminution.

Un autre exemple intéressant : l'essence. Souvenez-vous en 1973, en début d'année le super coûtait environ 1,50 franc... Le choc pétrolier de la fin d'année et les mois qui suivirent le firent grimper à plus de 2 francs, sommet qu'il ne tarda pas à quitter pour rejoindre une valeur plus raisonnable. Ce même super vaut aujourd'hui 1,54 euro. Or, si l'on compare, corrigée de l'inflation, la valeur de l'euro-2018 au franc-1973 ... c'est la même ! 1 franc 1973 a, à très peu près, le même pouvoir d'achat que 1 euro 2018. Mais en minutes de travail de nos jours on gagne trois fois plus !

Soyons maintenant plus méthodique et analysons un par un les éléments qui concourent au bonheur... ou au malheur... des Français, éléments déjà évoqués : espérance de vie, durée du travail, salaires, prix des denrées.

Espérance de vie

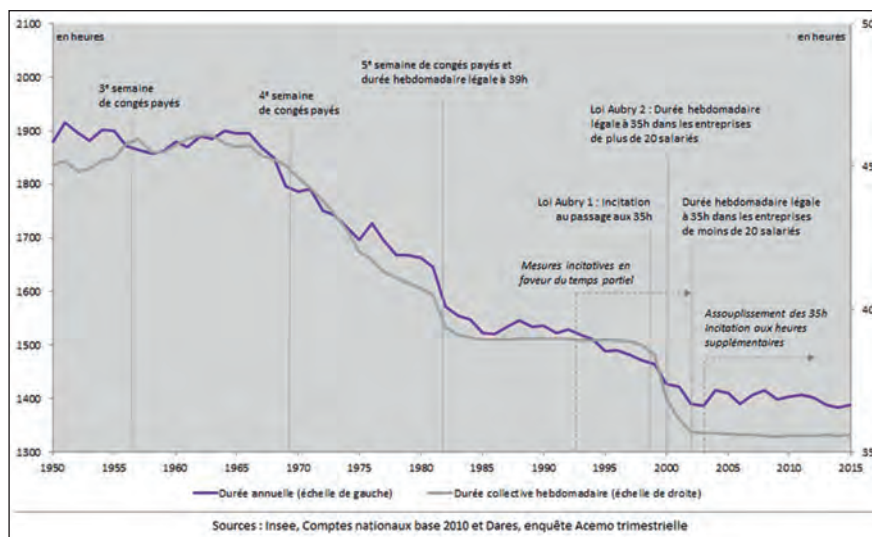


En simplifiant, l'espérance de vie est l'âge où la moitié des personnes d'une génération est encore en vie... ou inversement, l'autre moitié est morte. D'un peu moins de quarante ans en 1800, l'espérance de vie a commencé à progresser à la fin du XIX^e siècle, et surtout après 1910, malgré les deux hoquets des guerres de la première moitié du XX^e siècle.

Un ralentissement voire une stagnation apparaît ces toutes dernières années. Il faut noter que plus encore que l'âge, c'est l'état physique des personnes âgées qui s'est considérablement amélioré. Ceci se conjugue avec l'amélioration des conditions de vie et du soutien médical. Bien sûr, les cancers existent toujours ainsi qu'un certain nombre d'autres maladies fatales, malgré les progrès de la médecine. Il est vrai que la sénescence nous guette avec Alzheimer et Parkinson. Mais quand, si l'on regarde notre compagnie ? Que de progrès depuis un siècle ! Dans ce domaine de l'espérance de vie, il y a peu de raison de se plaindre. L'espérance de vie actuelle est de soixante-dix-huit ans pour les hommes et quatre-vingt-cinq pour les femmes !

En 1890, 3,5 % des ouvriers atteignaient l'âge de soixante ans, âge où ils pouvaient prétendre à une pension. En 1910, l'âge normal du départ à la retraite est fixé par la loi à soixante-cinq ans. « C'est la donner à des morts » se plaint la CGT, car dans les années 1910, à peine 8 % de la population atteint soixante-cinq ans, dont une infime minorité d'ouvriers. Les ordonnances de 1945, n'interdisent pas la liquidation de la retraite à soixante ans, mais repoussent dans les faits l'âge normal du départ à soixante-cinq ans. L'espérance de vie est alors de soixante ans. Quelques années après l'âge de la retraite est fixé à soixante ans. Il est décidé, en 2010, que l'âge légal de départ à la retraite sera relevé progressivement de soixante à soixante-deux ans.

Venons-en à la durée du travail. En deux siècles, la durée annuelle du temps de travail de l'ouvrier a été à peu près divisée par deux.



Plus près de nous, de 1950 à nos jours, la durée annuelle, heures supplémentaires comprises, est passée de 1 880 heures à 1 400 heures, la durée hebdomadaire légale étant maintenant de 35 heures. Voyons les lois les plus importantes qui ont modulé ce temps de travail.

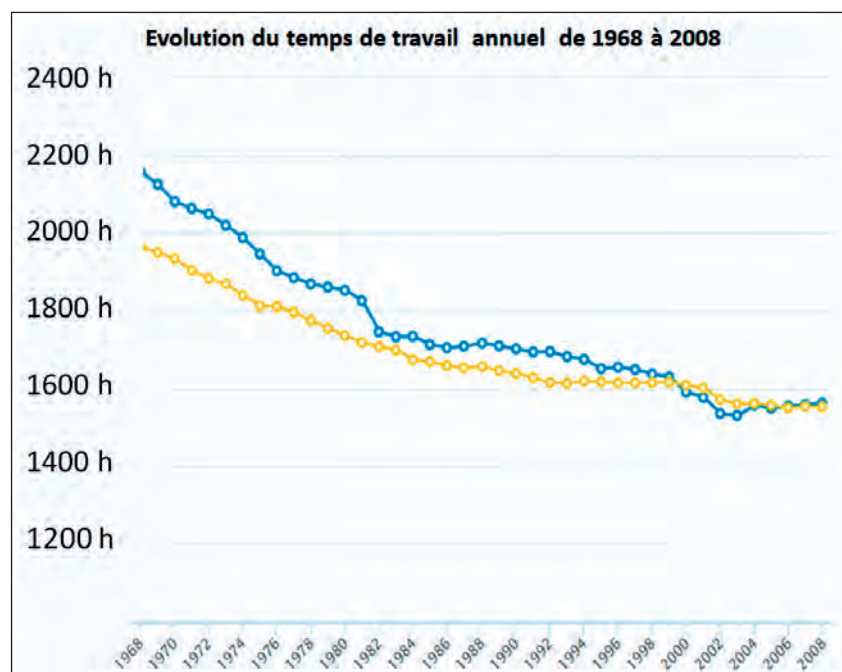
Lois régissant le temps de travail



Toutes les lois vont dans le sens de l'allègement des horaires, sauf la dernière qui essaye de redonner un peu de compétitivité aux entreprises françaises. En un siècle, la durée du travail a diminué de moitié... mais quel progrès dans la productivité : un bûcheron qui travaille avec une tronçonneuse a un rendement sans commune mesure avec celui qui pratiquait la cognée ! Quant à la moisson à la faucille ! ...



Mais *a contrario* l'automatisation des tâches diminue notablement le nombre d'emplois manuels proposés.

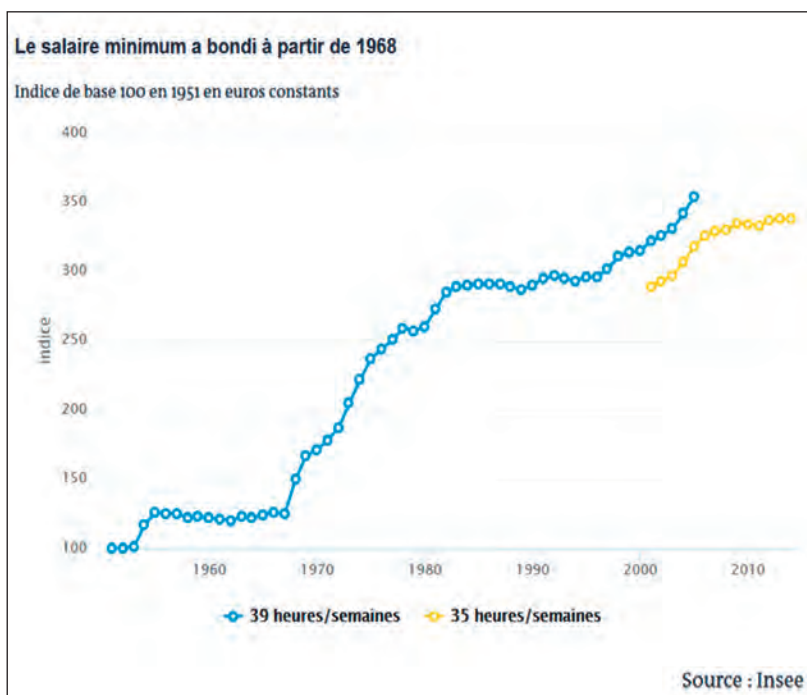


Donc, si nous récapitulons, l'ouvrier travaille, par an, deux fois moins et vit deux fois plus longtemps. En nombre d'années travaillées, il ne travaille pas beaucoup plus de la moitié de sa vie, de l'ordre de quarante-deux ans sur soixante-dix-huit pour les hommes et quatre-vingt-cinq pour les femmes !

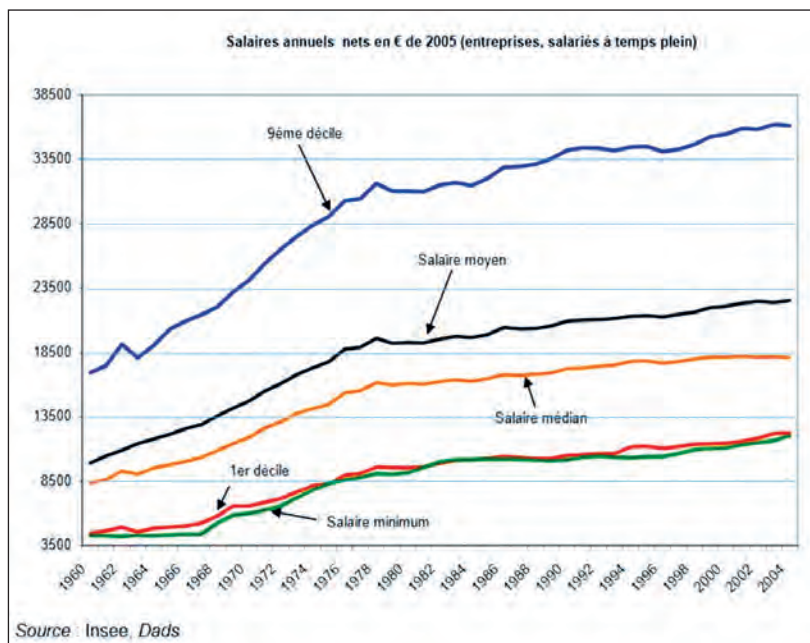
Venons-en maintenant à ce qui apporte une qualité indispensable à la vie : le salaire et le niveau des dépenses. Commençons par le salaire. De 1820 à 1995, le salaire annuel corrigé de l'inflation a été multiplié par sept pour une durée hebdomadaire diminuée de près de la moitié.

Salaires de 1960-2008

Mais comparons ce qui est plus compréhensible, ce que nous venons de vivre de 1960 à 2015 : le salaire de l'ouvrier a triplé en monnaie corrigée de l'inflation.



Quant au salaire moyen il a presque doublé de 1968 à 1980.



Alors sommes-nous de deux à trois fois plus riches ?

Comme il a été dit en commençant ces propos, en kilos de pain nous le sommes à peu près. Par rapport au « panier de la ménagère » l'ouvrier est effectivement trois fois plus riche. Simultanément, l'écart de revenu entre la limite du premier décile et le ménage médian a tendance à se réduire comme nous pouvons le voir sur ce graphique de l'Insee. En parallèle le revenu médian continue d'augmenter sur la même période, en prenant en compte l'inflation (+ 8 % sur la période).

Cette tendance traduit le resserrement des revenus disponibles autour de la médiane, donc une diminution des inégalités de revenus (après impôts, transferts sociaux et sans les revenus du patrimoine) pour 90 % de la population française. Pour la très grande majorité des Français, l'augmentation du niveau de vie est une réalité, elle serait même plus rapide pour les ménages disposant des revenus les plus faibles. Elle se traduit par des conditions de vie de plus en plus égalitaires pour l'ensemble des ménages. Seule une minorité de personnes (les 10 % les plus riches) voit ses revenus augmenter plus vite que les autres. En ne s'intéressant qu'à cette frange de la population, les médias et chercheurs donnent une image biaisée, et sciemment trompeuse de la réalité qui entraîne vers la grogne le Français ! À croire que quand il n'avait pas le temps de s'amuser, de dépenser pour son plaisir, il ne se rendait pas compte de son malheur. Simultanément le prix de la plupart des denrées de vie courante n'a cessé de baisser en « monnaie constante ». Pour les produits que nous appelions du temps de notre jeunesse « produits manufacturés » et qui maintenant sont fabriqués par des robots, c'est une évidence :

En fin 1967 le prix d'un téléviseur couleur valait le prix d'une Renault 4L.

En 1970 le prix est de 4 000 F, cela correspond à 1 200 h de SMIC, sept mois de travail.

En 2013, pour 400 €, soit quarante-quatre heures de SMIC, un peu plus d'une semaine, vous avez un bel écran plat d'un mètre de diagonale ! Dix fois moins en valeur mais trente fois moins en temps de travail et quelle différence de taille et de qualité d'image !

Il y a peu mon lave-linge qui avait douze ans d'âge a rendu l'âme. Il m'avait coûté 400 €. Son remplaçant, qui me rend les mêmes services, ne m'en a coûté que 200 €, qui corrigés de l'inflation, ne font que 160 €. Vous pourriez m'opposer « l'obsolescence programmée », qui ne ferait durer les appareils ménagers que moins de dix ans.

Alors qu'est-ce qui a augmenté ?

- L'immobilier.
- La santé.
- La voiture... deux par ménage.
- Et bien sûr les loisirs !

L'immobilier... Là, il y a eu un renchérissement des prix d'achat et, ce qui va de pair, des loyers.

Mais en trente ans, les Français ont gagné de l'espace

Année	surface en m ²	base 1973
1973	73.14	1
1978	78.82	1.08
1984	82.79	1.13
1988	85.49	1.17
1992	86.93	1.19
1996	88.02	1.2
2002	90.14	1.23
2006	91.62	1.25

En trente ans, le Français a gagné 9 m² dans son logement. Le nombre de m² par personne est passé de 31 en 1984 à 40 en 2006, et est resté stable depuis. Un chiffre qui peut faire rêver bien des Parisiens ! Depuis trente

ans, les logements ont gagné en confort. Qui se souvient encore que dans les années 1970, un logement sur cinq ne disposait pas de sanitaires et qu'un quart n'offrait ni douche ni baignoire ? Aujourd'hui, seuls 3 % des ménages déplorent un défaut grave de leur logement.

Les Français sont plus souvent propriétaires...

La proportion de Français propriétaires a régulièrement progressé ces dernières décennies. Ils étaient 58 % en 2013, contre environ 50 % en 1973. La forte hausse des prix de l'immobilier depuis le début des années 2000 n'a paradoxalement pas obéré leur capacité d'achat. La raison ? Les taux de crédit ont baissé et les ménages s'endettent aujourd'hui sur des durées plus longues...

Les loyers ont augmenté plus vite que les revenus depuis 1984. Si bien que la part de revenu consacré par les locataires à leurs dépenses de logement n'a cessé d'augmenter, passant de 23,6 %, en 2001 à 28,4 % en 2013. L'Insee a toutefois arrêté ses calculs en 2013, et ils ne tiennent donc pas compte de l'accalmie des loyers, qui ont même été orientés à la baisse en 2015.

Revenons à la vie courante. Prenons, par exemple, mon coiffeur qui me rafraîchit le scalp pour 13 € dans un salon propre mais rustique. En février, il s'absente une semaine pour aller skier et à l'automne, il part une dizaine de jours en croisière ou sous les cocotiers. J'en suis heureux pour lui, mais peut-on comparer son niveau de vie avec celui d'il y a quelques décennies où le même artisan était présent dans son salon beaucoup plus longtemps pour un salaire beaucoup moins important ?

Et n'oublions pas ce l'on peut appeler « les gadgets » : ordinateur, téléphone portable, abonnements afférents, Gameboy, trottinettes électriques et la tentation permanente de tout ce qui est offert à la vue dans les grandes surfaces et qui n'est pas indispensable à la survie !

Récapitulons l'évolution des prix pour des dépenses courantes :

	Évolution de 1960 à 2010	
Inflation	10.2 fois	
SMIC horaire	35 fois	x 3.5
baguette de pain	12 fois	=
place de cinéma	36 fois	x 3.6
litre de super	9 fois	=
consultation médicale	18 fois	x 2
timbre	12 fois	=
Télé-7-Jours	11 fois	=
voiture bas de gamme	10.5 fois	=

En ce qui me concerne, je me considère comme un privilégié qui a pu se passionner pour tout ce qu'il a fait depuis qu'il est né. J'ai fait, avec trente ans de décalage, exactement la même carrière que mon père. Quand je compare mon niveau de vie au sien, comme on dit vulgairement, il n'y a pas photo ! Quelle évolution en trente ans ! Et je pense qu'au niveau du Français moyen la comparaison est encore plus flagrante. J'ai pu vérifier que le travailleur de chez Renault en 1947 avait un salaire qui lui donnait un niveau de vie de l'ordre de celui du laissé pour compte de notre société actuelle qui n'a que le RSA pour survivre.

Bien sûr, on doit continuer à améliorer la vie des moins favorisés de notre société mais nous avons inversé la réflexion de Talleyrand : « Quand je me regarde, je me fais peine, mais quand je me compare, je me préfère. »

Alors que maintenant, on entend sans arrêt : « Ma situation me désole et quand je regarde les autres, ils me font envie ! »

Il serait temps que le Français regarde lucidement les autres, en particulier le reste du monde, et réalise qu'il n'a jamais eu autant de raison d'être matériellement heureux.

Reste qu'en ce qui concerne le bonheur, c'est tout à fait autre chose. C'est un état d'âme qui nécessite de se trouver en harmonie avec l'environnement et les êtres humains. Et là, je ne suis pas certain que nous ayons fait autant de progrès que dans le domaine matériel. Nous en sommes de plus en plus au même point : l'argent n'a jamais suffi au bonheur des riches, mais il fait rêver ceux qui les regardent, les envient et qui deviennent de plus en plus grognons !

Voilà ce que j'avais préparé avant la pandémie et son confinement. Je voudrais ajouter quelques commentaires qui n'engageront que moi.

Une première remarque générale :

Je ne vais pas mettre en cause l'angoisse de la plupart des êtres humains dès que la mort s'approche d'eux ou de ceux qui leur sont chers. Simplement depuis deux siècles, si l'on se penche sur les grandes épidémies qui ont frappé l'humanité, choléra au XIX^e siècle, grippe espagnole en 1919, et même, depuis, quelques autres pandémies, la médaille d'or n'est pas décernée à notre Covid-19. De plus, malgré les critiques à l'encontre de nos moyens médicaux, nous n'avons jamais été aussi bien soignés. On est très, très loin de la peste du Moyen Âge avec les cadavres qui traînaient dans les rues.

Deuxième remarque :

On peut regretter que nos philosophes, qui ont quasiment supprimé l'opium spirituel proposé au peuple par les religions qui adoucissaient l'approche de l'éternité, ne proposent comme drogue alternative que le *Carpe Diem* matériel qui, étant mesurable, comparable, n'a qu'une valeur toute relative, donc le plus souvent peu exaltante.

Il est à craindre que notre économie peine à se redresser et à transformer en victoire la régularisation des sommes énormes injectées pour relancer la machine et sauver les plus démunis. Reconnaissons que le défi est gigantesque, non seulement au niveau intérieur, mais aussi avec la concurrence internationale où le chacun pour soi risque de s'amplifier :

- Comment assurer la survie de ceux qui ont tout perdu en six mois d'arrêt total de leur activité et leur permettre de recommencer à s'enrichir en enrichissant la société ?
- Comment remercier ceux qui se sont dévoués sans compter et qui profitent de l'occasion pour demander que soit revalorisée leur condition ?
- Comment récupérer l'argent injecté sans compter pour relancer la machine économique sans appauvrir les consommateurs ou stériliser les investisseurs créateurs d'outils de production ?

J'arrête là mes rêveries. Comme disait Pilate : « Où est la Vérité ? »

Quand je regarde autour de moi, je me réjouis de voir les Français chercher à profiter de la vie. Mais je regrette souvent que, hésitant entre Astérix et don Quichotte, ils oublient de se sourire et préfèrent se battre contre les moulins à vent des autres en pensant qu'ainsi le leur tournera plus vite !

Ah ! si tout pouvait se terminer par un banquet gaulois !

LES YACHTS DE CALIGULA

Gérard GACHOT

L'empereur Caligula, arrière-petit-fils d'Auguste, a régné sur Rome pendant quatre années, de 37 à 41 apr J.-C., et il a laissé le souvenir d'un souverain mégalomane, à la limite de la folie, à l'égal d'un Néron ou d'un Commode. L'historien Suétone nous a conté les extravagances de celui qui n'hésitait pas à s'attribuer la majesté divine et qui, important de Grèce des statues des dieux célèbres, leur faisait couper la tête pour mettre la sienne à la place.

Mais parmi les lubies de ce fantasque personnage, il en est une qui capte l'intérêt du marin, la construction sur son ordre de deux gigantesques (pour l'époque) navires, palaces luxueux dédiés au culte autant qu'à la fête et aux plaisirs, dont les épaves furent exhumées du lac sacré de Nemi – proche de Rome – au début des années 1930, sur ordre du dictateur Benito Mussolini.

Qui était Caligula ?

Gaius Caesar Augustus Germanicus, dit Caligula – surnom hérité de son enfance en référence aux sandales de cuir (*caligae*) qui faisaient partie de sa panoplie de petit soldat – est né le 31 août 12 à Antium (l'actuelle Anzio), près de Rome. Son père, le général Caius Julius Caesar dit Germanicus et sa mère Agrippine, petite-fille adulée d'Auguste, auront neuf enfants dont Julia Agrippa, la future mère de Néron. Il est aussi l'arrière-petit-fils de Marc-Antoine.

Tibère succède à Auguste à la tête de l'Empire romain en 14, et la popularité de Germanicus, son successeur désigné, lui fait de l'ombre. La mort de Germanicus en 19 va ouvrir la voie au fils unique de Tibère, Julius Caesar Drusus, mais il disparaît à son tour, assassiné, en 23. Tibère, qui a alors soixante-trois ans, va désigner son petit-neveu Caligula, qu'il adopte, comme son successeur. Tibère, malade, décède quelques années plus tard à soixante-dix-sept ans, dans des circonstances peu claires. Caligula est acclamé *princeps* par le Sénat le 29 mars 37. Il a vingt-quatre ans.

Les premiers mois de son règne sont un succès, le peuple l'adore, l'armée aussi et le Sénat le respecte. Caligula se révèle juste et mesuré dans ses décisions politiques. Mais cette embellie ne dure qu'un temps et sa véritable personnalité se fait jour. Il apparaît vêtu en Jupiter, ou en Vénus, et va jusqu'à porter la cuirasse du grand Alexandre, prélevée dans son tombeau ! Il multiplie les vexations à l'égard du Sénat. Parmi ses excentricités, on raconte qu'il aurait pendant un temps envisagé d'élever son cheval *Incitatus*, qui disposait d'un palais, au rang de consul... Il va enfin basculer dans la folie à la mort de sa petite sœur chérie, Drusilla, qui disparaît prématurément à vingt-deux ans. Il devient vite la cible de plusieurs complots et il est finalement assassiné, le 24 janvier 41, par ses deux gardes du corps Cassius Chaerea et Cornelius Sabinus, tribuns de la cohorte prétorienne.

Nous allons nous intéresser à l'une des excentricités plutôt sympathique de Caligula, dans le contexte que nous venons d'évoquer, la construction de deux luxueux navires, d'une taille inusitée pour l'époque et dont la vocation n'était pas de naviguer, puisqu'ils ont été mis en chantier sur le petit lac sacré de Nemi, où la loi romaine interdisait d'ailleurs toute navigation. Véritables palais flottants, ces deux bateaux étaient uniquement destinés aux célébrations et aux plaisirs.

Le lac de Nemi, « miroir de Diane »

Situé à 25 km au sud-est de Rome, c'est un lac d'origine volcanique de faible superficie (1,67 km²) pour une profondeur maximum de 35 mètres. Son nom vient du mot latin *nemus* (forêt ou bois). Le lieu était sacré dès l'Antiquité et dédié au culte de Diane. Entouré d'une vaste forêt de châtaigniers, le lac abritait sur ses rives un sanctuaire consacré à la déesse. Les restes du temple comportent un portique qui a été daté du II^e siècle de notre ère. Le temple avait été restauré par Caligula, qui était un fervent adepte du culte de Diane.



Le lac de Nemi.

Le lac a fait l'objet de fouilles dès le XV^e siècle et, au cours de plongées successives, de nombreux objets ont été récupérés, qui se trouvent aujourd'hui dans les musées européens, notamment à Rome (au palais Massimo), à Copenhague et à Londres. Pour assurer la protection du sanctuaire, et ne pas l'exposer aux variations de niveau de l'eau du lac, les habitants de la cité voisine d'Aricia avaient creusé un canal d'évacuation de l'eau vers la mer de 1 600 mètres de long, dénommé « l'émissaire de Nemi ». On verra que ce canal, retrouvé au moment des fouilles en 1928, va aider à la récupération des épaves.

Les fouilles

Les pêcheurs locaux connaissaient depuis longtemps l'existence d'au moins une épave, immergée à une vingtaine de mètres de profondeur. Mais la découverte officielle reviendra au cardinal Prospero Colonna (vers 1410-1463), qui se consacra beaucoup à l'archéologie de la Rome ancienne et qui, connaissant l'existence d'épaves dans le lac de Nemi, va confier à l'humaniste, mathématicien et architecte Leon Battista Alberti, en 1446, mission de les identifier¹ et si possible de les relever. Mais si l'identification d'une épave fut menée à bien, le relevage se révéla impossible compte tenu des moyens disponibles à l'époque. Alberti aurait rédigé un mémoire sur le sujet, mais il n'est malheureusement pas parvenu jusqu'à nous.

En 1535, un ingénieur militaire, Francesco de Marchi, eut plus de succès en utilisant un casque de plongée en bois avec un hublot en verre, inventé par un certain Guillaume de Lorraine. Il fut le premier à mesurer, très approximativement, les dimensions de l'épave. Il ramena également à la surface quelques artefacts, sans pour autant résoudre le problème de la remontée de l'épave. La tentative suivante attendra septembre 1827, lorsque l'archéologue Annesio Fusconi, mettant en œuvre à partir d'un ponton flottant une cloche de plongée de Halle², va réussir à récupérer un grand nombre d'objets mais ne parviendra toujours pas à remonter l'épave.

En 1895, avec l'accord du ministère de l'Éducation et du gouverneur de la région, le comte Orsini, un antiquaire du nom d'Eliseo Borghi entreprend la récupération systématique de tout ce qui a de la valeur, notamment les têtes d'animaux en bronze qui ornaient les étraves des deux navires. Borghi réunit ses trouvailles dans son musée privé et les propose au gouvernement italien à titre onéreux, ce qui provoque la colère et l'intervention du directeur des Antiquités et des beaux-arts qui place les épaves sous embargo et ordonne une investigation détaillée du site. La mission est confiée à l'ingénieur du génie naval Vittorio Malfatti qui, entre 1896 et 1905, avec son équipe de plongeurs, va investiguer et cartographier les épaves, pour arriver à la conclusion qu'en raison de leur état le seul moyen de les récupérer est d'assécher le lac.

¹ En réalité on ne savait pas à l'époque qu'il s'agissait de deux épaves, ce n'est qu'en novembre 1895, à la suite d'études et de plongées conduites sous le contrôle d'Eliseo Borghi, archéologue et antiquaire, qu'un second bateau est découvert.

² L'astronome anglais Edmund Halley (1656-1742) détermina la périodicité des planètes dont l'une porte son nom et mis au point une méthode pour déterminer la longitude en mer à un degré près. Il conçut en 1690 une cloche en bois qui permettait à deux hommes de plonger à une profondeur de dix-huit mètres pendant près d'une heure.



Cloche de plongée

Mise à l'eau de la cloche de plongée.

Mise au jour des épaves

Dans les années qui suivent, malgré l'enthousiasme que soulevait l'idée de renflouer les deux bateaux, le gouvernement italien, empêtré dans une grande instabilité politique après la fin du premier conflit mondial, n'a ni le temps, ni les moyens de se consacrer au projet de récupération des épaves de Nemi. Il faut attendre l'arrivée au pouvoir des fascistes de Benito Mussolini, en 1922, pour que les choses bougent. Un comité ad-hoc est créé en 1926 avec l'appui du Duce, enthousiaste à l'idée de célébrer la grandeur de l'Empire romain. Il confie à l'ingénieur Guido Ucelli, de la société Riva, la mission de mener à bien la mise à jour des bateaux. Ucelli fera siennes les conclusions de Malfatti et, dès le début des travaux de terrassement le tunnel de drainage, l'émissaire du lac, est mis à jour. Après de lourds travaux de remise en état, il est utilisable pour évacuer l'eau du lac à l'aide de quatre pompes gigantesques, gracieusement fournies par la société Riva, qui sont mises en fonction le 20 octobre 1928. Elles vont tourner nuit et jour jusqu'au 28 mars 1929, lorsque la structure du premier bateau émerge. Il faudra attendre octobre 1931 pour que l'ensemble de la coque soit à l'air libre. Le niveau du lac a alors baissé de quinze mètres.

Le pompage a été stoppé et le second bateau reste visible juste sous la surface. Après consultation des autorités, le comité décide de reprendre le pompage et le bateau sera totalement émergé à la fin de 1932. À ce stade, le niveau du lac a été abaissé de vingt-deux mètres et quarante millions de mètres cubes ont été pompés et rejetés à la mer.



Le plus grand des deux navires de Caligula, tel qu'il est apparu en 1932.

Les bateaux

Des mesures de conservation des deux épaves, sorties de l'eau après mille neuf cents années passées au fond du lac, sont prises aussitôt pour éviter leur détérioration à l'air libre. Les archéologues partaient d'une feuille blanche ou presque, l'expérience acquise sur les épaves de navires viking retrouvées en Scandinavie n'apportant qu'une aide limitée. Faute de glycol polyéthylène qui restait à découvrir, les restes de structure des bateaux sont traités au goudron de bois. Par ailleurs, de grands hangars sont construits pour les abriter et conserver un peu d'humidité, en même temps qu'est construit le bâtiment qui accueillera le futur musée.

En dehors des épaves des navires, de nombreux objets sont collectés, notamment une petite embarcation d'une dizaine de mètres et surtout deux ancres, dont l'une, faite en bois et lestée de plomb, est la seule de ce type à avoir été retrouvée intacte à ce jour. La taille des navires était imposante, le premier (*prima nave*) mesurait soixante-dix mètres de long et vingt de large, tandis que le second (*seconda nave*), le plus grand, soixante-treize mètres par vingt-quatre. Les coques, dépourvues de quille, apportaient des éclairages sur les méthodes romaines de construction navale. Elles étaient en bois (pour l'essentiel cèdre, chêne et mélèze), avec tenons et mortaises, et la carène était protégée par un revêtement de plaques en plomb, fixées par des clous de bronze par dessus une couche de tissu de laine imbibé de goudron appliquée sur le bois.

Les archéologues s'accordent sur le fait que les deux bateaux étaient richement décorés et que le plus grand abritait probablement un temple dédié à Diane, tandis que le second était une résidence de Caligula consacrée à la fête et aux orgies de l'empereur. Les artefacts récupérés au fil des investigations témoignent de la qualité des matériaux utilisés, le bronze, le marbre et la mosaïque notamment. Parmi les surprises réservées par les fouilles, les experts ont été frappés par la découverte de quelques installations utilisant des techniques d'une modernité sidérante. Par exemple des plateformes circulaires – qui accueilleraient dans doute des statues – tournant sur des billes de bronze, anticipant le roulement à billes ; ou encore un système hydraulique complexe utilisant des pompes à pistons³ pour vidanger les cales, et un même système de pompes assurant à l'aide d'une tuyauterie en plomb la circulation et la distribution de l'eau, froide ou chaude, à bord.

On ignore la raison pour laquelle les bateaux ont coulé après la disparition de Caligula. Selon l'historien Suétone, le successeur de Caligula, Claude, aurait fait détruire tout ce qui pouvait rappeler son prédécesseur, bien qu'il se soit opposé au vote par le Sénat de la *damnatio memoriae*, qui avait vocation à effacer toute trace du règne. Toutefois certains éléments trouvés lors des fouilles pourraient accréditer une autre version selon laquelle les navires auraient été utilisés après la mort de Caligula, peut-être jusqu'au règne de Trajan (98 – 117).

Épilogue

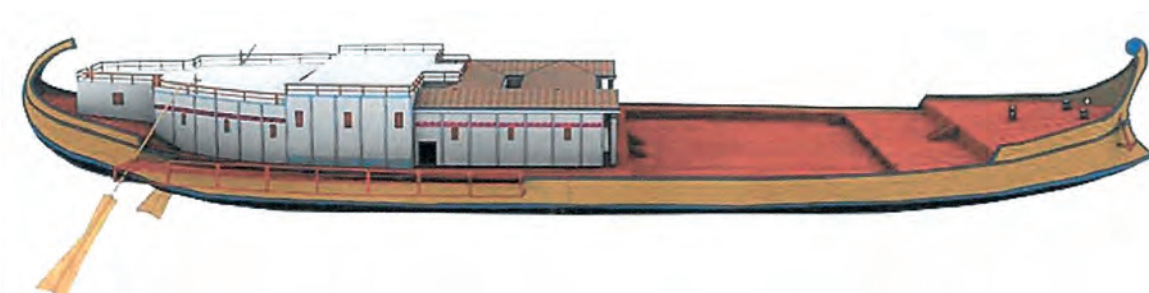
La suite est triste, malheureusement. Cette belle aventure archéologique va prendre fin dans la nuit du 31 mai au 1^{er} juin 1944 lorsqu'un violent incendie⁴ se déclare et détruit entièrement le musée et les épaves. Le musée a été rouvert en 1953 et présente deux maquettes au 5^e des bateaux, réalisées par le chantier naval de Naples, ainsi que les artefacts qui ont échappé à l'incendie.

L'histoire pourrait ne pas être terminée. Au printemps 2017, un architecte de Genzano passionné d'histoire, Giuliano di Benedetti, s'appuyant sur les théories élaborées par Francesco de Marchi, émet l'hypothèse de l'existence d'un troisième navire qui serait resté enfoui au plus profond du lac. Benedetti estime en effet que les descriptions faites au XVI^e siècle par de Marchi ne correspondent pas aux bateaux mis à jour en 1931-32 et qu'il pourrait rester une autre épave immergée. L'idée, pour séduisante qu'elle puisse être, paraît totalement irréaliste, mais Benedetti a pourtant entrepris de nombreuses plongées et même utilisé un sonar à balayage latéral, sans résultat.

3 La pompe à pistons aurait été inventée par l'ingénieur et mécanicien grec Ctésibios, au III^e siècle av. J.-C., surtout connu pour avoir perfectionné la clepsydre (horloge à eau).

4 Les causes de l'incendie n'ont jamais été élucidées. Il pourrait avoir été la conséquence d'un bombardement et d'un pilonnage d'artillerie par les alliés sur la batterie de DCA allemande installée au bord du lac, mais il semblerait que le bombardement ait cessé sans grand dommage pour la batterie vers 20h00, alors que l'incendie se serait déclaré vers 22h00. De là à accuser les soldats de la Wehrmacht qui évacuaient le site...

Rappelons enfin qu'à la fin des années 1990, l'association italienne *Dianae lacus* s'était fixée pour but de faire reproduire à l'identique, par un chantier naval de Naples travaillant « à l'ancienne », le plus grand des navires pour l'exposer en 2000. Il semble que le projet ait pris l'eau et soit au fond du lac...



Reconstitution hypothétique du premier navire, avec les appartements de Caligula.

PAULE MINCK EN TOURNÉE DE CONFÉRENCES DANS LE CENTRE VAR EN 1886

Albert GIRAUD



Dans nos villages varois à la fin du XIX^e siècle était-ce vraiment la Belle Époque, avec ses progrès et ses avancées sociales, ses beaux loisirs ? En réalité, ce fut un temps où la société était profondément divisée entre conservateurs et républicains, catholiques et libres-penseurs, et pour faire bref, comme on disait à l'époque, entre les Blancs et les Rouges. Au village ? le café du Progrès fait face au café de France, le cercle de l'Union rassemble les Blancs, le cercle de l'Avenir les Rouges. Les journaux se livrent une guerre souvent féroce, surtout *Le Petit Var* de Dutasta, le maire radical de Toulon. La politique est partout, surtout en période pré-électorale. Et parfois sont organisées des séries de conférences pour mobiliser l'opinion. Une de ces tournées de conférences a retenu notre attention car elle est le fait d'une personnalité connue, Paule Minck, propagandiste socialiste et militante féministe. Pourquoi et comment cette professionnelle de l'agitation s'est-elle intéressée à des villages souvent minuscules et majoritairement paysans pour leur apporter la bonne parole révolutionnaire ?

Qui était Paule Minck ?

Paule Minck, née Pauline Mekarska en 1839, est la fille d'un aristocrate polonais réfugié en France. Elle reçoit une éducation soignée, rare pour l'époque, mais elle comprend vite que sa véritable vocation est l'engagement politique. Très tôt, elle se convertit aux doctrines socialistes et adopte un anticléricalisme virulent. Elle monte à Paris, rencontre Maria Deraismes et Louise Michel avec lesquelles elle crée des associations et organise les premières conférences publiques enfin autorisées à la fin du Second Empire. Elle est une des rares femmes à adhérer à l'Association internationale des Travailleurs, la Première Internationale.

Elle participe activement à la Commune de Paris, en animant clubs et associations. Envoyée en mission hors de Paris au cours de la semaine sanglante elle échappe à l'arrestation et peut s'enfuir en Suisse, tandis qu'elle est condamnée par contumace à la déportation en Nouvelle-Calédonie. Elle revient d'exil en 1880 lors de la loi d'amnistie des communards et retrouve une intense activité politique. Conférences, manifestations, elle est de tous les congrès des organisations de travailleurs où elle tente d'imposer l'idée que l'émancipation de la femme est liée à l'émancipation des travailleurs. La presse en fait une personnalité connue, en relatant ses fréquents

outrages à l'autorité et ses déclarations incendiaires. En effet elle est devenue une habituée des prétoires et des centres de détention. Elle est aussi journaliste, au journal très indépendant de Maurice Barrès, *La Cocarde*, où elle rencontre le jeune Charles Maurras¹, eh oui, mais celui-ci n'est-il pas aussi un agitateur politique, un subversif comme elle ? Elle écrit dans des publications engagées et enfin à *La Fronde*, le premier journal d'information entièrement rédigé par des femmes. Bien entendu elle est initiée dans la loge créée par son amie Maria Deraismes, *Le Droit Humain*. Influencée successivement par le blanquisme, l'anarchie, le collectivisme, elle se rapproche de Jules Guesde et adhère à son Parti ouvrier français, ancêtre du Parti communiste.

Elle aura connu toute sa vie la pauvreté, la peur de l'arrestation, les ricanements de ses adversaires, sans jamais perdre la conviction qu'elle pouvait détruire l'ordre bourgeois, changer le monde et la société. Tous les mouvements de gauche, des plus modérés aux plus extrêmes viendront lui rendre hommage lors de son décès en 1901.

Paule Minck mérite sa célébrité car elle avait le génie de la provocation. Quelques exemples :

Elle a dix-sept ans lors de sa première arrestation : elle avait insulté une procession dans les rues de Clermont-Ferrand...

Un magistrat la menace, puisqu'elle est étrangère, de la faire expulser. Elle déclare que puisque la femme n'a pas de droits civils, elle va se marier pour avoir la nationalité française et un mari responsable pour elle. Ce qu'elle fait aussitôt.

Lors de la naissance de ses deux enfants, elle les déclare à l'état-civil Lucifer Blanqui Vercingétorix et Spartacus Blanqui Révolution. Chaque fois, refus des magistrats qui, contre la volonté des parents, attribuent un prénom d'office aux enfants.

Elle s'aperçoit que la loi qui réserve le vote aux hommes ne dit rien sur les conditions de candidature. Elle se présente donc aux élections législatives à Paris et débute sa campagne avant que les magistrats ne l'annulent.

Convoquée devant un tribunal, on lui demande de prêter serment sur le crucifix placé au dessus des magistrats. Refus absolu, elle ne consentira à jurer que sur une effigie de la République !

Un tribunal l'ayant condamnée à une peine légère (un mois de prison) au prétexte de ses facultés intellectuelles dérangées, elle écrit au juge qu'elle demande une expertise médicale, et qu'étant saine d'esprit elle exige la peine maximale.



La tournée de conférences de 1886

C'est cette femme, inlassable propagandiste de la « république sociale », qui va faire une tournée de conférences dans le centre Var en 1886. Pendant exactement un mois, du 24 septembre au 24 octobre avec dix-huit conférences attestées – mais peut-être y en eut-il plus – la célébration d'un baptême civil et d'un enterrement civil. Pour reconstituer les faits, notre source principale est *Le Petit Var* le journal radical de Dutasta qui « couvrit » ces événements².

Elle commence par un coup d'éclat dans Brignoles, ville de droite, où elle préside le baptême républicain d'un petit Marceau Danton, fils d'un cafetier de la ville. Le soir, conférence dans la remise de l'hôtel Bœuf. Puis elle ira à Cotignac, à Lorgues, à Entrecasteaux, à Draguignan peut-être, à Salernes, à Vidauban, à Bras, à Saint-Maximin, à Aups, à Barjols, à Néoules, au Val où elle prononce un discours lors d'un enterrement civil, à Vins, à Pourrières, à Garéoult, à Flassans et enfin à Nans.

¹ Qui lui rendra un témoignage assez ému lors de son décès en 1901 (le texte sera repris dans *Quand les Français ne s'aimaient pas*).

² Même si la presse conservatrice évoque quelquefois avec indignation ses prises de parole dans les villages : cette « mégère cynique » appelle à un banquet gras le vendredi saint !

Comment se passent ces conférences ?

Dans quel lieu ? Lorsqu'elle le peut, c'est-à-dire lorsque la municipalité est radicale, Minck sollicite un local municipal (Entrecasteaux, Saint-Maximin, Barjols). Mais Lorgues et Brignoles qui sont des bastions blancs le refusent. Alors, elle se tourne vers les cercles républicains présents dans la plupart des villages. Enfin, faute de cercle, elle se rabat sur les cafés, généralement tenus par des gérants aux idées avancées.

Comment s'organise la séance ? Les conférences sont à cette époque soumises aux règlements sur les associations. Il faut donc commencer par élire un président de séance et deux assesseurs qui seront légalement responsables de l'événement. L'entrée n'est pas libre, elle est payante, car la tournée de conférences doit faire vivre la conférencière, tout en filtrant les éventuels perturbateurs. Il en coûte cinq centimes, le prix d'un kg de pain de l'époque (soit environ dix euros).

Le public d'ailleurs peut être attiré par le côté spectaculaire et même scandaleux de la réunion : une femme qui vient haranguer les hommes et qui leur parle politique... La presse radicale insiste sur la présence de « nombreuses dames », ce qui pour l'époque n'est pas un geste anodin. Puis Paule Minck prend la parole... et pour un bout de temps, car sa conférence dure entre deux et trois heures ! Des témoins nous ont rapporté leur vision de Paule Minck à la tribune : une rhétorique violente, accompagnée de coups frappés sur le pupitre, d'interpellations du public et d'exclamations. Cependant cette parole incendiaire reste digne et son vocabulaire mesuré, contrairement à la presse radicale qui use volontiers d'un lexique ordurier pour parler de ses adversaires ou du clergé. Enfin, la conférence se termine généralement par une quête de soutien aux grévistes ou aux prisonniers politiques.

Quels sont les sujets traités ?

Généralement ils se regroupent sur deux axes : l'avènement d'une « république sociale » et l'émancipation des femmes, les deux thèmes étant reliés par un anticléricalisme acharné. Car pour Paule Minck, ce n'est pas le clergé qu'il faut combattre, c'est bel et bien la religion : il ne pourra y avoir d'affranchissement du peuple et d'affranchissement de la femme qu'après l'éradication totale de l'obscurantisme catholique. Donc, l'ennemi principal c'est le prêtre, au cœur de l'oppression morale et de l'oppression sociale, surtout lorsqu'il tient en son pouvoir les femmes et s'introduit dans les foyers au moyen de la confession. En faisant cela, Paule Minck, qu'on traite d'exaltée, voire d'hystérique, adopte en fait une stratégie très réaliste. Il faut concentrer ses forces sur l'ennemi principal : l'oppression religieuse qui empêche la libération des individus. C'est pour elle le préalable à tout progrès social.

Mais devant ces républicains qui, en dépit des apparences, sont en fait des conservateurs (on dit dans les campagnes qu'ils sont comme les radis *rouge defouero e blanc dedins*, « rouges en surface, mais bien blancs dedans ») Paule Minck la révolutionnaire avance prudemment. Elle n'évoque même pas la question du droit de vote féminin : on ne l'accordera que lorsque la femme sera libérée de l'emprise du prêtre et aura reçu l'instruction à laquelle elle a droit.

Paule Minck sait parfaitement que, pour les républicains varois, elle n'est qu'une alliée de circonstance pouvant appuyer leur politique anticléricale. C'est pourquoi elle cache soigneusement qu'elle est internationaliste, qu'elle est collectiviste, qu'elle est antimilitariste, qu'elle souhaite voir le drapeau rouge remplacer le drapeau tricolore, qu'elle réprouve la politique coloniale. Toutes choses qui scandaliseraient ces villageois des cercles républicains... Car blanquiste à l'origine, appelant à un soulèvement populaire, elle devient guesdiste par la suite, en pensant que la révolution peut se faire par l'intérieur du système.

Si Paule Minck n'a pas vu se réaliser de son vivant l'insurrection populaire dont elle rêvait, elle a gagné son combat sur des points contestés à l'époque, mais que nul aujourd'hui ne remet en question : l'égalité des droits civils entre l'homme et la femme³, la libre disposition de ses biens, la loi sur le divorce, l'éducation accordée aux filles, la séparation de l'Église et de l'État.

3 La suppression de l'article 213 du Code civil : « Le mari doit protection à sa femme, la femme doit obéissance à son mari ».

Conclusion

Enfin, contrairement aux marxistes, convaincus que seul le prolétariat ouvrier pouvait déclencher la révolution et considérant les paysans comme une masse inculte et fondamentalement conservatrice, Paule Minck croit que l'action politique doit commencer par les plus humbles qu'il faut convaincre et instruire partout. Ainsi s'explique sa présence dans les petits villages paysans du Var où elle appelle les esprits éclairés et même les femmes à jouer un rôle dans l'émancipation de l'humanité.

C'est peu après m'être intéressé à la présence de Paule Minck dans notre département que j'ai découvert la fascination qu'elle exerce outre-Atlantique chez les universitaires américains adeptes de ce qu'ils (ou plutôt elles !) appellent les études de genre. Le livre de Caroline Eichner⁴ sur les trois grandes figures féminines de la Commune de Paris (André Léo, Élizabéth Dmitrieff, Paule Minck) témoigne dans sa bibliographie surabondante du nombre incroyable d'études américaines consacrées au féminisme français du XIX^e siècle

On peut ne pas partager les idées chères à Paule Minck, mais on ne peut s'empêcher d'admirer le parcours de cette femme courageuse et désintéressée. Au fond cette anticléricale obsessionnelle avait une âme d'apôtre et une foi en la révolution capable de soulever les montagnes. Grande figure de la vie politique elle fut surtout, on l'a souvent répété, « un grand cœur ».



Marie Ferré, Louise Michel et Paule Minck en 1871.

4 Carolyn J. Eichner, *Franchir les barricades, les femmes dans la Commune de Paris*, Éditions de la Sorbonne, 2020.

« TU CONNAIS NOUVEAU ? QUI EST CELUI-LÀ ? »

YVES STALLONI

Nous présentons nos excuses aux lecteurs pour ce tutoiement familier. L'apostrophe n'est en fait que l'exacte retranscription d'une demande de Paul Verlaine à Ernest Delahaye dans une lettre d'avril 1875¹. La question, toutefois, pourrait être posée aux habitants du Var qui, la plupart du temps, ignorent le nom, l'existence et l'œuvre d'un de leurs compatriotes qui compte en littérature, natif de Pourrières, Germain Nouveau, poète de son état. Généralement méconnu par le grand public, Nouveau fut pourtant loué par ses pairs et amis de beuverie, Jean Richepin, Charles Cros, et surtout les deux « poètes maudits » auxquels il fut très lié, Verlaine et Rimbaud. Il fut aussi célébré par ses héritiers, Apollinaire, André Breton, « le pape du surréalisme », Aragon qui déclarait être « Non un épigone de Rimbaud, son égal »², le Toulonnais Léon Vérane³ et le très contemporain Jacques Lovichi qui lui a consacré dix ans de sa vie et un beau livre auquel nous renvoyons.⁴

Germain Nouveau naquit donc le 31 juillet 1851 à Pourrières, au pied de la Sainte-Victoire, où il passa une partie de son enfance, revint régulièrement et se retira, vers la fin de sa vie, pour y mener une vie de clochard mystique et y mourir le 4 avril 1920, jour de Pâques, à 11 heures du matin. Entre ces deux dates, il mena une existence de bohème, d'errant, de parasite parfois. Pour gagner quelques sous, il accepta de se faire un moment employé au ministère de l'Instruction publique, puis professeur de dessin, nommé successivement dans un collège catholique de Beyrouth, à Bourgoin, à Remiremont ou Falaise ainsi qu'à Londres. Cet état laïque et bourgeois aurait pu lui apporter respect et considération, mais il fut contrarié par des dérapages provoqués par les appels de la foi. Nouveau qui, adolescent, fut placé au séminaire Saint-Stanislas d'Aix-en-Provence, fut en effet l'objet de sincères et profondes crises religieuses : il visite avec ferveur à Amettes la maison de saint Benoît Labre auquel il rêve de s'identifier, il entreprend, à pied, plusieurs pèlerinages, il tente de se faire admettre dans un couvent espagnol et, dans ses derniers jours, pratique le jeûne et s'administre la discipline.

L'autre divinité, plus profane, à laquelle il voue un culte fidèle, est la muse, qu'il honore de ses abondantes productions dont il refuse, à une exception près, la publication. Imaginons-le avec le groupe du « Chat noir » ou de celui des « Vivants » ou des « Vilains bonshommes », mélangé à « ces faiseurs de vers, ces vauriens, ces marouffes, ces fainéants barbus, mal peignés »⁵ qui hantent les cafés et griffonnent des rimes. Reconnaissons sa silhouette peinte par Carjat et décrite par Richepin : « De petite taille et le buste un peu long [...] ; des yeux d'Oriental ; les lèvres minces et la barbe courte frisant en deux pointes. » « Le plus petit des bipèdes » ajoutera Verlaine, jaloux de voir ce Provençal sans grâce le supplanter auprès du jeune Rimbaud, au point de l'accompagner à Londres, et de l'aider à rédiger les *Illuminations*.

Et sa propre poésie pendant ce temps ? Peu soucieux de « bâtir une œuvre », Nouveau papillonne, produit, avec une virtuosité étonnante, des petits poèmes et des pastiches qu'il signe de divers pseudonymes avant de retenir, plus tard, celui d'*Humilis*, qui lui paraît le mieux convenir à ses vœux ascétiques. On sent, au début, les influences de Hugo, de Verlaine, de Coppée ; mais très vite, la voix se fait originale, neuve, un peu discordante, mais grave aussi, comme dans ce qui aurait pu être un beau recueil, et qui se fût appelé *La Doctrine de l'Amour*. Cet amour à majuscule, est celui de Dieu, car « Sans la beauté de Dieu, le cœur de l'homme est sombre. » L'ouvrage ne sera jamais édité. Pas plus que cet autre, *Les Valentines*, composé de madrigaux d'octosyllabes où, aux louanges d'Agapé, succède la célébration d'Éros :

Le corps svelte et libre d'allure,
Sans rien de fané ni de las,
Et cependant ta chevelure
Est plus blanche que les lilas.

1 Reproduite dans l'édition des *Œuvres complètes Lautréamont-Nouveau*, dans la Bibliothèque de la Pléiade, sous la direction de Pierre-Olivier Walzer, 1970, p. 822.

2 *Les Lettres françaises*, 7 octobre 1948.

De Vérane, on lira la biographie romancée de Nouveau, *Humilis, poète errant*, Grasset, 1929.

4 Germain Nouveau précurseur du surréalisme, Autres temps, 2005, préface de Jean-Max Tixier.

5 Verlaine, « Monsieur Prudhomme », in *Poèmes saturniens*.

Mais Humilis, qui faillit être prêtre, n'est pas fait pour l'amour charnel. Les désordres de sa vie, sa versatilité, ses amitiés bruyantes, son dénuement éloignent la jeune Valentine dont nous savons seulement qu'elle était Normande. L'enfant de Pourrières, lui, retombe dans son délire mystique qui le conduit à Bicêtre où il est interné en 1891 :

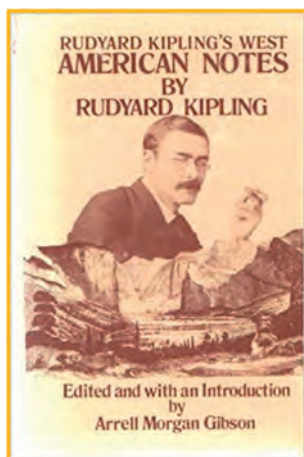
Que je sois fou, qu'on se le dise,
Je trouve ça tout naturel...

Il lui reste, à sa sortie, à chercher refuge en Provence, où il a la douleur de voir mourir sa sœur Laurence, mariée à un notaire de Rousset. On le retrouve à Marseille, à Aix, puis dans son « village battu des grands vents » où, devenu mendiant céleste, il cherche l'apaisement. Au passant distrait, ignorant de son œuvre, nous suggérons ce vers prémonitoire tiré d'une ballade de jeunesse : « Qui n'a pitié du gueux Germain Nouveau ! ».

Ce poète varois au destin étrange est mort il y a juste cent ans.

L'AMÉRIQUE DE DSK, CHAPITRE III : K... COMME KIPLING

Gérard GARCIA



À l'image de son illustre prédécesseur, Charles Dickens, Rudyard Kipling commença sa carrière professionnelle comme journaliste. Né en 1865 en Inde, il fut envoyé en pension en Angleterre à l'âge de six ans pour parfaire son éducation, comme il était de bon aloi chez les Britanniques de la *middle-* et *upper-class* vivant en Inde. Il retourna en Inde en 1882 et débuta à dix-sept ans à peine à Lahore en écrivant des articles et des nouvelles pour *The Civil and Military Gazette* puis *The Pioneer*. En 1889, il décide de se rendre à Londres, centre de l'univers littéraire de l'Empire britannique en passant par l'Amérique, car au XIX^e siècle, « *America watching* », l'étude de l'Amérique, était un passe-temps populaire dans la vieille Europe, nous l'avons vu avec Dickens, Frances Trollope, Alexis de Tocqueville, Stevenson et bien d'autres. La deuxième raison est que les articles de Kipling, souvent agressifs et satiriques vis-à-vis des hauts fonctionnaires du Congrès indien et du gouvernement impérial de l'Inde, mettaient souvent le directeur du *Pioneer* dans l'embarras. Il devait se faire un peu oublier... Cependant, durant les six mois de son voyage, il écrira des articles sur ses impressions de globe-trotteur pour *The Pioneer*, qui les publiera dans ses pages avant qu'ils ne soient regroupés plus tard dans un ouvrage, *From Sea to Sea, Letters of Travel*.

publiera dans ses pages avant qu'ils ne soient regroupés plus tard dans un ouvrage, *From Sea to Sea, Letters of Travel*.

Le voici donc embarqué, le 9 mars 1889, à Calcutta, sur le *Madura* à destination de Rangoon. Car il mènera son périple d'ouest en est, contrairement à la majorité des voyageurs. Il empruntera huit navires et fera donc escale à Rangoon, puis Singapour, Canton, Hong-Kong, Yokohama, et c'est le *City of Peking* qui le débarquera à San Francisco le 28 mai, point de départ de sa traversée de l'Amérique. Dickens avait été déçu dans ses attentes envers la démocratie et le mode de vie des Américains, Stevenson s'était attaché tout particulièrement au sort des émigrés. Kipling est peut-être le plus critique des trois voyageurs vis-à-vis des Américains, qu'il trouvait rustres, indiscrets, trop portés sur l'alcool, et dangereusement enclins à la violence. En revanche, il admirait et aimait l'Amérique pour ses paysages, sa nature, ses écrivains, entre autres Mark Twain, Longfellow et Brett Harte, sa liberté, sa société sans classe, son énergie, son modernisme... et ses femmes. Il allait d'ailleurs en épouser une.

Si l'on considère les articles envoyés au *Pioneer* consacrés à la partie américaine de son tour du monde et publiés au départ sous le titre *American Notes* - titre qui fait écho à celui de Dickens, ce qui explique mon choix - on a la très nette impression que le côté critique de Kipling l'emporte largement sur le côté positif. En fait, il arrivait avec des idées préconçues sur les Américains, et un certain sentiment de supériorité vis-à-vis de ces anciennes colonies britanniques, associé à un certain mépris instinctif chez les Britanniques pour ces *colonial upstarts*, ou « parvenus coloniaux ».

Dès qu'il mit le pied sur le continent américain, ce fut avec circonspection, car, comme nombre de ses prédécesseurs et Dickens en particulier, il fut horrifié par cette manie si répandue de cracher à tout bout de champ, dans la rue, et à l'intérieur sur le sol ou dans les *spittoons*, ces fameux crachoirs que l'on trouvait partout, dans les vestibules, les escaliers, les chambres, les toilettes. C'est là la conséquence néfaste de cette autre manie détestable qui consiste à chiquer, si vulgaire à ses yeux. Dans le hall du *Palace Hotel* de San Francisco, il est choqué par le contraste entre la tenue des hommes en redingote et haut-de-forme et la pratique systématique de la chique et du crachoir. À propos de mauvaises manières, le réceptionniste de l'hôtel, distrait et mal élevé, sifflote, chantonne, se nettoie les dents avec un cure-dents, néglige ses clients. Kipling se demande s'il plastronne pour faire sentir qu'il est leur égal, qu'il est libre. Il était fasciné par la société américaine apparemment sans classe ni caste, égalitaire, et sa soi-disant démocratie. Pourquoi soi-disant ? S'inspirant du Huron de Voltaire ou de l'Usbek de Montesquieu, il joue les spectateurs naïfs et laisse la parole à des Américains lors d'une discussion sur le *City of Peking* : « On nous appelle République. Peut-être bien. Mais je ne crois pas. [...] Tout ce qui compte aujourd'hui, c'est d'avoir sa part du gâteau. Nous nous battons comme

des diables pour décrocher des contrats pour les tramways, pour l'essence, pour les routes, et tout ce qui peut rapporter un dollar malhonnêtement gagné, et nous appelons ça la politique. Seuls des individus méprisables se présentent pour être élus au Congrès ou au Sénat, le Sénat où les gens qui se disent les plus libres sur terre sont les esclaves de quelque satané monopole. Si j'avais assez d'argent, je pourrais acheter le Sénat des États-Unis avec l'Aigle et la Bannière étoilée par-dessus le marché ». Quant à la démocratie, un autre Américain déclare : « Plus vous donnez de pouvoir aux gens, plus ils vont vous causer des ennuis. Chez nous, les classes supérieures sont corrompues et les classes inférieures sont sans foi ni loi ». Kipling, faussement naïf, s'étonne que tout Américain de plus de vingt-et-un ans puisse voter, même s'il est incapable de gérer ses affaires, contrôler son épouse ou inculquer le respect à ses enfants, même s'il est indigent, alcoolique au dernier degré, ruiné, dissolu, ou tout simplement un parfait imbécile ; mais il a le droit de vote, même sur des sujets auxquels il ne comprend rien. Les votes s'achètent, en particulier dans les *saloons* où l'on arrose littéralement les électeurs potentiels. La politique, c'est du *business*, conclut Kipling qui remarque aussi que le Démocrate, en tant que parti, boit plus que le Républicain... Tous deux se réclament de la démocratie, mais Kipling se pose la question de savoir où est l'autorité centrale. Pas à Washington, dit-il, car le gouvernement fédéral n'a pratiquement aucune autorité sur les États. Pas dans les États non plus, car les municipalités sont dirigées soit par des électeurs qui ne sont pas forcément Américains soit par des cercles de patriotes locaux. Et enfin, pas chez les citoyens, car ces derniers sont gouvernés et contraints par le pouvoir despotique de l'opinion publique, à savoir, la Presse, les prédicateurs ou les associations locales. À ses yeux, cet état de fait est dangereux en cas de schisme, soulèvement ou débâcle, car la minorité serait soumise à la masse du peuple souverain. La violence, en particulier par les armes à feu, pour régler des différends le choque profondément, ainsi que la générosité avec laquelle on justifie le crime par la légitime défense. Il semble naturel d'insulter, blesser et tuer, de contourner la loi ou de la piétiner, d'escroquer en politique, de mentir dans les affaires d'État, de se parjurer. Tout cela ne lui inspire que mépris, écrit-il.

Il est également frappé par l'importance du sentiment patriotique chez les Américains, un peuple pourtant composé d'immigrés ou de descendants d'immigrés venus d'autres continents, d'autres cultures. Lors d'un banquet au *Bohemian Club* de San Francisco, il assiste à des discours super-patriotiques ronflants au cours desquels l'Amérique est décrite comme une nation extraordinaire à la pointe du progrès, un Éden largement idéalisé de lumière électrique et d'équipements somptueux, la soirée étant ponctuée par le *Star-Spangled Banner* chanté huit fois ! Plus tard, visitant le *Yellowstone National Park*, les manifestations du 4 juillet, *Independence Day*, furent l'occasion de nouveaux discours patriotiques adressés à la foule présente : « Vous êtes les gens les plus formidables, les plus libres, les plus sublimes, les plus courageux, les plus riches sur terre ». Kipling reste rêveur devant l'autosatisfaction et la propension des Américains à abuser du superlatif. De même, il exprime ses doutes lorsqu'un orateur cite le passage de la Déclaration d'Indépendance selon lequel tous les hommes ont été créés égaux et ont droit à la Vie, la Liberté et la recherche du Bonheur. L'esclavage a été aboli officiellement depuis vingt-quatre ans, mais il ne peut s'empêcher de remarquer que les Noirs sont toujours exploités, entre autres récupérés par la politique, puisqu'ils ont le droit de vote. Les partis politiques les bichonnent, leur cirent les bottes, les protègent puisqu'ils représentent des voix bien convoitées. La religion n'est pas en reste, promettant aux plus déshérités une vie meilleure et plus juste après la mort afin de les amener à se convertir. Il découvre que les mariages mixtes sont considérés comme un crime. C'était aussi le cas en Inde, mais avec plus de tolérance. L'écrivain qui a été plus tard taxé de racisme a quand même écrit dans *American Notes* : « Il n'est pas bon d'être Noir dans le pays de la liberté et des braves ». Il n'empêche qu'il se moque d'un serveur noir particulièrement maladroit et incapable et dont il dit : « Dieu et le destin (*Kismet*) l'ont fait intellectuellement inférieur à l'Oriental », mais, dit-il encore « les Américains leur ont donné la citoyenneté et ne peuvent plus la leur reprendre ». Essayer de les élever par l'éducation lui semble être une tâche presque impossible. Assistant à un service religieux dans une église noire, il décrit les fidèles comme des sauvages qui n'ont pas évolué depuis l'Afrique de leurs origines. Ce qui l'amène à se poser la question : Que vont faire les Américains des Noirs ? Le Sud ne veut pas frayer avec eux, le Nord a de moins en moins besoin de leurs services.

Kipling est très attaché à la préservation de l'environnement. Son périple dans l'Ouest américain l'a amené à découvrir des sites et des paysages remarquables qu'il décrit avec force détails et grand enthousiasme. Pêcheur impénitent, il a taquiné, c'est un euphémisme, le saumon, en fait des saumons énormes et bien décidés à ne pas se laisser prendre, dans la vallée de la Columbia River qu'il a remontée sur un bateau à vapeur. Cascades et parois vertigineuses, végétation luxuriante, nature sauvage, mais aussi récits de ses exploits de pêche, description détaillée des tourniquets à saumons, des conserveries avec la technique du découpage, de la mise en boîte et de la stérilisation des poissons par des employés chinois qu'il qualifie de « diables jaunes couverts de sang ». Après un crochet par le Canada, territoire britannique, « pour respirer un peu » dit-il, la traversée des Rocheuses en train est une véritable aventure : secoué dans des compartiments inconfortables, suspendu au-dessus du vide sur de fragiles ponts à tréteaux, oppressé dans le *Stampede Tunnel* de trois kilomètres de long, mal étayé, mal éclairé, soumis à des chutes de pierres et d'eau, il arrive enfin au magnifique parc de

Yellowstone, le plus ancien parc national au monde, fondé par le président Ulysse Grant en 1872. Bien sûr, il ne tarit pas d'éloges devant les paysages, les geysers, et les sources chaudes, les jets de vapeur, les volcans de boue ou de lave en fusion, les roches et les bassins colorés. Il est un témoin privilégié des débuts du tourisme de masse avec des hôtels, plus ou moins confortables qui poussent comme des champignons près des sites touristiques, des boutiques où l'on peut acheter des guides et des souvenirs. Il s'empporte d'ailleurs contre ces touristes sans vergogne qui ramassent et emportent des morceaux de concrétions ou versent un baril de lessive dans un geyser pour le faire vomir, gravent leur nom sur les flancs du célèbre *Old Faithful*. Bref, il assimile le tourisme à un pillage en règle de la nature et la civilisation à la pire ennemie de l'environnement.

On ne peut pas dire que son passage à Salt Lake City ait suscité chez lui une grande admiration pour les mormons. L'architecture religieuse est d'une merveilleuse puérilité, affirme-t-il, c'est plat et minable. Quant au livre de Mormon, ça n'est qu'un fatras de personnages et de lieux sans cohérence, au mysticisme clinquant, fait de plagiats massifs de la Bible et des francs-maçons. C'est un expert qui parle : n'oublions pas que trois ans auparavant il était lui-même devenu franc-maçon avec dispense d'âge car il n'avait pas encore vingt-et-un ans... Bref, il éprouvait peu de sympathie pour les Mormons et leur mode de vie. Quant aux femmes, il les trouva si laides que la polygamie, en fait illégale depuis 1822 mais encore pratiquée, était, selon lui, « une institution bénie » pour elles... Depuis le début de son récit de voyage, le lecteur a très bien compris que Kipling est très attiré par le sexe faible, car il fait souvent allusion à des aventures qu'il a eues ou aurait aimé avoir avec des Américaines de rencontre. Il s'émerveille devant la liberté et l'indépendance des femmes, et leur éducation qui leur permet de fréquenter des garçons en toute amitié très tôt. Ainsi, elles apprennent à connaître les hommes avant d'en choisir un et l'épouser, contrairement aux Anglaises, regrette-t-il...

L'Amérique que décrit Kipling est un monde en pleine mutation, au seuil des temps modernes. L'esclavage aboli est remplacé par la ségrégation, la frontière et l'expansion vers l'Ouest se terminent, les bisons ont été presque exterminés pour priver les Indiens de leurs moyens ancestraux de subsistance, les cowboys n'ont plus de raison d'être grâce à l'extension des chemins de fer pour acheminer les bovins vers les abattoirs du nord, les Indiens sont menacés d'extinction et parqués dans des réserves ou exhibés dans les spectacles de Buffalo Bill et autres anciens cowboys. Le chemin de fer ouvre l'accès à l'Ouest aux colons, hommes d'affaires, voyageurs de commerce et touristes. Ce nouveau monde est dominé par le progrès, ce concept révérend par la plupart des Américains mais qui ne convainc pas vraiment Kipling. Non content de supprimer des milliers d'emplois non spécialisés, surtout dans la communauté noire, il voit le progrès technologique comme un facteur d'enlaidissement. Quand il arrive à Chicago, il est horrifié par le manque de couleur et la laideur des rues, par les labyrinthes de câbles électriques suspendus, les enseignes des magasins et les publicités absurdes pour des produits, par les immeubles hauts de neuf, dix ou quinze étages, et par la foule, plus d'un million d'habitants, déjà, aveuglée par la cupidité, la recherche du profit. En fait, Chicago incarnait le triomphe de l'industrialisation américaine. Le chauffeur de taxi qui lui fait visiter la ville affirme fièrement que tout cela, c'est la preuve du progrès, une notion martelée avec insistance par la presse qui est un véritable outil de lavage du cerveau aux yeux de Kipling. Il est choqué par la mauvaise qualité de l'anglais des journalistes qu'il compare à l'argot que l'on entend dans les boutiques de barbiers. Il trouve leurs commentaires impertinents et d'une élévation mentale digne d'un porteur des chemins de fer Pullman. « Je pensais que les journaux étaient censés éduquer le public » s'étonne-t-il... Les Américains ne parlent que de chiffres, de la production des usines, du prix de l'immobilier, de profit : une obsession puérile, stupide et désolante pour notre visiteur britannique.

Le dimanche, il pénètre dans un lieu officiellement appelé « église », mais en réalité un véritable cirque, nous dit-il : un décor surchargé, cliquant et de mauvais goût, une assemblée de « sauvages » selon ses propres termes, et un pasteur ultra médiatique et égocentrique qui s'adresse familièrement à Dieu, usant d'un vocabulaire emprunté à la vente aux enchères, décrivant un paradis d'or et de bijoux mis à la portée de son public matérialiste, adorateur du dieu dollar.

Autre visite marquante à Chicago : les abattoirs. Un bel exemple de taylorisme avant l'heure, le travail à la chaîne au service de la mise à mort et du dépeçage des bœufs et des porcs, du sang partout, une odeur insoutenable, les cris des animaux que l'on égorge ou ébouillante. Spectacle insupportable, d'autant plus que Kipling, imprégné de culture indienne, voyait le bétail comme les frères de la Vache, la Vache sacrée. Mais ce qui s'apparentait à un sacrilège pour lui ne décourageait en rien les dames-chic de la bonne société qui venaient assister à ce carnage.

Tout ceci inspire à Kipling quelques tentatives de prédiction pour l'Amérique. D'après lui, le centre de la population se déplacera inexorablement vers l'Ouest et la côte Pacifique, la population augmentera et voudra toujours plus de produits manufacturés moins chers, ce qui signera la fin de la protection apportée par les prix élevés. Les dégâts causés à la nature ne sont pas réparés : on se sert et on va plus loin. Il faudra créer un ministère des bois et forêts comme en Angleterre, ce qui risque de déclencher des protestations chez les

gens habitués à couper, mutiler et brûler les arbres à leur guise. Il estime que les Noirs vont se reproduire abondamment, un phénomène qu'il faudra gérer. L'industrie devra se contenter d'un moindre profit, les chemins de fer ne gouverneront plus les régions traversées, et personne ne sera satisfait. Pour lui, il sera nécessaire de freiner l'expansion devant la baisse de la générosité de la nature.

Après Chicago, Kipling fait une halte dans une petite ville de Pennsylvanie qui le réconcilie avec l'Amérique rurale. Il reste muet sur son séjour à New York où il rend visite à son oncle Harry Macdonald. En revanche il consacre un dernier chapitre dans l'édition de 1899 de *From Sea to Sea* à son pèlerinage à Elmira, dans l'État de New York où il a rencontré Mark Twain, pour lequel il avait une grande admiration, et qui lui accorde un entretien de plus de deux heures. Parmi les sujets abordés, le problème des droits d'auteur et du plagiat en Amérique.

Revenu en Angleterre, il épousera Carrie, la sœur de son agent littéraire et ami américain Wolcott Balestier, et le couple s'installera à Brattleboro dans le Vermont de 1892 à 1896, un séjour qui finira mal, mais... ceci est une autre histoire !

Bibliographie sommaire :

KIPLING R. *American Notes by Rudyard Kipling*, University of Oklahoma Press, 1981.

LASKI M. *From Palm to Pine, Rudyard Kipling Abroad and At Home*, Facts on File Publications, New York., 1987.



LA PÊCHE À LA BABOUÉ

Christian PHILIPPON

Je vais vous convier à un bref voyage. Il va nous faire traverser le temps et nous transporter des rivages de l'enfance, alors peuplés d'animalcules curieux, aux contrées les plus modernes, celles où on traite savamment des questions relatives à la biologie marine. Pour arriver à destination, je vais vous exposer une technique de pêche à la canne, inconnue et oubliée, pratiquée du bord, en côte rocheuse, la pêche à la baboué. Cette évocation s'inscrit dans un cadre écologiquement vertueux et a pour principal intérêt d'enrichir la longue liste des avantages et bienfaits des posidonies.



De bien curieuses pratiques sur la plage de Saint-Raphaël vers 1900

Une carte postale des années 1900 m'a décidé d'entreprendre ce travail. Elle montre le port de Saint-Raphaël et un individu qui traîne un sac dans l'eau ; dans le coin droit de l'image, on voit deux autres personnages à côté de paniers apparemment pleins. J'ai retrouvé là les gestes que je connus, petit, et mes souvenirs personnels, grâce à cette photographie, s'inscrivirent dans une réalité plus régionale.

À la fin des années cinquante, à Marseille, un ami de lycée de mon père lui avait en effet montré les différentes phases de cette technique, avec tout le sérieux et le secret d'une quasi initiation. Elle n'était en effet connue que d'une poignée de personnes qui la pratiquaient à titre professionnel en guise de salaire d'appoint. Il fut expliqué par la suite que partout sur la côte méditerranéenne française, on pêchait ainsi. Les lieux possibles étaient peu nombreux, car ce qu'on appelait des postes se trouvaient à l'extrémité de caps rocheux. L'emplacement était idéal quand un haut-fond se trouvait en regard de la côte à peu de distance ; les lames, passant dessus, arrachaient des éléments nutritifs et les plaquaient au bord en les projetant. Les postes les plus célèbres à Marseille se trouvaient à Cortiou, à l'embouchure du grand émissaire, avant la mise en service de l'usine de traitement des eaux usées. Malgré la toxicité des effluents, attestée par le désert minéral que le fond montrait, les quantités de « nourriture » qu'ils transportaient étaient telles que de notables bancs de poisson vivaient là. Certaines vires, permettant de jeter sa ligne, étaient si étroites qu'il fallait s'encorder pour ne pas tomber à l'eau. La règle tacite voulait que l'on permette au titulaire habituel de pêcher, voire même que l'on s'efface quand il arrivait ; ainsi, d'inutiles rixes étaient évitées.

Pour notre part, nous allions à Cassis, dans les Calanques, au cap Cacau, cette langue rocheuse qui sépare Port-Miou de Port-Pin. Après quarante minutes de marche, il fallait descendre une paroi verticale de quinze mètres, avec une partie équipée de pitons fixes, pour atteindre une plate-forme immense qui permettait de faciles déplacements. Il y avait un poste de jour, le Lachut, et un autre pour la nuit face au cap Canaille.



La pointe Cacao

Un îlot en partie immergé se dressait à dix mètres, permettant au lieu de répondre à la définition de l'emplacement parfait. De plus, pour ne rien gâcher au plaisir de l'art halieutique, s'ajoutaient la joie et la sérénité apportées par ces magnifiques paysages qui unissaient le bleu profond de la mer, le blanc éclatant des roches calcaires et le vert foncé des pins d'Alep.

Les présentations faites, nous allons reprendre une sortie type dans l'ordre chronologique. Pour pêcher, en effet, il faut un lieu, mais aussi des appâts. La première étape consistait à les trouver. En terminologie locale, il s'agissait de baboués que l'on rencontrait sur les plages dans les débris de posidonies transportées par le courant. Souvent, il y avait tant d'éléments végétaux que de hautes banquettes matérialisaient le rivage et couvraient le sable d'immenses coussins bruns. Les animaux convoités, des arthropodes, vivaient dans les vingt mètres en avant du ressac. Pour les capturer, il fallait filtrer l'eau ; on disposait de salabres¹ en toile de jute que l'on poussait, de sacs portés par des cercles de zinc que l'on pouvait tirer grâce à des cordes ou envoyer comme des lassos à quinze mètres du bord. Entrer dans l'eau était donc souvent nécessaire, ce qui, à la belle saison, était facile mais plus délicat l'hiver venu.



Les courants associaient aux posidonies beaucoup de bois et encore quasiment aucun plastique. Les badauds inmanquablement venaient demander à mon père ou à son ami ce qu'ils cherchaient dans ces détritiques ; la plupart, ne pouvant croire à la présence d'appâts dans ce bouillon brunâtre, les regardaient comme de doux dingues, d'autant plus qu'à l'époque le public, les élus, considéraient ces végétaux échoués ni plus ni moins que comme des déchets. Ce n'est que bien plus tard que les scientifiques entreprirent leur long et difficile combat pour défendre et valoriser ce que la mer rejetait de naturel sur le rivage.

¹ Salabre : grande époussette à manche de bambou.

Il fallait évidemment trier le résultat des filtrations ; un tamis posé sur une banaste², permettait de recueillir les baboués tant désirées. Au bout d'une heure de patients et difficiles efforts, le panier montrait dans une farine végétale le grouillement de milliers de baboués. Elles étaient de deux types.



Banquette de posidonies.



Idotée métallique en pleine eau accrochée à une feuille de posidonie.

Les « noires » correspondaient aux idotées métalliques ; cette espèce appartient au neuston³ et se rencontre sur les objets flottants, ce qui lui permet d'accomplir de grands voyages puis de s'échouer à proximité des plages. Elle peut néanmoins nager, plonger et se trouver dans les herbiers de posidonies. Elle se nourrit de végétaux épipélagiques, de zooplancton et d'organismes morts. Elle pourrait vivre deux ans. La femelle est plus petite que le mâle (8 à 18 mm contre 9 à 25 mm) et sa reproduction sexuée nécessite une eau à plus de treize degrés. Cet arthropode de l'ordre des isopodes est la baboué provençale.

² Banaste : panier en osier fermé par un couvercle.

³ Neuston : ensemble des organismes liés à la surface de l'eau, à l'interface eau-atmosphère.



Gammarus (Gammarus).

On trouvait aussi et en plus grande quantité les « blanches », les gammares. Ces arthropodes de l'ordre des amphipodes sont cosmopolites. De un à deux centimètres, la reproduction se réalise après une semaine de phase précopulatoire où le mâle, plus grand, s'accroche au dos de la femelle et les larves restent dix à vingt jours dans sa chambre incubatrice. Leur durée de vie va d'un à deux ans et elles se nourrissent généralement de détritus. On les trouve dans la végétation et sous les pierres, elles se déplacent par bonds et sont un indicateur fiable de la qualité de l'eau. Les deux espèces représentent une source de nourriture appréciée par les poissons et par les oiseaux marins pour la première.

Leur recherche se faisait le samedi et un panier lourd d'algues et de sable leur servait de demeure humide jusqu'au dimanche, jour de pêche. Le temps jouait un rôle majeur dans la réussite de la sortie. En effet, sommairement, les courants aériens de nord rendent l'eau claire, froide et déserte, alors que ceux d'est ou de sud-est l'opacifient, l'enrichissent, la réchauffent, tout en ramenant la nourriture à la côte et en maintenant le broumé⁴ sous les cannes. Plus rares et souvent porteurs de pluie, ces vents du levant garantissent en principe de beaux paniers. Un autre élément capital correspond au degré d'agitation de la mer. Suffisant, il brasse l'eau assez pour arracher des nutriments du bord, il disperse l'amorce et cache en partie aux poissons les humains qui les surplombent.

Il y avait bien deux postes. Le premier servait toute l'année de jour et les gammares y étaient présentées sur des lignes plombées, montées sur de courtes cannes de trois mètres cinquante ; elles avaient pour rôle d'attirer sars, saupes, petites oblades et plus rarement des loups. Nous pêchions un peu au-dessous de cette zone marine que l'on trouve en falaise, qui fait cinquante cm de hauteur et qui est si riche d'un point de vue biologique, la plate-forme littorale. Il faut ajouter si fragile, malheureusement. Le second nous voyait agir l'automne et de nuit avec des cannes de six à sept mètres ; nous propositions quasiment en surface aux oblades les idiotées dont elles étaient si friandes. Les utilisateurs de ces lieux, trois familles en tout, se caractérisaient par leur passion immodérée pour l'art halieutique et leur relative jeunesse apte à supporter le fatigant cycle « ramassage, marche et action de pêche » ; si bien que chaque fin de semaine, plusieurs milliers de baboués étaient relâchées sur place. Les idiotées devaient finir au fond à l'abri dans les herbiers. Les gammares plus adaptées et plus véloce se réfugiaient dans les cachettes présentes et surtout celles proposées par l'herbe à moules ou à saupes, en d'autres termes *Cystoseira stricta*. Il suffisait l'été venu de se mettre à l'eau et d'écarter les longs filaments des algues pour voir grouiller des centaines d'animaux sauteurs. Notre action revenait en fait à créer une véritable station de nourrissage pour tous les poissons du coin.

4 Broumé : amorce fréquemment proposée.



Cystoseira stricta.

La mer est souvent comparée à un désert. Là, nous avons enrichi les lieux patiemment. Nous avons quasiment créé une sorte d'oasis. La modicité de nos prélèvements ne pouvait entamer la réserve et une intense vie marine ornait ce cap provençal.

Voilà bien un avantage indirect de la posidonie, un de plus peut-on dire. Et avant de quitter les Calanques, il paraît difficile de résister au plaisir d'évoquer le miracle de ces plantes. Endémique de la Méditerranée, *Posidonia oceanica*, du groupe des magnoliophytes, n'est pas une algue mais une plante sous-marine, à fleurs, constituant de vastes prairies, les herbiers, qui occupent des zones allant de la surface à quarante mètres de profondeur.

Si elle se trouve à peine sur 2 % de la surface des fonds, son importance biologique est majeure. On ne peut l'évoquer sans citer immédiatement le professeur Charles-François Boudouresque qui a consacré son existence marseillaise à l'étudier. Contemporaine des dinosaures, elle bénéficie d'une grande longévité et un spécimen aux Baléares approcherait les 80 000 ans. Fleurissant en automne, elle porte des fruits semblables à des olives vertes au printemps, et seulement une fois tous les cinq à dix ans. Les plants sont constitués de rhizomes portant les racines et des feuilles durant de six mois à un an. Ils poussent en avant pendant qu'ils sèchent à l'arrière. Les débris formés, sortes de lanières, sont quasiment imputrescibles et sont peu consommés en l'état ; la nourriture des baboués que l'on recueillait sur les plages se composait donc de déchets végétaux d'autres origines.



Herbier de posidonies.

Les surfaces plantées de posidonies se comportent comme une vraie forêt habitée à tous ses étages et représentent pour les poissons, ses hôtes les plus visibles, un abri, une source de nourriture, un lieu de vie, une frayère et une nurserie. Quarante pour cent des prises en Méditerranée relèvent de sa présence. Plus généralement, la posidonie agit comme un écosystème complet produisant plus de matière organique que toute autre forme de vie végétale : deux à trois kilos de matière sèche par mètre carré et par an. Fonctionnant comme un puits à carbone du fait de ses structures stables pendant des millénaires, elle piège aussi l'azote atmosphérique et purifie l'eau. Véritable cœur et usine marine, elle associe par dégradation deux types de production primaire : une à recyclage court par des organismes photosynthétiques pluricellulaires, épibiontes des feuilles ; et l'autre à recyclage long avec les feuilles elles-mêmes ; celles-ci, de plus, en glissant dans les profondeurs, enrichissent le milieu par l'apport de matière qu'elles représentent. Enfin, elle exploite des zones des dizaines de fois supérieures à la surface de l'herbier.

En corollaire de sa fonction biologique, elle possède des avantages dans la construction et l'organisation du milieu marin. Ses feuilles denses et solides, ses racines piègent les sédiments, et, les rhizomes poussant à la verticale, on constate une élévation lente du fond (dix centimètres à un mètre par siècle), avec dans les baies abritées, la constitution d'un récif-frangeant, voire d'un récif-barrière. Cet ensemble se nomme *la matte*. Au niveau des plages, les feuilles, de façon semblable, retiennent le sable et ainsi le stabilisent ainsi que les dunes en arrière. L'érosion se voit limitée, la force de la houle atténuée et les courants ralentis. Enfin, les sédiments terrestres et marins se trouvent captés, diminuant la turbidité de l'eau.

Essentielle, la posidonie n'en est pas moins fragile. Sa surface a diminué de façon massive et inquiétante ces cinquante dernières années. Et les différentes agressions à son endroit se poursuivent : atteintes chimiques, toxiques (hydrocarbures, métaux lourds), création de ports, de plages artificielles qui rétrécissent son aire de répartition, enlèvement systématique des banquettes sur les plages, espèces invasives, arrachages par les ancres des bateaux, élevages industriels. On doit ajouter à cette liste non limitative tout ce qui altère un ou des éléments de son écosystème, qui part du plancton pour finir aux prédateurs du haut de la chaîne alimentaire. Par exemple, la surpêche ramène les prairies au rang de zone végétale et rien de plus, en supprimant un maillon essentiel du système biologique. Pour l'avenir, il est à craindre que le réchauffement climatique ne gêne grandement son développement. Que de dangers, que de risques !

Pour ma part, je me souviens parfaitement de ces processions de poissons morts que le courant emportait en surface après un dynamitage, je me rappelle ces nuits où les lampes portées par des braconniers illuminaient l'eau à notre aplomb et enfin j'ai toujours sous les yeux le désert que la plate-forme littorale devint après le passage criminel de chercheurs d'esches de roche, ces barbares qui saturaient le bord de grandes quantités de sulfate de cuivre. Dans le même temps, nos appâts étant partis dans les bennes qui, tous les jours, emportaient à la décharge des tonnes de feuilles de posidonies sèches, la pêche à la baboué, technique si rare et si élégante, fut abandonnée aux lames des bulldozers. Ainsi disparut une pêche naturelle où on capturait un poisson nourri et où la réserve demeurait intacte, et où on prélevait seulement après avoir apporté.

Depuis, j'ai rangé les cannes et j'ai appris à respecter ces poissons si précieux pour nos enfants. Pour finir, comment ne pas vous avouer ma nostalgie de ces temps révolus, de ces merveilleuses ballades, de ces parties de pêche mémorables et aussi ma joie immense de savoir que la pointe Cacao, se trouvant en plein cœur du parc national des Calanques, puisse bénéficier enfin d'une protection notable, garante d'un avenir moins incertain.

Remerciements : Merci à Madame Marion Peirache, du parc national de Port-Cros, pour ses conseils et à Madame Brigitte Marzo-Viala pour la qualité de ses illustrations.

PROMENADES DANS TOULON AVEC HENRI PERTUS

André BÉRUTTI

En cette période de confinement, il n'est pas question de vous entraîner au-delà de « la limite d'une heure quotidienne dans un rayon maximal d'un kilomètre autour de votre domicile », mais de vous donner envie de découvrir dans Toulon de petits trésors souvent cachés, parfois méconnus ou disparus. Il suffit de lever les yeux ou d'entrer dans certains édifices religieux pour admirer les œuvres d'un seul homme, Henri Pertus, plus connu pour ses œuvres picturales que pour les œuvres monumentales, en général des céramiques, que je vous invite à découvrir.

Henri Pertus est né en 1908 à Nîmes.¹ Ferdinand, son père, était plus passionné par la peinture que par sa charge de notaire qu'il exerçait à Marguerittes, située à cinq kilomètres de Nîmes. C'est là qu'Henri réalise sur les murs de l'atelier paternel, une fresque représentant une Nativité dans laquelle on reconnaît tous les membres de la famille. Ce goût des œuvres monumentales se précisera lorsqu'il décorera la salle de réunions de la mairie de Nîmes et le parloir du lycée Duhoda dans la même ville.

En 1932, Pertus Henri suit son épouse à Toulon : elle est nommée professeur au collège classique de jeunes filles, le futur lycée Bonaparte. Il est professeur de dessin dans ce même collège, et c'est en 1945 qu'il devient professeur à l'école des beaux-arts de notre ville. Il y forme pendant trente années des générations de peintres et reçoit de nombreuses commandes. Toulon va être la ville de Pertus pendant près de soixante années jusqu'à sa mort le 18 février 1988.

Le Printemps



Cette longue immersion dans notre ville y a laissé des traces que je vous invite à découvrir ou redécouvrir en commençant par une œuvre monumentale (1,75 m. x 5 m.), qui est la céramique destinée à décorer le collège de jeunes filles. Vous pouvez la voir à côté de l'escalier d'entrée du lycée Bonaparte, tout près du palais de justice.

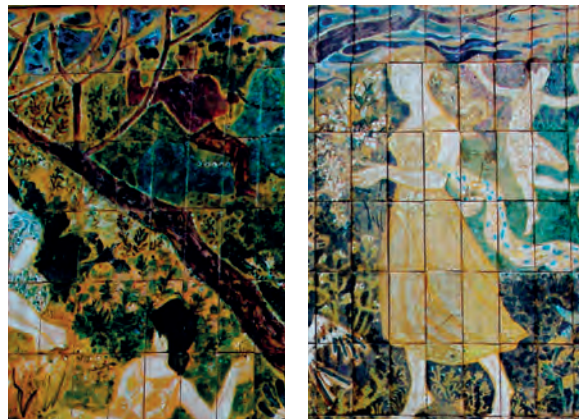
C'est à l'association Les Amis d'Henri Pertus que nous devons la véritable résurrection de cette œuvre entreposée démontée, « en morceaux » dans les caves du collège de jeunes filles, ancienne caserne Gouvion Saint-Cyr.

¹ « Henri Pertus, imagier ou peintre de la Provence ? » BÉRUTTI André. Discours de réception. *Bulletin de l'académie du Var*. 2008.

La thématique évoque le bâtiment à laquelle l'œuvre est destinée, le collège de jeunes filles : elles sont douze légèrement vêtues de robes colorées dénudant leurs bras et leurs jambes, un groupe de quatre et un autre de trois dansent joyeusement, pendant qu'à gauche deux jeunes filles câlinent une chèvre, animal favori du bestiaire pertusien. Des oiseaux volent bas, ou s'envolent d'un nid, et parmi eux, une pie, que Pertus a souvent représentée. La nature est verdoyante sous un beau soleil dont les rayons illuminent la scène qui mérite bien son titre : *Le Printemps*, le printemps saison, le printemps de la vie !

Comme souvent dans ses œuvres, Pertus adresse un clin d'œil à ceux qui prennent le temps de chercher, comme l'on chercherait un rébus dans un dessin : trouvez le cavalier ! Suivez la trajectoire de la pie à travers les branches du pin. Il est dans l'ombre, à gauche, derrière les branches de l'arbre.

Il est vêtu de brun et chevauche un cheval vert ; il lève la main droite pour saluer certainement la jeune fille portant un grand bouquet de fleurs blanches. Pour lui ? Et si l'on voulait continuer à rêver, on pourrait distinguer la barbe du cavalier, qui ne serait autre que... Pertus !



Charlemagne



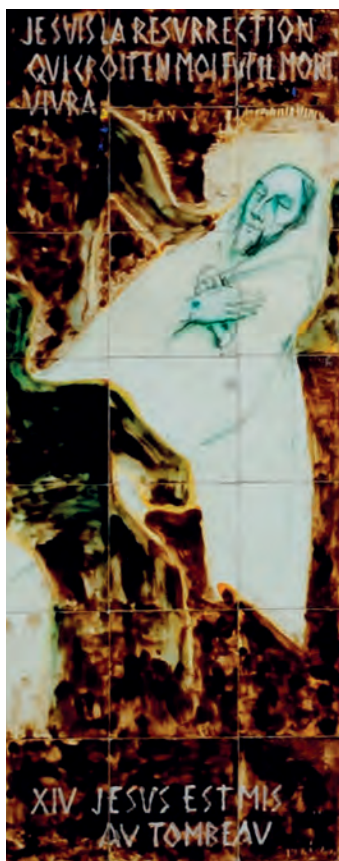
C'est en 1960 que madame Jeannine Rouard prend les rênes de la librairie Charlemagne installée sur le boulevard de Strasbourg. Admiratrice et amie de Pertus, grande collectionneuse de ses œuvres, elle lui confie la décoration d'un grand panneau de céramique surmontant la vitrine de la librairie nouvellement ouverte.

Ayez la curiosité de lever les yeux pour découvrir l'empereur à la barbe fleurie sur un cheval blanc tenu par la bride par un personnage richement vêtu sonnant de la trompette. L'empereur tient dans sa main droite un sceptre et dans sa main gauche un globe surmonté d'une croix (orbe crucifère), signes du pouvoir. Derrière lui, ses compagnons armés et casqués portent des oriflammes dont l'une est étrangement ornée des couleurs de Toulon, d'azur à la croix d'or. « Charlemagne », la librairie, arrive à Toulon en traversant une campagne bien méditerranéenne où l'on reconnaît des branches d'olivier, des feuilles de figuier ou encore de laurier dont le personnage féminin du premier plan tend un bouquet à l'empereur et appuie son bras gauche sur un gros livre d'histoire. Bien entendu, les enfants des écoles sont là, dans l'angle, émergeant d'un buisson devant leur maître : classe de plein air, ou école buissonnière ?

Œuvres religieuses

Pertus et Paule, son épouse, étaient profondément croyants. Grands admirateurs de saint François d'Assise, ils faisaient partie du tiers-ordre franciscain. Toute sa vie Pertus a vécu sa foi franciscaine, mettant en accord ses actes, sa foi et son œuvre, saluant avec joie la nature et les créatures de Dieu. Il était normal que son talent soit consacré à des œuvres décorant des édifices religieux dans le Vaucluse, à Saint-Martin de Castillon, et dans le Var. Parmi ces derniers, figurent six églises de notre ville.

Chemins de croix



Église Saint-Joseph (Le Pont-du-Las)

L'église du Pont-du-Las a été la paroisse des Pertus pendant de très nombreuses années, le couple et ses trois enfants n'ayant jamais quitté les quartiers ouest de Toulon, tout en y occupant plusieurs logements successifs, dont l'un fut détruit par un bombardement. Il était normal que le talent d'Henri s'exerce dans l'église Saint-Joseph dont le chemin de croix fut réalisé en 1955.

Le fond sombre des panneaux de céramique confère à ce chemin de croix une grande austérité particulièrement marquée sur la représentation de la quatorzième station, celle de la mise de Jésus au tombeau. Le beau visage serein du Christ évoque irrésistiblement, pour ceux qui l'ont connu, celui d'Henri Pertus.

Dans le chœur, un immense crucifix dominant l'autel, œuvre de Pertus, a suscité de telles polémiques que certains paroissiens en ont demandé la destruction, sans succès heureusement.

Église Saint-Flavien (Le Mourillon)

Au Mourillon, le chemin de croix de l'église Saint-Flavien, décorée en 1977, a pour caractéristique de comporter seize stations, Pertus ayant ajouté au début l'agonie au mont des Oliviers et à la fin la Résurrection.

L'Agonie dans le jardin du mont des Oliviers précède la Condamnation à mort, et comme sur toutes les autres compositions, Pertus a placé en arrière-plan des scènes de l'Évangile : on y voit Jésus entouré de ses disciples, puis trouvant Pierre et les fils de Zébédée, Jacques et Jean, endormis.



La seizième station est celle de La Résurrection signée et datée « Pertus 77 » en bas et à droite sous deux poissons sur le gril qui rappellent ceux que Jésus faisait griller au bord du lac de Tibériade après la pêche miraculeuse. Le poisson est aussi le signe de reconnaissance des premiers chrétiens : *Ichthus* qui signifie poisson en grec et dont les lettres composent *Iesous Christos Théou Yios Sôter*, « Jésus-Christ Fils de Dieu Sauveur ».



Église Saint-Vincent de Paul (Montéty)

C'est en 1961 que Pertus réalise le chemin de croix de l'église Saint-Vincent-de-Paul construite un siècle plus tôt au sein de la Cité Montéty. Les panneaux sont carrés et plus petits que dans les autres réalisations, adaptés sans doute aux dimensions de l'église. Le fond brun rappelle celui des panneaux de l'église Saint-Joseph. Les visages anguleux des femmes de Jérusalem frisent la caricature, et malgré cela une grande émotion se dégage de cette œuvre.



Église Sainte-Thérèse (Le Pont-de-Suve)

Pour l'église Sainte-Thérèse au Pont-de-Suve construite en 1952 sur des plans de Pierre Pascalet, Pertus a réalisé en 1954 son premier chemin de croix toulonnais. Les stations s'étalent en continu sur les deux grands côtés de l'église sur un fond clair. Le trait est plus sûr et aussi plus doux, moins agressif, pourrait-on écrire : Pertus a 44 ans ! Il est en forme malgré une insuffisance respiratoire qui l'emportera à quatre-vingts ans.



Deux plaques de céramique surmontant le porche complètent la décoration intérieure.

L'année 1954 étant la première année mariale (célébration du premier centenaire du dogme de l'Immaculée Conception) proclamée par le pape Pie XII, Pertus décore la façade d'une vierge à l'enfant portant l'inscription en langue provençale : « Notre Dame donne nous la paix et la joie. »



Enfin, vous pourrez demander l'ouverture de la sacristie pour admirer une dernière œuvre de l'artiste qui s'est souvenu en 1954 qu'il avait appris la peinture *a fresca* à l'École des arts décoratifs, et qu'il avait décoré d'une vaste Nativité un mur de l'atelier de son père

Les murs de l'ancien baptistère sont couverts d'une fresque représentant un baptême, toute la famille, et au fond les douze apôtres.

L'artiste est reconnaissable à son collier de barbe, au milieu du bord gauche de l'image devant son élève favori, Gilbert Louage, artiste de talent, dont il faudrait que je vous parle un jour.

Oui, l'église Sainte-Thérèse est bien « l'église de Pertus. »



La Création

Église Sainte-Jeanne d'Arc (Beaulieu)



Le baptistère de l'église Sainte-Jeanne d'Arc dans le quartier de Beaulieu est orné d'un vaste panneau en céramique de 3,40 mètres de haut sur 2,20 mètres de large réalisé en 1957, intitulé *La Création*.

En haut et à droite, la main du créateur dans une mandorle, ordonne les éléments : à gauche et à droite le Soleil et la Lune, l'air, les nuages, le vent, la pluie et les vagues de la mer traversées par des poissons, et plus bas Adam et Ève émergeant d'un buisson. Le « péché originel » vient-il d'être commis ?

Plus bas, sont figurés la Terre et ce qu'elle porte : plantes, oiseaux dont une pie, le loup et bien entendu la chèvre qui vivent en paix, symbolisée par une colombe semblant s'envoler des fonts baptismaux. Le paon, symbole d'orgueil et somme de tous les péchés occupe l'angle inférieur droit.





Église Saint-Jean Bosco (Le Mourillon)

Une deuxième église du Mourillon, après Saint-Flavien, porte la marque d'Henri Pertus, l'église Saint-Jean Bosco, consacrée en 1967.

La belle figure majestueuse et souriante, et le corps trapu du saint (1815-1888) s'imposent sur ce grand panneau de céramique dont le fond bleu ondoyant montre bien la localisation de l'église, d'autant mieux qu'en arrière-plan apparaissent le fort Saint-Louis et au-delà le cap Sicié et la presqu'île de Saint-Mandrier.



Je remercie chaleureusement Brigitte Morelle qui, avec son œil acéré de peintre, a su photographier les œuvres contenues dans les six églises citées.

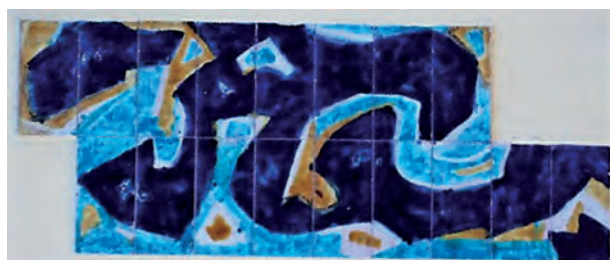
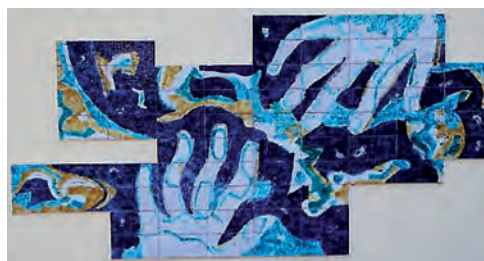
À l'école

Dans le quartier du Cap-Brun, tout près de l'église Saint-Georges, Henri Pertus a décoré un mur de l'école Jean-Aicard.

Mis à part le motif figuratif des deux mains tendues, métaphore du maître et de l'élève, les deux autres panneaux sont d'interprétation malaisée, voire impossible.

Cet ensemble permet de souligner le goût de l'artiste pour la couleur bleue, celle du ciel, de la mer, de ses yeux, et aussi la couleur de Marie qu'il vénérât.

On a parlé du « bleu Pertus ».



Chez les boulangers du Var Du blé au pain



En 1961, Henri Pertus est sollicité par le syndicat des boulangers du Var pour décorer un mur de la salle de réunions de son siège à Toulon (1 quai Belle-Rive au Mourillon). Il réalise un panneau 4,30 m sur 1,55 m à tort intitulé fresque puisqu'il s'agit d'un panneau de bois

peint. Le décor est planté, au nord du Luberon, et au pied de Saint-Martin de Castillon dans le Vaucluse, village natal de Paule, où le couple possédait une modeste maison, ce qui lui permettait de se ressourcer dans une campagne virgilienne. Il n'y manque rien, y compris un champ de lavandes.

L'œuvre peut se diviser en trois parties racontant le devenir du blé avant son passage entre les mains du boulanger.



À gauche, une maman assise sous un figuier dans un champ de blé agrémenté de coquelicots, découpe de belles tranches d'un pain doré qu'elle distribue aux enfants qui accourent : c'est l'heure du goûter !

En arrière-plan, des faucheurs s'activent, les fagots se construisent puis sont chargés sur une charrette.

La partie centrale décrit les diverses étapes du traitement du blé qui va être transporté jusqu'au moulin à vent que l'on aperçoit, perché au-dessus d'un champ de lavandes.

Enfin, à droite, le boulanger du village, devant sa brouette de fascines destinées à chauffer son four, vient de servir deux charmantes jeunes femmes comme les aimait Pertus... Et ne voyez aucune allusion dans la présence d'une poule et d'un coq : ils picorent quelques grains de blé échappés des sacs.

Ainsi s'achève cette véritable ode dédiée au blé et au pain !

Promenade virtuelle



À l'issue de cette promenade bien réelle, souvent imprégnée de spiritualité, je me dois d'évoquer une œuvre de Pertus impitoyablement détruite il y a quelques années lors de la réfection de la façade. Réalisée par le maître et son ancien élève Jean-Pierre Dubois, cette céramique décorait le mur de la Maison des jeunes et de la culture (M. J. C.) sur la place Paul-Comte, ancienne cour de l'évêché, tout près du cours Lafayette.

Elle évoquait sur trois panneaux, peu lisibles reconnaissons-le, les activités sportives, artistiques et ludiques proposées par l'établissement.



Terminons cette promenade en nous rafraîchissant à deux fontaines toulonnaises représentées sur des céramiques que l'on doit à Pertus : la fontaine du panier sur le cours Lafayette, et la fontaine de la régie sur la place Fulcran-Suchet, ancienne place de la régie.

Et, si l'avenir s'éclaircit et nous permet de quitter les limites de Toulon, je vous donne rendez-vous dans les environs de notre ville et dans des villages du Var à la découverte d'autres œuvres de Pertus.

LE CONFINEMENT : UN NOUVEAU MODE DE VIE ?

Philippe GRANAROLO

Introduction

En 2005, dans un paragraphe de mon livre *Pour une école du gai savoir* intitulé *Coupure d'électricité*¹, j'avais imaginé une variante des *hikikomori* japonais, ces individus qui s'enferment dans leur appartement pendant des mois et ne communiquent plus avec les autres que par écrans interposés. J'ignorais bien sûr que quinze ans plus tard, durant les deux mois du confinement du printemps 2020, nous allions tous devenir malgré nous des *hikikomori*. Avec le recul qui est à présent le nôtre, et alors que nous sommes prisonniers d'un second confinement, comment pouvons-nous interpréter cette période ? S'est-il agi d'une simple parenthèse dans nos existences ? Ou avons-nous vécu ce que certains sociologues ont dénommé une « bifurcation » ? Avons-nous vécu une « révolte de la vie contre un prédateur qui tue la vie » ? Ou doit-on aller jusqu'à affirmer que la pandémie de la Covid-19 a entraîné un « changement de paradigme » ?

Le « monde d'avant »

Le paradigme du monde d'avant

Les époques de l'histoire sont régies par des paradigmes qui organisent le fonctionnement individuel autant que collectif. On nomme « paradigme » le modèle des modèles, l'image de la réalité qui déterminent le ressenti et les décisions de chacun. Le « monde d'avant » était régi par un ancien paradigme dominé par quatre principes : Mondialisme / Économisme / Progressisme / Nécessitarisme (l'immodifiable).

a) Mondialisme

Nos économies étaient mondialisées. Une division du travail à l'échelle planétaire avait été mise en place. La loi de l'offre et de la demande régissait le marché mondial sur lequel les gouvernements avaient très peu d'emprise.

b) Économisme

La marge de manœuvre des États se réduisait toujours davantage. Les grands groupes, en particulier les GAFAMI américains (Google, Apple, Facebook, Amazon, Microsoft, IBM), et les BATX chinois (Baidu, Alibaba, Tencent et Xiaomi), dirigeaient l'univers numérique et menaient le monde.

c) Progressisme

Notre planète était propulsée vers le toujours plus, un toujours plus qui s'était en particulier emparé du domaine biologique. On nous promettait un allongement spectaculaire de la durée de vie, la disparition des maladies génétiques, et à moyen terme l'élimination de la mort.

d) Nécessitarisme

Cette marche de la planète était conçue comme irréversible, nul n'était en mesure de la freiner, et les gouvernements aussi bien que les citoyens étaient condamnés à accepter un processus absolument inéluctable.

Les leçons du précédent changement de paradigme

Le monde avait déjà connu des changements de paradigme. Le plus proche de nous fut la révolution des XVI^e et XVII^e siècles, quand la Terre perdit sa position centrale dans le cosmos, et que les Européens découvrirent son mouvement autour du Soleil, sa rotondité, et son caractère infinitésimal dans l'univers infini. Ce changement

¹ § 9 du chapitre « Pénombre », *Pour une école du gai savoir*, Les Cahiers de l'Égaré, 2005, p. 532.

de paradigme suscita de très fortes résistances de l'ancien modèle, une terrible répression s'abattit sur les porteurs du nouveau paradigme (Giordano Bruno fut brûlé vif à Rome en 1600, Galilée fut traîné devant le tribunal de l'Inquisition en 1633). Mais le nouveau modèle finit par triompher de ces résistances, car lui seul était en harmonie avec les réalités que vivaient dorénavant les hommes (voyages des grands navigateurs autour de la Terre, lunette de Galilée, etc.).

L'inattendu

La brutalité du basculement

Rares ont été les secousses de l'histoire qui font naître chez tous les hommes de la planète un même espoir ou une même peur. Les choses se sont déroulées à une vitesse absolument extraordinaire. On tend à oublier qu'en janvier 2020 presque personne ne prenait au sérieux le coronavirus. Quelques semaines à peine ont suffi à la Covid-19 pour affecter la Terre entière et rappeler à des milliards d'êtres humains leur vulnérabilité.

Un indice intéressant : les nouveaux mots du confinement²

Pour les individus confinés, la semaine ne comporte plus qu'un seul et même jour qui se répète en boucle : on nomme cette unique journée « lundimanche ». On se télésalue, on fait des télépauses, on se télédéconnecte. La frontière entre vie professionnelle et privée a fondu. Il nous obsède, ce coronavirus, comme l'appelle un enfant de trois ans que sa mère se garde bien de corriger. On s'organise des coronapéros à distance.

Une nouvelle temporalité

C'est à propos de la notion du temps que les modifications les plus spectaculaires se sont produites.

a) Le ralentissement du monde

Le sociologue allemand Harmut Rosa, auteur en 2010 d'un remarquable ouvrage, *Accélération. Une critique sociale du temps*, avait réfléchi sur l'accélération du temps qui caractérisait nos sociétés. Il se demandait si cette accélération était inéluctable, tout en repérant des mouvements de résistance à cette accélération (le « slow-time »). Pour Harmut Rosa, la crise du coronavirus démontre que le renoncement à l'accélération n'est pas un fantasme. La politique a les moyens de décider le ralentissement et peut contrôler l'économie.

b) Le retour du long terme

Ainsi que le note le physicien Étienne Klein, nous avons vécu « un mélange paradoxal d'urgence et de calme, de course contre la montre et de confinement tranquille, d'hyperconnectivité numérique et d'immobilisation sociale ». Lors des pandémies des siècles passés, on a toujours observé des mécanismes d'amnésie collective qui ont succédé au phénomène. Se pourrait-il que le petit coronavirus échappe à cette fatalité ? Avant la pandémie, le seul futur qui nous était réservé semblait l'effondrement annoncé par les collapsologues. Il semble que la pandémie soit capable de nous amener à réinvestir l'idée de futur. L'annonce de la *fin du monde* a laissé place à l'idée qu'un autre monde pourrait naître, celui qu'on dénomme le « monde d'après ».

c) Réinvestir le temps subjectif

En abandonnant par force nos activités extérieures, nous sommes invités à plonger et dans notre espace intérieur pour autant, bien entendu, que nous sommes capables de résister aux tentations multiples de nos écrans : télévisions, ordinateurs, smartphones, vidéos, liens... Quelle vie intérieure allons-nous pouvoir nourrir si nous acceptons cette invitation ? Un besoin de spiritualité s'est fait jour : quelles conséquences aura-t-il ? Il est difficile de le préciser aujourd'hui.

² Cf. *Le Monde* du 27 avril 2020.

L'entrée dans le nouveau

Dans un beau texte intitulé « Renaître » disponible sur le site *Fondapol*, Jean-Philippe Piéron écrit : « Je voudrais, maintenant que cette histoire est déjà derrière nous, mais tellement ancrée en moi, vous raconter ce qu'il nous est arrivé lorsque, après plusieurs mois d'absence, nous sommes rentrés au pays. Entre-temps, chose étrange, ce dernier avait changé de nom. Il se nommait maintenant le *Monde d'Après*. Ce que nous avons expérimenté seuls, sur notre île, d'autres l'avaient-ils également éprouvé ; et si oui, pouvions-nous en faire l'occasion pour changer nos modes de vie et même notre société ? Et dans l'affirmative, comment cela allait-il se faire ? Le confinement a été l'occasion d'expérimenter une utopie concrète. Nous y avons appris à perdre, pour pouvoir re-naître à nos désirs d'être ».

Les paradoxes du coronavirus

Ce sont les affirmations contradictoires qui « déboussolent » nos contemporains

Pour les souverainistes, la pandémie est due à la mondialisation, pour les Verts, c'est la faute à la croissance, pour les étatistes, c'est la faute au libéralisme, et pour les libéraux, « c'est la faute à l'étatisme ». Les énoncés contradictoires ont fusé partout : tests, masques, essais thérapeutiques, voire chiffres de mortalité. Rappelons que la plus grande pandémie de l'histoire, la Peste noire, est survenue au Moyen Âge, au milieu du XIV^e siècle, dans des sociétés autoritaires et/ou féodales, vivant en pénurie alimentaire chronique et où la biodiversité se portait à merveille.

Les principaux paradoxes

a) La Covid nous relie / La Covid nous sépare

- La Covid nous relie :

Le virus fait preuve d'une capacité inédite à nous relier, nous, les hommes. Mais il accomplit presque simultanément la prouesse inverse : celle de nous couper les uns des autres, de nous assigner à résidence. En fait, la Covid, tout d'un coup, focalise l'attention de tous. Il est question de vie ou de mort : dans toutes nos petites bulles, dans tous « nos petits mondes », la Covid est présente. Ce qui se passe autour de lui nous impacte tous de près ou de loin, nous regardons tous dans sa direction. Il crée comme un goulot d'étranglement vers lequel tous nos petits mondes, qui étaient parallèles jusqu'alors, se mettent à converger.

- La Covid nous sépare :

Le confinement, même s'il est justifié (ce qui reste à démontrer), est la négation de l'être-ensemble, peut-être pour assurer la survie de l'ancien paradigme économiciste et politique, et pour nous faire oublier l'indépassable fragilité de l'humain.

b) La Covid crée de la solidarité / La Covid nous rend égocentriques à l'extrême

- La Covid crée de la solidarité :

De multiples formes de solidarité ont vu le jour pendant le confinement : applaudissements des soignants aux balcons, prise en charge des anciens, explosion de l'usage des réseaux sociaux, etc.

- La Covid accentue notre égocentrisme :

Mais on a constaté parallèlement la peur de l'autre et un repli sur soi peut-être voulu par le politique. Rousseau ne l'avait-il pas prophétisé dans son *Essai sur l'origine des langues*, au chapitre XX : « Les sociétés ont pris leur dernière forme : on n'y change plus rien qu'avec du canon et des écus ; et comme on n'a plus rien à dire au peuple, sinon, *donnez de l'argent*, on le dit avec des placards au coin des rues, ou des soldats dans les maisons. Il ne faut assembler personne pour cela : au contraire, il faut tenir les sujets éparés ; c'est la première maxime de la politique moderne ».

Le confinement est ancré sur la peur de chacun par rapport à chacun et la sortie du confinement a été encadrée par des règles de « distanciation sociale » fondées sur le soupçon et la peur. Et si le « confinement » était le passage à la limite de l'individualisme qui, depuis la Réforme protestante, fit le succès de l'« esprit du

capitalisme » cher à Max Weber. « Gestes barrières », « distanciation sociale », symbolisent ce que le moralisme du XIX^e siècle nommait « le mur de la vie privée ». Chacun chez soi, chacun pour soi.

c) La Covid nous effraie / La Covid nous ouvre de nouvelles possibilités

- La Covid nous effraie :

Pendant toute cette crise sanitaire, nous avons tous partagé un sentiment plutôt désagréable, le sentiment douloureux de l'incompréhension. On était bombardé d'idées, de propos contradictoires, on ne parvenait pas à comprendre les choix et les décisions des uns et des autres. Depuis le mois de mars nous cherchons tous désespérément LA réalité, la réalité unique, dans la valse des études, des avis contradictoires. Quelques exemples : Le masque, c'est la solution / Non, les masques sont inutiles. La chloroquine, c'est le remède miracle / Non, la chloroquine est une escroquerie. Le confinement ? Oui, c'est l'arme absolue / Non, il faut laisser la liberté de se déplacer. Le virus est aéroporté ? / Non, il n'est pas aéroporté. Une deuxième vague inéluctable / Non, une marée descendante, et on pourrait continuer longtemps à égrener cette litanie. Toutes ces affirmations nous viennent du monde scientifique lui-même, rappelons-le. Protection généralisée, volonté d'éliminer toutes les maladies transmissibles : cette « pasteurisation » de la société est, à bien des égards, tout à fait louable. Mais quand elle devient une idéologie technocratique, ne devient-elle pas elle-même pathogène ?

- La Covid nous ouvre de nouvelles possibilités

Revenons aux leçons d'Harmut Rosa. Il est probable qu'une fois la crise surmontée, les sociétés vont s'employer à rétablir les vieilles routines, à remettre en route la machine aussi vite que possible. « Nous nous trouvons cependant à un « point de bifurcation », qui pourrait rendre possible un changement de sentier social », note Harmut Rosa. Aucun modèle ne peut prévoir ce qui va se passer ensuite, et la raison en est que cet avenir dépend de notre *action* beaucoup plus que de notre savoir.

d) La Covid détruit nos économies / La Covid dynamise nos économies

- La Covid détruit nos économies :

Effondrement du PIB, explosion du chômage, faillite des entreprises, etc.

- La Covid dynamise nos économies :

Prenons l'exemple privilégié de *Zoom*, ce service qui permet à de nombreux utilisateurs de se réunir virtuellement et d'échanger comme s'ils étaient en « présentiel ». À la joie de rencontrer par écrans interposés, le créateur de ce service qui permet chaque jour à plus de deux cents millions de personnes dans le monde de se parler, entre amis, en famille ou à l'occasion d'une réunion de travail entre collègues, s'ajoute un sentiment de soulagement : nous ne sommes pas les seuls à être parfois gênés de discuter face à la caméra. La plateforme *Zoom* a été imaginée en 2011. En décembre 2019, grâce à la pandémie, elle a réuni deux cents millions d'utilisateurs contre dix millions quelques mois plus tôt. *Zoom* permet dans sa version payante (18,99 dollars par mois et par poste de travail) de parler à cinq cents personnes en même temps, contre cent personnes dans la version gratuite. Sa philosophie est ainsi résumée par son fondateur : « *Zoom* peut offrir une meilleure expérience qu'un rendez-vous physique. » Un doux rêve ? « Nos services municipaux apprécient sa simplicité d'utilisation et qu'il soit peu gourmand en bande passante ». *Zoom* a progressé de 66 % en une semaine au mois d'avril 2020.

Un nouveau paradigme

Les quatre caractéristiques majeures de l'ancien paradigme que nous avons notées dans notre première partie sont toutes remises profondément en cause.

Remise en question du mondialisme

Avec la pandémie, et surtout avec le confinement, nous avons assisté à une valorisation inattendue des circuits courts et à un éloge du localisme qui laissera inévitablement des traces.

Remise en question de l'économisme

Opérons un dernier retour aux leçons d'Harmut Rosa. Grâce à la pandémie, le ralentissement n'apparaît plus comme un fantasme nostalgique et rétrograde, ainsi que l'affirmaient les critiques de cette idée, mais comme

un fait macrosocial majeur. De plus, ce ralentissement est bien le résultat d'une action politique conduite par des gouvernements démocratiquement élus - et non l'effet direct du virus. Nous redécouvrons l'efficacité du politique. En quelques semaines, nos États ont été aptes à mettre en œuvre une capacité d'action inédite contre la logique des marchés financiers, contre les grands groupes, et contre l'intérêt des entreprises.

Remise en cause du nécessitarisme

La crise sanitaire que nous traversons pourrait être une répétition générale à petite échelle de la grande crise écologique dans laquelle nous sommes entrés, et à laquelle nous ne répondons jusqu'à présent que de façon balbutiante. Apparaissent désormais comme pouvant être stoppés, ou du moins rigoureusement encadrés, ces processus qu'on disait inarrêtables - expansion des chaînes de production transfrontalières, croissance de mégapoles urbaines toujours plus interconnectées, homogénéisation globale des habitudes de consommation.

Remise en cause du progressisme

À partir de Descartes, nous nous sommes engagés sur le chemin de la maîtrise. Et Descartes, qui est un grand admirateur de Galilée, nous a annoncé que les hommes allaient devenir « comme maîtres et possesseurs de la nature ». Qu'ajoute Newton un peu plus tard ? Pour dominer la nature, il faut qu'on puisse la mettre en formules mathématiques pour la comprendre, la maîtriser et la transformer. Et pour ce faire nous l'avons installée, nous l'avons limitée, nous l'avons véritablement cantonnée, dans un cadre à quatre dimensions, trois dimensions d'espace, hauteur, longueur largeur, et la quatrième dimension qui est le temps. Définie dans ce cadre à quatre dimensions, dans cette boîte en fait, la réalité peut devenir quelque chose d'objectif, d'extérieur à nous, que nous partageons tous et que nous pouvons maîtriser.

Un paradigme met longtemps à produire tous ses effets. Il a fallu les catastrophes du XX^e siècle, Hiroshima, Tchernobyl, la disparition d'innombrables espèces, le réchauffement climatique... pour qu'on découvre le caractère dangereux du paradigme progressiste. Mais comme pour les paradigmes antérieurs, le paradigme progressiste résiste à tout ce qui peut le remettre en cause.

En effet, on s'aperçoit que malgré Tchernobyl, malgré les désastres écologiques, le progressisme a continué à se déployer. Alors qu'il aurait dû reculer, il a pris au contraire une forme exacerbée, et même extrême à la fin du siècle dernier, avec un discours qui dominait le paysage il n'y a pas très longtemps, avant la pandémie mondiale : le « transhumanisme ». Ce transhumanisme est porté par un courant, le courant gnostique, qui est très puissant dans les universités américaines. On peut résumer ainsi ce courant gnostique : il considère que la nature est mauvaise, que notre corps est une construction défectueuse, *faulty construction* disent les Anglo-Saxons. Nous devons reprendre les choses en main, nous devons en finir avec la maladie, avec la mort même. L'homme s'imaginait qu'il était à deux doigts de devenir divin : rappelez-vous le best-seller mondial qui a précédé la pandémie de la Covid, celui de l'écrivain israélien Yuval Noam Harari, *Homo Deus* « Homme Dieu ».

On peut craindre que la crise sanitaire enflamme encore plus cette volonté de maîtriser la nature. Le progressisme ne va-t-il pas ressurgir plus puissamment ? Ne va-t-on pas désespérément s'y accrocher ? Certains le pensent, je ne le crois pas. Le progressisme va continuer à agoniser sans doute, quelque temps, il n'est pas mort, mais il est bien en train d'agoniser. On peut sans prendre de risque, me semble-t-il, annoncer la fin inéluctable du progressisme.

Deux arguments pour appuyer cette thèse. Il y a d'abord un argument historique : aucun paradigme n'a résisté durablement dans le passé aux profondes remises en cause qui l'ébranlaient. Pensons à Galilée qui remet complètement en cause le paradigme antique. Le progressisme avait commencé à se fissurer bien avant la pandémie de la Covid, le virus n'a fait qu'accélérer un effondrement qui était en œuvre depuis déjà bien longtemps. Ensuite un argument philosophique ou psychologique : ce que nous avons vécu a été si violent, si brutal, si inattendu, le fait que personne n'avait prophétisé cette pandémie, la façon dont nous avons basculé en quelques semaines à peine dans une nouvelle configuration, tout cela a contribué à nous ouvrir les yeux, à ébranler l'idée d'un modèle stable du monde, d'un modèle éternel de la réalité.

Une certitude : nous ne serons plus jamais dans l'abondance, dans le monde de la consommation déchaînée que nous avons connue. Nous avons découvert la nécessité absolue de la frugalité. Mais celle-ci peut se décliner de mille manières, par exemple la logique du « moins mais mieux ».

Seul l'avenir dira laquelle de ces voies nous choisirons.

Conclusion

Une génération Covid ?

Y aura-t-il une génération Covid comme il y a eu une génération Sida ? Une génération du masque et de la distanciation sociale après celle du préservatif ?

Une jeunesse aux prises avec la mort et la crise économique au moment de quitter le giron parental, quand tout est à construire ? La génération Covid, c'est la génération Z, née entre 1997 et 2012, qui a expérimenté frontalement un ennemi invisible : cet ennemi l'a coupé pendant cinquante-cinq jours de toutes relations sociales et a obscurci son avenir professionnel. Elle en sortira forcément différente.

L'impact du confinement se révèle spectaculaire chez les plus jeunes, qui étaient pourtant les moins à risques au plan sanitaire, mais se savaient premières victimes d'une crise économique annoncée. Selon l'équipe de recherche *Bordeaux Population Health* (INSERM et université de Bordeaux) qui a mené une enquête pendant le confinement, 27 % des étudiants se déclaraient tristes, déprimés ou désespérés plus de la moitié du temps voire tous les jours contre 16 % chez les non-étudiants ; 40 % se sentaient fatigués ou sans énergie (contre 21 %) ; 30 % se voient comme des « perdants » (contre 15 %) ; 27 % se déclaraient « en permanence inquiets, de façon excessive » contre 16 % dans le reste de la population.

L'entrée dans une nouvelle configuration

Changer de paradigme, de modèle pour construire un monde nouveau, ça n'est pas simplement disposer d'idées nouvelles qu'on viendrait ranger dans les petites étagères de notre bibliothèque mentale, c'est modifier la structure même de notre pensée, c'est modifier la bibliothèque elle-même, ce qui est beaucoup plus délicat. C'est beaucoup plus délicat, parce que nous ne sommes généralement pas conscients de cette structure propre de notre pensée, que nous sommes donc aveugles à son cadre, nous ignorons ses limites.

Il est extrêmement difficile de conceptualiser ce que nous ne comprenons pas. Et si l'idée qu'il faut conceptualiser nous effraie, nous sommes prêts à nous battre pour que nos repères ne soient pas mis à mal. On a emprisonné, on a torturé, on a brûlé des scientifiques, il y a quelques siècles à peine, à l'époque de Galilée ou un peu avant. Le besoin de faire respecter l'ordre des choses était absolument impérieux.

Aujourd'hui encore, si on ne prend pas le temps d'y réfléchir, on ne saisit pas que l'ordre des choses est simplement celui que nous avons inventé en fonction de notre appréhension et de notre compréhension, limitée bien entendu, du réel. Cette idée-là est difficilement concevable parce que nous confondons le réel avec la perception que nous en avons.

À chacun de faire les efforts nécessaires pour corriger notre logiciel mental : notre avenir commun en dépend.

REGARDS SUR LA RECHERCHE BIOMÉDICALE EN ONCOLOGIE

(Quinze ans de participation au colloque de la recherche de la Ligue contre le cancer)

Jacques LE VOT

Notre pays est actuellement frappé par une épidémie virale de grande ampleur contre laquelle nous sommes en attente d'une arme efficace. Cette séquence épidémique aux conséquences humaines, sociales et économiques majeures a occulté les grandes maladies, toujours présentes, dont l'un des chefs de file est indiscutablement le cancer, du moins dans nos sociétés occidentales. Il occupe désormais une des premières places en pathologie (400 000 cas en France pour l'année 2018 ; 158 000 décès). Il est admis que seul un effort de recherche conséquent permettra des avancées significatives dans la prise en charge de cette pathologie ubiquitaire et difficile à comprendre. La communication qui suit propose de jeter un regard sur le soutien apporté à la recherche en oncologie par une association connue et réputée qu'est la Ligue contre le cancer. Sans prétendre à l'exhaustivité, cette étude fournira un aperçu des travaux de la recherche oncologique française à travers ceux soutenus par la Ligue contre le cancer au cours des quinze dernières années.

Quelques mots d'histoire

Les observations médicales anciennes¹, l'exhumation de squelettes porteurs de tumeurs osseuses attestent de la réalité de la pathologie néoplasique au fil des siècles. Mais le cancer n'était pas un problème de santé publique car la faible longévité de nos aïeux, l'absence de moyens de diagnostic précis ne permettaient pas de prendre une juste mesure de ce fléau largement supplanté par la fréquence et la gravité des maladies infectieuses. Dans le pays, la prise de conscience de l'importance de ce fléau remonte à la première guerre mondiale lorsqu'on s'aperçut que les quadragénaires rappelés au service présentaient une incidence élevée de cancers. Sous l'impulsion du sous-secrétaire d'État à la santé, Justin Godart, fut alors créée la Ligue franco-américaine et britannique contre le cancer qui deviendra la Ligue nationale contre le cancer. Cette association, régie par la Loi de 1901, formée de cent-trois comités départementaux coordonnés par un siège central, déclarée d'utilité publique depuis 1920, se propose de lutter contre tous les aspects de cette maladie. Son histoire centenaire est riche d'actions de toutes sortes en ce domaine². La Ligue a donc plusieurs missions dont la prévention, l'aide aux malades, l'information des patients et la recherche.

Le service recherche de la Ligue contre le cancer

Pour soutenir et organiser l'aide à la recherche, mission principale³, la Ligue possède un service « recherche » qui lance les appels d'offres à projets selon les modalités de la charte de la recherche⁴ portant sur des thématiques choisies par le conseil d'administration. Les propositions reçues sont soumises à un conseil scientifique national (CSN). Des commissions d'expertise nationales (CEN) et les commissions d'expertises spécialisées (CES) complètent ce dispositif. Les dossiers reçus sont évalués et classés par le CSN ou les trois CES et soumis à l'approbation du conseil d'administration de la Ligue. Ils sont évalués chaque année par un rapport d'étape synthétisant leur avancement et la production scientifique⁵ des auteurs exprimée en nombre et qualité de publications.

1 Le cancer du sein d'Anne d'Autriche par exemple.

2 Plan cancer (Impulsion donnée par le professeur Pujol auprès du président Jacques Chirac), dispositif d'annonce du cancer, démocratie sanitaire, accès aux médicaments innovants.

3 Madame Jacqueline Goddet, présidente en 2014 : « Le socle de toute lutte contre le cancer demeure la recherche, avant, pendant et après la maladie ».

4 Ce document a été revu en 2008 par le professeur Jacqueline Goddet, alors présidente du conseil scientifique.

5 Des prolongations de soutien ou des suspensions peuvent être prononcées après étude de ce document par le CSN après approbation du CA.

On compte une centaine d'équipes labellisées soutenues, insérées dans des laboratoires reconnus par les autorités nationales de tutelle de la recherche, renouvelées en partie chaque année avec un taux de sélection des dossiers variant entre 20 et 30%. Le soutien est accordé pour cinq ans et peut être prolongé. La répartition des équipes sélectionnées privilégie traditionnellement les grandes villes de l'axe Paris-Lyon-Méditerranée (en 2018, quarante-six équipes en Île-de-France et cinquante-quatre pour les autres régions).

Le service recherche soutient aussi les doctorants, soit deux-cent-douze doctorants en 2019, et les postdoctorants. Les mêmes critères de sélection des dossiers s'imposent à l'exemple des équipes labellisées. Il s'agit désormais de contrats à durée déterminée avec protection sociale associée, et non plus de libéralités ou d'allocations comme cela était de mise jusqu'en 2003. Les chercheurs proviennent de l'INSERM, du CNRS ou d'autres organismes (Instituts du cancer, Institut Curie...).

Le service « Recherche » organise aussi de nombreuses autres actions dont le colloque scientifique annuel de la Ligue qui se déroule chaque année dans une ville universitaire différente. Cette manifestation donne l'occasion de mettre en valeur les travaux des chercheurs de la ville hôte du colloque, puis de ceux des autres régions. Un effort pédagogique considérable est fait par ces chercheurs, le plus souvent très jeunes, pour rendre accessible aux représentants des comités départementaux les données scientifiques présentées.

L'aide à la recherche dite nationale est complétée par celle des comités scientifiques régionaux, calqués sur les aires géographiques des cancérpoles⁶. Les comités départementaux accordent des prix aux jeunes chercheurs et subventionnent les cancérpoles. Cependant, la politique de la Ligue, affirmée lors du dernier colloque de 2020, est de rapprocher les actions nationales et régionales, de hausser tous les projets retenus à un niveau scientifique élevé, de permettre à une région de soutenir un projet de développement en santé régional.

D'autre part, la Ligue, forte de son ancienneté et de ses initiatives reconnues en matière de cancer, a toujours souhaité conserver son autonomie en matière de politique de la recherche. Cette volonté a été maintes fois rappelée⁷. Toutefois, l'action de l'État en créant les cancérpoles en 2003, l'INCa en 2005, puis la création de fondations habilitées à recueillir dons et legs, imposent désormais à la Ligue des partenariats scientifiques.

La recherche à la Ligue : volet financier

Le financement de la recherche oncologique dans notre pays relève de plusieurs organismes. Les grandes structures étatiques dont l'Inserm (Institut national de la santé et de la recherche médicale), le CNRS (Centre national de la recherche scientifique), l'Institut national du cancer (INCa), le CEA (commissariat à l'énergie atomique) ainsi que les universités sont les principaux financeurs de la recherche en oncologie et ils assurent les salaires de leurs chercheurs titulaires. Il existe d'autres organismes étatiques de recherche mais qui n'interviennent que partiellement en matière de cancer. Ensuite viennent les organisations non gouvernementales et les industriels. Il s'agit donc d'un paysage complexe. Chaque année, environ 164 millions d'euros sont alloués à la recherche contre le cancer par des subventions aux projets, des crédits d'infrastructures ou d'équipements et ceci par les organismes institutionnels (100 M€) et par les organismes caritatifs associatifs, la Ligue nationale contre le cancer, la Fondation ARC pour la recherche sur le cancer. La Ligue demeure le premier financeur privé de la recherche et souhaite maintenir cette position. Globalement son effort de recherche se situe entre 27,4 M€ en 2004 à 36,1 M€ en 2019 et reste toujours légèrement supérieur en pourcentage aux 50% des ressources globales de l'association qui doit assurer aussi les actions en direction des malades, la prévention et l'information, la formation des salariés et des bénévoles. L'effort se porte majoritairement sur les équipes labellisées et les jeunes chercheurs. Malheureusement, il faut regretter le fléchissement des dons ces dernières années facilement explicable par le contexte économique et plus récemment sanitaire. Le président Axel Kahn a d'ailleurs lancé plusieurs appels à ce sujet.

⁶ Créés en 2003.

⁷ Par le professeur Lara, président, lors du colloque scientifique de Montpellier en 2009 en présence du professeur Maraninchi président de l'INCa qui assistait à la manifestation.

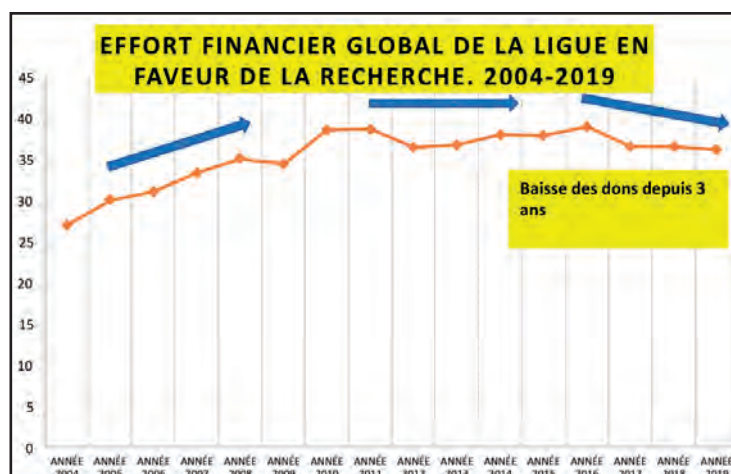


Figure 1: Effort financier global de la Ligue 2004-2019 (Millions d'euros).

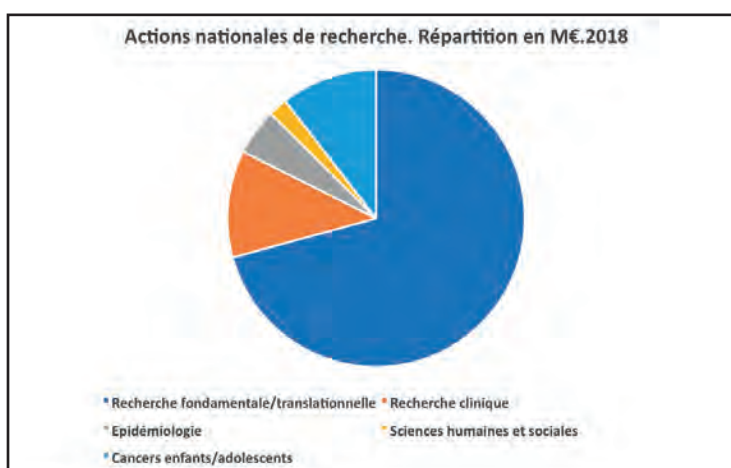


Figure 2: répartition budgétaire de l'aide nationale à la recherche de la Ligue. Année 2018. Prédominance du soutien à la recherche fondamentale.

La recherche à la Ligue : thèmes de recherche. évolution des thèmes

La Ligue se plaît à dire qu'elle finance tout le continuum de la recherche sur le cancer. Les projets soutenus concernent les domaines classiques de la recherche fondamentale et de la recherche clinique auxquels s'ajoutent désormais les nouveaux champs d'investigation que sont la recherche épidémiologique, la recherche en sciences sociales et son volet interventionnel et les partenariats de recherche. Le programme « enfants, adolescents et cancers » a bénéficié d'un soutien constant par la Ligue durant la période d'étude.

Les domaines classiques de la recherche en oncologie : la recherche fondamentale et translationnelle, la recherche clinique.

Les travaux concernant la recherche fondamentale sont privilégiés, car la connaissance des mécanismes intimes des dysfonctionnements cellulaires sont considérés comme nécessaires à la compréhension de la carcinogénèse. Ainsi, en 2005, sur quatre-vingt-six équipes labellisées, cinquante-six travaillaient sur les fonctions cellulaires et cette proportion ne s'est que peu modifiée durant les quinze ans. L'effort en recherche fondamentale a été constant, interrogeant la cellule, le cycle cellulaire, la fin de vie cellulaire (apoptose ou sénescence), ses voies de signalisation, le rôle des télomères⁸, le comportement déconcertant de certaines

⁸ Vincent GELI sur les télomères (objet du prix Nobel 2009). Marseille 2010.

protéines parfois protectrices ou au contraire activatrices de cancers, notamment pour celui du pancréas⁹, nouveau venu particulièrement redoutable. Les chercheurs s'interrogent aussi sur l'immunité (treize équipes en 2005) et se posent la lancinante question de son insuffisance face au mécanisme cancéreux et des moyens de la stimuler. Ils étudient la duplication-replication de l'ADN, les lésions de l'ADN, les mécanismes de réparation et leurs défauts, sur des notions plus récentes comme l'action des micro ARN ou celles des cellules souches et l'hétérogénéité des cellules tumorales. Les études se portent aussi en dehors du noyau cellulaire pour étudier l'épigénétique et son rôle dans le déclenchement du processus cancéreux pour envisager le processus tumoral, sa vascularisation¹⁰ et la production de métastases. On peut noter qu'après 2010 on a pu ressentir chez les chercheurs la volonté de passer rapidement de la recherche fondamentale à des applications pratiques dans une démarche appelée recherche translationnelle.

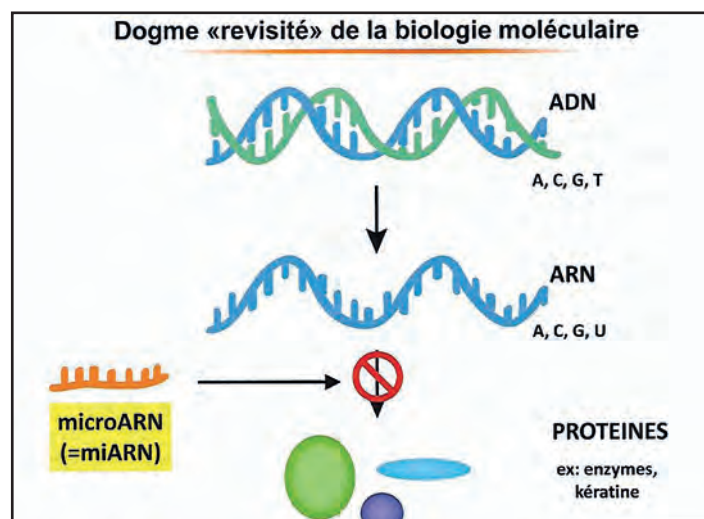


Figure 3 : Un exemple de recherche fondamentale soutenue par la Ligue. Le rôle des micro ARN susceptibles d'interrompre la transmission du message en provenance de l'ADN et d'empêcher la réplication cellulaire et la synthèse des protéines (Source : Sébastien Peffer. Communication colloque 2011-Strasbourg).

La carte d'identité des tumeurs (CIT) qui inventorie le génome et le protéinome des tumeurs tient ses promesses. La « puce à ADN¹¹ » a donné la possibilité d'établir « une carte » à grande échelle du génome tumoral, d'établir son identité génique, de comprendre pourquoi des tumeurs de même classe anatomopathologique avaient des pronostics différents, de retrouver des parentés génomiques entre tumeurs de localisations variées. De nombreuses publications scientifiques ont paru dans des revues internationales portant sur la classification des tumeurs colorectales¹², sur les cancers bronchopulmonaires, les cancers du sein, les sarcomes des tissus mous¹³.

La recherche clinique a tardé à s'installer dans le monde de la recherche dominé par la biologie fondamentale. On la voit apparaître dans les présentations des colloques scientifiques de la Ligue dès 2003 et sa dotation budgétaire a augmenté progressivement. Elle était très orientée à l'origine vers les essais thérapeutiques. Mais dans un souci d'indépendance la Ligue a lancé des appels d'offres pour la constitution de plateformes de recherche clinique (2005) et lancé des projets de recherche clinique.

Les travaux de recherche clinique nécessitent une démarche scientifique qui s'éloigne de celle du laboratoire. Les thèmes en sont variés, allant de propositions de conduite et d'analyse d'essais cliniques multicentriques aux études concernant les prédispositions héréditaires au cancer du sein, de l'ovaire, du colon ou encore

9 Protéines de stress Nupr1 par Juan IOVANNA, chercheur marseillais qui a publié de nombreux travaux sur le cancer du pancréas. Dijon 2015.

10 J.L. PUJOL a exploré en clinique la voie thérapeutique nouvelle de l'anti angiogénèse. Montpellier 2009.

11 2 types de puces : Puce commercial Affymétrie qui permettent la réalisation rapide du transcriptome d'ARN messager. Puces à ADN dites CHG pour détecter les altérations de structure des gènes.

12 Pierre Laurent PUIG, sur la classification moléculaire des cancers colo-rectaux amène une pierre fondamentale à cet édifice nécessaire de la classification internationale des cancers colorectaux. Dijon 2015.

13 Revue Nature 2019.

l'étude de la qualité de vie après cancer, le cancer du vieillard, le cancer dans les populations défavorisées, le retentissement de la maladie cancéreuse sur la cognition.

Les nouveaux champs de recherche

La recherche épidémiologique

Longtemps délaissée, la recherche épidémiologique étudie l'impact du cancer à l'échelle des populations. Elle permet de détecter les facteurs de risques environnementaux, comportementaux ou professionnels.

Mais pour souligner l'impérieuse nécessité et l'actualité des études épidémiologiques, il faut citer trois études entreprises sous l'égide d'équipes labellisées de la Ligue. La première, l'étude Agrican¹⁴, concerne le risque carcinogène des pesticides en agriculture¹⁵. Elle se poursuit sur le long terme mais a d'ores et déjà fourni des indications sur les pathologies du monde agricole et notamment les localisations préférentielles des cancers (peau, lèvre, cancer du sein chez l'homme, lymphomes). La deuxième étude concerne les relations entre l'environnement et le cancer de la prostate aux Antilles, et notamment le risque lié à la pollution à la chlordécone¹⁶, qui est un facteur de risque supplémentaire bien démontré. Enfin, une étude de cas témoins sur le risque de survenue de tumeurs cérébrales par suite de l'utilisation chez les jeunes de la téléphonie mobile a été lancée par la Ligue dès 2013¹⁷.

Dans ce cadre, il est nécessaire de rappeler que la Ligue soutient l'étude E3N, étude épidémiologique prospective auprès des femmes adhérentes à la Mutuelle générale de l'Éducation nationale (MGEN), qui a débuté en 1990. Elle a permis de mettre en évidence un risque accru de cancer du sein chez les femmes soumises à un traitement hormonal substitutif de la ménopause¹⁸.

Recherche en sciences humaines et sociales

Les premières publications en sciences humaines et sociales, qui apparaissent dès 2006, ont surpris l'auditoire car une méthodologie nouvelle se faisait jour, éloignée des techniques de laboratoires ou des grandes enquêtes épidémiologiques.

Ces études concernent les conséquences individuelles, familiales et sociales des cancers et plus particulièrement la qualité de vie. On ne sera pas surpris de voir figurer dans cette rubrique les suites psychosociales de défiguration liées à la chirurgie d'un cancer de la face¹⁹, les conséquences sexuelles des chimiothérapies chez la femme jeune, notamment (2007), l'asthénie post-traitement après un cancer, notamment des patientes atteintes d'un cancer du sein.

Ce champ d'investigation, qui se porte sur le ressenti de la personne atteinte de cancer, sa famille et la société qui l'entoure, est le témoin d'un passage du cancer au rang de maladie chronique où la qualité de vie et la permanence des liens sociaux prend toute sa place.

Apparition de nouveaux concepts en matière de recherche oncologique

La recherche clinique interventionnelle est un domaine récent qui se propose d'étudier un phénomène en cours afin de donner aux décideurs en santé publique les explications nécessaires à l'action. La recherche en prévention est aussi un champ nouveau initié lors de la tenue des états généraux de la prévention en 2018. L'intérêt de cette discipline est désormais mieux perçu. Elle ne peut être servie par des méthodes figées. On peut citer un exemple qui concerne l'acceptation des campagnes de prévention. On sait que certaines échouent notamment en matière de tabagisme. Des enquêtes dans des milieux concernés, les lycées professionnels par exemple, permettent de dégager les causes de cet échec et de proposer les messages à succès, susceptibles de déclencher des réactions neurosensorielles favorables au but poursuivi. Un autre objectif de recherche a fait l'objet de plusieurs publications récentes. Il s'agit de l'activité physique des personnes atteintes de cancer. Il a

14 Nantes 2012.

15 Bertrand NADEL a évoqué les empreintes moléculaires des précurseurs tumoraux présents chez les agriculteurs exposés aux pesticides. Marseille 2010.

16 Pesticide chimique, à forte rémanence, largement utilisé aux Antilles dans les plantations de bananiers. Présentation à Nantes 2012.

17 Brigitte LACOUR : Etude Mobi-kids : Tumeurs cérébrales chez les jeunes et téléphonie mobile et Le Registre national des cancers de l'enfant : intérêt pour la surveillance et la recherche. Nancy 2016.

18 Dijon 2006.

19 Bordeaux 2008.

été démontré qu'une activité physique présente des effets bénéfiques, notamment la diminution de la sensation de fatigue associée à une amélioration de la qualité de vie.

La Ligue a par ailleurs soutenu plusieurs recherches en technologies innovantes, notamment l'irradiation par des ions carbone de tumeurs radio-résistantes, de radiothérapie stéréotaxique robotisée, de chirurgie mini-invasive guidée par l'image, de micronanotechnologies et leurs applications en thérapeutique²⁰.

Les recherches en partenariat et les actions concertées par cancer

Ce sont toutes des actions en partenariat soit avec l'INCa soit avec l'ARC. Rappelons à ce sujet que les deux associations longtemps séparées ont jugé bon de confondre certaines actions répondant en cela au vœu jadis exprimé par le professeur Maraninchi, alors président de l'INCa, de rassembler et de concentrer les forces en matière de recherche²¹.

Les domaines de réalisation de ces coopérations sont les programmes d'action intégrés de recherche (PAIR) pédiatrie et pancréas. On retrouve dans ces deux thèmes la permanence d'une action de recherche en faveur des tumeurs chez les enfants, et pour le second, l'évidente nécessité de prise en charge d'un cancer au pronostic redoutable dont l'incidence ne fait qu'augmenter. Dans la poursuite des actions constamment soutenues par la Ligue, on retrouve le programme d'action cancers et tabac.

La question particulière du cancer des enfants : l'action « Adolescents et cancers »

La Ligue s'est investie très tôt dans le programme adolescents et cancers car la survenue d'un cancer à l'aube de la vie était un fait difficilement acceptable. De plus l'enfant ou l'adolescent malade est soumis à des thérapeutiques lourdes, pénibles, inquiétantes. Si la guérison est le plus souvent au bout de ce chemin thérapeutique, l'avenir apparaît incertain. L'action « Adolescents et cancers » qui emprunte plusieurs voies de recherche, clinique, épidémiologique ou encore sciences sociales est un modèle de transversalité scientifique.

L'état des lieux a été effectué par le professeur Franck Chauvin, de Saint-Étienne, en 2005, au terme d'une étude rétrospective menée de 1978 à 1997. Elle a mis en évidence à l'époque un taux global de survie de 74,5 % à cinq ans et une augmentation de l'incidence de 1,1 % par an.

Les travaux présentés lors des colloques portent sur la survie des patients après un cancer de l'enfance (étude Survican²²) et notamment sur l'adaptation, la survie matérielle et psychologique où l'environnement familial et social de l'enfant ou de l'adolescent malade joue un grand rôle²³. On notera, en outre, la préoccupation portée aux conséquences sur la fertilité ultérieure des enfants soumis à des traitements lourds.

Notons l'association de la grande distribution²⁴ avec la Ligue en ce qui concerne cet axe de recherche.

POINT DE VUE D'UN OBSERVATEUR

Le colloque scientifique annuel de la Ligue s'adresse aux représentants des comités départementaux afin de leur présenter les travaux des chercheurs soutenus par l'association et les grandes orientations de la recherche, voire les changements de cap annoncés lors des allocutions officielles.²⁵ Les exposés sont groupés par thèmes et présentés par un chercheur reconnu, ce qui améliore la compréhension. Les orateurs, souvent de très jeunes chercheurs enthousiastes, font un effort pédagogique et de concision qui est très apprécié.

Les colloques successifs de cette période apportent un témoignage favorable sur la recherche en oncologie et sur les choix faits par la Ligue. Pour un observateur non spécialisé la complexité biologique du cancer s'impose au terme des exposés. En conséquence, l'accroissement global du niveau de connaissances, y compris dans des domaines autres que celui de la recherche fondamentale, est plus que nécessaire et légitime le soutien à la recherche. Cependant, le regard reste limité aux équipes de la Ligue et ne s'étend pas à la recherche oncologique

20 Présentations effectuées au colloque de Strasbourg en 2011.

21 Proposition de monsieur Éric Solary, président du conseil scientifique de l'ARC au colloque scientifique de la Ligue en 2019.

22 Nantes 2012.

23 Sarah DAUCHY, Présentation des résultats de l'étude JADE concernant douze très bons centres de traitement des cancers de l'adolescent. Montpellier 2009.

24 Centres Leclerc.

25 La période d'études fut celle d'une grande stabilité dans sa gouvernance car madame Goddet fut présidente du conseil scientifique de 2004 à 2015, puis présidente de 2012 à 2019.

française dans son ensemble, qu'il n'est pas possible de situer par rapport à la recherche européenne ou mondiale. D'autre part, les projets présentés chaque année sont toujours séduisants et porteurs d'espoir, mais l'observateur des comités n'en connaît souvent pas le devenir, ce qui est dommage.

Conclusion

La Ligue contre le cancer, « vieille demoiselle, prude, altière et guerrière » ainsi que l'a qualifiée son président actuel, le professeur Axel Kahn, a toujours soutenu la recherche en carcinologie en y consacrant plus de la moitié de son budget. Elle est, et veut demeurer, le premier financeur privé de la recherche et s'efforce de soutenir des « équipes labellisées » de haut niveau scientifique ainsi que des jeunes chercheurs doctorants. Tous les champs de la recherche sont compris dans l'action de la Ligue depuis la recherche fondamentale à la recherche clinique, épidémiologique, les sciences humaines et sociales et l'action en faveur des cancers de l'enfant et de l'adolescent. Toutefois, le changement profond du contexte de lutte contre le cancer intervenu au début des années 2000 avec la création des cancéropoles, de l'INCa, les plans cancer, ont imposé à la Ligue de rationaliser ses efforts en son sein et à nouer des partenariats avec d'autres institutions publiques ou associatives. Mais la Ligue tient à garder son autonomie et s'efforce de moderniser son action en prenant en charge des activités nouvelles comme la recherche en prévention, la recherche interventionnelle tout en maintenant son effort dans les champs de recherche classiques.

Éléments de bibliographie

- Actualités 2013 : le point de vue du comité de rédaction du *Bulletin du Cancer*. *Bulletin du Cancer*. Volume 101, Numéro 1, 75-92, Janvier 2014, Synthèse.
- Association de recherche contre le cancer (Fondation ARC). Rapports d'activité. 2012 à 2019. Consultables sur site Internet de l'association.
- Cancer. L'espoir. Dépistage, prise en charge, nouvelles thérapies : les chances de guérison progressent de jour en jour. N° spécial hors-série du *Figaro* enquête. 2019.
- HILL C., DOYON F. *La mortalité par cancer en France*. Médecine/sciences 1997 ; 13 : 1172-5.
- LE COROLLER-SORIANO A.G, MALAVOTI L, MERMILIOD C. *La vie deux ans après le diagnostic de cancer*. DREES-INSERM. Collection études et statistiques. La documentation française. 2008.
- Les jeunes oncologues au service de la cancérologie de demain. *Bulletin du Cancer*. Volume 100, Numéro 12, 1233-4, Décembre 2013, Éditorial.
- Rapport de la Cour des comptes « Observations de la Cour des Comptes sur l'emploi des ressources collectées auprès du public entre 2000 et 2005 et entre 2012 et 2015 par la Ligue contre le cancer ». Site Internet de la Cour des Comptes.
- Rapports d'activité de la Ligue contre le cancer. 2013 à 2019. Consultables sur le site Internet de la Ligue.
- Rapports d'activité de 2005 à 2020. Service de la recherche de la Ligue contre le cancer. Consultables sur le site Internet de la Ligue.
- Rapports annuels de l'INCa. 2007 à 2018.
- Santé publique France : Estimations nationales de l'incidence et de la mortalité par cancer en France métropolitaine entre 1990 et 2018 - Volume 1 : Tumeurs solides : Étude à partir des registres des cancers du réseau Francim. Consultable sur le site de Santé publique France. 2019.
- Santé publique France : Estimations nationales de l'incidence et de la mortalité par cancer en France métropolitaine entre 1990 et 2018 - Volume 2 : Hémopathies malignes : Étude à partir des registres des cancers du réseau Francim. 2019.
- Santé publique France : Données du rapport Estimations nationales de l'incidence et de la mortalité par Cancer 1990-2018. Santé publique France, site Internet. 2019.
- Unicancer : Les chiffres du cancer en France. Site Internet. 2019.

LA FIN DE L'HISTOIRE : TRENTE ANS APRÈS

Christian GIRARD

Après avoir retracé les transformations de l'environnement géopolitique mondial intervenues depuis 1989 et montré leurs conséquences sur les concepts de défense et de sécurité, il y a plus d'un an maintenant, je propose ici de revenir à l'année 1989 pour m'intéresser à un article aux accents prophétiques paru la même année. Nous confronterons l'analyse faite à l'époque par un jeune chercheur américain à l'évolution du monde telle qu'il est possible de l'apprécier en 2020. Nous tenterons de vérifier si l'évolution historique qu'il avait anticipée s'est réalisée, jusqu'à quel point, et si elle a obéi à la logique qu'il discernait, celle d'un sens de l'Histoire, allant vers une fin qui reste à définir.

L'année 1989 a été comme bien souvent les années terminant en 9, une année charnière, particulièrement importante comme le furent les années 29/39/69 /79..., mais celle-ci l'est spécialement parce qu'elle marque l'effondrement du mur de Berlin et le début de la chute de l'URSS. L'année 2019 a été celle du début de la pandémie de la Covid que nous subissons encore aujourd'hui.

Francis Fukuyama

L'universitaire américain Francis Fukuyama fit paraître dans la revue *The National Interest*, à l'été 1989, soit avant la chute du mur, l'article que je mentionnais. Il suscita immédiatement de nombreuses réactions dans le monde intellectuel aux États-Unis et en Europe. Cet article fut traduit en français et publié dans la revue *Commentaire* N°47 la même année sous le titre, *La Fin de l'Histoire ?*.

Il est, depuis, de bon ton de se gausser de la thématique d'une prétendue fin de l'Histoire. Trente années se sont écoulées. Le monde a changé. Quel regard pouvons-nous porter sur ce texte ? Il a fait l'objet en 1992, soit après l'effondrement de l'URSS, d'un essai volumineux du même auteur, *La Fin de l'Histoire et le dernier homme*. Fukuyama y développe, nuance et approfondit sa thèse.

La thèse

De sa position d'observateur du monde soviétique, appartenant à la *Rand corporation* et conseiller du Département d'État, il est jeune alors, il a trente-sept ans, il remarque que Gorbatchev a fait une déclaration disant que « l'essence du socialisme, c'était la concurrence ». Il se dit alors que ce qui est en cours va au-delà de la seule fin de la guerre froide. Il est le seul, à ce moment, à prédire la fin du système communiste en URSS à court terme, même s'il reconnaît avoir été, comme tout le monde, surpris par la chute du mur de Berlin intervenue peu après. Pour Fukuyama, la chute du système communiste n'est pas provoquée par son échec économique mais par sa faillite morale. Plus personne ne croit en l'idéologie totalitaire.

C'est une victoire de l'Occident dans le domaine des idées, celle la démocratie libérale. Elle marque un tournant idéologique essentiel qu'il appelle *la fin de l'Histoire*. Il fait référence non pas à la fin des événements historiques, crises, rivalités, affrontements, guerres, prévision qui aurait fait, à juste titre, l'objet de la critique principale émise par ceux qui ne l'ont pas compris, même pas lu sans doute, mais au concept philosophique développé par Hegel, Marx et Kojève, disciple de Hegel au XX^e siècle, dont on peut observer les liens avec les religions du Livre. Bien longtemps auparavant, elles ont introduit un sens et une fin à l'Histoire. Pour Hegel, la fin de l'Histoire c'était l'État démocratique libéral, pour Marx, l'État communiste.

Je cite : « Le point final de l'évolution idéologique de l'humanité est l'universalisation de la démocratie occidentale comme forme finale du gouvernement humain. » ... « La victoire du libéralisme s'est d'abord produite dans le domaine des idées et des consciences. » ... « Cet idéal gouvernera le monde réel à longue échéance. »

Pour Fukuyama, comme pour Hegel, tout comportement humain plonge ses racines dans un état de conscience antérieur. La conscience est la cause des événements, à rebours de la vision matérialiste marxiste dominante, à gauche comme à droite. Le monde continuera donc, tel qu'il est, avec ses multiples fractures et affrontements mais dans le domaine des idées, la démocratie libérale et économique constitue un idéal indépassable.

À la suite de cette affirmation il passe en revue les défis qui peuvent s'opposer au libéralisme.

Le fascisme, bien qu'il puisse prendre de multiples formes, a été mis à bas par la guerre, non par la réprobation morale. Il est apparu qu'il conduisait à l'autodestruction. Le communisme, posant le problème de la contradiction entre le capital et le travail, a vu sa justification se réduire progressivement par la prise en compte de la question sociale par les démocraties libérales. Selon Fukuyama, les inégalités sociales sont dues aux origines culturelles et ethniques des populations défavorisées, c'est-à-dire à l'héritage des conditions prémodernes dont elles sont issues. L'esclavage et le racisme sont la cause de la situation des populations noires aux États-Unis et non le système politico-économique par lui-même.

Il en vient ensuite au cas de la Chine. Son article est écrit avant le massacre de la place Tien An Men. Il observe la montée du libéralisme économique, amorcé par la dé-collectivisation de l'agriculture en 1978, puis par son extension à d'autres secteurs de l'activité économique sous Deng. Seuls 20 % de l'économie chinoise sont libéralisés à l'époque. Il en déduit que : « La Chine ne peut plus jouer le rôle de phare pour les forces antilibérales dans le monde. »

Il perçoit bien que la disparition du communisme peut entraîner la montée des nationalismes et des intégrismes religieux. Le nationalisme peut se manifester sous des formes et des degrés divers. Mais sous ses formes extrêmes il est responsable des deux grandes guerres du XX^e siècle. Il ne peut donc lui servir également de modèle. La montée du religieux, et de ses formes intégristes, peut être la conséquence de « la vacuité spirituelle des sociétés libérales de consommation ». Mais le modèle religieux, en dehors de celui de l'islam, ne constitue pas un modèle alternatif. Fukuyama évacue rapidement la question de la théocratie islamique en disant que « c'est un modèle peu attractif ».

Il envisage enfin les conséquences de la rupture géopolitique qui s'amorce dans le domaine des relations internationales. Le tiers-monde restera un terrain de conflits. Il est peu probable que la Russie et la Chine rejoignent le camp des nations libérales de l'Occident. Parallèlement, il y a un risque de retour aux formes de rivalités et d'affrontements du XIX^e siècle mais le modèle des grandes puissances du XIX^e siècle est discrédité. N'importe quelle forme d'expansion territoriale se trouve aujourd'hui délégitimée. L'hypothèse que la Russie revienne à la politique des tsars lui paraît « bizarre », et de façon encore plus contestable aujourd'hui, il pense que « l'expansionnisme chinois sur la scène internationale a virtuellement disparu. »

Selon lui, la fin du marxisme-léninisme n'impliquera pas la fin des conflits dans le monde. Il y aura toujours un niveau élevé, voire croissant, de violence, ethnique et nationaliste. « Le terrorisme et les guerres de libération nationale continueront de représenter un chapitre important de l'ordre du jour international. Mais les conflits à grande échelle [...] ce sont eux qui semblent sur le point de quitter la scène. » Enfin, brutalement, il conclut que : « Le monde de la fin de l'Histoire sera une période fort triste, car le conflit idéologique mondial qui faisait appel à l'audace, au courage, à l'imagination, tout cela sera remplacé par le calcul économique, la quête indéfinie de solutions techniques, les préoccupations relatives à l'environnement et à la satisfaction de consommateurs sophistiqués ». Il semble alors regretter sa conclusion, comme s'il ne voulait pas y croire lui-même.

Regard en 2020

Quel regard la situation du monde actuel permet-elle de porter sur cette thèse qui détona dans le monde intellectuel du début des années 1990 ? Commençons par ce que Fukuyama a vu mais dont on peut contester objectivement le jugement en observant le monde d'aujourd'hui.

La montée de la Chine

Le plus éclatant, sur le plan géopolitique, est la montée de la Chine dont la rapidité de la croissance, la puissance et le raidissement politique n'ont pas été anticipés à leur juste mesure. À sa décharge, le phénomène s'est développé et accéléré à partir de l'entrée de la Chine à l'OMC en 2001, soit plus de dix ans après.

Malgré son ouverture économique, la dictature communiste, certes contestée à Hong Kong et à Taïwan, reste un colosse dont on ne pourrait anticiper aujourd'hui, à courte ou moyenne échéance, la chute à partir d'un de ces signaux faibles qui ont permis à Fukuyama de prédire la chute de l'URSS. Il n'y a eu, et n'est en vue, aucune libéralisation politique conséquence de la libéralisation économique. Nous voyons une superpuissance qui s'arme à la dimension de sa puissance économique, qui s'implante dans le monde par le relais de ses gigantesques investissements, développe le projet mondial des « routes de la soie », tout en s'appropriant des îles et îlots en mer de Chine méridionale au mépris du droit international. Elle exerce un chantage dans ses relations économiques en les subordonnant à l'exercice d'une sorte d'extraterritorialité de sa propre censure, comme le note *The New Yorker*. Elle se place même sur le plan philosophique de Fukuyama en remettant en cause le modèle de la démocratie libérale, qu'elle décrit comme exclusivement occidental, contestant en cela sa prétention à l'universalité.

Attractivité de l'islamisme

Le deuxième point est celui de l'islamisme. Dans sa réponse à ses détracteurs parue dans la revue *Commentaire* de l'été 1990, et jusque dans une interview donnée à France Culture l'été dernier, il continue à minimiser le pouvoir d'attraction du modèle islamiste. Les événements des vingt dernières années ont montré que ce pouvoir pouvait s'exercer dans les pays occidentaux non seulement en direction de populations d'origine immigrée, mais également au-delà de celles-ci. Il se contente de voir dans le développement de l'islamisme une réaction à la séduction que le libéralisme a pu exercer à l'intérieur des pays musulmans. L'échec quasi généralisé des révolutions de printemps dans les pays arabes montre les limites du phénomène qu'il relève. En revanche, il n'en voit pas le phénomène inverse du développement du salafisme dans le monde occidental.

« Démocratures », développement d'Internet, environnement

Enfin il minimise le retour des grandes puissances, sous la forme de ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui les « démocratures », combinant une apparence démocratique avec un pouvoir fort, voire dictatorial. Elles renouent avec des projets impérialistes dont les racines sont inscrites dans la géographie et l'Histoire. Les deux exemples principaux en sont aujourd'hui la Russie de Poutine, et la Turquie d'Erdogan ; l'une et l'autre reprenant les objectifs géopolitiques des tsars et de l'Empire ottoman.

Mais il est d'autres facteurs très importants que Fukuyama ne semble pas avoir perçus du tout.

C'est tout d'abord la révolution technique d'Internet et des réseaux, qui a produit ses pleins effets, il est vrai, à partir des années 2000. La révolution industrielle des réseaux a joué dans le sens de la mondialisation. Elle aurait dû renforcer sa thèse. Cependant son bilan est ambivalent. Elle a entraîné la réaction que l'on qualifie aujourd'hui de « populiste ». La mondialisation a aussi favorisé la montée des démocratures, le retour vers le protectionnisme et le nationalisme.

Fukuyama mentionne, comme en passant, la question environnementale, mais pas explicitement celle de la transition énergétique qui lui est associée. Elles ont pris aujourd'hui une dimension considérable, presque totalement absente dans sa réflexion. Il est sans doute aujourd'hui prématuré d'en anticiper les conséquences ultimes sur le plan politique. Il apparaît cependant que le libéralisme est mis au défi sur ces sujets, de même sur la question des migrations, dernière question qu'il n'aborde pas du tout dans son article.

Parmi les réactions négatives que Fukuyama a suscitées, il y a celle de son ancien professeur Samuel Huntington qui a fait paraître en 1996 un autre livre à succès, soumis à contestation tout autant, sinon davantage : *Le Choc des civilisations*. La résurgence des lignes de fracture géopolitique, culturelle et historique, après la disparition de l'URSS met en cause la thèse d'un modèle politique universel.

Un des reproches qui pourrait être fait à Fukuyama est de penser que la rationalité et la philosophie occidentales sont effectivement adoptées partout dans le monde. Le fait que la société de consommation, le modèle du Coca-Cola et du jean, et même les idées de l'Occident, se répandent partout signifie-t-il que le monde entier adhère à ses valeurs ? Nous constatons, au contraire, avec la tendance au retrait des États-Unis, la quasi absence des Européens sur le terrain, et leur dépendance à l'égard des Américains, que le leadership occidental est de plus en plus contesté. Cette situation révélée par la décennie écoulée est certainement pour une part importante la conséquence de la précédente marquée par la désastreuse intervention américaine en Irak.

Mais n'y avait-il pas une relation entre la volonté des néoconservateurs américains d'imposer par la force la démocratie au Moyen-Orient et la thèse de Fukuyama ? N'a-t-il pas sa part de responsabilité, en participant à une sorte d'arrogance intellectuelle naïve dont nous mesurons aujourd'hui les conséquences dramatiques ?

Qu'en est-il aujourd'hui du nombre des démocraties dans le monde ? L'effondrement du Pacte de Varsovie a permis de faire monter leur nombre à 77 en 1993, puis 86 en 2006 mais depuis leur nombre stagne. À l'intérieur même des démocraties des voix s'élèvent pour dénoncer un recul des libertés. Le risque d'une régression politique existe et ne doit pas être négligé.

Ce sont donc les éléments concrets qui peuvent remettre en cause la thèse de Fukuyama. Le passage d'une réflexion philosophique fondée sur l'idéalisme philosophique, à une prévision politique à l'échelle du monde est un exercice risqué, surtout lorsqu'il s'agit de l'avenir, comme le dit l'humoriste. Il a lui-même beaucoup évolué au cours de ces trente dernières années. Proche des néoconservateurs, il a ensuite soutenu Obama et est plutôt, aujourd'hui, considéré comme étant de centre gauche, après avoir pris conscience des dangers du libéralisme économique au travers de la mondialisation. Il est, aujourd'hui, tout à fait conscient du risque que représente la Chine pour le monde occidental. Sa pensée est devenue plus complexe.

Conclusion

Francis Fukuyama a vu, avant tout le monde, la rupture géopolitique majeure qui s'amorçait. Il l'anticipait largement avec clairvoyance quant à ses effets à court et moyen termes, mais il cédait sans doute déjà à l'euphorie qu'elle allait engendrer.

Si les vicissitudes de l'Histoire ne peuvent lui donner complètement raison à moyenne échéance, il est difficile de ne pas saluer son optimisme. Sa thèse ne peut être véritablement réfutée aujourd'hui, quelques doutes qu'elle puisse faire naître. Comme il l'indiquait, il n'y a pas de risque de conflit mondial évident, en revanche d'autres formes de conflits qu'il avait prévues se sont développées.

Malgré les échecs des révolutions arabes et des mouvements de contestation en Chine, il n'est pas possible de prévoir les effets à long terme de l'aspiration à plus de liberté et de démocratie dans les vastes parties du monde qui ne les pratiquent pas.

Il est utile de rappeler que l'Histoire est faite par les hommes, leurs décisions, leurs choix en fonction de leurs croyances, de leurs valeurs, de leurs cultures, en-deçà et au-delà de tout déterminisme. Il appartient au monde occidental de continuer à défendre les siennes propres, certainement sans prétendre les imposer par une nouvelle forme d'impérialisme, mais sans céder non plus à la mode de la repentance, ni à un pessimisme démobilisateur. Fukuyama a donc le mérite de replacer au premier plan des réflexions géopolitiques les causes idéologiques, psychologiques et culturelles, ainsi que le faisait remarquer Jean-François Revel dès 1989.

Le président Buti posait la question : « À quoi sert l'Histoire ? ». En acceptant la définition hégélienne de l'Histoire, et au vu de la thèse de Fukuyama, il serait sans doute possible de répondre : « Elle peut servir à faire de la philosophie politique et à justifier un projet géopolitique ».

La tradition philosophique idéaliste, à laquelle Fukuyama se rattache, veut penser le monde sur un modèle qui dépasse les considérations purement économiques et techniques. Il met en avant le *thymos*, comme élément actif de l'Histoire. Ce dernier représente le désir de reconnaissance de l'individu. Il développera véritablement ce thème dans son essai de 1992. Il y aborde de façon critique nombre de questions qui se posent en démocratie et semble parfois douter de son modèle, sinon de sa thèse, au vu des interrogations qu'il soulève lui-même.

NICOLAS DE STAËL, UN SÉJOUR SUR LA CÔTE VAROISE

Claire JONCHERAY

Quelques expositions récentes ont montré l'apport de la lumière du Sud¹ à l'œuvre dans la peinture de Nicolas de Staël. S'il était déjà allé sur les bords de la Méditerranée, notamment au Maroc en 1938 ou à Nice dans les années quarante, le séjour de 1952 sur la côte varoise est un moment clé dans son cheminement artistique. Nous voudrions démontrer comment ce séjour dans le Var, à Bormes-les-Mimosas et au Lavandou, va l'aider à renouveler complètement sa palette. La correspondance de Nicolas de Staël, ses carnets de dessin et les œuvres de cette période nous guident dans cette recherche².

Rappelons d'abord quelques notions essentielles de l'art de Nicolas de Staël. Il fait ses études des Beaux-Arts à Bruxelles et à Paris³. D'après Anne de Staël, sa fille, « dès 1942, il peint ses premières toiles abstraites. Sur fond uni, gris, s'animent des ellipses, des formes de lasso, des grilles. Le dessin est posé sur la peinture »⁴. Son style est donc associé au nouveau courant abstrait qui balaye la France ; Jeanne Bucher, déjà galériste de Georges Kandinsky, suit son art de près et l'expose notamment aux États-Unis⁵. La touche de Nicolas de Staël est inimitable : il maçonne la toile avec une truelle et donne de la matérialité à la couleur. Son ami Roger van Gindertael utilise le terme de « substance animée »⁶. Les carrés de couleurs superposés permettent de faire remonter les couches inférieures sous-jacentes et de donner une profondeur au tableau.

L'année 1952 change tout et rend le style de Nicolas de Staël inclassable. La série des footballeurs dans laquelle figuratif et abstrait cessent de s'opposer, donne un nouveau souffle parfois mal compris à son œuvre. D'après Daniel Dobbels, l'année 1952 est riche en créations et elle fait naître plus de 240 tableaux⁷. L'œuvre de Nicolas de Staël prend un autre tournant avec la réalisation de plusieurs paysages, en Île-de-France et en Normandie. Il travaille l'espace des toiles en bandes colorées dont la composition *Les Toits* en est un exemple⁸. Il réussit à saisir la sensation du moment et l'essence même du lieu avec une structuration géométrique. Un ciel lissé, écrasant et menaçant, virant du blanc au gris, appuie de sa masse le tiers restant du tableau pétri de formes géométriques emboîtées qui se répondent par des couches sous-jacentes de couleur et ressemblent à une forêt de tôle et de cheminée. En enchevêtrement au premier plan, un mélange et un foisonnement qui montre la petitesse de la vie face aux éléments. Le match France-Suède au Parc des Princes, le 26 mars 1952, change la donne : la série des *Footballeurs*⁹ est traitée avec de vives couleurs et la stylisation des personnages apporte du mouvement et de la spontanéité. Dans le monde artistique de l'époque, le traitement de sujet figuratif par une technique née de l'abstraction a été une source de scandale. Nicolas de Staël répond ainsi : « Je n'oppose pas

1 Deux expositions sur Nicolas de Staël ont posé le problème de la lumière et de la couleur. Il s'agit de « Nicolas de Staël, lumières du Nord-lumières du Sud » au Muma du Havre de juin à novembre 2014 et de « Nicolas de Staël en Provence » au centre d'art de l'Hôtel de Caumont à Aix-en-Provence d'avril à septembre 2018.

2 Notre étude se fonde sur trois ouvrages principaux : *Correspondance (1951-1954)* de René Char et Nicolas de Staël, Paris : Éditions des Busclats, 2010 ; *Nicolas de Staël*, catalogue raisonné de l'œuvre peint, Françoise de Staël, Paris : Éditions Ides et Calendes, 1997. Les références des numéros des œuvres et des lettres, sauf mention contraire, proviennent de cet ouvrage.

3 Natif de Saint-Petersbourg en 1914, Nicolas de Staël suit sa famille en Pologne puis vit Belgique après la mort de ses parents. Il voyage beaucoup et s'enrichit des différentes œuvres qu'ils découvrent en Espagne, en Italie et au Maroc. Pour une biographie de Nicolas de Staël : cf. Greilsamer, Laurent. *Le Prince foudroyé : la vie de Nicolas de Staël*, Paris : Fayard, 1998 ou Marie du Bouchet, *Nicolas de Staël : une illumination sans précédent*, Paris : Gallimard, 2003.

4 STAËL Anne de et CHAR Marie-Claude, *Staël : du trait à la couleur*. Paris : Imprimerie nationale, 2001 ; STAËL Anne de et TUDAL Antoine. *Nicolas de Staël dans son atelier*. Neuchâtel : Ides et Calendes, 2003.

5 Jeanne Bucher : *une galerie d'avant-garde, 1925-1946* ; de Max Ernest à de Staël exposition organisée par les musées et l'université de Strasbourg, à l'Ancienne Douane, du 11 juin au 11 septembre 1994, catalogue sous la dir. de Derouet Christian et Lezni Nadine. Genève : Skira, 1994.

6 Cf. <http://mediation.centrepompidou.fr/education/ressources/ENS-DESTAEL/ENS-destael.html#reve> (consulté le 12/12/2020 à 14h50). L'utilisation de la peinture à l'huile qui est majoritaire dans l'œuvre de Nicolas de Staël rend plus aisé ce travail sur la matière.

7 Les années 1952-1953 correspondent à la période durant laquelle Nicolas de Staël a effectué le plus grand « renouvellement continu » selon l'expression de Daniel Dobbels (*Staël*. Paris : Hazan, 1994).

8 Le tableau monumental (200 x 150 cm) intitulé *Les Toits* est un don de l'artiste à l'État en 1952 (Musée d'art moderne du Centre Pompidou, n° d'inventaire : AM 3159 P). cf. <https://gboittelle.files.wordpress.com/2011/06/de-stael-11.pdf> (consulté le 12/12/2020 à 14h55).

9 Voir notamment le musée des Beaux-Arts de Dijon.

la peinture abstraite à la peinture figurative. Une peinture devrait être à la fois abstraite et figurative. Abstraite en tant que mur, figurative en tant que représentation d'un espace¹⁰ ».

Quelques mois après avoir connu un succès certain auprès des galéristes notamment avec la série des footballeurs, Nicolas de Staël va se reposer un mois sur la côte varoise. Le séjour à Bormes-les-Mimosas et au Lavandou, en mai-juin 1952, lui permet de renouveler l'agencement des couleurs sur ses toiles. Le but de ce séjour est d'abord pour Nicolas de Staël de connaître un peu de repos : « Je suis mort de fatigue et compte faire l'impossible pour dormir au soleil quinze jours, trois semaines » (lettre à Théodore Schempp, Paris, 17 mai 1952). Il est logé à Bormes par Suzanne Lambert (épouse de Gabriel Frémont), une peintre surtout connue pour ses paysages à l'atmosphère poétique. Elle a beaucoup voyagé après la mort de son fils lors de la première guerre mondiale et elle a fondé notamment l'école des Beaux-Arts de Tananarive à Madagascar¹¹. Il y retrouve Colette Dreyfus et sa famille, comme en témoigne une photographie prise lors d'une discussion dans le jardin. Il devait la connaître depuis son séjour à Nice pendant l'occupation. En effet, Colette Pons-Dreyfus s'occupait de la galerie d'art Romanin de Jean Moulin¹² qui servait de couverture au délégué du général de Gaulle auprès de la Résistance intérieure.



La maison appelée Le mas du couvent où séjourna Nicolas de Staël à Bormes © Claire Joncheray

Parmi les croquis de travail, il reste des esquisses de plage réalisées au stylo-feutre sur papier présentant des parasols et des personnages stylisés par des formes géométriques¹³. Parmi les tableautins réalisés au Lavandou, la quantité identifiée dans le catalogue raisonné ne correspond pas vraiment à celle que Nicolas de Staël cite

¹⁰ Propos recueillis par Julien Alvard, Léon Degand, et Roger van Gindertael et commentés dans Jakobi Marianne. « Abstraction et figuration dans les années 1950 : Nicolas de Staël et Jean Dubuffet ou comment représenter le réel ». In : *Ligeia*. vol. 89-92, n°1, 2009. Pages 100-107.

¹¹ Dans la lettre à Pierre Granville écrite à Bormes le 4 juin 1952, Nicolas de Staël donne son adresse « le mas du Couvent à Bormes », qui se trouvait dans la montée du Paradis.

¹² Un interview de Colette Pons-Dreyfus est disponible à l'adresse (consultée le 12/1/2020 à 14h50) : https://www.lemonde.fr/disparitions/article/2007/07/06/colette-pons-dreyfus_932449_3382.html. Sur le lien entre Jean Moulin et le monde de l'art, il est possible de consulter le site : <http://itineraire-jean-moulin.fr/expo/6> (consulté el 12/12/2020 à 14h50) et le livre Yagil Limore. *Au nom de l'art, 1933-1945 : Exils, solidarités et engagements*. Paris : Fayard, 2015.

¹³ Les esquisses sont cataloguées du n°500 à 503, p.214 du *Catalogue raisonné des œuvres sur papier*, édité par Staël Françoise de. Paris : Ides et calendes, 2013.

dans une de ses lettres : « Je suis en pleine forme et rapporte quatre-vingt-dix petites surfaces peintes comme c'est venu, ne dépassant pas 52 x 40 » écrit-il à la fin de son séjour à Jacques Dubourg. On peut identifier le n°473 du catalogue raisonné, en huile sur carton, peint sur le motif et présent dans la collection privée de Jeanne Bucher. Il représente des parasols alternant des couleurs rouges, bleues et blanches dans des formes différentes. Beaucoup de tableaux par la suite s'inspirent de ces couleurs et de ces formes issues du travail sur les croquis et les petits formats du Lavandou. Ce sont des œuvres reprises en atelier à Paris. On peut citer un autre exemple avec le n°478, qui présente des bandes horizontales du plus pâle en bas vers le plus foncé en haut, alternant des bandes lisses et des bandes construites par des masses de couleurs dans les bleus, blanc et rosé. Une silhouette en rouge brise la géométrie simple de l'horizontalité et apporte une touche de contemplation à cet ensemble. Ce petit tableau (12 x 18 cm) est signé au revers pour Harry Brooks¹⁴.

La chaleur semble éprouvante pour Nicolas de Staël pendant son séjour. En effet, il écrit : « Dans le jardin des oliviers embaumé de romarin, mais les rats sont là tout proches, deux cactus disparates et je ne rêve pas du tout » (lettre à Jacques Dubourg, Bormes, le 7 juin 1952). De plus, « Je continue les marines à ciel ouvert par 40° de chaleur » (lettre à Denys Sutton, Bormes) et « Françoise et les mûmes rôissent comme frites à la foire » (lettre à Pierre Granville, Bormes, le 4 juin 1952). La contrepartie de la chaleur, c'est la lumière et le soleil. Nicolas de Staël semble frappé par cette lumière, même s'il connaît déjà la Méditerranée : « La lumière est tout simplement fulgurante, bien plus que je ne m'en souvenais. Je vous ferai des choses de mer, de plage, en menant l'éclat jusqu'au bout si tout va bien, et des choses d'ombres nocturnes » (lettre à Jacques Dubourg, Le Lavandou, 31 mai 1952). En effet, dans une autre lettre, nous comprenons que « [...] si la main s'y prête, je ferai une bonne tapée d'études de chairs d'or et de diamants au soleil plein. C'est tout-à-fait étonnant ce qui se passe ici dans le style moche baigné d'éclat inoubliable, mais que veux-tu le Soleil c'est toujours comme cela, il fera des dentelles rares avec n'importe quelle serpillière, il suffit d'un peu de bleu et beaucoup de blanc » (lettre à Pierre Granville, Bormes, le 4 juin 1952).

Une nouvelle façon de voir les couleurs naît de cette confrontation du peintre avec la lumière de juin 1952 sur la côte varoise. De ses échanges épistolaires avec René Char, son ami Provençal, poète et résistant -, apparaît un nouveau concept, le « cassé bleu ». « Que voulez-vous, à force de flamber sa rétine sur le « cassé-bleu » comme dit Char, on finit par voir la mer en rouge et le sable violet, il n'y a qu'à couvrir et vite » (lettre à Jacques Dubourg, Le Lavandou, juin 1952). Ainsi, même si des bandes horizontales respectent encore l'idée du paysage, il n'est plus possible de différencier ciel, terre et mer. Dans le tableau intitulé *Méditerranée* et réalisé à Paris (huile sur toile 65 x 81 cm, n°491-1997 du catalogue raisonné) ou encore dans *Paysage du Lavandou* (huile sur toile de 65 x 81 cm, n°490-1997) peint également à Paris, le bleu et le rouge se répondent en couvrant la toile de bandes qui permettent au regard de passer d'un côté à l'autre. Dans le paysage du Lavandou, il semble que les trois barres verticales rouges sur la gauche répondent aux temples grecs stylisés de la Sicile. Il y a en effet un aspect commun à la Méditerranée auquel Nicolas de Staël est sensible.



Nice de Nicolas de Staël, 1954 (huile sur toile 73,3 x 93,3 cm)
© Cathy Carver - Hirshhorn Museum and Sculpture Garden

Il s'agit de cet aspect brut et antique. Une certaine envie de revenir à des formes brutes et pures se retrouvent dans sa réflexion sur l'art lors de son séjour sur la côte varoise : ainsi à Denys Sutton il écrit à la fin du mois de juin : « Je voudrais bien sculpter quelques marbres et pierres noires. C'est surtout à cela que la Méditerranée engage car vous savez, personne n'a fait jusqu'à présent à part les Byzantins une peintures méditerranéenne... ». Ainsi deux blocs sculptés (composition I n°504 du catalogue et sculpture n°505) datent de 1952, à son retour du Lavandou. Il utilise la taille directe avec son ami le sculpteur Sesostris Vitullo. Il travaille le granit et le marbre. « Cette violence à l'état pur » qu'impose le contraste de la lumière (lettre à Jacques Dubourg, 7 juin 1952)

¹⁴ Cette huile sur panneau a été vendue dans une vente aux enchères le dimanche 15 avril 2012 par Versailles enchères SARL. Elle correspondait au lot 81, provenant de la collection Harry A. Brooks de New-York : <http://www.alaintruong.com/archives/2012/04/10/23978308.html> (consulté le 12/12/2020 à 14h50).

aura comme conséquence d'harmoniser les toiles de Nicolas de Staël avec des couleurs fortes comme *Ciel rouge* réalisé à Paris en 1952 (130 x 162 cm) ou *Figures au bord de la mer* (huile sur toile, 161,5 x 129,5 cm, Collection Kunstsammlung Nordrhein-Westfalen, Düsseldorf) pour lesquelles le rouge domine dans une chaleur écrasante et sous un aspect contemplatif dans l'immobilité du temps. La Méditerranée offre ainsi un autre aspect : la méditation et la contemplation face aux spectacles des civilisations qui se succèdent sous un soleil perçu comme immuable et primitif. Le tableau *Le Lavandou (bord de mer)* (huile sur toile marouflée sur bois, 195 x 97 cm, peint à Paris, n°488-1997, don M. et M^{me} Jacques Dubourg, 1959. MNAM - Centre Pompidou) plaque des personnages à genoux au premier plan pris entre horizontalité et verticalité, transcendés par la colonne bleu foncé au centre du tableau qui se développe définitivement vers le haut. Enfin, les tableaux du Lavandou constituent une source d'inspiration pour Nicolas de Staël dans les couleurs et les formes : l'œuvre intitulée *Nice*¹⁵ (peinte en 1953 à Paris et conservée à l'Hirshhorn Museum and Sculpture Garden, Smithsonian Institution, Washington DC) est un emprunt démultiplié sur grand format d'un petit tableau de 24 x 19 cm intitulé *Le Lavandou* représentant deux chaises bleues travaillées en matérialité rugueuse devant un ensemble rose, blanc et vert dont se distinguent une rambarde et un volet. Ces lignes de rambarde de trois carrés prolongés par trois traits verts forment le nouveau tableau intitulé *Nice* où l'interprétation est vaste, donnant lieu à une vaste interprétation allant de la composition musicale à l'envolée poétique.



Les chaises de Nicolas de Staël, 1952 (huile sur toile 24 x 19 cm)
© Jean-Louis Losi - collection particulière

Après ce séjour varois, Nicolas de Staël voyage beaucoup. Il enrichit continuellement son œuvre de formes et de couleurs. Il cherche à rendre son art plus léger. Il est tourmenté par son art et par ses passions personnelles¹⁶.

¹⁵ *Nicolas de Staël en Provence, exposition à Aix-en-Provence Hôtel de Caumont Centre d'art*, sous la direction de du Bouchet Marie et de Staël Gustave de. Vanves-Paris : Hazan-Culturespaces, 2018. Pages 192-193.

¹⁶ Il séjourne seul à Antibes en 1954, promenade Amiral de Grasse, et se suicide le 16 mars 1955. Ses dernières œuvres dont le *Concert*

Une phrase résume bien le changement qu'a été le séjour à Bormes et au Lavandou dans l'œuvre de Nicolas de Staël : « Le « cassé-bleu », c'est absolument merveilleux, au bout d'un moment la mer est rouge, le ciel jaune et les sables violets, et puis cela revient à la carte postale de bazar, mais ce bazar-là et cette carte, je veux bien m'en imprégner jusqu'au jour de ma mort. Sans blague, c'est unique René. Il y a tout là. Après on est différent » (lettre du 23 juin 1952 à René Char). En effet, après ce séjour, cette lumière, ce renouvellement des couleurs, des formes et des sensations, l'œuvre de Nicolas de Staël sera complètement transformée. C'est grâce à ce renouveau pictural et le foisonnement de sa recherche que la matérialité de la peinture s'allège et que se renforce la poésie du temps présent comme accomplissement de son destin.

L'ODYSSÉE DE *L'EREBUS* ET DU *TERROR*

Gérard GACHOT

A la fin de l'été 2016, tombait une nouvelle que personne n'espérait plus : le 13 septembre on avait retrouvé par 24 mètres de fond l'épave du HMS *Terror*, le second navire de l'expédition John Franklin, perdue en 1846 dans les glaces de l'Arctique lors de sa quête du fameux passage du nord-ouest. L'autre navire, HMS *Erebus*¹, avait été retrouvé deux années auparavant. La recherche des membres de cette expédition mythique des années victoriennes et de ses deux navires aura mobilisé les énergies pendant plus d'un siècle et demi. Mais les nombreuses expéditions qui participeront à cette recherche auront permis, outre le fait de confirmer l'existence du passage, de réaliser la cartographie de plusieurs milliers de km de côtes jusque là inconnues.

Premières expéditions

Les deux navires sont des bombardes de la Royal Navy, qui ont la particularité d'avoir une coque renforcée pour résister aux tirs de mortier depuis la terre, puisqu'elles ont pour vocation de s'en approcher pour bombarder les côtes. Elles sont donc parfaitement adaptées à une navigation polaire et à la rencontre avec le pack². HMS *Erebus*, de la classe *Hecla* construit en 1826, jauge 380 tonnes et HMS *Terror*, de la classe *Vesuvius* construit en 1813, 330 tonnes.

Les deux navires vont participer quatre années durant, entre 1839 et 1843, à l'expédition commandée par James Clark Ross qui avait pour mission de mener en Antarctique des recherches sur le magnétisme et de localiser le pôle sud magnétique. Il n'y parviendra pas et la recherche sera reprise quelques années plus tard par l'expédition Nimrod (1907-1909) d'Ernest Shackleton. L'expédition Ross ramènera cependant des données océanographiques importantes et une remarquable collection de spécimens botaniques et ornithologiques. C'est à l'occasion de cette mission que sera confirmée l'existence d'un continent antarctique et que sera découverte l'île de Ross avec ses deux volcans, qui seront baptisés Erebus et Terror. L'expédition Ross sera le dernier grand voyage d'exploration fait entièrement à la voile.

Le passage du nord-ouest

Ce passage, qui offre plusieurs routes maritimes utilisables pendant l'été arctique – et de plus en plus tôt et plus longtemps en raison du réchauffement climatique –, permet de relier l'océan Atlantique à l'océan Pacifique en passant à travers les îles du nord canadien et la mer de Beaufort pour atteindre le détroit de Béring. Il permet, par exemple, de raccourcir de quelques 4 000 milles nautiques le trajet New York – Yokohama. La recherche du passage va durer près de 500 ans et ils furent nombreux, britanniques pour la plupart, à tenter sans succès l'aventure au XVII^e et XVIII^e siècle. Ce sera finalement le norvégien Roald Admundsen qui parviendra à franchir le passage en 1905.

¹ Nom latin d'Erèbe, déesse grecque des ténèbres et de l'obscurité des Enfers, née du Chaos.

² Masse de blocs de glace flottants, détachés de la banquise et soudés ou non entre eux (de l'anglais pack of ice = agglomérat de glace).



Aujourd'hui le trafic maritime dans la zone reste encore peu important, en raison notamment de la faiblesse des fonds (moins de 15 m à certains endroits) et de la nécessité – coûteuse – de recourir parfois à un brise-glaces.

Sir John Franklin

Engagé dans la Royal Navy en 1800 à l'âge de 14 ans, John Franklin participe de 1801 à 1803 à une expédition conduite par son oncle Matthew Flinders le long des côtes australiennes et développe son intérêt pour les sciences naturelles. Officier de marine, il participe, sous les ordres de l'amiral Nelson, aux batailles de Copenhague (1801) et Trafalgar (1805). En 1818, au commandement du baleinier *Trent*, il prend part à l'expédition menée par David Buchan, qui a pour mission de chercher un passage au nord-ouest du Spitzberg norvégien, sans succès. Il est ensuite chargé en 1820-1821 de cartographier les côtes nord du continent américain. Il dirige une deuxième expédition en Arctique entre 1825 et 1827, qui le conduira de l'embouchure du fleuve Mackenzie jusqu'en Alaska. Promu capitaine de vaisseau et membre de la Société Royale, sa carrière connaît un tournant et il est nommé lieutenant-gouverneur de la colonie pénitentiaire de Van Diemen (Tasmanie) de 1836 à 1843.

De retour en Grande-Bretagne, grâce à l'aide de ses amis explorateurs, il obtient de l'Amirauté britannique, en février 1845, le commandement d'une expédition chargée d'explorer le fameux passage du nord-ouest et de recueillir des données magnétiques. Il a 59 ans.

Les préparatifs

Équipages

Le commandement de l'expédition est confié, comme on vient de le voir, à John Franklin le 7 février 1845, après que William Edward Parry et James Clark Ross aient décliné l'offre, et que James Fitzjames n'ait pas été retenu par l'Amirauté. Sir John Barrow, lui-même explorateur, deuxième secrétaire de l'Amirauté et membre de la Royal Society, prendra la décision du choix de Franklin, malgré son âge et une santé délicate, en raison de sa grande expérience des missions polaires.

Le capitaine de vaisseau Francis Crozier (50 ans) est désigné comme second de l'expédition et on lui confie HMS *Terror*, qu'il commandait déjà lors de l'expédition polaire antarctique de James Ross entre 1839 et 1843. C'est un excellent marin, vétéran expérimenté des régions polaires.

Le capitaine de frégate James Fitzjames (32 ans) est nommé au commandement de HMS *Erebus*, sous les ordres directs de Franklin. Après que sa candidature comme chef de l'expédition, soutenue par Sir John Barrow³, ait été rejetée en raison de son jeune âge et de son manque d'expérience des régions polaires.

La majorité des 134 membres de l'équipage est anglaise, mais parmi eux ceux qui ont déjà vécu une expérience arctique sont peu nombreux. Outre Franklin et Crozier, seuls 4 autres des 18 officiers de l'expédition ont déjà navigué dans un environnement polaire. Les deux glaciologues (*ice masters*) de l'expédition, James Reid et Thomas Blanky, sont des vétérans de l'Arctique, le dernier étant ami de longue date de Crozier.

Matériels

Les deux navires, dont on a vu qu'ils disposaient à la construction d'une coque renforcée, sont chacun équipé d'une machine à vapeur de 25 chevaux chauffée au charbon qui actionne une hélice à vis d'Archimède amovible. L'*Erebus* reçoit celle d'une locomotive de la ligne Londres-Greenwich, le *Terror* celle d'une machine de la ligne Londres-Birmingham, ce qui leur permet d'atteindre sans voile et par mer calme une vitesse de 4 nœuds. La réserve de charbon embarquée doit permettre douze jours de navigation au moteur.

Les coques reçoivent un renfort complémentaire constitué de poutres et de plaques de fer, et un système de chauffage à la vapeur est installé pour faire face aux températures négatives extrêmes, qui peuvent atteindre -35°C . L'étrave, renforcée par un bloc de bois en guise de figure de proue, fait de plus de 2 mètres d'épaisseur. Les navires embarquent environ trois ans de conserves alimentaires. Les 8 000 boîtes de conserve sont réalisées dans l'urgence et mal soudées au plomb, comme il sera plus tard vérifié.

L'expédition

Les deux navires appareillent de Greenhithe, sur l'estuaire de la Tamise, le 19 mai 1845. Ils progressent ensuite jusqu'aux îles Orcades avant d'affronter un Atlantique nord tempétueux. Ils font une dernière escale sur la côte ouest du Groenland, en baie de Disko, où 5 hommes libérés de leurs obligations sont débarqués, réduisant l'équipage à 129, et les derniers courriers sont déposés. L'expédition est aperçue une dernière fois par deux baleiniers à la fin du mois de juillet en baie de Baffin.

La suite de l'expédition a pu être reconstituée au fur et à mesure des recherches. L'hiver 1845-1846 se passe sur l'île de Beechey, puis les deux navires font route au sud par le détroit de Peel vers l'île du Roi-Guillaume, à proximité de laquelle ils resteront bloqués dans les glaces à partir de septembre 1846 et passeront les deux hivers 1846-1847 et 1847-1848. Les navires n'auraient plus été en état de naviguer.



Route suivie par Franklin depuis la baie de Baffin, vers l'île Beechey, le détroit de Peel et l'île du Roi Guillaume.

³ John Barrow est connu en France pour avoir proposé l'île de Sainte-Hélène comme lieu d'exil pour Napoléon I^{er} et pour avoir remis en cause la véracité du voyage de René Caillié à Tombouctou en 1828.

Franklin décède le 11 juin 1847 et Crozier lui succède à la tête de l'expédition. Neuf officiers et quinze hommes sont déjà morts. Ces détails sont contenus dans un message, daté du 25 avril 1848, laissé dans un cairn sur l'île du Roi-Guillaume. L'équipage prévoit de partir à pied le lendemain vers le sud et l'embouchure de la Back River (en baie de la Reine-Maud, Nunavut).



Erebus et Terror dans le pack.

Les recherches au XIX^e siècle

Après deux années sans nouvelles, sous la pression du Parlement et de l'épouse de John Franklin, Lady Jane ⁴, l'Amirauté britannique dépêche à l'été 1848 trois expéditions, l'une par voie terrestre avec John Rae le long du fleuve Mackenzie, et deux par voie maritime, l'une conduite par James Ross par le détroit de Lancaster au Canada et l'autre, en partant du côté Pacifique, menée par Henry Kellett. Ces trois tentatives se soldent par un échec.



L'Arctique canadien.

⁴ Elle se battra sans relâche pour que les gouvernements britannique et américain organisent des recherches. Elle financera elle-même sept de la trentaine d'expéditions qui seront organisées et sera à l'origine de l'installation d'une statue de bronze de Sir John à Londres, place Waterloo.

À l'automne 1850, une expédition commandée par Richard Collison à bord d'HMS *Enterprise* et Robert McClure à bord d'HMS *Investigator* se rend dans le détroit de Béring et une autre, plus à l'est, menée par le chasseur de baleines William Penny, se joint à la quête, sans aucun résultat concret. La Compagnie de la Baie d'Hudson financera également plusieurs expéditions à la même époque, là encore sans succès.

Les premiers signes tangibles sont trouvés en août 1850 par une expédition britannique qui découvre les traces du premier campement d'hiver de l'expédition Franklin sur la côte nord de l'île de Beechey, ainsi que les tombes de trois marins décédés les premiers mois de 1846.

En 1852, l'Amirauté envoie sa plus grande expédition, sous les ordres de Sir Edward Belcher, car, outre son souci de rechercher l'expédition Franklin, elle est sans nouvelles de McClure et Collinson. Belcher rentre en Angleterre en 1854, il a réussi à sauver McClure qui a dû abandonner l'*Investigator*, mais toujours rien sur Franklin.

À la suite de ces échecs successifs, l'Amirauté déclare officiellement le 31 mars 1854 que l'équipage des deux navires est disparu en service et que les salaires seront reversés aux familles.

Au printemps 1854, John Rae, qui commande une quatrième expédition financée par la Compagnie de la Baie d'Hudson, établit le contact avec des Inuits qui possèdent des objets ayant appartenu à l'expédition Franklin et qui racontent l'histoire d'un groupe d'hommes blancs qui seraient morts de faim à l'embouchure d'une rivière que Rae identifie comme la Back River.

Le temps passe et l'Angleterre doit se concentrer sur la guerre de Crimée (1853-1856), mais Lady Jane ne baisse pas les bras et, en 1857, elle arme à ses frais le yacht *Fox*, dont elle confie le commandement à l'irlandais Francis Leopold McClintock, explorateur confirmé de l'Arctique canadien. Celui-ci atteint au printemps 1859 l'île du Roi-Guillaume qu'il parcourt à traineau. Là encore, des Inuits possèdent des artefacts ayant appartenu à l'expédition Franklin, mais surtout, le 5 mai 1859, son équipe découvre dans un cairn une boîte contenant deux messages laissés par Crozier et Fitzjames. Le premier, daté du 28 mai 1847, signale que tout va bien et explique l'hivernage sur la côte nord-ouest de l'île. Le second, du 25 avril 1848, rapporte la situation désespérée des deux navires pris dans les glaces, la mort de vingt-quatre membres de l'équipage dont celle de John Franklin le 11 juin 1847 et enfin la décision d'abandon des navires. Les 105 survivants prévoient de se diriger vers le sud en direction de la Back River.

C'est, à ce jour, la seule preuve écrite du sort de l'expédition.

Les recherches aux XX^e et XXI^e siècles

Les fouilles reprendront en 1981-1982 sur l'île du Roi-Guillaume, elles permettront, à l'examen des squelettes des membres de l'équipage, de confirmer les carences en vitamine C (scorbut), un niveau exceptionnellement élevé de plomb et des marques sur les os suggérant des actions de cannibalisme. Elles se poursuivront également en 1984-1986 sur l'île de Beechey et les squelettes des trois premières victimes.

En 1992-1993 les recherches vont s'orienter vers la localisation des deux épaves. Elles permettront de retrouver en juillet 2010 l'HMS *Investigator*, abandonné par McClure en 1853, dans les eaux peu profondes de Mercy Bay sur la côte nord de l'île de Banks. Mais ce ne sera finalement qu'en septembre 2014 que l'une des épaves est retrouvée à proximité des côtes de la Péninsule Adélaïde, à 80 km au sud de l'île du Roi-Guillaume, et identifiée comme étant l'*Erebus*. Ce sera enfin HMS *Terror* qui sera repéré et identifié le 13 septembre 2016 par 24 mètres de fond dans une baie au sud-ouest de l'île du Roi-Guillaume.



Hypothèses et conclusions

L'empoisonnement au plomb est un fait avéré, mais le niveau atteint dans les organismes suggère que les conserves ne sont pas seules en cause. Le système de désalinisation est aussi suspecté car il produisait de grandes quantités d'eau potable – à la fois pour l'équipage et pour l'alimentation des chaudières – à très forte teneur en plomb. Les décès auraient donc été provoqués par la combinaison du froid, de la faim, du scorbut et autres maladies (pneumonie et tuberculose notamment), le tout exacerbé par l'intoxication au plomb.

Un historien de Colombie britannique, David Woodman, qui a étudié en détail les différents témoignages des Inuits, a émis l'hypothèse que la majeure partie des équipages aurait pu regagner les navires, serait parvenue à appareiller de leur position initiale au nord de l'île du Roi-Guillaume et à naviguer vers le sud le long de la côte ouest, pour finalement se retrouver de nouveau bloqués l'un, le *Terror*, au sud de l'île, l'autre, l'*Erebus*, à une quarantaine de milles nautiques encore plus au sud. Et qu'ils auraient fini par sombrer sur place au début des années 1850.

Il reste sans aucun doute beaucoup d'interrogations qui attendent des réponses et l'exploration approfondie de l'épave du *Terror*, qui est posée à plat sur le fond dans un état remarquable de conservation, devrait permettre d'aller plus loin dans la connaissance du sort exact de l'expédition Franklin.

On en saura aussi peut-être plus sur l'éventuelle présence de femmes dans l'équipage, puisque parmi les corps retrouvés on a identifié quatre femmes, qui ont un ADN européen – ce qui exclut les Inuits. Le cas était, semble-t-il à l'époque, plus fréquent qu'on peut le croire au sein de la Royal Navy, où des femmes parvenaient à embarquer en se déguisant en hommes. On se rappellera les aventures de Mary Anne Talbot, qui servit à bord de deux vaisseaux de sa Gracieuse Majesté pendant les guerres napoléoniennes et ne fut démasquée qu'à la suite d'une blessure reçue au combat. Mais ceci est une autre histoire...

James Fitzjames (Capt. R.N.)
officer in charge of the expedition
on the 28th May 1847
at Beechey Island
Lat. 74° 43' 20" N Long. 92° 23' W
Having written in 1846 - 7 at Beechey Island
in Lat. 74° 43' 20" N Long. 92° 23' W after having
recrossed Wellington Channel to Lat. 77° and returned
by the West side of Cornwallis Island.
Commander
John Franklin commanding the Expedition
All well
 Whoever finds this paper is requested to forward it to the Secretary of
 the Admiralty, London, with a note of the time and place at which it was
 found: or, if more convenient, to deliver it for that purpose to the British
 Consul at the nearest Port.
 Quiconque trouvera ce papier est prié d'y marquer le temps et lieu où
 il l'aura trouvé, et de le faire parvenir au plutôt au Secrétaire de l'Amirauté
 Britannique à Londres.
 Cualquiera que hallare este Papel, se le suplica de enviarlo al Secretario
 del Almirantazgo, en Londres, con una nota del tiempo y del lugar en
 donde se halló.
 Een ieder die dit Papier vindt, wordt hiermede verzocht, om het
 zelve, ten spoedigste, te verzenden aan den Heer Minister van de
 Marine der Nederlanden, te Amsterdam, of wel aan den Secretaris der
 Britsche Admiraliteit, te Londen, en daar by te voegen eene Nota
 inhoudende de tyd en de plaats, waar dit Papier is gevonden geworden.
 FINDEREN af dette Papir ombedes, naar Leilighed gives, at sende
 samme til Admiralitets Secretairen i London, eller nærmeste Embedsmand
 i Danmark, Norge, eller Sverrig. Tiden og Stødet hvor dette er fundet
 ønskes venskabeligt paategnet.
 Wen diesen Zettel findet, wird er durch ersucht denselben an den
 Secretair des Admiralitets zu London, zu versenden, mit gefälliger Angabe
 welchen ort und zu welcher Zeit er gefunden worden ist.
Party consisting of 2 Officers and 6 men
left the ship on Monday 24th May 1847
John Franklin
John Fitzjames

Le premier message de Crozier et Fitzjames, daté du 28 mai 1847.

MOTS, EXPRESSIONS SCIENTIFIQUES ET PERSONNAGES DE LA Covid-19

Jacques LE VOT

Introduction

L'année 2020 restera dans les esprits et dans l'Histoire celle de la pandémie dont est responsable ce nano meurtrier qu'est le coronavirus SARS-CoV-2 équipé très rudimentairement de son brin d'ARN et de ses protéines d'attache « Spike ». Le choc de la pandémie a suscité un vocabulaire nouveau à prédominance scientifique, souvent inspiré des Anglo-Saxons, et réintroduit des mots oubliés ou peu usités. La langue s'est donc adaptée à la situation nouvelle, ce qui n'a pas manqué d'intéresser les linguistes, grammairiens, lexicographes, sociologues et bien entendu les personnels de santé, puisque ce nouveau langage² concernait leur domaine d'activité. Il en résulte de très nombreux travaux et communications rédigés en pleine crise concernant ces mots de la Covid³. Nous présentons ici un essai de lexique médical, certainement incomplet, relatif à cette période singulière auquel s'ajoutent les notices de quelques personnalités et de villes ou de régions ayant trait directement à la Covid. Nul doute qu'une telle tentative ne puisse être abordée de façon différente par les membres de l'académie et enrichie.

Lexique médical de la Covid-19

Application *Stop Covid* devenue ***Tous anti Covid*** - Application sur Smartphone. Appelée dans un premier temps *Stop Covid*, elle démarre laborieusement et se transforme pour devenir *Tous anti Covid*, accessible uniquement par volontariat⁴, qui permet d'obtenir des informations sur l'épidémie, de créer une attestation dérogatoire de déplacement électronique et de connaître si l'on a été en contact avec une personne contaminée. Ce dispositif de mise en garde d'une personne permet aussi aux autorités sanitaires de mieux apprécier l'extension de l'épidémie. Ces applications suscitent une extrême méfiance de la part des associations des droits de l'Homme.

Agueusie - Perte du sens du goût pour des périodes parfois longues, de l'ordre de quelques semaines voire de quelques mois. 30 % des patients atteints en souffriraient. C'est un « marqueur », avec l'anosmie, de la maladie Covid-19. Devant ces symptômes associés à un syndrome de type viral, on doit penser à une atteinte par le SARS-CoV-2 et réaliser un test PCR.

Anosmie - Perte de l'odorat. Fréquemment rencontrée dans la maladie Covid-19.

Asthénie - Un autre grand symptôme de la maladie. 31 à 63 % des patients en sont atteints.

Attestation de déplacement dérogatoire - Formulaire autorisant en période de confinement des sorties individuelles en dehors du domicile pour des motifs précis. D'abord établie sur formulaire papier, elle est devenue électronique et accessible sur Smartphone à partir de l'application *Tous anti Covid*. Elle devait être présentée à toute réquisition de la force publique. Son absence était passible d'une amende de 135 €. Elle n'est plus exigible en décembre 2020, sauf dans la plage du couvre-feu.

« **Barre** » **des 5 000 cas quotidiens** - Objectif maximum de nouveaux cas à ne pas dépasser au 15 décembre 2020. Cette limite fixée par les autorités sanitaires et le gouvernement pour le 15 décembre 2020 n'a malheureusement pas été atteinte.

1 Voir l'ouvrage d'Olivier Duhamel et de Laurent Bigorgne : *Les Mots du coronavirus*. Paris : Dalloz, 2020. Écouter « Les Mots du Covid » sur Binge Audio (accessible sur You tube) et bien d'autres sources notamment dans la presse régionale.

2 Qui a des allures de « novlangue » parfois !

3 Voir Poitou Pandémie de Covid-19 (2019) : les mots pour le vivre, les mots pour le dire - Enquête lexicale, contextuelle et diachronique. J. poitou.free.fr

4 10 millions de personnes l'auraient chargée !

Chloroquine - La chloroquine (ou chloroquinine) est un antipaludéen de la famille des aminoquinoléines (*Nivaquine*®). Elle est un dérivé de la quinine. L'hydroxychloroquine, connue sous le nom de *Plaquénil*®, est un antipaludéen de synthèse proche de la chloroquine. Cette thérapeutique est autorisée dans les maladies auto-immunes (lupus, polyarthrite rhumatoïde). Ses effets antiviraux sont réels mais difficiles à établir. Cependant, son utilisation a été tentée dans la Covid. Son promoteur est le professeur Didier Raoult, de Marseille. Les effets secondaires sont le plus souvent légers et transitoires mais ils peuvent être graves et la dose thérapeutique est proche du seuil de toxicité. Le surdosage induit notamment des troubles cardiovasculaires graves et potentiellement mortels⁵, ce qui explique que l'auto-traitement qui existait autrefois n'est plus recommandé. Le traitement de la Covid par l'hydroxychloroquine seule ou associée n'est plus autorisé.

Charles de Gaulle - Porte-avions de la Marine nationale. Contaminé par la Covid-19 en mars-avril 2020. 1 760 marins à bord. 1 046 positifs à la Covid, (59 %), 500 symptomatiques (28 %), 24 hospitalisations (2,8 %), 8 placés sous oxygène, 1 seul admis en réanimation. Pas de décès. Un navire, milieu clos, est un véritable incubateur biologique. Le porte-avions *USS Theodore Roosevelt* a connu une mésaventure semblable à celle du *Charles de Gaulle*. Le navire de croisière *Diamond Princess*, 3 600 personnes à bord, a compté 634 croisiéristes infectés dont 328 (58 %) étaient asymptomatiques. Malheureusement, 13 décès sont survenus chez des croisiéristes âgés, porteurs de comorbidités.

Clinique (signes cliniques) - La Covid se distingue du syndrome viral classique observable en saison hivernale par quelques particularités, notamment les troubles du goût et de l'odorat, l'intensité de l'asthénie, des céphalées et des troubles respiratoires sans compter d'autres symptômes digestifs, articulaires, neurologiques, des troubles vasculaires (embolies). Il est classique de distinguer des formes légères ou modérées (81 %), des formes sévères (14 %), des formes critiques (5 %). Les deux dernières présentations nécessitent une hospitalisation en service Covid ou en réanimation avec administration d'oxygène. Rappelons l'existence de formes asymptomatiques (environ 20 % des clusters).

Clusters ou foyers épidémiques⁵ - Ce mot « cluster » a fait florès et était répété inlassablement par les médias tout au long de l'épidémie. Il s'agit de foyers viraux touchant un groupe de personnes que les autorités surveillent et s'efforcent de contenir par des mesures d'isolement. Ils ont été très nombreux au cours de l'épidémie. Ils sont au nombre de 2 335 au 21 décembre dont 833 en Ehpad⁶.

Comité scientifique - Groupe de personnes réputées pour leurs connaissances en matière épidémiologique réunies à l'initiative du ministre de la Santé, Olivier Véran, pour lui fournir les données scientifiques destinées à orienter les décisions du gouvernement. Il est présidé par le professeur Defraissy, immunologiste. Les humoristes l'ont brocardé en disant que, pendant l'épidémie, il était le véritable président de la République !

Comorbidité - La comorbidité se « caractérise par l'existence d'une maladie principale dite « primaire » ou « index » associée à de multiples et spécifiques conditions cliniques⁷ ». Les comorbidités sont fréquentes dans les formes graves de Covid-19 (hypertension artérielle, obésité, diabète...).

Couvre-feu - Mesure administrative visant à interdire toute circulation et toute sortie en dehors du domicile au-delà d'une certaine heure. C'est une forme de confinement empêchant des rassemblements nocturnes festifs, sources de contaminations inter- humaines. Depuis le 15 décembre, le couvre-feu est imposé de 20 heures à 6 heures du matin.

Covid-19 - Le nouveau coronavirus est nommé SARS-CoV-2 (SARS pour « Syndrome Aigu Respiratoire Sévère » et CoV pour « COronaVirus »). Sa maladie a été nommée Covid-19 le 11 février 2020 par l'OMS pour signifier :

- « Co » signifie « corona »,
- « Vi » pour « virus »,
- « D » pour « disease » (« maladie » en anglais).

Le chiffre 19 indique l'année de son apparition : 2019. En France, le ministre de la Santé a indiqué que la Covid-19 serait reconnu comme maladie professionnelle pour tous les personnels soignants, quel que soit leur lieu d'exercice, en ville, à l'hôpital ou en Ehpad.

⁵ Proposé par le Comité d'enrichissement de la langue française.

⁶ Source Santé publique France décembre 2020

⁷ Agence nationale de santé publique et Dictionnaire médical de l'Académie de médecine

Covid - Une discussion s'est élevée sur le genre de ce mot. Finalement, l'Académie s'est prononcée sur le genre féminin : la Covid. Mais l'usage courant en fait un acronyme masculin : le Covid-19. Divorce entre le langage parlé désormais établi et l'avis académique...

Confinement - Mesure sanitaire ordonnée par les autorités visant à maintenir les gens à domicile pour supprimer les contacts et la circulation du virus. Le confinement complet entraîne l'arrêt de l'activité et de l'économie. Mais les activités dites « essentielles » sont exclues par évidente nécessité du confinement (santé, sécurité et survie des populations).

Croissance exponentielle - Dévoiement en langage courant de la stricte définition mathématique. Cette expression très utilisée par les médias voulait dire que l'épidémie progressait rapidement, voire était hors de contrôle.

Cytokines - Protéines du système immunitaire qui luttent contre l'agression virale ou bactérienne. Elles restent fixées sur le site de l'infection sauf en cas « d'orage cytokinique » où le processus s'emballe. Dans ce cas, les cytokines ne sont plus régulées. Elles quittent le site de l'inflammation pour diffuser dans l'organisme entier. Il s'agit d'une réponse immunitaire excessive, contemporaine du sepsis viral, qui conduit à un état de choc clinique avec chute de la tension artérielle, œdème pulmonaire, toxicité directe sur le cœur, coagulation intravasculaire disséminée et parfois à la mort. L'expression « orage cytokinique » a tenu la une des médias au cours de la première vague épidémique en France !

Déconfinement - Mesure administrative de retour à une vie sociale et économique normale, lorsque la situation sanitaire le permet.

Distanciation sociale - L'Académie française a donné, sur son site, (<http://www.academie-francaise.fr>) une excellente analyse de l'origine de cette expression. Elle considère ce syntagme comme une « extension de sens abusive » et aurait préféré « respect des distances de sécurité par exemple ». Concrètement cela consiste à se tenir à distance de son interlocuteur (1,5 à 2 mètres) pour éviter les contaminations par gouttelettes de salive. La « distanciation sociale » se heurte aux réalités du transport public. Ses résultats sont améliorés par le port du masque.

Ehpad - Établissements d'hébergement pour personnes âgées dépendantes. Font partie des établissements médico sociaux. La moyenne d'âge des résidents en fait des personnes fragiles, réceptives à toute contamination qui provient souvent de l'extérieur (soignants et visiteurs). Entre le 1^{er} mars 2020 et le 13 décembre, il y a eu 133 545 cas confirmés de Covid dans les établissements médico-sociaux et 25 752 décès. Les Ehpad étaient responsables de 115 654 cas confirmés et déploraient 25 263 morts, c'est-à-dire la quasi-totalité de la mortalité des établissements médico-sociaux. Le confinement sévère imposé aux Ehpad lors de première vague de l'épidémie (mars-avril) a conduit à des « syndromes de glissement » chez les résidents privés de tout contact familial. Ce syndrome se traduit par des troubles somatiques, anorexie, amaigrissement, des troubles du comportement, de la tristesse, voire de la dépression et un déclin cognitif réel.

Épidémie - Développement et propagation rapide d'une maladie contagieuse bactérienne ou virale. La pandémie a une extension mondiale, par exemple la grippe espagnole de 1918.

Épidémiologiste - Spécialiste médical ou de santé publique s'occupant des épidémies. On a beaucoup vu ces spécialistes autrefois discrets et peu connus dans les médias tout au long de la crise.

Équipement de protection individuelle (EPI) - Il s'agit des masques, gants, visières, blouses, combinaisons, utilisés par le personnel de santé pour éviter une contamination.

Évacuation sanitaire - Transport de malades atteints de la Covid des hôpitaux saturés vers des régions moins touchées. Peut se faire par voie routière, aérienne, ferroviaire ou même par voie maritime (entre la Corse et le continent par un bâtiment de la Marine nationale⁸). Les évacuations sanitaires ont été fréquemment utilisées lors de la première vague, fin mars 2020, et critiquées aussi pour le nombre de personnels qu'elles exigeaient.

8 Opération Résilience. PHA Tonnerre. Marine nationale.

Évangélistes - Un rassemblement religieux évangéliste à Mulhouse fin février (2 500 personnes) suivi d'une dispersion des fidèles dans la France aurait été à l'origine de l'épidémie dans le Grand Est et de nombreux « clusters » dans le reste du pays. Les rassemblements en un lieu fermé sont générateurs de contaminations interhumaines et ont été interdits. La sortie de confinement n'a desserré l'étau que partiellement puisque les salles de spectacles, les théâtres, les cinémas, les discothèques, les stades restent fermés. Seuls les lieux de culte ont obtenu une dérogation limitée à un certain nombre de personnes.

Gel hydroalcoolique - Solution antiseptique cutanée. Elle comporte quatre ingrédients dont 60 % d'alcool au moins, de l'eau distillée, du peroxyde d'hydrogène et du glycérol. Elle s'utilise par simple application suivie de frictions des mains. Son action virucide est directe. Le virus SARS-CoV-2 y est très sensible. Les autorités sanitaires recommandent son achat en pharmacie. Son usage est devenu habituel dans la vie courante et plus particulièrement à l'entrée de tous les commerces. Les gels hydroalcooliques ont manqué en début d'épidémie, suscitant des initiatives multiples de fabrication domestique ou artisanale.

Gestes barrières - Attitudes comportementales destinées à éviter la transmission du virus. Par exemple, abandon des embrassades, des poignées de mains, port du masque pour la population. On peut y associer les gestes d'hygiène comme le lavage fréquent des mains et les frictions par gels hydroalcooliques.

Jauge - Terme fréquemment utilisé par les autorités sanitaires pour définir les espaces accordés par personne pour supprimer les risques de contamination. Ainsi 8 m² dans certains commerces, une « jauge » de 30 personnes dans les églises... Ces « jauges » sont matérialisées au sol par des marques.

Immunité collective (immunité « grégaire » ou herd immunity des Anglo-Saxons) - Pourcentage de la population possédant des anticorps pour une affection donnée. Pour la Covid, ce taux doit atteindre 50 à 60 % de la population pour être protecteur. Peut être obtenu en laissant la maladie frapper la population (en Suède par exemple) ou par vaccination.

Indicateurs :

- Incidence de la maladie : nombre de nouveaux cas de Covid sur 100 000 habitants pendant une période de 7 jours. Au-delà de 50 nouveaux cas, on se trouve dans une zone de circulation active du virus (ZCA).
- Tension des services de réanimation : pourcentage des capacités hospitalières de réanimation utilisées par des malades Covid. Son calcul varie selon que l'on prend comme référence les lits initiaux (5 000) ou l'ensemble des lits de réanimation créés pour faire face à la pandémie, et selon que l'on considère uniquement les seuls malades en réanimation ou tous ceux présentant une forme clinique critique. Le problème ne se résume pas à une simple question de lits mais aussi à celle du personnel spécialisé nécessaire pour armer les services de réanimation.
- Nombre total de décès en France année 2020 par Covid : 62 573 dont 43 378 à l'hôpital pour 2 550 864 cas recensés.
- Nouveaux patients Covid admis en réanimation au cours des dernières 24 heures : chiffre. Santé publique France fournit les chiffres d'hospitalisation sur les 7 derniers jours soit 7 720 dont 1 096 en réanimation (au 21 décembre 2020).
- R effectif : nombre moyen de personnes qu'un sujet infecté peut contaminer. Cet indicateur qu'il est souhaitable de maintenir en dessous de 1 est publié le jeudi. Il est appelé aussi taux de reproduction du virus. Il s'obtient par recueils de données et modélisation mathématique. Si $R > 1$, l'épidémie progresse ; si $R < 1$ l'épidémie régresse.
- Taux d'incidence : nombre de personnes testées positives / 100 000 habitants. Il est fin décembre de 134,6.
- Taux de positivité : nombre de personnes testées positives / nombre total de personnes testées (mais qui n'ont pas été testées depuis 60 jours). Il était de 4,3 % dans le Var et de 5,2 % dans le pays début décembre. Les derniers chiffres donnent un pourcentage de 3,1 % (application *Tous anti Covid*).
- Cas positifs prélevés : nombre de nouveaux cas testés positifs enregistrés au jour du prélèvement. Renseigne sur la situation en temps réel et permet de recueillir les données et de les analyser.

Laboratoire Pfizer - Laboratoire pharmaceutique américain plus que centenaire. Géant de l'industrie pharmaceutique mondiale. Possède de nombreux produits phares dont le fameux « Viagra ». Placé au-devant de la scène mondiale pharmaceutique et désormais connu de tous grâce à la mise au point du vaccin anti-Covid à ARN en partenariat avec la Biotech BioNtech d'origine allemande. Ce vaccin est désormais validé par les grandes agences sanitaires et les grandes campagnes de vaccination ont commencé.

Laboratoire Moderna - Il s'agit d'une « start up » située à Cambridge (Massachusetts, USA). Elle a été fondée en 2011 et a acquis une compétence en virologie en travaillant sur des épidémies virales antérieures. Elle est à l'origine d'un vaccin à ARN messager. Pour l'anecdote, elle est dirigée par un chercheur français.

Masques - Protection du visage par une mince étoffe ou tissé. Les masques sont classés selon leur efficacité

- Type I : efficacité de filtration bactérienne > 95 % d'un aérosol de taille moyenne 3 µm.
- Type II : efficacité de filtration bactérienne > 98 % d'un aérosol de taille moyenne 3 µm.
- Type IIR : efficacité de filtration bactérienne > 98 % d'un aérosol de taille moyenne 3 µm et résistant aux éclaboussures.

Les masques FFP2 sont les plus efficaces. Le port du masque est cependant inconfortable sur des longues durées. Ils doivent être changés fréquemment (toutes les 4 heures pour un masque FFP2).

Des masques alternatifs de fabrication artisanale ont été produits en urgence lors de la première vague de Covid. Ils sont réputés moins efficaces mais ils sont lavables et réutilisables. Actuellement ils sont mis sur le marché après obtention de la norme CE.

Maladie de Kawasaki - Syndrome inflammatoire multi-systémique pédiatrique (PIMS) . C'est une vascularite qui peut être associée chez l'enfant à l'infection par le virus CoV-2. Fort heureusement, cette éventualité est très rare (287 cas observés depuis mars 2020, 66 % de ces cas étaient associés à la Covid-19).

Matrice de Santé publique - Outil permettant de calculer le risque sur la santé des populations en considérant le taux de circulation du virus.

OMS (Organisation mondiale de la santé) - Publie des bilans périodiques et des directives pour le contrôle de la pandémie.

Outil SI-DEP - Système de saisie en France des données épidémiologiques et notamment des résultats des tests.

Présentiel - S'utilise pour les activités nécessitant une présence physique, à l'inverse de distanciel, comme par exemple le télétravail ou l'assistance à distance à des conférences ou des cours.

Prévention - En santé publique, c'est l'ensemble des méthodes qui permettent d'éviter une maladie. Dans le cas de la Covid-19, la mesure la plus extrême est le confinement, ensuite viennent les gestes barrières, le port du masque et le respect des distances de sécurité. La culture de la prévention est plus avancée dans les pays anglo-saxons que dans le nôtre, où cependant des efforts récents sont notés.

Protection (par anticorps vaccinaux ou après maladie) - La durée de protection par les anticorps issus de l'immunité post-maladie ou post-vaccinale n'est pas encore déterminée statistiquement. Des travaux ont montré des taux d'anticorps protecteurs présents au-delà de 8 mois après maladie.

Quatorzaine - Période d'éviction pour les sujets malades remplaçant la quarantaine de jadis en matière de Covid. Actuellement remplacée par une éviction de 7 jours à partir du début clinique de la maladie (septaine), jugée suffisante pour éviter la contamination d'autres personnes. La quarantaine a une longue histoire notamment en matière maritime. Les navires revenant de zones d'infestation étaient immobilisés sur rade pendant 40 jours, les marins maintenus à bord jusqu'à ce que l'on soit sûr qu'aucune maladie infectieuse n'était à craindre. Le navire arborait un pavillon spécial signalant sa situation.

Réanimation - La réanimation est une spécialité médicale impliquée dans le diagnostic et la prise en charge de toutes les défaillances vitales. Elle nécessite une formation médicale spécifique et du personnel infirmier spécialisé. Chaque hôpital important possède un service de réanimation médicale et/ou chirurgicale. Il existe aussi des services de réanimation spécialisés dans les grands centres, cardiaques et pédiatriques. À un niveau moindre, les services de soins continus s'occupent des patients susceptibles de décompenser mais non soumis

à une ventilation mécanique. L'ouverture d'un service de réanimation fait l'objet d'un accord de l'Agence régionale de santé. (circulaire DHOS/SDO n° 2003-413 du 27 août 2003 relative aux établissements de santé publics et privés pratiquant la réanimation, les soins intensifs et la surveillance continue). On comptait en fin décembre 2018, 4 247 services de réanimation publics, 542 dans les établissements privés à but lucratif, 261 dans les établissements à but non lucratif. 382 services de réanimation pédiatriques étaient en place en France à cette époque. Les services de soins intensifs sont plus nombreux. Les services de réanimation ont joué un rôle majeur dans la Covid pour le traitement des formes critiques et leur taux de remplissage était surveillé attentivement et faisait partie des critères de classification de la situation sanitaire des départements. Pour faire face à des afflux issus de la deuxième vague, on avait annoncé l'extension des capacités de réanimation à 10 000 lits.

Réinfection - Après une infection par le SARS-CoV-2 dûment prouvée par un test PCR, la réinfection n'est admise qu'après une guérison affirmée par un test PCR négatif et un délai de 28 à 90 jours. La nouvelle maladie doit être prouvée par un test PCR positif. L'éventualité d'une réinfection doit être considérée comme très rare.

Remdesivir ou Veklury® - Antiviral fabriqué par la firme Gilead. Promédicament dont la forme active est nommé GS-441524. Action sur l'ARN polymérase du virus qui ralentit la production d'ARN viral intracellulaire. Espoir thérapeutique vite déçu et produit vendu excessivement cher. Selon l'OMS (avis du 20 novembre 2020), le Remdesivir « n'est pas conseillé pour les patients hospitalisés pour la Covid-19, quel que soit le degré de gravité de leur maladie, car il n'y a actuellement pas de preuve qu'il améliore la survie ni qu'il permette d'éviter d'être placé sous ventilation artificielle ». Notons que ce produit avait obtenu une autorisation temporaire d'utilisation (ATU) alors que l'Hydroxychloroquine ne l'avait pas obtenue, ce qui avait motivé une plainte du professeur Didier Raoult contre la décision de l'ANSM (Agence nationale de sécurité du médicament).

Répliques ou rechutes - L'exemple de la grippe espagnole, il y a un siècle, montre qu'une épidémie peut évoluer en plusieurs phases. En 1918, les premiers cas étaient apparus dans les tranchées et les camps américains au printemps 18. Le vrai pic s'étalait sur les mois d'août, septembre, octobre, novembre. L'épidémie se tassait ensuite. Un second pic fut noté en février mars 1919, puis un troisième, fin 1919, beaucoup plus faible. C'était une épidémie singulière par sa survenue à la fin du premier conflit mondial, le nombre global de victimes et le fort pourcentage de victimes jeunes. Des mesures sanitaires furent prises pour les armées. Ce ne le fut pas pour la population civile et la presse, encore sous le contrôle de la censure (Anastasie), s'efforçait d'être rassurante. Il n'y avait pas de thérapeutique spécifique. En France, le bilan estimatif s'établissait à plus de 300 000 morts dans la population civile et plus de 30 000 dans les armées.

Respirateurs artificiels - Machines utilisées dans les services de réanimation et lors des interventions chirurgicales destinées à ventiler mécaniquement un patient intubé et dans un coma artificiel. L'augmentation considérable du nombre des patients dans les services de réanimation au cours de la première vague de Covid a fait craindre un manque de disponibilité de ces machines. De nombreux industriels se sont alors lancés dans leur fabrication. Les principaux constructeurs connus sont les allemands *Draeger* et *Löwenstein*, le suédois *Götinge*, les américains *GE Healthcare* et *Medtronic* et le chinois *Mindray*.

Résilience - La définition du dictionnaire est la suivante : « Capacité d'un individu à supporter psychiquement les épreuves de la vie. Capacité qui lui permet de rebondir, de prendre un nouveau départ après un traumatisme ». C'est actuellement un mot très à la mode, mis en vedette par Boris Cyrulnik. Il s'applique aux individus mais aussi aux sociétés. Face à la Covid, notre société doit s'adapter, être résiliente. C'est aussi le nom que le président de la République a donné à l'opération de soutien assignée aux armées : « Opération résilience ». Globalement, il s'agissait de mettre à la disposition des populations civiles et de l'autorité administrative les moyens de l'Armée française lorsque ceux des autorités civiles sont jugés « indisponibles, inadaptés, inexistantes ou insuffisants ». Il y a eu de nombreux exemples en début de pandémie lorsque les services de réanimation du Grand Est ont été dépassés et qu'il a fallu faire des transferts de malades. Un quart des malades a été transféré par des moyens militaires. L'appel aux moyens militaires dans une situation dramatique est un signal psychologiquement fort adressé aux populations. Cependant, les moyens des armées et de son Service de santé sont limités. On a d'ailleurs vu que le montage d'un hôpital de campagne s'avérait difficile puisque l'on avait abandonné les hôpitaux en « shelters »⁹ et qu'il a fallu improviser en rassemblant des modules plus légers de chirurgie vitale utilisés lors des conflits extérieurs.

9 Mot anglo-saxon. Traduction « abri ». Il s'agissait de structures métalliques aux normes des conteneurs ISO, transportables par les moyens routiers, ferroviaires, maritimes et aériens. Chaque conteneur était un module hospitalier (accueil, radiologie, biologie, salles d'opérations, réanimation, hospitalisation, énergie, magasin). Ils se montaient rapidement sur sol aplani en se connectant les uns aux autres. Ils ont été remplacés par des structures légères sous tentes.

Risques et classification des départements - Répartition des départements en couleurs en fonction du nombre de cas de Covid, des capacités hospitalières, notamment en réanimation, et de la possibilité de dépistage. Ce code couleur a été utilisé dès la mise en place du déconfinement. Il évoluera au fil des mois. Sa charge symbolique (la couleur rouge des départements très atteints notamment) a suscité de nombreux commentaires.

Scanner - Appareil de radiologie bien connu de la population et des médecins, plus encore des radiologistes, puisque c'est leur outil de travail quotidien depuis les années 1980. Son apparition dans le domaine de la santé à cette époque relève du saut mutagène des techniques. Pour les professionnels, le scanner a bouleversé les conditions du diagnostic médical¹⁰. Les progrès ont été constants depuis lors suscitant une admiration profonde devant un appareil qui cumule les technologies classiques avec celles d'une informatique sans cesse plus performante. Le scanner fournit dans un temps très bref des informations corps entier, avec ou sans produit de contraste. Il s'est révélé l'outil de diagnostic et d'appréciation de l'évolution et des séquelles de la Covid au niveau bronchopulmonaire. Les sociétés spécialisées, dont la SFR (Société française de radiologie), ont fourni des guides de diagnostic et de codification des lésions à l'intention des radiologistes. Les lésions sont spécifiques de la Covid. Les anomalies scanographiques les plus couramment rencontrées sont des « opacités en verre dépoli ». Non systématisées, multifocales, bilatérales, et asymétriques à localisation sous-pleurale, à prédominance basale et postérieure. Le scanner prend donc sa place en cas de suspicion clinique avérée et aussi pour l'appréciation des séquelles. Le parcours d'accès au scanner est particulier, protégé. Les personnels sont en tenue de protection. Salle et appareils sont désinfectés après l'examen (protocole Covid).

Séroprévalence - Pourcentage de la population ayant été en contact avec le virus Covid-19 et ayant développé des anticorps à effets protecteurs.

Soignants - Ensemble des personnels au contact des malades et dont l'activité est vouée aux soins (médecins, infirmiers et infirmières, aides-soignants et soignantes, personnels de service hospitalier). Ils ont été qualifiés de héros du Covid. 51 médecins sont décédés de la Covid dont 45 libéraux¹¹. On a fait remarquer à juste titre la forte féminisation des personnels soignants de sorte que la mention héroïne(s) serait plus appropriée.

Taux de mortalité dû à la Covid - Il est estimé à moins de 1 % par les autorités de référence internationales, mais il est variable selon les régions du globe et les modalités de prise en charge des patients. Pour le premier pic de l'épidémie les chiffres proposés variaient de 0,05 % à Singapour pour 10,2 % à Mexico¹².

Télétravail - C'est la révélation de cette pandémie. Le télétravail a permis de faire coexister la garde des enfants, leur scolarisation et une activité de bureau au bénéfice de l'entreprise. Le télétravail évite aussi les déplacements et donc les risques de transmission du virus. Cette nouvelle manière d'exercer une activité professionnelle n'en finit pas d'être saluée et louée par tous les commentateurs. Elle fractionne radicalement le monde professionnel en deux catégories : ceux qui sont astreints à la présence et ceux qui peuvent télétravailler. Dans la première catégorie, on ne sera pas surpris de trouver les métiers les plus pénibles et les moins payés : caissières de supermarchés, éboueurs, artisans, agriculteurs, métiers de la santé dont aides-soignantes, infirmiers et infirmières de soins généraux, conducteurs routiers. On pourrait poursuivre l'énumération. Il s'agit aussi de ceux qui ont consenti le plus d'efforts et de risques face à l'épidémie. Peut-être est-ce le visage du nouveau monde que l'on nous annonce quand on déclare d'un air entendu « que rien ne sera plus comme avant » !

Téléconsultation - Une forme de télétravail médical admise par les autorités sanitaires et gouvernementales et remboursée par la Sécurité sociale. Elle évite d'encombrer les salles d'attente médicales par des patients asymptomatiques, voire symptomatiques de la Covid.

Tests - Plusieurs tests sont à disposition. Ils n'ont pas le même but.

- Test-RT-PCR (*Real time-Polymerase chain reaction*) : prélèvement nasal. Procède par reconnaissance de gènes après technique d'amplification. Résultats sous 24 heures. C'est un test de diagnostic pour patients contact, patient symptomatique ou campagne de tests. Réponse binaire : positif ou négatif ; parfois mention « douteux ». Pourrait évaluer la charge virale mais les laboratoires ne sont pas tenus de l'indiquer. Effectué sur présentation d'une ordonnance. Remboursé par la Sécurité sociale.

¹⁰ « Le scanner a changé les idées en matière médicale ». Professeur Nahum. Conférence aux Journées francophones de radiologie.

¹¹ Commission d'enquête de l'Assemblée nationale.

¹² Source : *Covid reference*. Décembre 2020

- Test antigénique : prélèvement nasal. Détection du virus ou d'un fragment de virus reconnus par ses antigènes. C'est un test de diagnostic pour patients contact, patient symptomatique ou campagne de tests. Rapide (30 minutes), il comporte cependant le risque de faux négatifs. Remboursé par la Sécurité sociale. Accès libre dans les centres de dépistage.
- Tests sérologiques : prélèvement sanguin au laboratoire. Ces tests permettent de reconnaître la présence d'anticorps dans le sérum de personnes ayant souffert de la Covid. Réponse en trois niveaux (sérologie technologie Siemens par chimioluminescence par exemple) : - index < 0,80, négatif – douteux, index compris entre 0,80-1,20 - présence d'anticorps, index > 1,20. Mais ces tests ne renseignent pas sur le caractère neutralisant de ces anticorps. Réalisation sur présentation d'une ordonnance. Remboursé par la Sécurité sociale.
- Test salivaire PCR. Suspicion d'infection Covid. Accès libre. Remboursé par la Sécurité sociale.
- Test rapide d'orientation diagnostique (TROD) : goutte de sang à l'extrémité d'un doigt. Résultat rapide. Non remboursé par la Sécurité sociale.

Traçage des cas contact (Tracking des Anglo-saxons) - Permet de les isoler et de les protéger. (Voir Application *Tous anti-Covid*)

Traitements de la Covid-19 - Il n'y a pas de traitement spécifique mais les médecins ont beaucoup appris sur la prise en charge de la maladie depuis la première vague de mars 2020. De nombreuses substances ont été utilisées, dont les inhibiteurs de la synthèse de l'ARN, les antiviraux (dont l'hydroxychloroquine), les anticorps anti-monoclonaux « espoir d'un futur proche »¹³, les modulateurs de l'immunité, dont les corticoïdes, et nombre de traitements variés. Beaucoup ont déçu. Les formes graves et critiques sont prises en charge par les services spécialisés Covid et par les réanimations. Ils sont ventilés en oxygène au masque ou par machines. Signalons l'essai dans les formes modérées de l'oxygénothérapie hyperbare à l'hôpital d'instruction des armées Sainte-Anne à Toulon.

Urgence sanitaire (état d'urgence sanitaire) - La loi sur l'état d'urgence sanitaire est un dispositif propre à la France. Il comporte une série de mesures exceptionnelles visant à renforcer la sécurité sanitaire et lutter contre l'extension de l'épidémie de coronavirus sur le territoire français. Il s'agit d'une disposition légale nouvelle, s'inspirant de la loi du 3 avril 1955 relative à l'état d'urgence. Pour être promulguée, cette loi doit recevoir l'approbation des deux chambres. Sa validité est de deux mois mais peut être prolongée. La loi comporte des dispositions de limitation des libertés individuelles (confinement, interdiction de rassemblements), mise en quarantaine, réquisitions, fixation de prix autoritaire de médicaments, report de la vie démocratique (élections). Elle donne donc des moyens étendus au pouvoir exécutif. On l'a vu à propos de la suppression de grandes manifestations dont certaines très emblématiques comme le défilé du 1^{er} mai. La loi promulguée le 23 mars est prolongée dans ses effets jusqu'à fin juillet 2020. Elle a été prolongée par une nouvelle loi du 14 octobre 2020 jusqu'au premier avril 2021.

Virologues - Spécialistes médicaux dont la discipline concerne l'étude des virus en laboratoire ou dans les services cliniques spécialisés.

Vaccins (efficacité vaccinale) - Les médias ont largement communiqué sur l'efficacité des nouveaux vaccins sans toutefois préciser cette notion. Il existe quatre mesures de l'efficacité vaccinale : l'efficacité directe, l'efficacité indirecte, l'efficacité totale et l'efficacité globale. Pour s'en tenir à la première mesure qui est celle citée par les médias, il faut connaître le taux d'attaque (TA) par le virus, c'est-à-dire le pourcentage d'individus ayant été infectés par la maladie au cours de l'épidémie dans le groupe étudié. L'efficacité directe EV s'obtient par la formule suivante :

$$EV = 1 - (\text{taux d'attaque chez les vaccinés} / \text{taux d'attaque chez les non vaccinés}) \times 100.$$

Exemple : population de 1 000 sujets ; 50 non vaccinés, 950 vaccinés. 44 sujets infectés : 15 chez les non vaccinés (30 %) et 29 chez les vaccinés (3 %). $EV = 1 - (3/30) \times 100$ soit 90 %, et cela malgré un plus grand nombre de malades dans la population vaccinée.

Les trois autres mesures concernent le bénéfice des vaccins sur les populations et sont des données capitales en santé publique. Nous ne les détaillons pas.

¹³ Le président Trump en aurait bénéficié !

Pour la théorie des vaccins, voir l'article de madame Anne Sohler-Meyrueis paru récemment dans la *Revue de l'académie*.

Virus - Particule biologique microscopique infectieuse (10/1 000 mm) comportant un génome (ADN ou ARN) entouré d'une capsidie protéique. La famille des coronavirus est caractéristique par sa couronne de protéines externes (les protéines Spike pour la Covid-19) et un simple brin d'ARN. Ce sont les très nombreux virus SRAS¹⁴, MERS ou CoV-2 tous responsables d'affections humaines, parfois mortelles. Le « projet » viral est simple. Il vise uniquement à se reproduire dans les cellules humaines ou animales. Le coronavirus CoV-2 est responsable de la pandémie actuelle.

Virus mutant - Les virus mutent fréquemment. Dans le cas de SARS-CoV-2, il s'agit de 17 modifications sur la chaîne monocaténaire d'ARN. L'une concerne la protéine de pointe (Spike) dont le rôle est capital pour l'entrée dans la cellule (Mutation N501Y). Le nouveau virus ou variant est nommé VUI-202012/01. Il est considéré comme plus dangereux, car plus contagieux. Il a été localisé dans le sud de l'Angleterre. Il n'affecterait pas l'efficacité des vaccins.

Villes et régions de la Covid

Bergame (Italie) - Ville importante de Lombardie, centre administratif et universitaire de 120 000 personnes environ. Bergame a été le foyer italien de la Covid. La ville a captivé l'attention des médias par la morbidité et la mortalité dues à la Covid. L'épidémie a précédé celle de France, en février et mars 2020. Les Italiens se sont plaints de la passivité des Européens à les aider dans cette épreuve, car leurs services hospitaliers étaient saturés. Les Italiens auraient reçu le secours de médecins cubains et russes. Des images poignantes de cercueils que l'on sortait des hôpitaux (un enterrement toutes les 30 minutes) apparaissaient sur toutes les chaînes de télévision. Les journaux locaux étaient remplis d'avis de décès avec photos des défunts. La majorité des victimes de la Covid était formée de personnes du 3^e âge. Bergame s'est imposée un confinement strict et long et sort de l'épreuve début mai. Elle a déconfiné avec prudence.

Londres et le Kent - Apparition récente (septembre 2020) d'une nouvelle souche de coronavirus issue de SARS-CoV-2, plus contagieuse et plus dangereuse. Elle résulte de 17 mutations sur le brin d'ARN messager dont une concerne la protéine Spike qui permet au virus l'entrée dans la cellule. C'est la mutation N501Y. Les scientifiques l'observent avec attention.

Mulhouse - Métropole du Haut-Rhin de plus de 270 000 habitants. Un rassemblement évangélique du 17 février aurait contribué à diffuser la contamination par le SARS-CoV-2 à Mulhouse et dans le Grand Est de la France, et à exporter des « clusters » dans certaines régions de France. Il semble, d'après les épidémiologistes, que l'épidémie avait déjà commencé avant ce rassemblement qui a servi seulement de déclencheur.

New York - Principale ville des États-Unis, très fortement touchée par la Covid. Elle compte plus de 25 000 morts actuellement et plus de 405 800 personnes touchées depuis le début de l'épidémie. Ses hôpitaux ont été saturés. Le secours du navire hôpital *USS Comfort* pendant l'épidémie n'a pas été déterminant.

Wuhan (Chine) - Ville de la province de Hubai en Chine, épiscentre fin décembre 2019 de l'épidémie de Covid. L'épidémie a été vaincue par des mesures de confinement strict, parfaitement observées.

Quelques personnalités de la Covid

Il s'agit d'un choix arbitraire de personnalités politiques, scientifiques ou de l'industrie ayant joué un rôle dans la pandémie.

Bancel Stéphane - Français, industriel, diplômé en génie chimique et biomoléculaire de l'École centrale de Paris et titulaire d'un MBA de la Harvard Business School. Carrière brillante dans les firmes pharmaceutiques. Directeur de l'entreprise Moderna depuis 2011. L'annonce de la mise au point d'un vaccin à ARN par Moderna le met, ainsi que son entreprise, au premier plan.

14 SRAS : syndrome aigu respiratoire sévère ; MERS : coronavirus du syndrome respiratoire du Moyen- Orient.

Bolsonaro Jair Messias - Président en exercice du Brésil. Négationniste de la Covid. Critiqué pour sa gestion sanitaire de la crise. Atteint lui-même par la maladie.

Defraissy Jean-François - Immunologiste ayant exercé des fonctions d'enseignement et de recherche ainsi que la direction de grandes agences nationales en santé. Président du conseil scientifique Covid-19 nommé à l'initiative du ministre de la Santé, Olivier Véran

Johnson Boris - Premier ministre britannique. Dans un premier temps négationniste du risque Covid, atteint lui-même par la maladie, il lance son pays dans une campagne de vaccination massive dès la mise à disposition du vaccin Pfizer.

Macron Emmanuel - Président de la République française. A eu la difficile tâche d'organiser avec son gouvernement la lutte contre la Covid en France. Atteint d'une forme modérée de la Covid, dont il s'est remis.

Rajoelina Andry - Président malgache. A proposé un remède traditionnel de son pays pour lutter contre le coronavirus SARS Cov2, le Covid-Organics, à base d'artémisia, efficace contre le paludisme, qui préviendrait et soignerait la Covid-19.

Raoult Didier - Professeur, spécialiste français des maladies infectieuses, professeur de microbiologie à la faculté de médecine et à l'institut hospitalo-universitaire de Marseille (IHU). Son nom a été porté à la connaissance du grand public à l'issue de la polémique bruyante sur l'utilisation de l'Hydroxychloroquine associée à l'Azythromycine dans la maladie Covid-19. Personnalité très controversée dans le milieu médical.

Salomon Jérôme - Directeur de la Santé en France. Infectiologue et professeur de santé publique. Expérience hospitalière et administrative dans les cabinets ministériels. Directeur de la Santé depuis janvier 2018. Est apparu quotidiennement sur les écrans entre février et avril 2020 pour faire un point de l'épidémie.

Poutine Vladimir - Président de la Russie. A annoncé dès août 2020, triomphalement, que son pays avait mis au point un vaccin anti-Covid dénommé Spoutnik V en souvenir du premier satellite artificiel envoyé dans l'espace, en 1957. Ce vaccin est issu des travaux du centre de recherches russe Gamaleya. Deux vecteurs d'adénovirus hébergent le fragment d'ARN codant pour la protéine S (Spike). Cette déclaration présidentielle révèle que la mise au point d'un vaccin n'est pas qu'une simple question de santé publique mais flatte la fierté nationale et intéresse les domaines économiques et géopolitiques.

Trump Donald - Président des États-Unis. Négationniste du risque Covid. Lui-même atteint par la maladie et guéri spectaculairement. Annonceur du vaccin aux États-Unis ¹⁵.

Uğur Şahin - Industriel et médecin allemand d'origine turque, 55 ans, professeur d'oncologie à Mayence. Directeur de BioNtech, la firme qui a mis au point avec Pfizer le vaccin à ARN.

Véran Olivier - Ministre français de la santé. Médecin. En charge de la mise en œuvre des mesures sanitaires décidées par le gouvernement sur avis du comité de défense. A succédé à madame Agnès Buzyn, précédente ministre, candidate malheureuse à la mairie de Paris.

Wenliang Li - Médecin ophtalmologiste chinois. Lanceur d'alerte sur la Covid en Chine, dès décembre 2019. Cette initiative n'avait pas été appréciée par les autorités sanitaires du pays. Décédé de la Covid en février 2020. Sa mort avait créé une grande émotion comme celle du docteur Jean-Jacques Razafindranazy, urgentiste, dans l'Oise en France, en mars 2020, premier médecin décédé en France dans l'exercice de ses fonctions.

¹⁵ Après avoir dit forces balivernes sur ce thème auparavant.

ESPACE CRÉATIVITÉ PRÉSENTÉ DIRECTEMENT SUR LE SITE INTERNET DE L'ACADÉMIE EN RAISON DU CONFINEMENT LIÉ À L'ÉPIDÉMIE DE Covid-19

Trois voyageurs bien étranges

C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière
Edmond Rostand, *Chantecler*

Avertissement de l'auteur : Toute ressemblance avec des personnages légendaires ne serait pas vraiment fortuite.

L'air était froid et la nuit terriblement sombre sous un ciel pourtant rempli d'étoiles. L'Aviso F 798 roulait doucement dans une houle résiduelle de nord-ouest : les jours précédents avaient été durs pour l'équipage. À bord l'humeur semblait pour le moins morose.

Cela faisait plus de deux mois que le bâtiment avait quitté Toulon pour assurer son tour de présence en Adriatique. On se consolait en pensant à la position peu enviable des camarades de l'armée de terre qui protégeaient Sarajevo ou qui, ailleurs, le long de routes tortueuses et propices à toutes les embuscades, escortaient les convois de l'aide humanitaire. Et puis, c'était presque sûr maintenant, l'on serait en famille pour le jour de l'An : dans huit jours la relève allait arriver. Finis alors les ronds dans l'eau, dans cette zone que se partageaient des navires italiens, français, allemands, britanniques ou américains pour faire appliquer l'embargo et qui, quelle que fût la bannière qu'ils servaient, UEO ou OTAN, patrouillaient à tour de rôle depuis des mois. Tant mieux pensaient certains à bord : ces va-et-vient au large d'une terre ou l'on s'entre-déchire ne valent guère plus que les cents pas inutiles d'un parent devant la chambre où un proche se meurt. Les plus anciens avaient connu cela, déjà, devant Beyrouth où, des mois durant, ils avaient observé en spectateurs impuissants les trajectoires nocturnes et meurtrières des obus traçants.

L'officier en second, pour éviter le « spleen », avait pris les devants. Un Noël à la mer, cela s'organise : il y a les concours de crèche, la préparation du réveillon, la répétition d'un petit spectacle qui révèle soudain des talents bien cachés, l'organisation de la réunion de prière à laquelle le commandant tenait beaucoup. On n'avait pas baissé la garde, mais enfin... à quelques jours de la grande fête familiale et de la relève, beaucoup tournaient déjà leurs pensées vers une femme chérie et des enfants impatients.

La relève de vingt heures venait de se faire. Au carré, tout en dînant, le second exposait au commandant le programme de la soirée de Noël. La sonnerie du téléphone l'interrompit brusquement. Le maître d'hôtel décrocha et tendit le combiné.

- Commandant, c'est la passerelle.
- Ici le commandant.
- Ici Lebris, officier de quart, commandant. Nous avons un petit écho dans notre 020 pour six nautiques. Immobile, cinématique nulle. Nous n'avons rien à la vue. Pas un seul feu de navigation. Pas une lumière.
- Faites route sur lui. Prévenez les Italiens, ils ne sont pas très loin. Rappelez l'équipe de visite et tout le tintouin, je monte.

Le scénario était connu. À la passerelle les jumelles fouillaient l'obscurité. On avait sorti la paire d'OB 42, cette petite merveille de l'optronique qui permet de voir la nuit comme en plein jour. Plage arrière, le « bosco » préparait la mise à l'eau du zodiac, on avait alimenté les projecteurs de la passerelle supérieure ; dans la coursive centrale l'enseigne de vaisseau Dupuis vérifiait l'équipement du maître fusilier, du second maître et des trois matelots qui allaient constituer son petit groupe.

Dans le bord ces préparatifs avaient secoué la torpeur générale et, plus bas, dans les postes d'équipage où les visages pâlis sous la lumière rouge, réveillés ceux qui, en vue du quart de nuit, s'étaient déjà assoupis : il se passait quelque chose !

- Passerelle de chef de veille, on a vu à l'OB 42 des petits éclats de lumière sur un quart tribord.

- Bien. Lebris, mettez le cap dessus.

On avait doublé la couronne de veille. L'étrave déchirait l'encre marine en deux chevrons vaguement colorés par le rouge et le vert des feux de navigation.

Soudain tout le monde les vit en même temps : des petits éclats de lampe, droit devant, faisaient des signaux désordonnés.

- C'est une lampe torche, commandant. Apparemment le bateau n'a plus d'électricité, il est probablement en panne.

- Oui, Lebris mais, surtout, je constate que ce sont eux qui nous appellent. S'ils n'avaient pas la conscience tranquille ils auraient bougé. S'ils ne l'ont pas fait parce qu'ils sont en panne, ils auraient au moins essayé de passer inaperçus... Ou alors c'est du second degré et en nous appelant ostensiblement ils veulent nous faire croire qu'ils sont d'honnêtes marins.

C'était toujours le même dilemme. Dans ces zones de crise il était difficile de faire la différence *a priori* entre d'authentiques naufragés, des contrebandiers ou des commandos. L'expérience du Liban, encore, ou du golfe Arabo-persique... La méfiance restait de règle. Par mesure de précaution, une mitrailleuse 12,7 avait été armée sur chaque bord afin de pouvoir répondre à toute surprise.

Bientôt une grosse vedette rouge sombre émergea dans la lumière des projecteurs. C'était une sorte de yacht pour grand-bourgeois comme on en voit des dizaines dans les ports à la mode. Sa présence ici et en plein hiver était pour le moins insolite. Dans le cockpit, trois hommes agitaient leurs bras.

- Stoppez ! OK Lebris, faites pousser le zodiac dès que la vitesse le permettra mais, avant, rappelez mes consignes : vigilance, fermeté courtoise, curiosité discrète. Ah, attendez : il serait peut-être bon d'envoyer un mécanicien.

- C'est prévu commandant, le second vient de donner les ordres.

- Parfait. Il n'y a plus qu'à attendre.

Dans l'étroit chenal lumineux que les projecteurs ouvraient dans la nuit la petite embarcation de caoutchouc se dirigea quelques instants après vers la coque sombre qui roulait bord sur bord.

Les minutes s'écoulaient lentement. La radio rompit enfin le silence de la passerelle. Dupuis rendait compte : il n'y avait que les trois hommes à bord, tous Yougoslaves disaient-ils. Ils avaient l'air de bons bougres, la cinquantaine bien tassée (ce n'est pas un âge pour naviguer sur des coquilles de noix, pensa le commandant), les deux moteurs étaient en panne. D'après Troadec, le mécanicien, il devait y avoir un colmatage de filtres. On devrait pouvoir réparer.

Il n'était pas question pour l'avis d'accoster la vedette car la houle était trop forte. Le commandant décida : on essaie de réparer, on fera des rotations par zodiac. En attendant, faire venir les trois hommes à bord... s'ils le veulent : ils doivent être fatigués et crever de froid. Et puis, ils m'intriguent un peu !

Ils n'avaient pas l'air très en forme, en effet, ces trois-là, lorsqu'ils escaladèrent l'échelle de pilote. Le commandant, lui, paraissait rassuré : allons ! on ne laisse pas son bateau entre des mains étrangères s'il transporte des marchandises illicites ! Il les accueillit l'un après l'autre en leur tendant la main puis, après

qu'ils eurent jeté un dernier coup d'œil à leur bateau pour s'assurer qu'il était en sécurité, il les conduisit vers son bureau où il leur fit aussitôt apporter des grogs.

Mais l'un d'eux refusa de la main, l'air gêné :

- *Excuse me sir, I rather would have something else... without alcohol.*
- Il est musulman, expliqua le plus grand, dans un français convenable. Mais avant tout merci pour votre aide commandant. Nous étions très malheureux de voir contrarier si tôt un projet qui nous est très cher.
- Je suis ravi de vous être utile monsieur, et félicitations pour votre français !
- Oh je suis Serbe vous savez, c'est assez courant chez nous de se débrouiller dans votre langue. Lui (il désigna le troisième homme) c'est un Croate... c'est aussi un ami, insista-t-il.

Un étrange sentiment envahit le commandant. Un Serbe, un Croate, un musulman : quel curieux trio par les temps présents ! Maintenant qu'ils avaient profité un peu de la chaleur et du confort d'un navire en pleine possession de ses moyens, les trois hommes donnaient en outre l'impression d'une grande dignité, et même, oui, d'une certaine noblesse. Que diable pouvaient-ils bien faire sur cette vedette ?

Comme devinant son interrogation le Serbe se mit à expliquer :

- Nous sommes originaires de Sarajevo, monsieur. Nous sommes des amis d'enfance. Nous avons quitté notre pays il y a de très nombreuses années pour faire des affaires, comme on dit chez vous. Mon ami musulman vivait au Liban, moi en Afrique et mon ami croate en Iran. Nous étions bien troublés par ce qui se passe maintenant, mais ne savions que faire et restions dans un attentisme prudent, chacun dans son coin. Et puis, un jour, nous avons appris que la fille d'un très grand ami commun allait mettre là-bas un enfant au monde. Je ne sais pas ce qui nous a pris alors. Nous nous sommes téléphoné et en quelques minutes avons décidé d'assister à cet événement quelles que fussent les difficultés que cela représenterait. Cette fille n'est plus très riche, vous savez : son mari avait une petite fabrique de meubles mais tout a été détruit par la guerre. Nous avons pensé que nous pourrions l'aider...

Le corps, parfois, comprend si bien l'âme que le commandant sentit des picotements descendre le long de son dos et c'est du bout des lèvres qu'il demanda :

- Et où cela aura-t-il lieu ?
- Je sais ce que vous allez nous dire, commença l'autre : nous sommes fous ! C'est peut-être vrai. Pourtant quelque chose nous dit que nous parviendrons dans le petit village où elle s'est réfugiée avec son mari. Le nom ne vous dirait rien mais c'est au cœur de la Bosnie-Herzégovine, dans cette direction (il tendit le bras). Il nous faudra trouver une voiture, marcher, peut-être. Il faut faire vite, il ne reste plus que quelques tout petits jours.

Le commandant avait remarqué que le Serbe avait indiqué le nord-nord-est avec précision sans aucune référence extérieure. Il était de plus en plus intrigué.

Le Serbe continuait :

- Nous nous sommes donné rendez-vous à Brindisi, où un ami avait ce bateau qu'il nous a prêté. Un bateau ça nous semblait plus sûr qu'un avion, par les temps qui courent. Pourtant... enfin vous connaissez la suite.

Il y eut un long moment de silence. Dans le placard voisin, un verre mal calé sonnait le carillon du roulis. Le commandant semblait plongé dans une profonde méditation. Avec l'un, puis l'autre, et le dernier, il échangea finalement un de ces regards profonds où tout parfois se livre, puis les invita à se rendre avec lui au carré rejoindre les autres officiers. Les cinquante minutes qui suivirent furent consacrées à une conversation des plus conventionnelles.

Elle fut interrompue par l'officier en second qui s'encadrait dans la porte.

- C'est paré, commandant. Il s'agissait effectivement des filtres à carburant. Tout fonctionne maintenant.

Les trois hommes furent raccompagnés vers le zodiac. Lorsque le premier d'entre eux enjamba le bordé, le commandant s'approcha :

- Bonne chance, dit-il visiblement ému puis, à la stupéfaction générale, se mit au garde à vous et salua en criant : « sur le bord ! »^{16*}

La scène, par deux fois encore, se renouvela.

Quelques minutes plus tard, on put ramasser le zodiac. La grosse vedette s'enfonçait déjà dans la nuit. À la passerelle où le commandant était remonté, l'enseigne de vaisseau Dupuis, intrigué, attendait pour faire son rapport.

- Bon, allons au plus court, Dupuis, c'étaient les filtres, OK. ! Mais à part cela vous en avez certainement profité pour faire le tour du bord, non ?
- « Curiosité discrète », m'aviez-vous fait dire. Oui, j'ai regardé un peu partout.
- Et alors ?
- Rien, commandant, rien de particulier.
- Vraiment rien ? Vous êtes sûr ? (Le commandant le regardait avec insistance)
- C'est à dire que, peut être...
- Peut-être quoi ?
- Oh ! c'est peu de chose, commandant, mais il y avait dans un équipet trois paquets de taille moyenne, des paquets cadeau, enfin des coffrets emballés avec du papier et le classique petit ruban. Il n'était pas question de les ouvrir bien sûr.
- Alors ?
- L'un était très lourd commandant, du moins pour son volume. L'autre... comment dire... enfin, il était très léger, mais il s'en échappait un curieux parfum... oriental, dirais-je. Le troisième était léger, lui aussi, mais je ne saurais dire ce qu'il contenait.
- De l'encens, Dupuis, de l'encens... Enfin, je crois... (le commandant avait dit cela d'une voix à peine perceptible).
- Pardon, commandant ?
- Rien. Rien... Merci Dupuis, vous vous êtes bien débrouillé.

L'enseigne de vaisseau, perplexe, se retira, étonné par le comportement décidément peu habituel de son « pacha », et se fondit aussitôt dans la pénombre de la passerelle.

Soudain quelqu'un cria : « Regardez ! » : le matelot Garcia, sur l'aileron tribord montrait le ciel que traversait une immense traînée de poudre étincelante. On eut dit une étoile filante, mystérieusement ralentie dans son vol.

- Une fusée qui retombe, murmura Lebris, ou une navette qui rentre. Elle fait du nord-nord-est, ajouta-t-il dans un réflexe professionnel.

¹⁶ « Sur le bord » : expression traditionnellement lancée lorsqu'un officier ou une personnalité franchit, dans un sens ou dans l'autre le moyen d'accès à un bâtiment de guerre. À quai, dans des circonstances plus solennelles, elle est complétée par les modulations du sifflet de gabier.

- Non, non ! dit le commandant, c'est autre chose ! (Et, plus bas cette fois) : c'est autre chose...

Tous les regards se portèrent sur le « pacha », décidément bien bizarre ce soir. Mais celui -ci restait immobile, comme indifférent à tout, le regard fixé vers le nord- nord-est.

Personne n'osa lui poser de question.

Michel HEGER

La semaine de Noémie

1

Dimanche

Le jour où Noémie eut ses neuf ans, elle décida de devenir gentille. On ne peut pas vraiment dire qu'elle était jusque là méchante, en tout cas elle ne le pensait pas, mais un peu espiègle, turbulente, capricieuse, coquine, désobéissante, tous les mots que maman avait l'habitude d'employer en parlant d'elle, surtout quand elle discutait avec ses amies. Noémie ne comprenait pas très bien ce qu'on lui reprochait, mais elle devinait que maman aurait voulu qu'elle soit plus gentille.

Jusqu'à présent Noémie n'avait pas prêté attention à ces reproches. Les parents ont toujours l'habitude de se plaindre et de juger leurs enfants moins sages que ceux des autres, ou moins sages qu'eux-mêmes quand ils étaient petits. Elle se souvenait pourtant qu'un jour Mamaya – c'est ainsi qu'elle appelait sa grand-mère – avait raconté une grosse bêtise dont s'était rendu coupable maman vers l'âge de sept ans : elle avait, ce jour-là, voulu préparer le petit-déjeuner de ses parents et avait failli faire exploser la maison en se trompant de bouton pour allumer le gaz. Tout le monde riait maintenant de cette histoire, mais Noémie, au moins, n'avait jamais touché au gaz. C'est vrai qu'elle n'avait jamais non plus pensé à apporter le petit-déjeuner à ses parents.

Alors aujourd'hui, au moment de souffler les bougies et d'ouvrir les cadeaux, Noémie a pris sa décision. Tout le monde lui avait souhaité un bon anniversaire, l'avait embrassée et câlinée ; mais elle avait surtout retenu la remarque de papa : « À neuf ans, tu deviens une grande fille. J'espère que tu vas nous le montrer, en cessant de faire des caprices. » Comme si elle faisait des caprices ! Était-ce sa faute si on lui refusait toujours tout ce dont elle avait envie, si tout le monde, à commencer par Paul son petit frère, s'acharnait à la contrarier ?

Elle n'avait pas protesté mais, toute seule, dans sa tête, elle avait pris la résolution de changer : elle allait devenir une petite fille gentille. Nous étions dimanche, ça tombait bien elle commencerait le lendemain, lundi. Ce serait d'abord un essai, pour une semaine, afin de voir les résultats de ses efforts. Dimanche prochain, on ferait le point.

2

Lundi

Elle dormit très bien cette nuit-là, sans même laisser la lumière, décidant que ce n'était pas digne d'une fille de neuf ans, qui avait décidé d'être gentille, d'avoir peur du noir. Elle était impatiente d'être à demain pour commencer sa nouvelle vie. Noémie avait un plan. Elle savait que le lundi, son frère Paul ne rentrait pas directement de l'école, mais était récupéré par Mamaya et Papaya qui le ramenaient à la maison le soir, un peu plus tard, bien après son retour à elle. Elle avait donc bien le temps d'exécuter sa première bonne action.

Elle y pensa toute la journée, au point d'être un peu distraite en classe. Ce que lui fit remarquer son maître, Monsieur Pautry, la réveillant de ses rêves pour lui demander de donner son résultat des multiplications. Noémie pensa qu'il fallait faire attention pour que sa bonne action future ne soit pas annulée par d'autres erreurs. Elle devait rester concentrée en permanence.

En revenant de l'école, elle se précipita dans la chambre de Paul qu'elle trouva, comme d'habitude, dans un désordre lamentable. Elle savait ce qu'elle devait faire : replacer toutes les petites voitures dans le garage, les animaux dans leur boîte en fer, démonter la maison inachevée de cubes rouges, ramasser les livres qui traînaient sur le sol. C'était parfait, mieux encore que quand c'était maman qui rangeait. Il n'y avait plus qu'à attendre, et à savourer les remerciements.

Dès que Paul arriva, il courut dans sa chambre sans même dire bonjour. Noémie guettait en faisant semblant de lire. C'est alors qu'elle entendit les hurlements.

- On m'a tout cassé, mon garage, ma ferme, tout ce que j'avais préparé... Voilà, maintenant je dois tout refaire ; c'est ma chambre, on n'a pas le droit d'entrer. C'est encore Noémie qui a fait ça pour m'embêter. Elle est nulle, cette sœur.

Paul criait, pleurait, prenant maman à témoin du désastre survenu dans sa chambre pendant son absence.

- Pourquoi avoir défait les jeux de ton frère, s'exclama maman. Tu sais bien qu'il a horreur qu'on touche à ses affaires. Lui, au moins sait jouer tout seul. Pas comme toi. Décidément tu ne changes pas, ma petite Noémie, tu es toujours à le contrarier, alors qu'il ne demande rien.

Noémie était effondrée. Elle n'avait rien à expliquer, comment auraient-ils pu comprendre. Faisant de grands efforts pour ne pas pleurer, elle partit boudier dans sa chambre. Pour sa première expérience, elle venait de mesurer combien il n'est pas facile de devenir gentille.

3 *Mardi*

Noémie n'était pas découragée. Après son temps de bouderie, elle pensa qu'avec son frère, on ne pouvait rien espérer et qu'elle avait mal choisi sa bonne action. Les garçons de quatre ans et demi sont incapables de comprendre les initiatives des grandes filles raisonnables.

Elle se rattraperait aujourd'hui à l'école, avec Elsa, sa meilleure amie. Elsa, depuis des semaines lui demandait de lui prêter le stylo à encre que lui avait donné Papaya. Un beau stylo vert et noir, avec un capuchon qui se dévissait et dans lequel on pouvait placer des cartouches fines qui permettaient d'écrire longtemps, en formant les lettres de façon élégante, comme le font les maîtres et les maîtresses. Bien sûr, Monsieur Pautry avait bien précisé dès le début de l'année qu'on n'avait pas le droit d'utiliser des stylos de ce genre (Noémie ne comprenait d'ailleurs pas très bien pourquoi) ; aussi la petite fille ne le sortait-elle jamais de sa trousse, le conservant comme un fétiche.

Mais un jour, elle l'avait montré à Elsa qui en avait demandé un pareil à sa mère, sans succès et qui, depuis, rêvait d'emprunter, seulement pour essayer, celui de son amie. Elle avait même proposé de l'échanger contre un joli bracelet avec des perles que ses grands-parents lui avaient rapporté d'un voyage en Chine. Mais Noémie, qui avait estimé son stylo plus précieux que tous les bijoux chinois, avait refusé.

Quand ce fut le moment de la dictée, elle fouilla dans sa trousse, sortit le stylo vert et noir et le tendit à Elsa :

- Tiens, si tu veux l'essayer, je te le prête. Mais attention, c'est fragile, il ne faut pas trop appuyer sur la plume. Tu peux le garder jusqu'à ce soir.

Elsa n'y croyait pas. Elle qui traitait toujours Noémie d'égoïste... Elle en oublia l'interdiction, et quand le maître commença la dictée de mots, elle se lança, sur son cahier du jour, avec le beau stylo qu'elle tenait fièrement, après avoir enfilé le capuchon sur la partie arrière.

Mais l'encre arrivait mal, car le stylo était resté longtemps sans servir, au fond de la trousse. Elsa commença à le secouer ; Noémie protesta : elle allait le casser ! Elle secoua encore, jusqu'à ce que, d'un seul coup, un flot d'encre noire gicle brutalement de la plume pour s'étaler sur la page où la fillette n'avait pas écrit un seul mot.

Alors ce fut l'affolement. Personne n'avait de buvard, puisqu'on n'écrivait pas à l'encre. Elsa sortit un mouchoir de papier pour essuyer, et, dans son geste, bouscula le cahier, le stylo roula sur le bureau, puis tomba, en faisant un bruit sinistre.

Monsieur Pautry comprit alors qu'il se passait quelque chose : Elsa commençait à pleurer ; elle avait les doigts couverts d'encre ; le cahier, sur lequel elle avait voulu frotter avec son mouchoir, ressemblait à un gribouillage d'enfant. Par terre, le stylo, la plume recourbée, gisait piteusement au milieu des éclaboussures d'encre. Il fallut s'expliquer. D'où venait ce stylo ? Il était interdit de s'en servir, et il était interdit d'en apporter à l'école. C'était toujours les mêmes qui faisaient des bêtises, les inséparables « Noéma-et-Elsi » (par erreur, ou par moquerie, il les avait un jour appelées ainsi).

La punition ne fut pas trop sévère (la dictée à recopier trois fois), mais Monsieur Pautry demanda aux deux filles de leur apporter le cahier rouge (celui pour la liaison avec les parents) et écrivit quelque chose de sa belle écriture, au feutre bleu.

Noémie pensa à la tête de papa ce soir quand il lirait la raison de sa punition, et plus encore à la tristesse de Papaya qui lui avait confié son beau stylo vert et noir.

Elle se confirma dans l'idée que les bonnes actions n'aboutissent pas toujours et qu'il était difficile d'être une petite fille gentille.

4 *Mercredi*

Elle avait dit qu'elle essaierait de montrer sa bonne volonté pendant une semaine. Elle n'allait pas s'arrêter maintenant. On finirait bien par remarquer les changements dans sa conduite.

Papa n'avait pas trop protesté en signant le cahier rouge, et pour le stylo cassé, il s'était contenté de dire :

- Pour ça, tu verras avec ton grand-père.

Noémie savait bien que Papaya ne la gronderait pas. Il suffisait qu'elle lui saute au cou en se laissant balancer pour qu'on lui pardonne toutes ses bêtises.

L'important était de rattraper le coup par quelque chose de remarquable.

Dès qu'elle fut prête, avant de partir pour la piscine, où elle allait tous les mercredis, elle demanda à maman si elle avait besoin de quelque chose, si elle pouvait aider, se rendre utile. Par malchance, tout allait bien : on n'avait pas besoin de ses services. On lui demandait seulement de bien faire ses devoirs et d'apprendre sa poésie.

Ce n'est pas de cette façon qu'elle pourrait gagner des points. Des poésies, des devoirs, elle en avait tous les jours, et elle ne demandait rien à personne pour faire ce qu'il fallait. Elle devait trouver mieux.

Au retour de la piscine, le miracle se produisit. Maman était dans la cuisine et préparait un gâteau au yaourt pour ce soir. Si les enfants étaient sages ils pourraient même en avoir à midi ou au goûter, et on verserait, par-dessus, un coulis de chocolat. C'était une bonne nouvelle, mais la meilleure nouvelle ce fut quand maman s'écria, comme pour elle-même :

- Comme c'est bête ! Je n'ai plus de crème fraîche. Et à cette heure-ci, je n'ai pas envie de ressortir (elle avait déjà emmené Noémie à la piscine, et il lui faudrait ressortir cet après-midi car Paul était invité à un anniversaire). Tant pis, je laisse tout comme ça. Vous aurez le gâteau demain, les enfants.

Noémie vit là comme un signe de la providence. Elle se mit à réfléchir : sans aller jusqu'au supermarché, qui était trop loin, elle pouvait rapidement faire un saut jusqu'à l'épicerie qui se trouve près de l'école et où, quand elle avait des étrennes, elle achetait ses bonbons. Elle connaissait bien la route, et ce n'était pas très loin.

Elle n'avait pas le temps d'y aller à pied, mais elle avait son vélo, et tant pis pour l'interdiction de circuler sur la route, elle savait être prudente, et c'était aujourd'hui une situation exceptionnelle. Elle allait faire la surprise à maman qui serait ravie d'avoir une petite fille si prévenante. Et en plus, il y aurait du gâteau pour dessert.

Le seul problème, c'est qu'elle n'avait pas d'argent (à part ses étrennes gardées par maman). Même si la crème fraîche ne coûtait sûrement pas très cher, même si elle connaissait l'épicière près de l'école, il lui fallait au moins deux pièces d'un euro.

Alors que maman était toujours dans la cuisine, Noémie se dirigea tout doucement vers l'entrée où sa mère avait l'habitude de laisser son sac et ses clés, près du téléphone, et chercha le porte-monnaie dans lequel elle prit une pièce de deux euros.

- Je vais faire du vélo dans le jardin, cria-t-elle en enfilant sa parka.

Le reste fut assez facile : prendre le vélo, ouvrir le petit portail (l'autre, automatique, s'actionnait de l'intérieur), et pédaler jusque chez l'épicer. Elle choisit un pot de crème fraîche en verre, car elle avait remarqué que maman achetait toujours le même, et en plus elle avait juste assez d'argent.

Elle allait faire une entrée triomphante quand elle déposerait ce pot près du four de la cuisine. Maman l'embrasserait, en disant qu'elle avait bien de la chance d'avoir une petite fille aussi serviable. Seulement, elle n'avait rien prévu pour porter le pot de crème. Comme il n'entrait pas dans la poche de sa parka, elle décida de le tenir d'une main : elle était assez habile à bicyclette pour conduire en se lâchant.

En effet, elle y arriva assez bien, jusqu'à la petite descente, devant le marchand de journaux. Elle guidait le vélo de la main gauche, serrait le pot avec sa main droite, tout en la posant sur le guidon pour aider à se diriger. À un moment, une dame avec un panier traversa devant elle. Elle voulut freiner avec la main gauche, mais trop faiblement. Elle perdit l'équilibre, lâcha le pot qui explosa sur la route, dans une traînée blanche ; elle commença à vaciller et atterrit avec son vélo sur une voiture garée devant le magasin.

Les gens se précipitèrent pour la ramasser : ses mains saignaient car elle s'était coupée avec le verre du pot, ses genoux étaient égratignés. La roue avant du vélo était tordue (un vélo neuf qu'elle avait eu à Noël), et la voiture sur laquelle elle s'était arrêtée présentait une grande trace faite par le frein.

La suite fut un cauchemar : le marchand de journaux téléphona à la maison ; maman arriva aussitôt, avec Paul, essuya le sang, puis parla longtemps avec le propriétaire de la voiture avant de remplir des papiers. On ne s'occupait même plus de Noémie qui avait très mal et retenait ses larmes.

Maman parla d'aller à l'hôpital, et même d'aller à la police, pour punir une petite fille si désobéissante. Noémie ne savait pas très bien si c'était pour lui faire peur ou parce qu'elle était gravement blessée. Elle ne pensait plus du tout au pot de crème dont personne ne s'occupait. Surtout que maman, qui avait vu qu'on avait fouillé dans son sac, l'accusa de l'avoir volée pour acheter des bonbons.

Le vélo fut confisqué, avec interdiction de s'en servir (il était d'ailleurs en mauvais état) ; on parla de reprendre les cadeaux d'anniversaire (et en particulier le petit ordinateur sur lequel elle regardait des films sur l'Égypte), de lui demander de rembourser avec ses étrennes les réparations de la voiture. Mais plus que toutes ces menaces, ce qui toucha le plus Noémie ce fut la phrase de maman, quand elle raconta l'histoire à papa :

- Je ne sais pas ce qui lui arrive, mais depuis son anniversaire, elle est devenue encore plus terrible qu'avant.

Noémie sentit croître la difficulté qu'il y a à devenir une petite fille gentille.

5 *Jeudi*

Aujourd'hui Noémie n'ira pas à l'école. Maman a préféré la garder à la maison. Ses genoux, couverts de griffures, lui font mal, et sa main droite est entourée d'une grande bande. Elle va pouvoir se faire dorloter et rattraper les malheurs de la semaine.

Elle n'est plus tout à fait résolue à persévérer dans sa promesse de devenir gentille. Tout ce qu'elle a tenté jusqu'à présent s'est retourné contre elle, comme si une méchante fée s'acharnait pour l'empêcher d'accomplir sa volonté. Peut-être est-il plus sage de ne pas contrarier la nature : puisqu'elle est programmée pour être espiègle, elle continuera à l'être, jusqu'à ce qu'elle soit grande. On dit souvent qu'en entrant au collège, on change de caractère. Pour elle, c'est pour bientôt, plus que deux classes.

Pourtant, Noémie n'aime pas les échecs. Quand elle joue, avec Elsa ou avec d'autres amies, elle a horreur de perdre. Mais là, elle sent qu'elle se heurte à des pouvoirs maléfiques, contre lesquels il est inutile de lutter. Elle va se contenter de mener une journée tranquille, dans sa chambre, avec ses poupées, ses dessins, ses livres, avec son ordinateur où elle peut se repasser des films de voyage.

C'est justement alors qu'elle regardait un documentaire sur des animaux d'Afrique, qu'elle eut une idée géniale. Elle allait écrire à maman une lettre pour tout lui expliquer, pour lui montrer qu'elle n'était pas responsable de la série de bêtises qu'elle avait accumulées depuis lundi. Elle ne parlerait pas de la méchante fée, car elle

n'était pas très sûre de cette explication, et maman n'y croirait pas. Mais une belle lettre bien écrite, décorée d'un dessin, ça ferait oublier toute sa mauvaise humeur.

Cette lettre, il ne fallait pas simplement l'écrire à la main sur une feuille de cahier, comme un simple brouillon. Il fallait lui donner de l'importance, la présenter comme un document d'excuses et un engagement pour l'avenir. Il faudrait qu'elle soit bien présentée, et surtout tapée sur un ordinateur, comme les lettres de la banque que reçoivent les parents.

Mais l'ordinateur qu'elle avait dans sa chambre, qui lui servait pour des jeux ou pour regarder des films, n'était pas relié à une imprimante. Elle n'avait jamais eu besoin, jusqu'alors, d'envoyer des lettres importantes, sauf des cartes d'anniversaire, pour ses cousines en particulier.

Il y avait bien l'ordinateur de papa, sur le bureau de la chambre des parents. Mais elle n'avait pas l'habitude de s'en servir, même si souvent elle avait vu son père travailler dessus ou faire des recherches, à sa demande parfois, pour des dossiers qu'on demandait à l'école. Jamais d'ailleurs papa n'avait dit qu'il lui était interdit de s'en servir. Et puis les circonstances étaient graves, elles méritaient d'utiliser toutes les ressources de la maison.

Noémie monta dans la chambre de ses parents. Maman était partie à son cours de gym, elle était seule à la maison pour un bon moment. Assez pour rédiger une lettre sans fautes d'orthographe, elle mettrait même de la couleur, elle avait vu papa le faire.

Allumer l'ordinateur était une chose assez facile, qui ressemblait beaucoup à ce qu'elle faisait avec le sien. Sauf que l'endroit où on appuyait n'était pas le même. Une petite musique se déclencha et l'écran s'alluma. Noémie eut un choc : sur toute la largeur de l'écran (bien plus grand que le sien) elle découvrait une photo d'elle et de Paul, prise cet été à Cavalière. Elle était en maillot, très bronzée, avec son petit chapeau jaune sur la tête. Paul, lui, portait une casquette et tenait à la main un râteau pour les châteaux de sable. Ces vacances avaient été super, avec baignade tous les jours, et même des balades en bateau, sur le voilier d'un ami vers l'île de Porquerolles. Ainsi, chaque fois que papa ouvrait son ordinateur il retrouvait ses deux enfants à la plage. Il devait beaucoup les aimer pour avoir pu acheter un ordinateur spécial avec leur photo dedans.

Mais ce n'était pas le moment de penser aux vacances : il fallait qu'elle trouve le moyen d'effacer la photo de l'écran pour trouver la page blanche où l'on écrit. Elle utilisa la souris pour guider la petite flèche vers le coin de la photo. Mais rien ne se passa. Elle avait vu son père appuyer sur une touche particulière (F 13, peut-être) quand il n'était pas content du fonctionnement de l'appareil. Elle essaya à son tour, sans réussir à faire bouger la photo. Ce n'était sûrement pas F 13. Elle essaya d'autres touches, puis deux à la fois, jusqu'à ce qu'une petite fenêtre s'ouvre avec le dessin bizarre d'une bombe et des explications compliquées. Bon, il valait mieux tout arrêter. Mais la souris ne voulait plus faire son travail. La petite flèche s'était posée au niveau du nez de Paul, et plus moyen de la déplacer.

Noémie s'affola : elle venait de casser l'ordinateur de papa. Il allait être très en colère, peut-être devrait-il en acheter un autre. Elle voulut appuyer sur le bouton qui permettait d'éteindre, mais la fenêtre était toujours là, cachant une partie des enfants sur la plage. Encore une catastrophe, cette méchante fée la persécutait, même quand elle avait renoncé à son intention d'être gentille.

Elle quitta rapidement la chambre des parents ; elle dirait qu'elle n'était pas au courant. Il arrive que des ordinateurs se dérèglent tout seul. Pourquoi serait-elle allée toucher celui de papa ?

Bien sûr, le soir, elle ne sut pas mentir longtemps. Tout le monde avait compris qu'elle seule avait pu être capable de manipuler l'appareil. Pourtant, il n'avait pas l'air cassé, puisque très facilement, papa réussit à faire disparaître la fenêtre (en même temps que la photo) et vérifia si tous les documents étaient là. Il n'empêche qu'il parlait très fort, criait que sa fille était terrible, qu'elle n'arrêtait pas de faire des sottises, qu'on ne pouvait pas lui faire confiance. Il fallait la punir : la sortie au cinéma de samedi était annulée, et l'ordinateur de Noémie sur lequel elle regardait ses films préférés lui était provisoirement retiré. Il fallait qu'elle comprenne qu'elle devait respecter le bien des autres.

Accablée, Noémie, sentait que même quand on y a renoncé, il n'est pas facile d'être une gentille petite fille.

6

Vendredi

C'est encore un jour sans école. Les blessures de l'accident de vélo ne sont pas complètement guéries, et maman a décidé que Noémie resterait à la maison pour la fin de la semaine. En même temps (elle l'avait expliqué à papa), elle la sentait énervée en ce moment, il fallait qu'elle se calme, qu'elle se repose. Depuis son anniversaire, elle était impossible.

Mais elle ne parla pas de la méchante fée.

Paul non plus n'ira pas à l'école, sa maîtresse doit suivre un stage pédagogique. Noémie ne s'occupera pas de lui, choisissant de l'ignorer. C'est par lui que tout a commencé, et elle n'est pas prête à renouveler sa malheureuse initiative.

Tout se passa bien jusqu'à l'heure du repas, quand maman, en lui demandant de mettre le couvert, annonça à Noémie qu'elle avait préparé un « bon poisson » :

- C'est excellent pour les enfants, ça apporte du phosphore et ça permet de bien travailler en classe. Vous ne mangez pas assez de poisson, vous deux.

En d'autres circonstances Noémie aurait protesté, aurait assuré qu'on faisait exprès de préparer des choses qu'elle n'aimait pas, alors qu'il était si simple de faire des pâtes. Car ce que Noémie reprochait au poisson, c'est moins son goût (en fait, elle ne savait pas dire quel goût ça avait) que ses arêtes qui avaient la mauvaise idée de vous piquer au fond de la gorge. Sauf pour le poisson pané, le seul qu'on proposait à la cantine de l'école et qui se présentait en petits bâtonnets inoffensifs.

Mais maman, c'était sûr, n'avait pas l'intention de leur servir ce plat spécialement adapté aux enfants. Elle avait secrètement mijoté un vrai poisson d'adultes, avec la tête, la queue et surtout les arêtes.

Donc Noémie ne dit rien. Ne fit même pas la grimace, même si elle pensait à la comédie qu'il faudrait inventer pour échapper au châtimement des arêtes. Dire qu'on n'a pas faim, qu'on est malade, qu'on a mal au ventre... Tous les arguments qu'elle avait l'habitude d'utiliser dans ce cas étaient bien connus de maman et auraient contribué un peu plus à renforcer son image de fille capricieuse, désobéissante et tout ça.

Elle allait être héroïque et accepter l'épreuve. Si elle ne réussissait pas toujours à être gentille, elle pourrait montrer qu'elle savait au moins être courageuse. Le moment tant redouté arriva.

- Noémie, je sais que tu n'aimes pas trop, mais c'est pour ton bien, et regarde, je ne t'en mets pas un gros morceau. En plus c'est de la dorade, un poisson sans arêtes.
- J'en prendrais seulement un petit peu, pour te faire plaisir (elle insista sur cette expression).

Et elle regardait les arêtes en forme d'arc, prêtes à vous transpercer la gorge comme l'aurait fait l'épée d'un chevalier quand il exécute un méchant. Pas d'arêtes... ? Les grands aussi savent mentir.

Le drame se produisit à la deuxième bouchée, alors qu'elle avait réussi à échapper aux premières attaques de la bête dangereuse. Noémie pensait que le supplice serait moins insupportable si elle ne regardait pas l'agresseur. Elle mit donc dans sa bouche, comme une aveugle, une portion raisonnable du poisson et attendit un moment avant de l'avaler.

Ce qu'elle fut incapable de faire car la flèche avait atteint sa cible. Le hurlement était digne de celui de la victime du chevalier. Tout en criant, Noémie se leva brusquement ; son visage était rouge, elle faisait des gestes désordonnés avec ses bras, montrant vaguement le lieu de la blessure, une gorge d'enfant, prête au sacrifice. Même Paul, toujours prêt à se moquer, semblait inquiet.

Maman garda son sang froid. Elle essaya de repérer l'arête, de la retirer délicatement, provoquant le redoublement des hurlements de Noémie qui ne pouvait retenir ses larmes. On la fit boire, puis on lui ordonna d'avaler, sans mâcher, une mie de pain, et le mal disparut presque aussitôt.

Mais l'héroïsme de Noémie aussi. Elle ne pouvait pas continuer dans une lutte si inégale. Elle refusait le combat, se déclarait vaincue et réclamait l'autorisation de se retirer dans sa chambre, le ventre creux et la gorge en feu.

Plus tard, maman lui apporta un chocolat chaud avec deux tranches de cake. Mais l'opération de séduction n'avait pas réussi, et sa bonne volonté une fois de plus, se retournait contre elle.

Même en faisant des efforts, elle voyait bien qu'elle ne parvenait toujours pas à devenir une gentille petite fille.

7 *Samedi*

Il est temps que cette semaine finisse et qu'on ne pense plus à cette histoire de petite fille gentille. Les plaies du genou vont mieux, la main aussi, et l'arête dans la gorge n'a été qu'un tout petit accident. Mais Noémie est persuadée que sans sa décision rien de tout cela ne serait arrivé. Les méchantes fées ont horreur qu'on contrarie leurs plans. En tout cas, elle aurait mieux fait d'aller à l'école.

Plus qu'une journée à tenir ; avec un peu de prudence, il ne se passera rien. Mais il va falloir s'occuper, puisque la sortie au cinéma, prévue pour cette après-midi, est supprimée. Elle n'a pas le droit non plus de regarder la télévision ni de jouer à l'ordinateur. Elle pourrait accompagner maman pour les courses ; les « hommes », resteront à la maison, travailleront dans le jardin, et les « femmes » iront dans les magasins. Noémie aime à se retrouver toute seule avec sa mère, qui alors la traite comme une amie, lui demande son avis sur l'achat d'un foulard ou sur la composition des menus à venir. Et puis, ce serait une manière de se mettre à l'abri des nouvelles catastrophes et de poursuivre la reconquête de maman qu'elle a tellement contrariée toute cette semaine.

Maman est ravie de l'idée :

- C'est gentil de venir avec moi ; on passera vite au supermarché, après quoi j'ai une ou deux courses à faire dans les boutiques du centre ville. Je veux surtout acheter une nouvelle tenue de ski pour les prochaines vacances. Qui sait, peut-être on trouvera quelque chose pour toi ...

Au moins on peut dire que maman ne lui en veut pas si elle parle de lui faire des cadeaux. Mais c'est toujours comme ça quand elles partent ensemble dans les magasins : Noémie hérite d'un vêtement ou d'un objet pour sa chambre, d'un livre ou d'un jouet.

Les courses au supermarché prirent plus de temps que prévu car il y avait beaucoup de monde aux caisses. Noémie se montra patiente, aidant maman à replacer les achats dans les sacs, puis dans le chariot. Elle savait que le meilleur était pour plus tard et qu'il fallait se montrer coopérante.

Il restait peu de temps pour acheter l'anorak, mais maman tenait absolument à faire un détour par le centre ville. Elle n'en aurait pas pour longtemps, et si le modèle ne plaisait pas à papa, elle pourrait toujours retourner le changer dans l'après-midi. Inutile d'aller poser la voiture au parking ; pour quelques minutes, elle pouvait la garer le long du trottoir, à deux pas de la boutique.

Elle choisit un ensemble mauve, un peu voyant, mais très moderne, et surtout très chaud. Papa aimerait sûrement. Quant à Noémie, elle obtint une très belle paire de gants, fourrés en laine, décorés sur le dessus avec des personnages de dessin animé, ceux du film qu'elle aurait dû aller voir avec papa. Elsa sera morte de jalousie et voudra sûrement les mêmes.

Vite, il ne reste plus qu'à payer et à rentrer à la maison où les « hommes » doivent attendre. Mais quand, les bras encombrés de paquets, elles courent vers la voiture, elles se trompent d'endroit car la voiture n'est plus là. Dans la rue d'à côté non plus, et de toute façon Noémie est formelle : c'était bien au premier endroit (près d'une banque) que maman avait arrêté la voiture.

C'est un voleur, pense Noémie qui se dit que la méchante fée va peut-être un peu loin. Maman a une autre version : elle parle de fourrière, de voiture enlevée, elle montre un panneau où le dessin représente une remorque tirant une voiture (Noémie a toujours pensé que ce dessin signifiait que quelqu'un de secourable

était prêt à venir vous aider si vous étiez en panne). Et toutes les courses du supermarché qui sont dans le coffre !

Il fallut appeler papa, qui arriva avec Paul ; puis toute la famille partit vers un garage loin du centre, où de très nombreuses voitures, certaines très sales, étaient rangées côte à côte. Papa alla parler avec le monsieur du bureau, il paya avec un chèque et le monsieur montra la voiture de maman, cachée à l'extrémité du garage.

Tout le monde semblait en colère, Paul parce qu'il avait faim, papa d'avoir fait son chèque, maman de s'être montrée si imprudente. En plus l'anorak mauve ne plaisait pas à papa. Noémie seule ne manifestait pas sa mauvaise humeur : pour une fois, elle n'était pas responsable de ce qui venait d'arriver. C'est pourquoi elle eut beaucoup de chagrin quand maman ajouta, en guise de conclusion :

- Décidément, ma chérie, tu attires les malheurs en ce moment.

Non seulement elle n'avait pas réussi à devenir gentille, mais elle contaminait les autres.

8

Dimanche

La semaine d'épreuve est terminée et Noémie a bien conscience de son échec. Être gentille, n'est sans doute pas une chose pour elle. Il y a des enfants qui sont naturellement doués pour ça. Ce n'est pas son cas, et pourtant elle a fait ce qu'elle a pu, mais comment lutter quand on a le monde entier contre soi ? Il vaut mieux ne plus penser à cette promesse stupide. Désormais elle sera comme d'habitude, et aux autres de s'adapter.

Comme souvent le dimanche, on va passer la journée chez Papaya et Mamaya. Au moins on ne pensera plus à elle, et là-bas elle retrouvera des jouets presque nouveaux, puisqu'elle ne les utilise que de temps en temps. Et puis il n'y aura sûrement pas de poisson au menu, au contraire, Mamaya prépare toujours ce qu'elle aime et aura fait un de ses gâteaux incomparables qu'on ne mange que chez elle.

Ses prévisions ont été justes : le repas est délicieux et le gâteau qui vient d'être apporté sur la table (à base de fraise, de crème et de glace) ferait même oublier le poison du poisson. Les enfants auront droit à du sirop de pêche pour accompagner la merveille.

Pendant que Mamaya dépose le gâteau sur la table, Papaya tape avec son couteau sur son verre et demande la parole :

- S'il vous plaît, écoutez-moi un moment. Je voudrais profiter de l'occasion pour féliciter Noémie.

Noémie a rougi ; elle ne comprend pas, pense un moment que son grand-père veut se moquer d'elle, bien que ce ne soit pas son habitude. Il continue en se tournant vers elle :

- Oui, Noémie, je te félicite au nom de toute la famille car nous avons vu tous les efforts que tu as faits cette semaine pour te montrer digne de tes neuf ans. Bien sûr il y a eu quelques incidents comme les jouets de Paul, mon vieux stylo à encre, le vélo qui freine mal, un ordinateur compliqué, un poisson plein d'arêtes et une voiture envolée. Mais tout cela n'a jamais été de ta faute. Dans la vie, les accidents arrivent souvent sans qu'on les ait cherchés. Ce que nous savons, c'est que tu as voulu rendre service, te montrer généreuse, aimable, bref être gentille. Et pour te remercier de tes efforts nous avons trois surprises pour toi : d'abord, voici un nouveau stylo à encre, il remplacera l'autre, mais tu ne l'apporteras pas à l'école. Ensuite, papa a levé la punition, et je vous emmène tout à l'heure, toi et ton frère, au cinéma. Enfin, on va oublier cette semaine un peu ratée et pour cela on va recommencer ton anniversaire. Voici neuf bougies qu'on va placer sur le gâteau et que tu va souffler, comme pour faire partir en fumée toutes tes mésaventures.

Alors tout le monde est venu embrasser Noémie, en particulier papa et maman qui n'arrêtaient pas de lui dire qu'il faut parfois surmonter beaucoup de difficultés pour devenir une grande fille gentille.

Noémie accepte toutes les félicitations, mais il lui tarde de prendre son grand-père à part pour lui poser une question qui lui trotte dans la tête :

- Papaya, comment as-tu fait pour savoir que je voulais être gentille, surtout avec toutes les bêtises qui ont suivi ?
- Ah, ça, c'est un secret. Tu sais, quand on commence à être vieux, on est un peu magicien. Et parfois des fées viennent vous raconter des choses à l'oreille. Va vite manger son gâteau.

Perplexe, Noémie se demande si ce serait une bonne idée de prendre la décision de se montrer gentille pour la semaine qui va commencer.

Yves STALLONI

Maquette, composition typographique
et mise en page ont été réalisées par

Caractere & SIRA
IMPRIMEURS



Achevé d'imprimer sur les presses de :

Caractere & SIRA
IMPRIMEURS
960, route de Bandol
83110 SANARY-SUR-MER

pour le compte de :

ACADÉMIE DU VAR
Passage de la Corderie
83000 Toulon – France

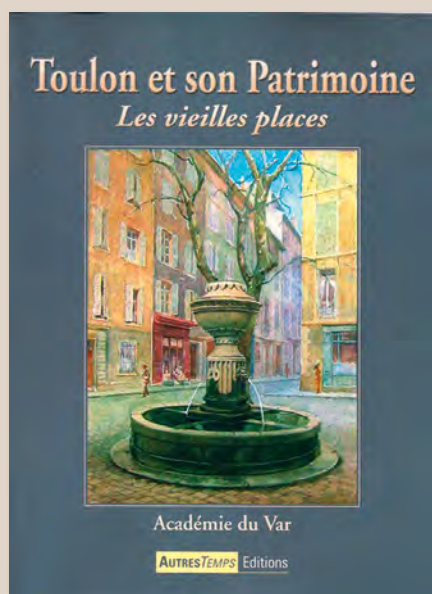
en avril 2021



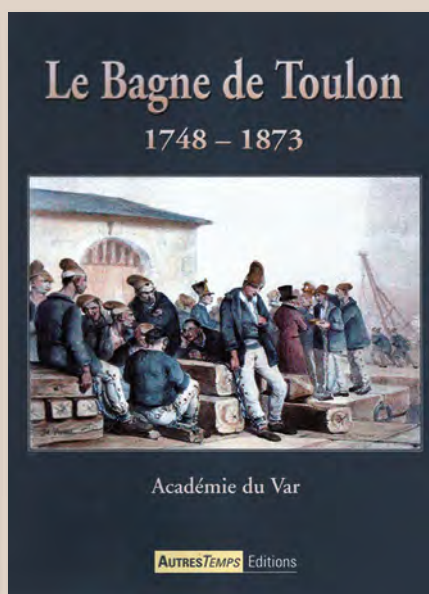
Directeur de la publication : Gilbert BUTI
ISSN : 1148-7852

Dépôt légal avril 2021

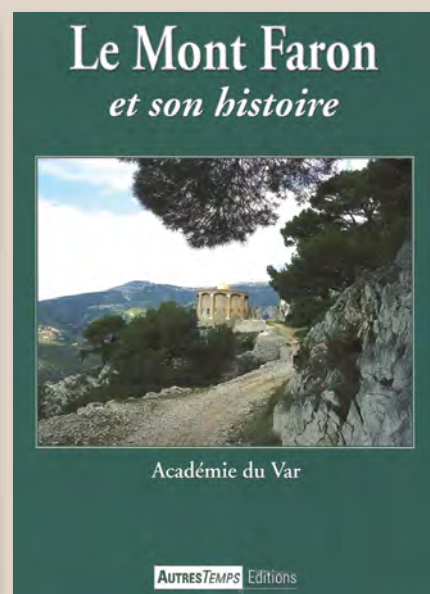
Publications de l'académie du Var



2009



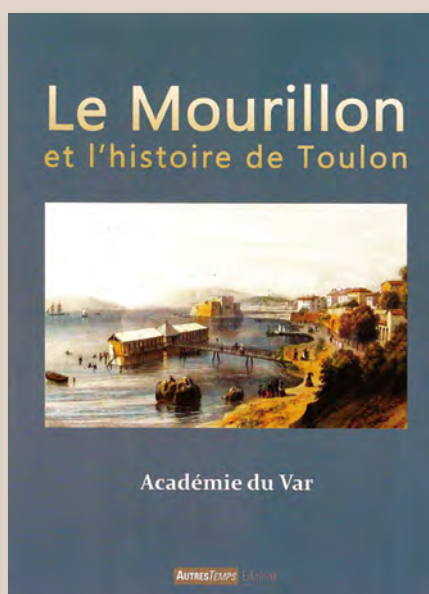
2010



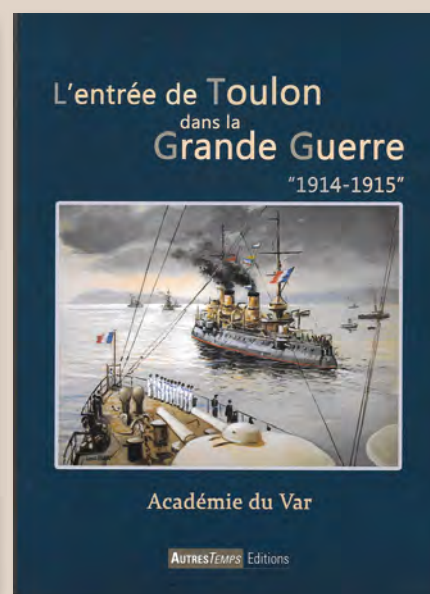
2011



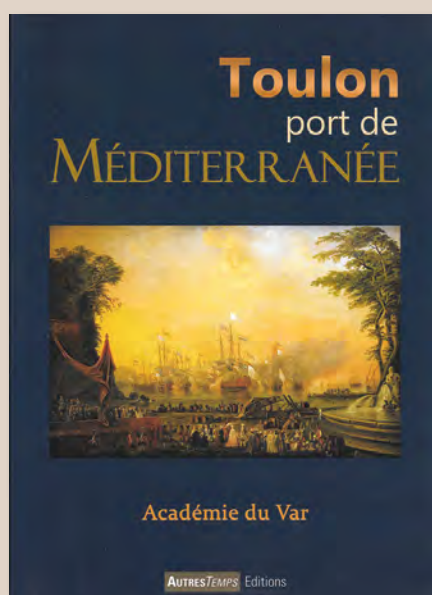
2012



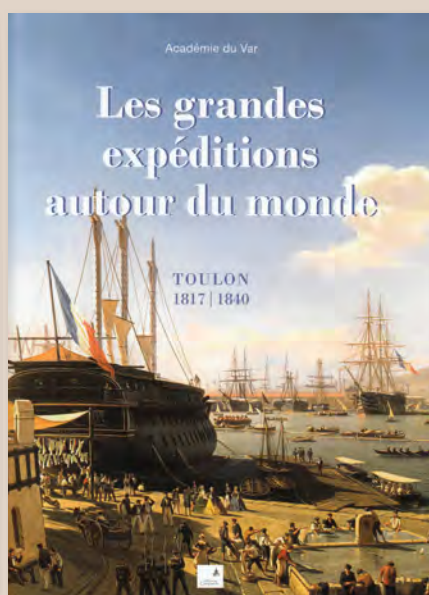
2013



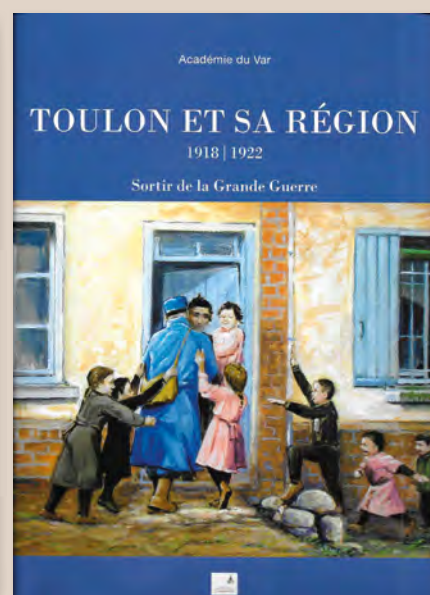
2014



2015



2018



2019

15€

ISSN 1148-7852